



Émile Bussières et Guy Vanderquand

Feuilleton publié par la revue Libre parole

Du 11 Aout 1896 au 15 novembre 1896

Annnonce de la publication par la revue

Nous commencerons prochainement la publication de NAZI Grand roman inédit par Émile Bussières et Guy Vanderquand Continuant la série de l'Envoûtement, cette œuvre très littéraire, dans laquelle certaines pages confinent à l'épopée, est une évocation passionnante et troublante de la grande période révolutionnaire, exposée avec une précision, une force et un art remarquables, par les deux jeunes auteurs déjà bien connus d'Emouna, Les Petites noyées, Heureuse, etc., etc.

Il s'imposera à l'attention des lecteurs de La Libre Parole, obtiendra près d'eux un vif et légitime succès, autant par le mouvement, le pathétique des situations tantôt douces et tendres, tantôt fortes et cruelles, que par le modelé puissant de l'ombra du NAZI. C'est une évocation d'une saisissante originalité que ce prince de la Juiverie, le même à toutes les époques, vrai Phénix renaissant de ses cendres et accomplissant son œuvre (ainsi que l'écrivit l'auteur de La France Juive) dans une demi-teinte dis crête, comme un Joad agissant à demi caché dans les replis <lu voile du Temple... C'est plus qu'il n'en faut pour faire de NAZI une œuvre du plus liant intérêt, qui restera, et que tout le monde voudra lire.

PREMIÈRE PARTIE

I

Avant le Drame

La famille des d'Aryas de Montcognol, comme celle des de Trimoulet, était, sans doute à la veille des plus sinistres malheurs.

La haine réciproque de Pierre de Montcognol et de Louis de Trimoulet, trop longtemps contenue, allait trouver une occasion d'éclater...

La colère de ces chefs de famille devait bientôt plonger dans le deuil affreux des pures amours désormais impossibles..., «eut être.... deux jeunes filles, deux nobles amantes...

Mais, n'anticipons point.

Toute cette journée de fin d'août, la chaleur avait été suffocante ; cependant, dans l'après-midi, de légers nuages blancs étaient venus, rapides, du côté de l'ouest, toujours de plus en plus nombreux ; ils s'étaient rapprochés du soleil, comme d'insouciant papillons de la lumière; et maintenant que, faisant place au crépuscule, Phébus tombait, là-bas, derrière Saint-Jacques d'Amburg, le ciel était couleur de rouille ; les papillons-nuages avaient roussi leurs ailes aux approches du soleil, avaient roulé de l'azur, s'étaient entassés, inertes, à l'horizon...

Mauvais présage que ce vilain ciel, signe de guerre prochaine, de sang versé, de discorde, de lutte intestine, n'eût pas manqué d'affirmer quelque sorcier, si on l'eut consulté sur cette fin de jour...

Pierre de Montcognol songea plutôt, en contemplant, pour la millièème fois sans doute, un coucher de soleil, que la nuit ne se passerait pas sans orage.

Et tant mieux ! pensa-t-il encore, nous avons besoin d'eau pour nos récoltes; que la grêle ne s'en mêle pas, ce sera bonne aubaine et... divertissement !

Divertissement? Avait-il songé...

Divertissement que les éléments déchaînés? Les grondements du tonnerre, les lueurs terrifiantes de la foudre fondant, sur les hautes cimes, semant dans l'air des odeurs de soufre, des senteurs d'Enfer?...

Pour lui, oui ! Car il aimait le grandiose spectacle de la nature bouleversée ; les grondements, les éclats de la foudre, trouvant un écho jusqu'au fond de son cœur, lui procuraient une sensation toujours étrange, toujours nouvelle; les éclairs

sillonant les nues lui fournissaient ample matière à philosophie ; la pluie tombant à gouttes précipitées, larges et sonores, l'enchantait, semblait produire sur lui le même effet que sur l'herbe desséchée, la feuille grillée ; au sein de l'orage il revivait, il redevenait lui, il sentait en son cerveau de verdoyantes conceptions, en son âme d'immenses enthousiasmes...

Certes, ces sentiments étaient presque naturels, pour un gentilhomme qui, comme Pierre d'Aryas de Montcognol, vivait dans la constante observation de la nature et de ses phénomènes.

À vrai dire aussi, Pierre paraissait, à la surface, peut-être quelque peu bizarre, original ; il était un ardent, ou plutôt il sentait le danger ; et son âme bouillante laissait parfois échapper des impressions intimes, les reflétait sur son visage dans une brève contraction, dans un léger nuage ; les exprimait dans un geste rapide et saccadé ; les exhalait en paroles brèves et énergiques.

Bon à l'excès, le gentilhomme était aussi emporté à l'excès ; depuis les longues années que sa famille voisinait aux volcans d'Auvergne, elle semblait avoir puisé dans ce voisinage des germes de subites colères ; comme aussi, elle s'était imprégnée de l'air tranquille et doux, agitant, aux soirs de printemps, les hautes cimes des forêts épaisses....

Pour bien connaître de Montcognol, il fallait l'avoir longuement fréquenté. Son âme était simple, limpide comme l'eau d'un lac ; mais sur elle agissaient les impressions du moment ; il fallait jeter la sonde pour se rendre compte des gouffres qu'elle renfermait, pour savoir si les rides momentanées, apparaissant à sa surface, ne cachaient pas des bouillonnements dangereux, indicateurs d'abîmes ; et la longue fréquentation du gentilhomme faisait enfin découvrir que le fond de son âme n'était point mobile, quelle était sûre que les rides momentanées étaient une conséquence de l'état atmosphérique...

Au physique, de Montcognol donnait la vision pure d'un beau type : grand, bien proportionné, plutôt blond, les moustaches gauloises, le front germain, les yeux d'un bleu très doux. Avec cela, un air de tranquille force répandu sur tout son visage ; son corps, dans son ensemble, structure et pose, affichant un froid courage, une calme énergie.

Devant ce coucher de soleil, Pierre de Montcognol oublia ses sombres réflexions de tantôt ; pendant trois longues heures, en effet, il avait médité sur le Contrat social, de Jean-Jacques ; le chapitre du Peuple avait suffi à sa méditation. Il était d'une brûlante actualité ce chapitre, car on commençait à parler du peuple ; du moins, le peuple s'apprêtait à parler :

La prise de la Bastille était un fait accompli, et jusque dans les campagnes était venu le bruit de la nuit du 4 août ; Louis XVI avait été proclamé restaurateur de la liberté française et avait accepté ce titre ; désormais le servage était aboli, ainsi que les juridictions seigneuriales ; de plus, on avait arrêté pendant cette nuit mémorable : la faculté de rembourser les droits seigneuriaux ; la suppression des droits exclusifs de chasse, de colombier, de garenne, etc. ; le rachat de la dîme, l'égalité des impôts, l'admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires, l'abolition de la vénalité des offices, la destruction de tous les privilèges de villes et de provinces, la réformation des jurandes, la suppression des pensions obtenues sans titres...

Tandis que Pierre rêvait devant la nature, une jeune fille légère et gracieuse sortait du vieux castel, prenait une allée fleurie et se dirigeait droit au jeune homme ; bientôt elle ne fut plus qu'à quelques pas de lui. Cette jeune fille était Henriette de Montcognol, la sœur de Pierre, sœur unique et tendrement chérie :

Elle pouvait avoir un peu plus de vingt ans.

Bien qu'elle fût assurément fort jolie, elle plaisait encore plus, par l'expression captivante d'une physionomie rêveuse et tendre, que par l'exquise délicatesse d'un de ces visages enchanteurs, tels que les poètes les voient dans leurs rêves, tels que les artistes s'efforcent de les montrer dans le marbre ou sur la toile...

On croyait lire ses pensées, à mesure qu'elles naissaient, sur son front, toujours prêt à rougir, d'un modèle si pur, qu'il semblait transparent comme une lampe d'albâtre, éclairée par une flamme intérieure.

Les tempes légèrement élargies, comme il arrive souvent chez celles qui ont l'habitude de la réflexion, et un secret penchant à la vie intérieure, donnaient à cette tête candide on ne savait quel air de recueillement sérieux avant l'âge, qui attirait avec douceur et retenait avec force.

Une double tresse de cheveux châtons qui, sous les jeux de la lumière, prenait tout à coup de riches reflets d'or, retenue sur le front par le nœud que les sculpteurs grecs donnèrent parfois à la coiffure de Gérés, lui faisait un diadème plus magnifique qu'une couronne de reine et sous lequel, de temps à autre, son col semblait plier, comme une tige trop faible sous un épi trop lourd.

Un instant Henriette de Montcognol contempla son frère Pierre, et bientôt elle lui cria d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre joyeuse ;

— Eh bien ! Mon frère, à quoi donc pensez-vous encore ?

— Je vous avouerai, Henriette, que je ne pensais à rien...

— Encore un mensonge, frère chéri! Que vous êtes donc peu habile à dissimuler !

—Mais je vous assure, ma sœur...

— Oh! N'assurez rien, je vois bien aux plis de votre front, que toutes ces idées que vous énoncez quelquefois devant moi, — savez-vous que vous me faites peur alors? —occupent encore votre esprit; et, tenez, beau menteur, vous n'avez même pas pris la peine de cacher ce vilain petit volume que je connais bien, qui ne vous quitte jamais, jurerait-on... oui mon frère, ce vilain petit volume?...

— Il faut s'instruire de ses devoirs, de ses droits et de ceux des autres.

— Gentil frère, que sert de connaître droits et devoirs, si on ne peut exercer ceux-ci-et pratiquer ceux-là ? Dites, expliquez-moi cela?

— Tiens, mais nous rentrons dans le vif d'une discussion, ma sœur ?

—Oh ! Non ; pas ainsi que vous le pensez, du moins ; je voulais simplement vous dire que j'ai des droits sur vous, bien que votre cadette — j'ai par exemple le droit de vous interdire d'être sombre — et je ne puis les exercer...

— Voyez-vous le ciel, ma sœur, là-bas? Vers Saint-Jacques d'Amburg ?

— Mais, oui, Pierre ; il y aura de l'orage cette nuit.

— bon ; eh bien, si nous avons des récoltes à ramasser, les ramasserions-nous ce soir? Si nous avons quelque chose à protéger, prendrions-nous nos précautions ?

Mais, mon frère, vous me dites et redites cela depuis un an, je le...

Oui, vous le savez aussi bien que moi, alliez-vous dire ; mais, pour Dieu ! Écoutez-moi, c'est la dernière fois que je vous le répète : le ciel de France est comme ce ciel que vous voyez là-bas... l'orage est proche.

Cependant la réflexion devait venir à ce sujet et peut-être modifier ses premières impressions !

Se soumettre sans murmurer? Cela fut sa première pensée seulement, sa première résolution, car le cœur, en effet, ne souffre guère de maître, ne tolère point de mainmise; quand il s'agit d'amour, les plus doux deviennent les plus terribles; les plus irrésolus sont soudainement capables d'étonnante énergie ; les obstacles imprévus ne font qu'aggraver le désir; la réflexion vient, succédant à la stupeur; et généralement, pendant cette réflexion, les instincts de combativité se réveillent, des plans se bâtissent, s'échafaudent, et la tranquillité ne peut renaître dans un cœur ainsi agité que lors que seulement, le but est atteint. C'est au moins la règle générale, que de très rares exceptions ne font d'ailleurs que confirmer.

Soudain un coup de tonnerre strident ébranla la vieille demeure, Henriette se signa dévotieusement, tandis que Pierre, nerveux, étouffait un blasphème.

Mais les roulements de la foudre succédaient aux roulements, les éclairs aux éclairs; c'était maintenant l'orage déchaîné, dans toute sa violence, dans toute sa grandeur, sa sublimité; la pluie, poussée par un vent furieux, venait s'écraser sur les vitres, avec un bruit singulier; on eût dit qu'au dehors, toutes les bêtes faisaient entendre leurs cris apeurés; entre deux grondement de la foudre, se répercutant de monticules à monticules, on croyait percevoir des aboiements furieux, de sourds mugissements, des glapissements plaintifs et inquiets, des hurlements prolongés.

— Oh! Mon frère, que j'ai peur ! murmura Henriette, se rapprochant de Pierre.

— Pourquoi avoir peur, ma sœur? Ressaisis-toi et admire plutôt ; l'orage c'est beau, écoute donc l'admirable symphonie de la nature ; car c'est de la musique, et combien poétique, que ce déchaînement des éléments; l'âme attentive y découvre tout, dans ce qu'on croirait cacophonie ; tout, te dis-je, petite sœur ; prières, supplications, malédictions, imprécations, rires, mélodies; tout, petite trembleuse!

— Oh! J'ai peur.

Pierre comprenait, certes, que sa sœur soit effrayée ; il comprenait fort bien que tout le monde ne pouvait pas, comme lui, éprouver d'innombrables jouissances où il n'y avait que menaces, furies, bouleversements...

Il allait encore parler à sa sœurette, la tutoyer — ce qu'il se permettait peu souvent, quand il voulait jouer au grand frère seulement, — essayer de lui faire admirer ce qu'elle jugeait horrible, terrifiant, lorsque Patéroux, leur factotum, entra. Respectueusement, le serviteur se tint à distance, attendant qu'on l'interrogeât.

— Qu'y a-t-il, mon brave? fit Pierre ; tu me parais tout surpris ? Qu'y a-t-il donc ?

— Un religieux du couvent de Sainte Marie insiste pour être admis immédiatement près de vous.

— Un religieux? Désirant me parler, tout de suite? Voulant me voir, moi?

— Oui, un Chartreux, monseigneur; son visage ne m'est d'ailleurs pas inconnu.

— C'est bien, faites entrer.

Quelques secondes après, un religieux, vêtu en chartreux, en effet, entra, mouillé par l'orage, trempé jusqu'aux os :

— Mon frère, ma sœur, que le Seigneur soit avec vous, fit-il lentement.

Henriette offrit avec empressement un siège au religieux.

Il remercia de la main et, sortant de dessous son manteau un pli précieusement enveloppé, il le tendit à Pierre de Montcognol.

Pierre fit sauter le cachet : à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il pâlisait ; malgré ses efforts pour ne rien laisser paraître, sa voix tremblait en posant cette interrogation au chartreux :

— Croyez-vous que je doive vous suivre à l'instant même?

— Il le faut, car notre vénéré prier, dom Gerle, arrivé ce soir seulement, doit repartir demain matin pour Riom, puis Moulins et Paris.

- Oui, c'est bien, mais si je gagnais seulement le couvent au point du jour.

— Dom Gerle m'a chargé de vous dire qu'il fallait qu'il vous vît, et cette nuit même ; je ne sais rien autre chose.

Pierre de Montcognol réfléchit encore quelques instants ; puis, comme prenant une résolution subite, il dit :

— C'est bien, je vais vous suivre, mon révérend Père.

— Où allez-vous, Pierre, par ce temps épouvantable ? demanda Henriette tremblante. — Ma sœur, je vais à la Chartreuse ; n'avez-vous pas entendu...

— A Port-Sainte-Marie? Pierre, ai-je bien compris ?

— Oui, Henriette.

— Mais, mon frère, vous n'y songez pas ; attendez au moins que cet abominable orage se soit calmé ; ne vous exposez pas à cette pluie torrentielle.

Pierre sourit mélancoliquement, regrettant d'avoir à donner une leçon à Henriette, et il répliqua :

— Voyez ce religieux, il est venu malgré l'orage ; malgré le temps affreux, il a continué son chemin, et cela parce que c'était son devoir, tout simplement.

— Oh ! Pierre, Pierre, comme je vais avoir peur ici, toute seule, avec cette nature en démente ! Seule ? Y pensez-vous ?

— Je vous laisse à Patéroux ; vous ne sauriez être sous meilleure garde.

Henriette baissa la tête ; le regard de son frère était dur, un pli avait barré plus distinctement son front; le message que lui avait apporté le religieux l'inquiétait visiblement, lui causait un profond souci; ce devait être grave, bien grave...

Quelques minutes suffirent à Pierre, pour endosser un solide costume de serge bleue; pardessus il jeta un lourd manteau de même étoffe, et se disposa à suivre le

religieux. La jeune fille tendit à son frère, son front à baiser; et bas, à l'oreille, elle lui dit :

— Prenez garde, mon frère; pour aller à Port-Sainte-Marie, vous devez passer sur les terres de Trimoulet.

— Je le sais, sœur, répliqua Pierre, mais soyez tranquille, jamais mon épée ne m'a trahi, jamais mon pistolet n'a raté.

Et sur ces mots, pour ne pas laisser voir la crainte qui l'agitait, les pressentiments qu'il avait, il quitta brusquement sa sœur, et la porte se referma avec bruit sur lui, tandis qu'un coup de tonnerre strident, ébranlait et le castel et la terre...

Henriette se précipita à genoux, sanglotant, murmurant ;

« Mon Dieu ! Faites que mes pressentiments soient vains! Faites que Pierre et Louis ne se rencontrent pas ! S'il faut une victime, prenez-moi; anéantissez-moi d'un coup de foudre, je m'offre à leur place; oh ! Que je souffre! Je m'offre comme victime; oh! De tout cœur! Mais, je vous en supplie, Seigneur Jésus, faites que Pierre et Louis ne se rencontrent pas!... Je vous en supplie, Seigneur, et vous aussi Sainte-Vierge Marie... » Avec ferveur la jeune fille continua son ardente prière.

II

Le drame

La foudre grondait toujours sur la tête des voyageurs ; les éclairs sans interruption sillonnaient le ciel, un ciel de plomb et de soufre, montrant à Pierre de Montcognol et au religieux leur route en des fulgurations bleuâtres; la pluie tombait toujours à torrents, le gentilhomme et le moine se hâtaient, mais n'avançaient guère, pataugeant dans des ornières, glissant sur des cailloux, se heurtant à des branches d'arbres détachées par la tempête; ni l'un ni l'autre ne parlaient; celui-ci priait, celui-là réfléchissait.

Bientôt ils dépassèrent le petit bourg de Chapdes; les chiens saluèrent leur passage d'aboiements furieux, se perdant dans les sifflements de la raffale; et comme Pierre et son compagnon arrivaient à l'arbre des Tirades, une acalmie se produisit.

Maintenant les voyageurs allaient plus vite, marchaient plus facilement; soudain, tandis qu'ils descendaient la côte de Trimoulet, le religieux heurta un obstacle et trébucha.

Pierre avait cru entendre un gémissement, il s'arrêta.

Examinant le sol, malgré l'obscurité, il crut reconnaître un corps; relevant son long manteau, il se baissa, palpa l'obstacle...

Il ne s'était pas trompé, c'était bien un corps humain qui barrait le chemin, un corps de femme, facilement reconnaissable à la longue chevelure.

Le religieux s'était approché, à l'appel de Montcognol.

Certes, il était inutile de songer à voir à qui on avait affaire, l'obscurité était complète, de rares éclairs illuminant une seconde le ciel ; et cependant la femme n'était pas morte, une fois encore elle avait poussé un faible gémissement ; une seule chose restait à faire, l'humanité la commandait : transporter la blessée jusqu'au bourg de Chapdes, où on la panserait sommairement.

D'un autre côté, le temps était précieux, la nuit s'écoulait ; il fallait se hâter d'arriver au monastère de Port-Sainte Marie, le moindre retard pouvait avoir des conséquences terribles pour Pierre ; il le pressentait, il le savait; et cependant il n'hésita pas ; aidé du religieux il transporta la blessée à Chapdes, avec mille précautions ; ils heurtèrent à la première maison.

Le sang couvrait le visage de la femme; délicatement, le, religieux le lava ; mais déjà le paysan, chez qui on avait déposé la blessée, la reconnaissait ; naïvement, il s'écria

— Mais, c'est la Bounicand ! La Bounicand, Dieu me préserve !

A ce nom, le religieux se signa, Pierre devint pâle.

— Il y a encore là-dessous du Louis de Trimoulet, reprit le paysan.

— Peut-être, fit Pierre sombrement, sachant bien, comme tout le monde, que la Bounicand passait pour la maîtresse attitrée, entre bien d'autres, de Louis de Trimoulet.

Enhardi, l'homme poursuivit ;

— Une fière canaille que l'aîné des Trimoulet. Un qui n'est pas bon pour le pauvre monde ; autrefois, ça passait, mais maintenant, à l'époque où nous sommes, il devrait prendre garde... Louis de Trimoulet et la Bounicand, deux fiers associés, fils et fille du diable !...

Le temps était de plus en plus précieux, pensait Pierre, il fallait se hâter ; voyant que le religieux hésitait à dévêtir un peu la blessée, pour reconnaître l'endroit où elle avait été frappée, car le sang couvrant la figure de la Bounicand provenait d'une légère écorchure de la joue, de Montcognol déposa son lourd manteau, rendu plus lourd encore par la pluie, avisa un tas de paille, demanda quelques linges au paysan, et se mit en devoir d'examiner la blessure, après qu'il eut étendu la femme sur la paille. il pâlit en la voyant, non point parce qu'elle était affreuse la blessure, mais

parce qu'elle indiquait qui l'avait faite ; tout à l'heure, le paysan avait dit en reconnaissant la Bounicand, qu'il pourrait bien y avoir du Louis de Trimoulet là dessous ; il ne s'était point trompé, le misérable de Trimoulet avait un coup de main spécial, il affectionnait certains endroits de la poitrine pour enfoncer son couteau de chasse; il savait qu'en frappant d'une main sûre à tel endroit il ne la tuait pas, il marquait seulement, méprisable Don Juan, ses infortunées victimes, alors qu'il était ivre.

Pierre de Montcognol ne le savait que trop!... Un coup de couteau semblable, donné à une femme, était le motif de sa haine violente contre Louis, ce monstre de Louis de Trimoulet, une femme que...

Mais la Bounicand était pansée, il n'y avait plus qu'à la confier à la grâce de Dieu; elle était à l'abri, étendue sur de la paille fraîche, couverte de linges secs ; il fallait partir. — Je repasserai au jour, fit Pierre au paysan.

— Comme vous voudrez, monsieur de Montcognol, je voudrais bien que la Bounicand guérisse vite, car c'est un sale gibier à conserver chez soi, comme vous savez !

— Faites-le pour moi, je vous en saurai gré, elle vous embarrassera peu d'ailleurs.

— Vous êtes trop bon, vous, monsieur Pierre, vous ne leur ressemblez pas aux autres ; enfin, il faut bien qu'il y ait des bons, parmi les mauvais ; repassez au jour, vous me ferez plaisir, car vous savez, c'est une sale graine que cette femme...

Déjà Pierre et le religieux avaient pris hâtivement le chemin conduisant à la Chartreuse de Port-Sainte-Marie.

De Montcognol sentait en lui monter la colère contre ce bandit de Louis ; car plus il réfléchissait, plus il comparait les deux blessures, celle de l'Autre et celle de la Bounicand, plus il les trouvait identiques.

Et voilà le sort réservé à sa sœur, si jamais elle avait le malheur d'écouter de Trimoulet !... C'était le sort que le bandit réservait à celles dont il avait abusé...

Certes, jamais cela ne serait... il saurait protéger Henriette contre toutes tentatives, au prix de sa vie même s'il le fallait...

Plus que jamais Pierre était résolu à combattre le monstre; plus que jamais il se disait que sa sœur ne pouvait épouser ce gentilhomme, n'ayant plus de gentilhomme que le nom, les belles manières; cachant sous ses dehors une âme fangeuse, hideuse; dont le cerveau ne réfléchissait que pour édifier des plans de débauches; dont le cœur ne battait que pour le mal; dont l'esprit vivait d'aberrations; dont la main ne se levait que pour frapper, frapper des femmes....

C'était un duel à mort entre les deux hommes: et Pierre n'osait s'affirmer à lui-même qu'il sortirait indemne de la lutte; il savait bien que Louis de Trimoulet était un terrible adversaire... et un adversaire dont il allait traverser les propriétés, qui l'arrêterait peut-être pistolet en main!... Oui, c'était presque le duel certain, immédiat, sans merci... Bast! Autant valait tout de suite que plus tard!... Un d'eux était de trop... le sort déciderait !...

Pierre de Montcognol et le religieux étaient enfin arrivés au couvent des Chartreux de Port-Sainte-Marie. Bâti dans un site pittoresque, enchanteur, le monastère de Port-Sainte-Marie, — ainsi dénommé, probablement à cause du coude que fait à cet endroit la petite rivière de la Sioule, ce qui donne l'illusion d'un petit port, —présentait un rectangle de trois cents mètres de longueur sur cent cinquante de largeur ; il était entouré d'une muraille crénelée soutenue par des contreforts; à chacun des quatre coins s'élevait une tour de guet ; il comptait un cloître, dix-huit cellules, chacune avec un petit jardin, selon la règle des Chartreux. En entrant dans le monastère, on voyait une tour carrée - renfermant l'horloge.

À gauche, un logis servant pour la réception des hôtes; à droite, la cuisine et le réfectoire; enfin, près de la cellule du prieur, s'élevait une vieille tour circulaire, surmontée d'un colombier, et dans laquelle étaient conservées les archives.

L'histoire de la fondation de Port Sainte-Marie est curieuse, et des historiens consciencieux ont pu en réunir tous les documents se rattachant non seulement aux premières années d'existence du couvent, mais encore à son complet développement D'après ces historiens, peu de temps après la mort de saint Bruno, fondateur des Chartreux, Raoul de Beaufort étant à la chasse, crut voir saint Bruno qui lui ordonna d'une manière expresse de construire un couvent pour ses religieux, ou tout au moins de le laisser construire sur ses terres; ce que Raoul n'osa pas refuser.

Après s'être entendu avec son frère Guillaume qui était comme lui chevalier et seigneur de Beaufort et de Miremont, il fut convenu que Raoul céderait le terrain nécessaire à l'édification d'un cloître, à l'endroit même où saint Bruno avait fait son apparition.

Ce qui fut exécuté, car peu de temps après, les deux frères ayant rencontré des Chartreux, ils leur firent donation d'un terrain ; et en 1147, le monastère fut construit. Raoul de Beaufort mit cependant une condition à cette donation ; dans le cas, comportait cette réserve, où l'aîné de la famille de Beaufort tomberait dans la misère, les moines seraient tenus de le loger, de le nourrir, de l'habiller et de lui entretenir un cheval et deux lévriers.

En 1240, le prince Alphonse, frère de saint Louis, accorda aux Chartreux le droit d'acquérir des bois une lieue à la ronde.

Eu 1233, Pétronille du Chambon, comtesse d'Auvergne, fit don aux Chartreux de toutes les usurpations qu'Archimbaud, seigneur de Bourbon, avait faites dans ses terres de Combrailles.

Guy, comte d'Auvergne, provincial de l'Ordre du Temple, leur avait fait également don d'un four situé hors du château de Riom, et de cinq livres de revenu annuel pour acheter du sel.

Seguin de Badafol, capitaine de routiers anglais, leur légua un drap d'or de deux cents livres et y fut enterré en 1374.

Pierre de Montcognol fut immédiatement introduit devant le prieur, Christophe Gerle, député du clergé aux États Généraux; aussitôt la conversation commença entre les deux hommes, grave, animée.

Depuis longtemps elle durait, le prieur avait mis sous les yeux de Pierre de nombreux documents comme pour éclairer davantage sa religion, pour essayer de le convaincre ; mais Pierre secouait la tête, il finit par dire :

— Cela est impossible, cela ne se peut pas !

— Et pourquoi ? répliqua dom Gerle paraissant fort étonné.

— Pourquoi, dites-vous? Mais tout d'abord à cause de mon incrédulité vis-à-vis ces documents, et, ensuite, croyez-vous que je puisse partir ainsi du jour au lendemain ? — Ce serait mon désir le plus cher; Pierre de Montcognol, je connais votre âme droite, votre loyauté; vous êtes jeune, vous pourriez accomplir ce que je ne puis faire, moi; ce que je ne veux pas, ma robe de moine me gêne pour cela; et encore, je suis vieux, à cinquante ans passés, le ressort manque et la force, si la volonté est intacte.

Pierre, réfléchissez, souvenez-vous de tout ce que je viens de vous dire, rappelez-vous que les temps sont proches.

J'ai, devant vous, démasqué l'ennemi, un beau rôle reste à jouer dans la tragédie qui commence, une tragédie qui sera sanglante ; rappelez - vous l'histoire ; et puisque vous m'avez dit qu'en votre sœur, à chaque instant du jour, grossissaient, se développaient des germes de républicanisme, souvenez-vous de Cromwell, son rôle est à reprendre, nous marchons à la Révolution, les révolutionnaires vont avoir des droits; qu'ils n'oublient pas qu'ils auront des "devoirs!.

— Je ne peux pas, non, je ne peux pas, mon Révérend Père !

— Réfléchissez encore; tenez, prenez ces documents, moi je ne peux pas, je ne veux pas; cependant, si vous hésitez longtemps encore, je vous rappellerai que dans

les parchemins de votre famille est toute au long écrite l'histoire de votre race. Je vous rappellerai que Robert d'Aryas fut un de vos aïeux ; je vous rappellerai que ce fut contre lui et sa race qu'Emouna la Juive prononça les plus terribles imprécations.

Les Juifs se souviennent à travers les siècles. Ils jurèrent en quittant le sol de France de se venger sur la race de Philippe-le Bel; je crains pour Louis XVI. Ils jurèrent de disperser au vent les cendres des d'Aryas; je crains pour les cendres de vos ancêtres... je crains pour vous !...

Pierre de Montcognol était profondément remué, il se faisait un crime d'hésiter et cependant, non, il ne pouvait pas... quelque chose le retenait... Ah!... il ne pouvait pas!...

— C'est impossible, répéta-t-il, je ne puis laisser ici ma sœur, mon Henriette, je suis trop pauvre pour l'emmener à Paris..., n'en parlons plus.

— Ce n'est que cela? reprit dom Gerle, vous êtes embarrassé pour peu; je m'explique : un noble gentilhomme ne demandera pas mieux que de conduire Henriette à l'autel. — Vous le connaissez, ce gentilhomme? demanda Pierre fronçant les sourcils.

— Hier encore il m'entretenait de son espoir, de son plus cher espoir...

— Son nom? Le nom de ce gentilhomme? fit Pierre avec un mauvais sourire.

— Louis de Trimoulet,

— Ah! Le misérable! Il a eu l'audace de vous entretenir... de cela?...

— Je vous croyais fiancé à sa propre sœur, Blanche de Trimoulet? Et alors?...

— Le misérable, ai-je dit ; à mon tour je m'explique : je ne puis donner d'autre nom à celui qui, en un jour de folie, soit! - faillit abuser de sa propre sœur, ne la reconnaissant point, la prenant pour une paysanne, tellement il avait bu ; violenta celle à qui en effet je m'étais fiancé... et la violenta de telle façon que j'ai renoncé, hélas ! À ce que je croyais le bonheur de ma vie !...

— Seigneur Dieu ! Ai-je bien compris, dites, Pierre?

— ... Et comme elle résistait, bien entendu,

— elle me l'a dit au moins... et je ne l'ai pas cru— lui plongea son couteau de chasse dans la poitrine...

— Mais c'est horrible!... A qui se fier donc?... Un de Trimoulet agir ainsi?...

— ... Par miracle, la blessure fut légère, comme j'espère que celle que vient encore de faire, cette nuit même, il y a quelques heures, ce dangereux maniaque,

d'un coup de couteau identique, à la fille de Bruchet, à la Bounicand!... qui dira peut-être aussi que son honneur est intact !... Ah !...

— Mais comment savez-vous ?

— Nous avons, avec le religieux que vous m'avez dépêché, relevé la malheureuse ; nous avons dû la transporter au bourg de Chapdes... ensanglantée, évanouie...

Cette révélation sembla laisser le prieur pensif ; il ne songea même point à demander au gentilhomme de plus longues explications ; il réfléchit un moment puis il dit :

— Je suis dans l'obligation la plus absolue, après quelques heures de séjour ici, de repartir pour Paris ; je ne puis que vous répétez à nouveau de réfléchir ; et j'espère quand même, car la France a besoin de bras, de cœurs, d'intelligences, d'abnégation, de complets dévouements.

Pierre de Montcognol se disposa à partir ; le jour commençait à poindre, il ne voulait pas rester plus longtemps à Port Sainte-Marie. En effet, il avait besoin de réfléchir, les propositions que lui avait faites le prieur, demandaient à être muries. Il aurait à s'inspirer de son patriotisme ; il verrait, il pèserait le pour et le contre ; des horizons nouveaux lui étaient ouverts, de profonds mystères lui avaient été dévoilés, en ces quelques heures ; il avait besoin de calme, de solitude, pour ne pas agir à la légère, pour ne pas aller, lui encore, individualité inutile, mourir dans la masse de la bataille...

Et aussi, le soleil montant de plus en plus, il avait hâte de regagner son chez lui, pour ne point rencontrer Louis de Trimoulet qui, il le savait, rôdait souvent, au jour levant, sur les confins de ses terres, pour relever des pistes de gibier, ou constater des dépravations qu'il punissait avec la dernière rigueur.

D'un coup d'œil rapide et sûr, de Montcognol visita ses pistolets ; ils étaient en état, il pouvait aller, l'ennemi pouvait venir, il trouverait à qui parler.

— Réfléchissez et que Dieu vous inspire, furent les derniers mots du prieur dom Gerle. Il faisait complètement jour maintenant, une légère brise rendait plus vif encore l'air rafraîchi par l'orage de la nuit, Pierre se sentait tout heureux dans cette nature vivifiée ; poète dans l'âme, il sentait chanter dans son cœur des hymnes à la gloire de l'orage qui ne courbe tout, n'élague sur son passage, que pour régénérer.

Partis ses sombres pressentiments, en volée pour un instant sa crainte de rencontrer de Trimoulet, sa crainte de se laisser à sa vue emporter par la colère et affectueusement il pensait à sa sœurlette qui serait contente de le revoir, dans une

heure, cette sœurlette qui avait dû avoir bien peur, pendant la nuit, qui, peut-être, était inquiète de ne pas encore le savoir rentré.

À cette pensée, il hâta le pas pour la faire souffrir moins longtemps; il allait franchir un tout petit ruisseau lorsqu'une voix qu'il reconnaissait bien, qu'il ne reconnaissait que trop, le fit tressaillir en même temps qu'elle réveillait sa fureur.

— Arrêtez-moi donc ce bandit, ce mendiant, commandait Louis de Trimoulet, en désignant, du doigt, de Montcognol.

D'un coup d'œil, Pierre vit la scène : de Trimoulet, la main sur un de ses pistolets, était à vingt pas, ricanant, le regard mauvais; plus près, quatre hommes, trois fermiers sans doute, et l'intendant de Louis s'apprêtaient à exécuter l'ordre reçu.

— Est-ce pour moi cet ordre? Rugit Pierre s'arrêtant.

— Tiens! Ricana de Trimoulet, je vous avais pris pour un mendiant avec votre accoutrement beau gentilhomme, un accoutrement, dont ne voudrait pas le dernier de mes fermiers.

Les quatre hommes s'étaient arrêtés, à deux pas de Pierre.

— Saisissez-le donc, poursuivit Louis, gentilhomme ou mendiant, peut me chaut ! Je ne lui reconnais pas le droit de passer sur mes terres, fût-ce même pour aller se longuement confesser près de dom Gerle, comme cette nuit, par exemple!...

— Je casse la tête au premier qui avance, menaça Pierre.

— Tout beau, ne nous pressons pas, fit l'intendant aux fermiers.

Pierre s'adressant à de Trimoulet, répliquait :

— Je connais quelqu'un qui eût mieux fait d'aller à confesse, cette nuit; du moins la Bounicand n'eût pas reçu un coup de poignard en pleine poitrine... comme une autre dame... que vous savez bien !...

Louis s'avança de trois pas, élevant son pistolet, c'en était trop! Pierre l'imita, sans provocation comme sans faiblesse...

— Que voulez-vous dire? Rugit de Trimoulet, ayant cependant bien compris l'allusion. — Que vous êtes un lâche et un gredin! répliqua simplement de Montcognol.

— Je voulais seulement vous faire fouiller, prenez garde que ce pistolet...

— Tirez, bandit! Nous ne partirons pas l'un sans l'autre de ce monde... De Trimoulet blêmit ; il savait que Pierre était un tireur réputé et, bien que brave, il craignait quelque peu de se trouver, à dix mètres à peine, du canon du gentilhomme

de Montcognol ; sa bravoure était plutôt même une habitude bravade... il baissa son pistolet...

— Vous avez peur? Goguenarda Pierre; il est plus difficile de tuer un homme que de violer et de frapper des femmes, lâche bandit! Allons, du cœur, fils de Badafol l'Anglais!...

— Empoignez-le, ordonna à nouveau de Trimoulet. :

— Si vos gens me touchent, même de bout des doigts, vous êtes mort !

— Ah ! S'en est trop ! Gronda de Trimoulet, et il tira vivement.

Pierre s'affaissa sur les genoux ; à son tour, il fit feu, et Louis de Trimoulet frappé en pleine poitrine, s'abattit lourdement, vomissant un flot de sang...

Au même instant apparaissaient une jeune tille et un religieux :

Blanche de Trimoulet !... La sœur de Louis !... Celle qu'aimait de Montcognol !...

Dom Gerle, prieur de Port-Sainte- Marie!

— Les malheureux ! lit le prêtre-moine se précipitant.

— Oh ! Louis! Oh! Pier... Pier... mur mura la jeune tille affolée.

—Repentez-vous, mes frères ! fit Dom Gerle, pensez à Dieu ! Je vous donne J'absolution m extremis ; et tandis que sa main se levait en un geste de bénédiction, ses lèvres murmuraient les paroles sacramentelles : ego vos absolvo...

Blanche sanglotant soulevait la tête de Louis de Trimoulet son frère ; comme Pierre de Montcognol ouvrait les yeux, laissait lire dans ses regards une supplication s'adressant à celle qui fut sa fiancée ; comme la jeune fille demandait, semblait demander conseil au religieux, Dom Gerle, qui affectionnait beaucoup Pierre, dit à Blanche :

— Allez, pauvre enfant, Dieu ne saurait vous faire un crime de donner le baiser de paix à un mourant.

Soudain Louis de Trimoulet se dressa et apercevant sa sœur soutenant Pierre de Montcognol, il lui cria, comme dans un râle :

— Je te maudis, Blanche !

— Mon frère ? fit près de lui Guillaume de Trimoulet.

Louis reconnut la voix de son frère.

— C'est toi, Guillaume? interrogea-t-il faiblement.

— Oui, frère.

— Bien... Je maudis... Blanche... ban dit... Montcognol... m'a tué... Jure... de...
me... venger... s'il meurt... pas?

— Oui, frère!

— Dis... je... ju...re?.

D'une voix grave, sachant quel redoutable serment il prêtait, Guillaume de Trimoulet, malgré dom Gerle, prononça ;

— Comme mon frère, je maudis Blanche, je jure de venger la mort de Louis sur les Montcognol et leur famille !...

— Merci... mon Guillaume !... merci... frère... adieu !... put dire Louis de Trimoulet.

III

Le Club des Treize

Au moment où Guillaume de Trimoulet maudissait Blanche sa sœur, et jurait de venger Louis son frère sur la famille des Montcognol, un rusé compère, un de ceux qui poussaient de toutes leurs forces à la Révolution, Maximilien Bruchet, le père de celle qu'on nommait la Bounicand, prévenu mystérieusement, quelques jours auparavant, par un affidé qui avait, pour la circonstance, revêtu l'habit de mendiant, prenait le chemin de Clermont, la capitale de l'Auvergne, pour assister le soir à une réunion secrète du comité des Treize.

Maximilien ignorait naturellement encore les deux drames s'étant déroulés la nuit et au petit jour. Il ne savait point que sa fille ainée, Germaine, surnommée la Bounicand, avait été frappée par Louis de Trimoulet et souffrait grandement, sur un lit de paille, dans la maison d'un pauvre paysan de Chapdes.

Pas plus qu'il ne savait, d'ailleurs, que Louis de Trimoulet et Pierre de Montcognol avaient échangé des balles, à quinze pas, vidant ainsi une vieille querelle, obéissant à une haine demandant la mort de l'un ou de l'autre des deux antagonistes, comme dénouement,

Bruchet, bien qu'obéissant à ce qu'il regardait comme un devoir, en se rendant au comité des Treize, n'était cependant pas sans éprouver de vifs remords; et pour cela, il n'avait qu'à considérer ce qu'il avait déjà fait, « il n'avait qu'à supposer ce que logiquement il devait faire encore, dans la suite, bientôt peut-être, »

Sans tenir compte des crimes commis ou à commettre contre le Droit, la Propriété, il estimait qu'il en avait commis un grand, un énorme : le crime contre la Famille.

Ses autres crimes, il n'en avait cure, mais celui-ci, il se le reprochait énergiquement, désespérément, et avec d'autant plus d'énergie et de désespoir qu'il avait dû partir sans embrasser Germaine, égarée sans doute, en une vilaine équipée, une de ces équipées lui ayant valu le surnom méprisant de Bounicand, bien qu'au fond, peut-être, malgré quelques fautes imputables à son éducation, elle soit loin de mériter le titre infamant qu'on lui infligeait...

Maximilien, que l'air frais du matin, la solitude de la route, le motif de son voyage, poussaient à la méditation, méditait, en effet, réfléchissait.

Il remontait le cours de sa vie, d'aussi loin qu'il pouvait se souvenir. Gamin abandonné, une femme char table s'était trouvée sur sa route, une comtesse, une de ces aristocrates qu'il exécrait tant tout à l'heure ! Il avait grandi, protégé par elle,

instruit par le même précepteur que les fils de la comtesse ; il était devenu l'intendant des propriétés de sa bienfaitrice, elle l'avait fait marier avantageusement, constituant une petite dot à celle qu'elle lui donnait pour compagne de sa vie ; de ce mariage étaient nés deux enfants, deux filles, Germaine — la Bounicand — et Guillemine.

Cette première partie de sa vie avait été heureuse et calme ; soudainement le charme avait paru se rompre, la comtesse sa bienfaitrice était morte et Bruchet, peu à peu, s'était mis à boire. L'ivrognerie avait eu vite raison de l'honnêteté et sa femme n'approuvant pas ses vols déguisés, il l'avait accusée de connivence avec le comte, le fils de leur bienfaitrice.

Cette accusation, dénuée de tous fondements, avait porté un coup mortel à sa femme qui avait progressivement dépéri, était morte de chagrin, à la seule pensée que sa foi conjugale ait pu être soupçonnée...

Bruchet s'était de plus en plus livré à la boisson, et à la suite d'une scène qu'il eut avec le comte, dans laquelle il osa lui reprocher d'avoir été l'amant de sa femme, de l'avoir empoisonnée pour se débarrasser d'elle, l'intendant avait été congédié.

Par un reste de pitié, on avait voulu garder Germaine et Guillemine au château, mais Maximilien avait fait un tel tapage qu'il avait bien fallu les lui remettre, tout en plaignant les malheureuses d'avoir un semblable père.

Alors la vie avait commencé pour les pauvres petites avec des alternatives d'enfer et de paradis ; tendre, aimant, avec une pointe de sentimentalité quand il était à jeun, Maximilien devenait brusque, insensé, immonde, quand il avait bu ; il battait brutalement ses filles cinq minutes après les avoir caressées ; et de sa bouche, d'où il était sorti des tendresses de père quelques instants auparavant, découlaient des immondices, pour peu que la boisson ait produit son terrible effet.

Dans ses moments d'affection, il se rendait compte de ses torts, essayait de les pallier, de les racheter ; mais fatalement, dans l'esprit de Germaine et de Guillemine, les bons enseignements restaient, comme aussi les pires ; à quinze ans, les mauvais enseignements ayant étouffé les bons, Germaine et Guillemine, qui eussent dû être des anges comme leur pauvre mère, étaient déjà des anges tombés.

La rumeur populaire apprit vite à Bruchet quel détestable résultat avait donné son éducation ; il en pleura de regret d'abord, mais bientôt, il en pleura de rage, quand cette même rumeur populaire lui désigna, à tort ou à raison, Louis de Trimoulet comme le séducteur de Germaine, puis de Guillemine.

Alors, dans le cœur de Maximilien s'effaça complètement l'image de la comtesse sa bienfaitrice ; devant l'épouvantable réalité de ses filles séduites, il ne voulut pas avoir seul tort, il ne voulut pas seul s'accuser ; en sa conscience, en lui-même, il se

dit que les soupçons qu'il avait eus contre sa femme étaient des certitudes; sa femme avait été volage, Germaine et Guillemine étaient les filles du comte de Chambon... elles chassaient de race ; de là à haïr mortellement la noblesse, représentée, pour lui, par Louis de Trimoulet et le comte de Chambon, il n'y avait qu'un pas... un pas que Maximilien franchit bien vite.

Une douleur lui restait : ne pouvoir se venger ; ah ! Oui, se venger !...

Se venger? Il le pourrait facilement, lui affirma quelqu'un, dans les circonstances suivantes :

Bruchet fréquentait assidûment à Pontgibaud, où il habitait, un immonde cabaret portant comme enseigne deux dés ; immonde, du moins quant à la tenue de la salle proprement dite, car le même patron gérait deux cabarets superposés ; un au rez-de-chaussée l'autre au premier ; celui du rez-de-chaussée était déplorablement tenu et fréquenté ; quant à celui du premier étage, il comprenait tout le confort désirable et était le rendez-vous de gens paisibles ; d'ailleurs la salle du rez-de-chaussée avait son entrée au nord et celle du premier au sud.

Maximilien n'allait bien entendu qu'au cabaret du rez-de-chaussée.

Un soir, deux années auparavant, comme la nuit venait à grands pas, un homme voyageur ou vagabond, fit son entrée dans la salle, basse et obscure ; longuement il promena son regard dans la pièce :

À la fin, agacé et intrigué par l'observation de l'étranger, Bruchet qui avait encore soif et qui s'ennuyait de boire seul lui cria, d'un air bon enfant :

— Eh ? L'homme, il y a de la place ici, le vin est bon, venez donc...

Sans prononcer un mot, le voyageur s'avança, déposa sur une table voisine le paquet qu'il avait derrière son dos, et vint s'asseoir près de Maximilien.

L'étranger, après avoir dévisagé Bruchet, vit immédiatement sans doute, à qui il avait affaire, -car la conversation entre les deux hommes s'engagea, tout de suite, animée.

Maximilien qui avait l'esprit porté aux confidences ce jour-là, raconta à l'étranger les malheurs de sa vie, il lui avoua doucement qu'il voudrait bien se venger.

— Ce sera facile, répartit l'étranger, je peux vous en donner les moyens ; mais pas ici, ajouta-t-il en regardant autour de lui.

— Qu'à cela ne tienne, fit Bruchet, venez chez moi. Et il entraîna l'inconnu qui, d'ailleurs, sembla ravi de l'aubaine. Les deux hommes causèrent longuement et sérieusement sans doute, car l'étranger, en sortant, au petit jour seulement, de chez Bruchet, semblait radieux et, à partir de ce moment-là Maximilien ne craignit pas de dire parfois, lorsqu'il était plus pris de boisson que de coutume, qu'il se vengerait,

que toujours on pouvait se venger quand, on avait des amis et qu'on savait attendre le moment favorable...

À partir de ce jour aussi, Bruchet s'absenta à époques fixes, allant à Clermont comme pour quelque réunion secrète. Quand il revenait, il faisait de longs discours à ses filles, leur enseignait une singulière morale, en leur disant que le monde n'irait pas toujours ainsi, qu'un beau matin le peuple jetterait bas les tyrans, démolirait les églises, boirait dans les calices, partagerait les biens des seigneurs et du clergé, tandis que les filles du peuple endosseraient les costumes des comtesses, des duchesses, des princesses ; mettraient dans leurs cheveux et à leurs jarrettières les perles des ostensoirs, les pierreries des précieux ciboires... ,

Germaine et Guillemine essayaient de fermer la bouche à leur père ; ses discours les épouvantaient, mais lui continuait l'exposé de son monde futur, affirmait que ses deux filles étaient assez belles pour faire des reines; il ajoutait qu'ainsi elles ne changeraient pas de métier, elles seraient courtisanes comme devant, et à l'appui de ses dires il leur lisait d'infâmes libelles sur la reine de France, sur... l'Autrichienne...

Pourquoi donc était-il triste en descendant ce jour-là à Clermont ? Pourquoi se reprochait-il ses crimes et surtout son crime contre la famille ? Pressentiment peut-être, mais surtout amour-propre froissé...

En effet, à la suite de la visite du mystérieux mendiant, Maximilien Bruchet avait été enrôlé dans la petite société secrète du Cercle d'Or, plus connue sous le nom du Club des Treize.

Seuls faisaient partie de cette société, d'anciens intendants de châteaux d'Auvergne, au nombre de treize, deux individus soupçonnés d'appartenir à la Franc Maçonnerie et enfin le mystérieux voyageur ou vagabond à qui Bruchet avait fait la confidence de ses chagrins, dans la petite auberge de Pontgibaud, un soir de griserie.

D'abord, tout était bien ! il les avait savamment entretenues dans leur haine, ne leur demandant en échange de ses bonnes paroles, que de lui établir exactement ce que valait chaque comté, chaque duché, s'informant du chiffre de revenus de tel ou tel noble, de tel ou tel prêtre.

Il avait ainsi dressé un inventaire de toutes les richesses d'Auvergne, il savait tout ce qui pourrait être pris, il connaissait les difficultés pouvant être rencontrées dans telle ou telle chose ; en un mot il possédait merveilleusement sa province.

Mais on ne peut tenir longtemps des gens — surtout d'anciens intendants rusés et habiles sous sa domination, si on ne leur fait pas au moins l'avance de quelques promesses.

L'inconnu en avait fait et non seulement ne les tenait pas, mais encore avait froissé les membres du Cercle d'Or dont il s'était proclamé chef souverain ; il les avait profondément humiliés par ce sans gêne, sentant trop les procédés d'un tyran, pour ces gens aspirant à la Liberté.

De là, devait naître l'orage probablement....

En effet, peu à peu, le mécontentement s'était fait jour parmi les anciens intendants; ils s'étaient concertés, avaient pris des résolutions; même on avait proposé de soulever en séance la question directoriale ; il leur fallait un chef, soit ? Mais au moins voulaient-ils le choisir.

Un instant, Maximilien avait espéré rallier la majorité des suffrages ; mais bientôt il fallut en rabattre, la conduite de ses filles lui faisait du tort jusqu'au sein du club des Treize!

Du coup, il s'était retourné du côté de l'inconnu, lui avait laissé entendre la petite conspiration se tramant contre lui.

Le chef n'avait pas paru enchanté de cette révélation, il n'avait pas daigné en marquer sa reconnaissance à Bruchet.

D'où, profond mécontentement de Maximilien, envers le chef, envers les membres du Cercle d'or; il se croyait méconnu et cela seul le froissait horriblement.

Il en venait à regretter ce qu'il avait fait, se disant bien, cependant, qu'il devait aller plus avant, qu'il devait se remonter le moral, jouer un jeu serré, mettre les autres dedans par une feinte soumission; on le forçait à ruser, il ruserait... Il ! Serait le plus fort..,

En ce gai matin donc, tout en réfléchissant, en prenant des résolutions qu'il se sentait incapable de tenir, en échaufaudant des plans qu'il reconnaissait lui-même absurdes quelques instants après, Maximilien Bruchet avait gagné Clermont".

Il s'achemina vers une petite auberge, située dans un coin retiré du quartier Fontgiève, et bientôt il se trouva au milieu de cinq ou six des affidés du Cercle d'Or.

On but ferme en attendant le soir, moment de la réunion secrète.

Comme, ensemble, ils se disposaient à quitter l'auberge pour se rendre dans la Rue-Basse, siège ordinaire de leur association, Félix Tarcy, ancien intendant du château de Miremont, entra dans la cour et abandonnant son cheval poussif aux mains d'un petit valet, il se dirigea vers le groupe des Treize, car il les reconnaissait malgré l'obscurité.

En voyant Bruchet, il s'exclama immédiatement :

— Quoi ? Vous êtes ici, vous, Maximilien ? Du diable ! Si je croyais vous rencontrer.

— Et pourquoi donc ? fit Bruchet, d'un air cauteleux

— Tiens ! Vous ne savez rien ? interrogea Tarcy dédaigneusement.

— Que faudrait-il que je sache, citoyen ? Vous m'intriguez...

— À quelle heure êtes-vous parti de Pontgibaud ?

— Entre six et sept heures du matin, sitôt la route séchée de l'orage de la nuit. — Alors bon, ça s'explique, vous ne pouviez pas encore savoir.

— Mais qu'y a-t-il donc ? Qu'y a-t-il, citoyen Tarcy ?

— Rien d'important, je vous dirai ça après la réunion, répliqua négligemment Tarcy, car il pensait qu'il serait toujours temps d'apprendre à Maximilien que la Bounicand, sa fille, avait reçu un vilain coup de couteau, dans quelque douteuse escapade. Cependant Bruchet insista tellement que Tarcy finit par dire :

— Eh bien, entrons tous une minute, nous avons encore plus d'une heure pour causer, je vous raconterai ça par le menu.

Tous rentrèrent dans l'auberge, formèrent cercle ; quand Tarcy crut le moment favorable pour commencer, il dit :

— Les Aristos se sont mis du plomb dans l'aile ce matin; comme Pierre de Montcognol sortait de chez les Chartreux, après une longue conférence avec dom Gerle, le prieur, il a rencontré, paraît-il, Louis de Trimoulet; et après échange de propos aigres-doux, ils ont sorti chacun leur pistolet; Louis de Trimoulet a tiré le premier et d'un coup il a agenouillé Pierre de Montcognol; néanmoins Pierre a eu le temps de lui rendre sa politesse, car tout blessé qu'il était, il a envoyé une balle dans la peau de Louis de Trimoulet... Avez-vous compris ? Hein, citoyens ?

— Oui, oui, firent presque tous ensemble, les membres du Cercle d'Or.

Tarcy s'apprêta à poursuivre son récit, glissant un vilain coup d'œil du côté de Bruchet. — A quelle heure cela se passait-il ? interrogea Maximilien.

— Entre six et sept heures du matin, au moment de votre départ de Pontgibaud. — Vous voyez donc que je ne pouvais pas savoir.

Tarcy sourit ironiquement en pensant à la suite de son récit.

Tout de même, si les aristocrates se traitaient réciproquement ainsi, dit un des assistants, la Révolution serait vite faite.

— Les lanternes deviendraient inutiles, ce serait de la besogne de moins!

— Attendez donc la suite, fit Félix Tarcy, irrité qu'on lui coupât ses effets oratoires. Tous redevinrent religieusement attentifs.

— Il faut ajouter, poursuivit le narrateur, que sur les deux, il y en a un, au moins, de fichu; en effet, Louis de Trimoulet, dit-on, est blessé à mort.

— Ah! Ah! Tant mieux! Ricana Maximilien exultant.

— Quand à Pierre de Montcognol, il en réchappera peut-être.

— Il ferait tout aussi bien de mourir! Lança quelqu'un.

— Il n'est pas si mauvais que vous croyez, celui-ci; il est. du bois dont on fait les purs, affirma Maximilien avec un geste de protestation.

Tarcy, entendant ces paroles, sourit plus méchamment encore que précédemment; au fond il exécrait Bruchet, en était jaloux, sentait en lui un adversaire, un compétiteur pour plus tard; puisque les circonstances s'en présentaient, il allait le mortifier d'abord; puis certainement lui nuire dans l'esprit des Treize présents; il dit donc, avec une feinte douceur, comme un chat qui rentre les griffes :

— Venant de tout autre que vous, cette parole me paraîtrait peu digne de nous.

— C'est possible, mais je connais Pierre de Montcognol et ses idées...

— Il est pauvre, il veut devenir riche, voilà la piètre base de ses peu solides principes.

— Non, il est juste, il est instruit, il est bon, il veut rester bon

— Oh! il est bon, il est bon pour vous surtout, pour votre famille.

— Que voulez-vous dire par là ? fit Maximilien, blême, sentant qu'on allait lui porter un coup, se déliant, trop tard peut-être, de ce faux apôtre de Tarcy.

— Écoutez donc la suite de mon histoire, répéta celui-ci, souriant de plus en plus méchamment; il continua de sa voix sifflante:

— Que Pierre de Montcognol suive Louis de Trimoulet dans la tombe, ou non, je crois que cela ne fera pas le bonheur du Peuple ! En tout cas, ce n'est pas mon affaire pour le moment du moins ;

Je vous ai dit qu'il y avait du nouveau de mon côté ; je vous raconte ce qu'il y a de nouveau, et voilà ! Là-dessus, je reviens aux combattants : les deux coqs, paraît-il, se sont battus pour une poule, comme de coutume; et cette poule, quelques-uns, parmi vous, la connaissent ; dans le pays, par là-haut, on la nomme la Bounicand !

— Misérable! fit Maximilien... misé... rable !... Tu mens !...

— Sans se déconcerter, Tarcy poursuivit :

— On désigne sous ce nom de Bounicand la fille ainée du citoyen Bruchet, ici présent.
— Misérable ! Menteur ! Calomniateur ! clamait Bruchet essayant de se précipiter sur Tarcy, qui, prudemment, passa de l'autre côté de la table.

— Vous vous expliquerez tout à l'heure, disait-on à Maximilien; ce n'est pas votre faute si vous avez une fille qui ne se conduit pas bien ; ça n'entache pas votre civisme. Bruchet vit bien que Tarcy lui avait tendu un piège, essayait de le tuer moralement, mais il ne pouvait rien contre cela pour le moment ; la force était contre lui ; il aurait sa revanche. Il se calma soudain et pleurnicha :

— En effet, citoyens, vous avez raison, je ne suis pas cause si ma fille a la réputation — croyez-moi, c'est une calomnie — de se mal conduire ; mon civisme ne peut être suspecté pour cela; et vous voyez, devant vous, le plus malheureux des pères! Ou plutôt non! Car un citoyen doit oublier qu'il a des parents, qu'il a des enfants, pour se souvenir d'une chose seule, de son idéal, de l'idéal de tous, de la République!

Maximilien avait lancé ces derniers, mots avec énergie; Tracy était battu, Alors qu'il croyait triompher, cela se lisait sur les figures des Treize. Il essaya, le comprenant bien, de se relever en portant ce coup droit :

— Où était votre fille Germaine, hier soir? Hein? Où était-elle, citoyen?...

— Demandez-moi, répliqua violemment Bruchet, demandez-moi où j'étais hier; et je vous répondrai que, comme à toute heure du jour, j'étais à mon devoir de citoyen ; mais n'allez pas me faire un crime des actes de ceux qui me sont attachés par les liens du sang, qui sont libres, comme vous êtes libres, comme je suis libre ; je l'ai dit, je le répète, j'ai tout oublié pour ne penser qu'à la République, peu m'importe que ma fille soit morte ou vivante, peu m'importe ce qu'elle fait, pourvu qu'elle n'agisse pas contre le Peuple.

— Votre fille est morte, fit Tarcy, mentant sciemment, mais voulant frapper le père dans ses affections les plus chères ; car il savait que Bruchet aimait, drôlement peut-être, mais aimait ses filles.

Maximilien sentit un léger tremblement agiter son corps ; un nuage lui passa sur les yeux ; néanmoins, il se raidit, il dompta la souffrance morale et physique que venait de faire naître en lui cette soudaine révélation, et il eut la force de dire :

— Si Germaine est morte, tant pis pour la Nation, si elle devait être utile à la Nation ! Mais tant mieux pour la République, si le cœur de ma fille n'était pas un cœur de républicaine ! Pour couper court à la lutte, Bruchet, complètement dégrisé, ajouta encore énergiquement :

— Comment ferons-nous la Nation Une et Indivisible, comment conquerrons nous la liberté, si nous ne pouvons-nous entendre ensemble; alors que nous sommes quinze,

nous sommes divisés ne ferions-nous pas mieux de nous unir, au lieu de nous tirer réciproquement dessus comme des aristocrates !

Sur ces sages paroles, les Treize se hâtèrent de gagner la rue Basse.

Déjà le chef était à son poste, causant à voix basse à trois ou quatre intendants.

Un lumignon éclairait faiblement la pièce, laissant place au mystère.

La silhouette de l'inconnu, que tous ils appelaient le Chef, se détachait démesurée sur le mûr et rendait son visage plus odieux qu'il n'était en réalité ; son front paraissait non plus bombé seulement, mais comme en demi-cercle ; son nez crochu et long se décalquait, fantastique, comme à demi-coupé, au milieu, par un coup de hache ; son menton faisait complètement corps avec sa longue barbe lui tombant à la ceinture ; ses jambes se devinaient, lamentablement maigres, sous son pantalon rapiécé, déchiqueté, boueux par endroits.

C'était l'image en grand du Juif-Errant, que celle du Chef...

C'était au moins un Juif, on n'en pouvait douter...

En effet, l'heure avait sonné du grand rassemblement, prédit par Emouna, sur la terre de France, sur le sol béni, pour une inexorable vengeance ; et doucement, sans bruit, comme en rampant, les Juifs étaient arrivés, de tous les points du globe, fidèles au rendez-vous... fidèles après des siècles...

Les uns, comme le Chef, étaient arrivés guenilles au dos, le bâton de voyageur vagabond en mains ; sur leur route ils avaient rencontré des Bruchet, ils avaient fondé des Cercles d'Ors sûre agence de renseignements pour le moment de la curée... de la curée prochaine... imminente...

En plus, ils avaient inspecté le pays, avaient sondé la richesse de la contrée où ils passaient en vagabonds ; ils avaient jeté leur dévolu sur la boutique d'un marchand ; ils s'étaient juré que ce serait là, au milieu de ces marchandises, entre ces murs, qu'ils viendraient achever une heureuse vieillesse.

Bonheur tardif, pensaient-ils encore, bonheur qui leur était bien dû, depuis quatre cents ans que, tour à tour, les repoussaient toutes les nations d'Europe ; et en attendant cet heureux jour, dans toutes les provinces, lors des pillages et des incendies de châteaux, avant et après le 14 juillet 1789, ils s'en donnèrent à cœur-joie ; à la tête de presque toutes les bandes de pillards, on pouvait distinguer les figures trop connues, jaunies et bouffies, aux nez aussi énormes que recourbés, aux yeux clignotants et rongés par la blépharite...

D'autres allaient directement à Paris, sans bruit, sans arrêt, se mettre sous la protection du ceux de leurs frères qui, âprement, douloureusement, avaient réussi à

s'établir dans la Capitale, à y demeurer, à s'y fixer solidement, aux prix de quotidiennes larmes, d'immenses sacrifices, de persévérance presque admirable.

Là, ils prenaient les mots d'ordre, se faisaient affilier comme Francs-Maçons ou Illuminés; ils le pouvaient d'autant plus, d'autant mieux, que les chefs de ces sectes étaient des Juifs ou des Judaïsants.

Dès lors, ils étaient quelqu'un, quelque chose : obscurs mais dévoués soldats d'une cause que les généraux seuls connaissaient ; que les lieutenants ignoraient faisant ainsi le jeu d'une race ennemie leurs propres dépens, aux dépens de leur race à eux.

L'éternel conflit surgissait : le Sémite minait l'Aryen et la mine était d'autant plus terrible que l'Aryen ne semblait pas s'en douter, eût-on dit !

Emouna, la Persévérance guidait, encourageait les siens! Çakias semblait s'être endormi dans l'Etoile-Idéal !

Maintenant les personnages formant le Club des Treize ou le Cercle d'Or, étaient réunis; l'orage allait éclater. ; Le Chef, selon son habitude, leur servit Un discours amphigourique.

C'était trop vraiment, et vraiment encore ce n'était pas assez !

C'était trop, parce qu'à chaque réunion, depuis qu'on lui avait fourni les renseignements auxquels il semblait tenir, il ne donnait que des paroles vagues, comme conseils, comme ligne de conduite.

Ce n'était pas assez, parce qu'il avait affaire à des ambitieux, à des rusés, qui ne demandaient pas mieux que de renverser ce qui existait, à condition, bien entendu, qu'ils aient leur part de butin, qu'ils tirent profit de leur destruction.

Rapidement, à la barbe du Chef, les anciens intendants se concertèrent ; et rendez-vous fut pris pour le lendemain, à l'auberge du quartier Fontgiève.

Cependant, le Chef, mis sur la sellette, prit un biais pour sortir du mauvais pas où il voyait qu'il s'engageait ; coupant la parole à Maximilien, il dit à tout hasard :

— J'ai ouï dire qu'il s'était passé quelque chose de grave?

Il n'en fallut pas davantage pour délier la langue de Félix Tarcy qui était mortifié de son échec au sujet de Bruchet; moins perspicace que les autres, il n'avait pas compris que le règne du chef était sérieusement menacé, s'il n'était pas à jamais fini; et il se lança dans le récit une fois encore du drame ayant eu pour héros Pierre de Montcognol et Louis de Trimoulet.

Par hasard Maximilien regarda le chef et le vit plus attentif que ne le comportait la chose, à la narration de Tarcy; c'en fut assez pour intriguer le rusé compère qui s'avança, sans façon, comme 'l Pour prendre sa part du récit.

Le Chef semblait faire de prodigieux efforts de mémoire.

Tout à coup, comme frappé d'une idée subite, il questionna :

— Quel est celui d'entre vous qui connaîtrait parfaitement la généalogie de ce Pierre de Montcognol, dont me parle le citoyen Tarcy?

— Moi, chef, dit Maximilien, ruminant un mauvais coup,

— Ah ! Et pourriez-vous me la donner, de façon certaine?

— Avec un peu de bonne volonté, oui, goguenarda Maximilien.

Le Chef ne broncha pas à cette quasi insolence, accentuée fortement d'ailleurs par le ton et l'air avec lesquels elle avait été débitée.

Bruchet fit :

— Pierre de Montcognol s'appelle régulièrement Pierre d'Aryas de Montcognol ; l'origine de sa famille se perd dans la nuit des temps...

— Il suffit ! Prononça le chef. Puis, après quelques secondes de réflexions il ajouta :

— Pourrais-je le voir, ce Pierre de Montcognol ?...

Emporté par la colère, outré de se voir traiter si cavalièrement par un citoyen qui lui demandait un renseignement et qui l'interrompait lorsqu'à peine il avait ouvert la bouche, Maximilien, encouragé d'ailleurs par des gestes significatifs de ses compagnons, répliqua vertement :

— Oui, vous pourrez le voir peut-être, mais en ayant soin de vous laver et de changer d'habits, car tout malade, tout blessé qu'il est, Pierre de Montcognol ne reçoit que des gens propres ! Il a horreur des guenilles et ne supporte pas des physionomies plutôt... singulières !... Ainsi!...

IV

Après le drame

Henriette de Montcognol, après le départ de son frère Pierre pour le monastère de Port-Sainte-Marie, s'était retirée dans ses appartements.

Elle songea longuement aux quelques paroles échangées dans la soirée avec son frère; davantage encore l'inquiétude la saisit, car elle savait que Pierre ne s'était déclaré l'ennemi mortel de Louis de Trimoulet que pour des raisons bien graves, qu'après mûre réflexion sans doute, sans aucun doute.

Sa douleur en devint immense ; car dès sa plus tendre jeunesse elle avait fréquenté la famille de Trimoulet; Blanche et elle se regardaient un peu comme deux sœurs.

Elles venaient alternativement en visite de plusieurs jours l'une chez l'autre ; c'était ce qu'elles appelaient, en leur langage enfantin : changer de château !

Cela avait duré tant qu'elles n'étaient que des enfants.

Mais après, quand même, les relations furent des plus cordiales... jusqu'au jour où Pierre de Montcognol rentra défait, et dît douloureusement à Henriette qu'elle ne pourrait plus voir son amie Blanche de longtemps...

Pierre avait été, là-dessus, souffrant pendant quelques semaines, des soucis d'argent étaient venus aggraver la situation ; on avait dû se défaire de quelques lopins de terre et ces ennuis matériels avaient fait oublier à la jeune fille les vacances qu'elle prenait chaque année, soit en allant chez Blanche, soit en la recevant à Montcognol, visites ou réceptions nécessitant des frais.

Alors, à peine avaient-elles échangé quelques rares missives, très courtes, de plus en plus indifférentes, et tout doucement, s'était effacée une amitié de plusieurs années, une amitié qu'on eût cru pendant cru bien solide, éternelle, d'autant plus que Pierre s'était fiancé à Blanche à la fin de l'année précédente.

C'était de là que datait le crime d'Henriette, ou plutôt ce qu'Henriette regardait comme un crime, maintenant sur tout qu'en parlant de Louis de Trimoulet Pierre avait dit : « Cet homme est un bandit ! »

Sachant que Pierre était fiancé à Blanche, Henriette avait écouté les paroles flatteuses de Louis de Trimoulet, elle s'était laissé faire discrètement la cour, et peu à peu, heureuse à la pensée d'être plus véritablement la sœur de son amie, en

épousant son frère, elle s'était profondément attachée à Louis qui, par exemple, ne s'était pas montré prodigue de serments ; qui avait même prié la jeune fille de n'en rien dire à Pierre de Montcognol, de réfléchir encore, de longuement consulter son cœur... et plus tard, avait-il », jouté, quand tous deux nous serons certains d'une mutuelle affection, nous ferons part de nos projets à ceux qui doivent y donner leur sanction...

Ces paroles sur lesquelles Henriette réfléchissait plus attentivement maintenant, lui paraissaient bizarres à cette heure, alors qu'autrefois, elle les avait jugées prudentes.

Pour elle c'était un indice ; en lui recommandant de garder le silence sur leur ébauche d'amourette, Louis de Trimoulet avait commis, sinon une mauvaise action, du moins une indécatesse; elle se l'avouait maintenant, elle se reprochait de n'avoir pas été plus clairvoyante, de n'avoir pas compris que celui qu'elle regardait sans déplaisir, avait agi d'une façon peu franche, peu digne d'un gentilhomme dont les intentions sont pures.

Elle avait été coupable, coupable d'une inouïe légèreté. Comparant Louis de Trimoulet à Pierre de Montcognol, Henriette en vint rapidement à conclure que, de la façon dont elle connaissait son frère, elle était persuadée qu'il n'avait pas agi ainsi envers Blanche.

A l'appui de cette pensée, venant l'y fortifier, elle se souvint de certaines confidences, très discrètes, de son intime amie... Hélas ! Elle n'en pouvait plus douter : Louis était moins franc, moins correct que Pierre ; il valait moins que lui....

Son cœur de jeune fille innocemment éprise ne pouvait se résoudre cependant à s'avouer que celui qu'elle eut aimé à avoir comme époux n'en était pas digne, n'était qu'un bandit, selon le mot de Pierre.

La nuit se passa en ces réflexions troublantes et douloureuses ; il en coûtait à Henriette de cesser le rêve qu'elle avait rêvé; elle venait de constater que la pensée de Louis était plus profondément ancrée en son âme, qu'elle ne l'avait cru jusqu'alors; elle ne pouvait plus regarder l'avenir sans trembler, sentant bien qu'elle ne pourrait facilement oublier...

Elle allait livrer de terribles assauts à son propre cœur ; et malheureusement, elle désespérait peut-être de sortir victorieuse d'une lutte entreprise, alors que l'ennemi est maître des plus importantes positions stratégiques de la place.

Enfin, elle lutterait ; lutterait en désespérée ; elle se le devait à elle-même, elle le devait à son nom, à ses ancêtres, à la mémoire de sa mère qui passa, angélique, sur

la terre, faisant le bien, souriante alors seulement qu'elle avait pu faire plaisir à quelqu'un, soulager une misère, une souffrance, aider à une infortune.

Salutaire et réconfortant exemple pour la jeune fille, que celui laissé par sa mère, par cette femme de bien, dont ni l'envie, ni la médisance, ni la calomnie n'avaient pu ternir une seule minute, une seconde de son existence..

Elle s'assoupit ; mais elle eut un cauchemar qui se termina par une souffrance aiguë : elle avait vu Pierre blessé ; et en apercevant sa blessure, elle avait cru en ressentir la douleur...

Elle s'était éveillée ; et reconnaissant qu'elle était dans sa chambrette, elle avait été soulagée, elle avait reposé sa jolie tête sur la blanche broderie de son traversin; elle avait souri, s'était rendormie en murmurant :

— Oh ! Ce vilain Pierre, comme il me donne du tourment, je l'aime trop ce frère chéri, son image en profite pour venir même troubler mon sommeil !

Une cruelle nouvelle l'attendait à son réveil.

Dom Gerle avait immédiatement envoyé à Montcognol le frère portier, le chargeant d'instruire Henriette de ce qui s'était passé, et de l'assurer que Pierre était à l'abri, au monastère, où il ne manquerait d'aucun des soins que nécessitait son état très grave, mais non désespéré, grâce à Dieu.

Patéroux avait reçu le religieux, avait appris de sa bouche tous les détails de l'horrible drame.

Hélas ! Patéroux n'en était que peu surpris, et si une chose l'étonnait, c'était certes que les deux ennemis ne se soient pas l'un et l'autre blessés mortellement ; le brave intendant savait trop combien les deux gentilshommes se détestaient pour ne pas prévoir un sinistre dénouement, l'occasion s'en présentant.

La veille, il avait insisté pour accompagner Pierre.

En vain, hélas! Car de Montcognol avait bien compris quel motif faisait agir Patéroux ; et cela suffisait, pour qu'à aucun prix, il ne lui permit de le suivre, tenant sans doute à régler ses affaires seul, à ne pas donner l'importance d'une bataille au règlement d'une querelle parti culière ; Pierre avait seulement dit, en regardant bien Patéroux dans le blanc des yeux :

— Veille sur Mie Henriette, que rien de fâcheux n'arrive pendant mon absence ! L'intendant avait répondu, sans hésitation, avec force :

— Vous pouvez compter sur moi, pour le présent et l'avenir comme vous l'avez fait pour le passé, monseigneur !

— Je sais, avait dit Pierre; c'est pour cela que je m'en vais, toujours tranquille, dans l'avenir mystérieux, vers le but insoupçonné des voyages !

Avec les plus grands ménagements, Patéroux avait appris la terrible nouvelle à Henriette de Montcognol qui venait de descendre au jardin pour soigner ses fleurs. Alors l'amour fraternel vivifia la frêle et délicate jeune fille, le sang de sa race bouillonna; on la vit, telle que jamais on ne l'avait soupçonnée : virile, énergique, capable de tout, surmontant sa faiblesse, refoulant son horrible douleur.

Elle n'eut pas une seconde de défaillance, des larmes coulèrent de ses yeux sans qu'elle laissât échapper une plainte, avec sang-froid elle ordonna d'atteler le vieux cheval à la carriole, elle pria Patéroux de se préparer.

Et quand tout fut prêt, elle monta crânement dans la voiture, répliquant à l'intendant qui la suppliait de ne pas s'exposer à un danger, en allant sur les terres des de Trimoulet :

— Patéroux, Pierre de Montcognol et Louis de Trimoulet ont vidé leur querelle, le champ de bataille appartient aux femmes qui vont panser les blessés ; sur la terre d'Auvergne, il n'est pas un lâche qui viendrait arrêter une femme dans ces conditions; et si par hasard, il en était un, il trouverait à qui parler en ma personne !

Ce disant Henriette coupa l'air de sa cravache qui ne la quittait jamais quand elle sortait.

Et tout de suite ils partirent pour le monastère de Port-Sainte-Marie.

Une difficulté se présenta à la porte du monastère : sous aucun prétexte les femmes ne pouvaient entrer dans l'enceinte du couvent.

Longuement Henriette parlementa avec Dom Gerle le prieur qui, pour donner des soins plus éclairés à Pierre, avait, malgré son urgence, retardé son long voyage à Paris.

Ce fut en vain que Mlle de Montcognol insista, la règle était formelle.

Henriette eut alors une émouvante crise de larmes ; son courage, sa force tombaient devant les murs de ce monastère.

Son frère, dangereusement blessé, était là, à quelques pas d'elle seulement, et elle ne pouvait le voir? Il mourrait donc sans qu'elle put entendre encore sa voix, écouter ses derniers conseils, ses suprêmes recommandations? Une autre main que la sienne fermerait ses yeux? Quand on le lui rendrait, on ne lui rendrait qu'un cadavre ?

Il était donc vrai qu'il existait, sur terre, une telle puissance, pouvant arrêter l'affection, lui dire : le blessé voudrait peut-être te parler; peut-être a-t-il une suprême

parole à te dire, bien bas; peut-être en son cœur est un secret qu'il ne veut et ne peut confier qu'à toi, mais hélas! Un mur se dresse entre toi et lui! Et tes prières sont vaines, tes supplications inutiles, il mourra avec le poids de son secret, tandis que tu pleureras impuissante!... On te le rendra mort, ce frère chéri, alors qu'il ne pourra plus t'entendre, alors qu'il ne pourra plus te bénir!

Dom Gerle, impuissant à calmer la douleur de la jeune fille, la laissa crier son désespoir, se contentant seulement de temps à autre de la rassurer doucement sur le sort de son frère, il savait bien que cet accès de nervosité passerait, que plus posément ensuite, Henriette examinerait la situation, reconnaîtrait que sous l'empire de la douleur elle avait été trop violente, injuste.

Certes Henriette à ce moment ne pensait plus à Louis de Trimoulet, elle ne songeait pas que lui aussi était blessé, et avait été blessé par Pierre ; le fiancé de son cœur était oublié, seule l'image de son Pierre, de son frère idolâtré était présente à son esprit, la voix du sang, de la solide affection seule parlait; pour la jeune fille il n'existait qu'un blessé, Pierre! Un blessé qu'elle eût voulu voir, qu'un mur infranchissable, insurmontable lui cachait.

— Si on ne voulait pas le lui laisser voir, qu'on lui rendit au moins, criait elle, qu'on le lui confiât; elle le déposerait délicatement dans l'antique carriole ; elle l'emmènerait doucement jusque là-haut, à Montcognol ; elle le coucherait délicatement, maternellement, dans le grand lit à colonnes des ancêtres !

À toute heure du jour et de la nuit, elle serait à son chevet, elle veillerait sur lui!

Et si elle ne pouvait l'arracher à la mort, à l'odieuse, à l'épouvantable mort, il aurait la consolation de mourir chez lui ! Dans la chambre où tout lui parlerait de ses ancêtres et de leur gloire! Où chaque chose lui serait familière!

S'il le voulait, elle ouvrirait toutes grandes les croisées, et de sa couche il pourrait voir et reconnaître le coin de ciel sous lequel il était né, qu'il avait contemplé tant de fois aux clairs de lune !

Il entendrait de là le chant des oiseaux ! Il reconnaîtrait leurs voix bienaimées ; il verrait les grands arbres inclinant leurs têtes, ces arbres qu'il avait plantés, qu'il avait soignés

S'il devait mourir, il mourrait au moins où il était né, son dernier regard serait pour le coin de terre qui lui rappellerait plus énergiquement la Patrie ! Le sol natal, le décor familial et chéri au-dessus de tout !...

— Ma fille, lui dit alors dom Gerle, pour les chrétiens, la véritable patrie est là-haut ; pour les croyants qui pensent qu'après la terre il y a le ciel, la seule patrie définitive

doit être le ciel ; et la douleur, ma fille, vous fait oublier que vous êtes chrétienne et croyante !

La vie est une série de douleurs, beaucoup véritables, mais d'autres créées de toutes pièces, comme la vôtre par exemple, tout à l'heure; je sais que votre profonde affection pour Pierre en est la cause, mais rassurez-vous, je vous le répète, une fois encore, votre frère ne court aucun danger immédiat ; ici les soins les plus dévoués lui sont réservés, ayez confiance en Dieu d'abord, en nous ensuite ; au lieu de blasphémer, car vous venez de blasphémer, priez, mon enfant, et votre frère vous sera rendu !..

Mais Henriette ne se soumettait pas ; elle sentait encore la colère gronder en elle ; le désir d'emmener son frère, pour le soigner elle-même avec le plus absolu, dévouement, se manifestait encore dans toutes ses paroles...

En vain Patéroux lui-même lui affirmait que si elle aimait son frère, elle devrait renoncer, pour le moment au moins, à lui faire entreprendre un voyage pouvant être funeste à tous points de vue ; plus tard, dans quelques jours, on céderait à sa prière, mais, qu'elle veuille bien l'en croire, son projet, pour si affectueux ; si dévoué qu'il soit, n'en était pas moins dangereux.

L'embarras de l'intendant était grand, heureusement quelqu'un allait venir son secours comme providentiellement...

Blanche de Trimoulet, odieusement repoussée de la maison paternelle par son frère Guillaume, errait à travers champs, sentant la folie envahir son cerveau, se demandant si elle ne faisait point un mauvais rêve, ayant peine à croire encore que le matin même, quelques heures auparavant, elle avait vu frapper son frère par son fiancé.

Blanche de Trimoulet osait à peine évoquer la scène épouvantable, de crainte d'entendre les gémissements des blessés et les paroles de malédiction, sortant de la bouche de Louis contre elle...

Cependant, une idée lui était venue : elle s'était dit que dans sa peine, elle ferait bien, sans doute, d'aller invoquer la protection des chartreux? Il n'était pas de mendiant qu'ils repoussassent jamais de leur porte sans lui avoir donné un bout de pain et un bon conseil; pour elle, ils feraient autant, sinon plus; peut-être iraient-ils implorer Guillaume de Trimoulet cil sa faveur. Au fond, Guillaume était moins méchant que Louis; il avait toujours eu de bons rapports avec les moines; il ne pourrait leur refuser sa grâce, son pardon... et, sous l'empire de cette pensée, elle était arrivée près de la porte du couvent.

Elle faillit s'enfuir... elle venait de reconnaître Henriette de Montcognol, toute eu larmes, suppliant toujours qu'on la laissât entrer pour voir son frère, pour l'emmener...

Henriette avait vu Blanche, et, sans hésiter, elle se précipita dans ses bras, redoublant ses pleurs, murmurant, à travers ses sanglots.

— O mon amie, ô ma sœur, quel affreux malheur nous frappe ! Sœur, ô mon amie!.... Dans cette étreinte passionnée elles venaient de raviver, plus forte que jamais, Une affection des premières années.

Les amusements, les joies de fillettes ; les avaient réunies un jour; l'amitié, la camaraderie étaient nées de leurs confidences de jeunes filles ; mais le malheur, la douleur commune venait, en un instant, de faire de cette camaraderie de cette amitié, un dévouement sans limite, sans borne qui subsisterait jusqu'à la mort, après avoir résisté probablement à tous les heurts de la vie de cette pauvre vie s'annonçant si mal pour elles deux !

— Que nous sommes infortunées, pauvre amie, fit Blanche, la première.

— Hélas ! Hélas ! Soupira Henriette, ne trouvant rien autre chose à dire, tant elle souffrait...

Comme pour oublier leur douleur, pour l'amoindrir, les deux jeunes filles s'éloignèrent peu, se tenant par la main, se jurant aide mutuelle désormais, dévouement entier, sans bornes, à l'épreuve des orages de l'existence, se jurant qu'elles ne s'en voudraient jamais de ce qui venait d'arriver si malheureusement !

Cependant Henriette eut comme un remords ; elle hésita tout d'abord à l'exprimer, puis emportée par la sincérité, ne voulant pas que plus tard Henriette ait un reproche à lui faire, elle dit courageusement avec une infinie tristesse :

— Pauvre amie, Henriette que je chéris comme une sœur, dois-je t'avouer que je suis peut-être la cause de ce qui est arrivé?

— Toi? Toi, malheureuse? Toi?., la cause... de leur... mort?

— Oui, moi... Oh ! Ne me regarde pas comme cela... tu me fais trop souffrir...

— Oh ! Je t'en supplie, explique-moi... tu mens... explique-moi...

— Certes, je voudrais le pouvoir, et ce m'est impossible ; ce sont de ces choses que l'on ne peut dire jamais, jamais, en tends-tu bien?... Mais je suis sincère ; je te jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde que c'est par la plus grande des fatalités...

Un mauvais sourire de doute, de doute cruel, erra sur les lèvres décolorées de Mlle de Montcognol. Henriette secoua la tête en signe de défiance ; elle faillit repousser Blanche, lui crier ;

— Ah! Tiens, va-t'en...malheureuse!... Je ne veux plus te voir... toi qui as peut-être fait tuer mon frère... Blanche le vit, le comprit, sentit son Cœur en souffrir horriblement, et elle répliqua :

— Sœur chérie, Henriette, comme ton doute me fait mal, me fait de la peine ! Regarde mon visage et tu y verras les traces de mes larmes ; j'ai pleuré, tu ne sauras jamais combien ! Vois mes yeux rougis, et cela n'est rien ; je voudrais que tu puisses voir mon cœur, tu le verrais meurtri, anéanti !

À la suite de cet instant funeste qui changea ma vie, qui arma ton frère contre le mien, mon sang s'est changé en fièvre, ma salive en bile, mon souffle en soufre, dirait-on. Pardonne-moi, chérie, pardonne-moi, ma sœur ; je te le jure encore, sur ce que j'ai de plus cher au monde, je ne suis pas coupable; le seul criminel, hélas ! Fut Louis, tu entends, Louis... seul !...

— Louis? Horreur! Mais comment, comment ? Parle.

. — Je ne puis, Je ne puis ! Je te le jure, Henriette !...

— Mon frère avait donc raison lorsqu'il le traita de bandit... ce Louis !...

— Je t'en supplie, Henriette, songe qu'il fut ton fiancé peut-être... songe qu'il va mourir expiant son forfait, songe que tu l'aimas, qu'il fit battre ton cœur d'espérance !...

— C'est vrai, Blanche, pardon ! Ah! Pourquoi l'ai-je aimé ?...

Cette courte conversation avait un peu rasséréné les jeunes filles ; plus posément elles purent causer; ne voulant pas songer au drame, mais seulement à l'avenir qu'elles entrevoyaient l'une et l'autre bien sombre.

Avec son cœur, ne doutant de rien, en une belle grandeur d'âme, Henriette dit à Blanche qui lui parlait de la terrible malédiction de Louis :

— Eh bien ! S'ils ne te veulent pas chez eux, s'ils te repoussent, ma demeure sera la tienne, mon bien sera ton bien; connaissant Pierre connue je le connais, il ratifiera mes paroles; toi-même, si sincèrement tu veux être mon amie, ma sœur, tu n'hésiteras pas ; viens avec moi à Montcognol et, quoi qu'il arrive, nous prierons pour eux, nous irons ensemble dans le chemin de la vie, réponds, réponds-moi

Oui? Oui, n'est-ce pas? Tu seras ma sœur?...

— Pauvre sœur, je le voudrais, mais... je ne peux pas te suivre...

Emportée par son cœur ardent, sa noble nature, Henriette reprit immédiatement :

— Viens avec moi, nous allons trouver le prieur des Chartreux, dom Gerle, nous lui expliquerons nos résolutions, nous le prierons d'aller essayer de fléchir tes frères,

et, s'ils te repoussent encore, eh bien ! Tu ne devras plus hésiter, je t'emmènerai ; ce matin, désolée, je croyais ramener à Montcognol mon frère blessé, les moines ne le veulent pas, soit ! Je ramènerai ma sœur, ma sœur blessée, veux-tu, Blanche ? Tu es blessée, toi aussi, ton cœur saigne comme le mien ?...

Lorsque dom Gerle eut écouté Henriette de Montcognol, un sourire éclaira sa figure d'ascète, il ne put que féliciter chaleureusement la jeune fille d'être redevenue plus calme, d'avoir eu une idée généreuse en offrant l'abri de son toit à son amie, donnant ainsi un bel exemple de charité chrétienne.

Bien que la mission, près de Louis et de Guillaume de Trimoulet, lui parût aussi délicate que difficile, il voulut bien s'en charger, et, sans retard, il se dirigea vers le vieux castel, distant d'ailleurs de quelques centaines de mètres seulement.

En chemin, il songea :

— Quelle âme que celle d'Henriette de Montcognol. Quelle ardeur ! Cette enfant deviendra une sainte, si elle suit le bon chemin ; mais un démon pour peu que Satan l'entraîne dans la voie de perdition ! Oui, sainte ou démoniaque !

La demande de dom Gerle fut sur le point d'aboutir.

Guillaume de Trimoulet était un homme faible, irrésolu ; jouisseur sans être débauché, son âme pouvait renfermer du fiel mais non de la haine ; toujours il avait obéi à Louis, son aîné, il ne voyait que par lui ; aussi il cédait déjà aux sollicitations du Chartreux, lorsque Louis, ayant entendu sans doute, se dressa sur son lit de souffrances, livide, criant à son frère :

— Tu ne sais donc pas haïr, malheureux ? Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un serment ! Tu ne te rappelles donc pas que j'ai maudit Blanche à jamais ! Qu'elle aille où elle voudra, mais maudis sois-tu, toi-même, si jamais tu la reçois ici !...

Après ce terrible effort, Louis de Trimoulet était retombé sur son lit, inerte, verdâtre ; un instant, on put croire qu'il était mort.

Guillaume congédia le chartreux.

Dom Gerle dut reprendre le chemin du monastère, porteur de la terrible nouvelle ; il dut avouer aux jeunes filles qu'il n'avait pu réussir à obtenir, pour l'instant du moins, la grâce de Blanche... Louis restait inflexible, même en face de la mort !

Comme Henriette s'y attendait, Pierre, consulté par dom Gerle, souscrivit généreusement au magnanime projet de sa sœur. Il ne restait plus à Mlle de Montcognol qu'à emmener Blanche, elle décida bien vite celle-ci à la suivre.

Mais Louis de Trimoulet étant revenu à lui, songea que l'initiative d'Henriette était une insulte pour les de Trimoulet Blanche ne pouvait habiter sous le toit, des de

Montcognol ; il ordonna donc à Guillaume de ramener Blanche, de gré ou de force; de lui faire faire une place au chenil, de l'y maintenir par la violence s'il le fallait, à coups de fouet, couverte de chaînes

Guillaume ne pouvait qu'obéir, bien qu'au fond, il se repentait d'avoir prêté un serment l'obligeant d'agir contrairement à l'affection qu'il avait pour Blanche; certes il n'idolâtrait pas sa sœur, mais il avait pour elle une affection fraternelle ordinaire qui, certainement, se serait changée en affection s'il avait su de quel crime Blanche avait été victime ; il l'ignorait; seuls le connaissaient : Louis, Pierre, Blanche et le Prieur dom Gerle...

Déjà les jeunes filles étaient arrivées à Chapdes, lorsque Guillaume se mit à leur poursuite,

Prises de commisération pour l'infortunée Bounicand — ayant appris la tentative criminelle dont elle avait été la malheureuse victime — elles voulurent la voir, lui apporter des consolations, lui prodiguer des soins, si elle en avait besoin.

Henriette pensait courageusement la Bounicand, déchirant son propre linge pour bander sa plaie, lorsque Maximilien Bruchet, retour de Clermont, entra dans la misérable demeure où on avait recueilli sa fille.

Bruchet n'était plus à cette heure le républicain, le doctrinaire farouche de la veille, qui avait préféré la nation à ses enfants, à ses proches; il était redevenu homme, il était redevenu le père qui adore sa fille à sa manière, mais qui l'adore; il était plus simplement, bien plus admirable et naturel sous ce nouveau jour, le père qui avait fait, peut-être en courant, quarante kilomètres pour revoir sa fille vivante, pour être certain qu'on ne lui avait pas menti; pour essayer de la sauver, s'il se pouvait encore!...

D'un geste brusque, Maximilien écarta Guillemine, sa seconde fille, et Henriette et Blanche qui entouraient la blessée; il prit la main de sa Germaine, regarda attentivement son visage... et des yeux de Bruchet coulèrent de grosses, grosses larmes.

Alors, Henriette s'approcha de lui, parla doucement...

Mais Germaine avait ouvert les yeux, elle avait reconnu son père, elle murmura :

— Oh! Papa, père chéri... mon pauvre bien-aimé père...

— Oui, mon enfant, oui, ma Germaine, oui, je suis là; c'est ton père qui te soigne, c'est ton père qui te veille. Dors, mon enfant, repose-toi ; ce n'est rien, je te le jure ! Ça ne sera rien, je le veux ! C'est ton père qui te le dit! Entends-tu? Tu guériras...

— Oui, père, j'entends, merci ! Je t'aime bien... Je vais mourir!...

—Non, pauvre enfant, car je t'aime aussi, de tout mon cœur, de toutes mes forces, de toute mon âme ; repose, ma chérie, ma Germaine. Sois tranquille, tu seras vengée, bien vengée, guéris vite, mon amour! Guéris et tu verras... tu verras comme Bruchet se venge!.

Blanche tremblait, elle ne savait que trop, hélas! Qui avait frappé Germaine, la Bounicand : lui ! Toujours son frère! Toujours Louis de Trimoulet !

Et déjà Bruchet parlait de vengeance!

Elle le connaissait de réputation, Bruchet !

Aux paroles haineuses qu'il venait de faire, elle ne comprenait que trop que Germaine serait vengée, bien vengée !

Mon Dieu ! Dans quelle impasse était-elle, combien resterait-il de membres de sa famille dans quelques mois, dans quelques jours ? La foudre était sur Trimoulet ! Quels décombres, quelles ruines verrait-on après l'orage ?...

Prise de peur, elle supplia Henriette de partir ; et comme elles allaient sortir, profitant de l'inattention de Maximilien, la porte s'ouvrit brusquement, Guillaume de Trimoulet s'avança, la cravache à la main.

— M. de Trimoulet, salut ! fit, obséquieux, le paysan chez qui la Bounicand avait été déposée la veille par Pierre de Montcognol et le Chartreux.

À ce nom de Trimoulet, Bruchet se releva comme mû par un puissant ressort et clama : — Un Trimoulet ici ! Un de ces bandits, où est-il ? Que je l'étrangle !...

V

Le Chef du Cercle d'Or

On sait comment Maximilien Bruchet avait répondu au chef du Cercle d'Or lui demandant si on pouvait facilement voir Pierre de Montcognol.

Il est indispensable, pour la suite du récit, de revenir sur cette séance nocturne des Treize, à l'endroit où on s'est arrêté.

À l'insolence de Bruchet, le chef du Cercle d'or, tout déconcerté, n'avait osé répondre sur le moment, et cela avait suffi pour le perdre complètement dans l'esprit des anciens intendants qui, malgré les encouragements furtifs qu'ils avaient donnés à Maximilien, se seraient peut-être ralliés au chef si, avec à-propos, il eût pu répliquer sur le même ton à l'ancien factotum du comte des Chambons.

Mais, loin de s'attendre à une insolence, surtout de la part de Bruchet, le chef n'avait su d'abord que dire, que penser; et lorsqu'il recouvra ses esprits, il était trop tard, il était battu, il était perdu, fini.

Les intendants ne le considéraient plus comme leur supérieur, ils se reprochaient déjà de l'avoir laissé faire à sa guise, de l'avoir laissé leur imposer ses volontés, sans discussion, sans contestation, sans contrôle...

Bruchet, d'ailleurs, qui n'était pas le premier venu lorsqu'il s'agissait de roublardise, et qu'il était de sang-froid, vit immédiatement tout le parti qu'il pouvait tirer de cet incident.

Près de ses compagnons, de la plupart d'entre eux au moins, il était en bonne posture pour avoir, dans la soirée déjà, remis en place le malheureux Félix Tarcy; il s'agissait pour lui, puisque le chef défaillait, de prendre le premier rang parmi ses complices, de devenir la tête qui pense, qui actionne, les bras qui doivent frapper.

Le rusé compère pensait, et avec raison, que ce rôle serait le meilleur et lui conviendrait à merveille. Il était prêt à l'accepter ou même à le prendre ; longuement, le matin, il avait réfléchi, en suivant l'interminable ruban de la route poudreuse, à ce qu'il ferait, lui, si, comme ses mérites l'en rendaient digne, il devenait, un jour, le Chef du Cercle d'or.

Tout en pensant à Germaine et à Guillemine, tout en se reprochant ses crimes infâmes envers elles, il avait songé aussi à d'autres crimes, envers la propriété, et il s'était dit qu'il préférerait avoir commis ceux-ci plutôt que ceux-là; il s'était demandé

s'il ne pourrait pas réparer ceux-là par ceux-ci, et en sa conscience, une bien vilaine conscience, il avait délibérément conclu à l'affirmative.

C'eût été mal connaître Maximilien que de croire qu'il s'arrêterait à sa conclusion ; il avait donc cherché et trouvé les moyens lui paraissant les plus propres, les plus certains, pour arriver à son but ; et affreusement immoral dans son amour paternel, amour profond, sincère à sa façon, il avait pensé :

— Par ma faute, j'ai laissé glisser Germaine et Guillemine sur une pente fatale; elles n'ont plus de droit, affirme-t-on de toutes parts, de se considérer comme des filles honnêtes, d'être considérées surtout comme des filles honnêtes. J'ai peut-être ébréché la fortune que j'avais en partie volée et que je leur destinais ; je leur en amasserai une autre plus considérable, de façon à ce qu'elles puissent changer de pays, s'il le faut; jouir un jour de la considération que je leur ai laissé perdre, par ma faute; ou encore, supprimer ici tous ceux qui ose raient non pas dire, mais se souvenir seulement, que Germaine Bruchet fut un jour la Bounicand, que Guillemine fut la sœur de la Bounicand!... que l'une et l'autre furent les filles de Maximilien, du peu délicat Bruchet !

Ce que Maximilien n'osait s'avouer à lui-même, ce qu'il pensait cependant, c'est qu'il serait bien aise, lui aussi, de n'être plus regardé comme le père de la Bounicand; de pouvoir, avec une grosse fortune, satisfaire sans compter sa soif de bien vivre, de bien boire, de somptueusement manger.

À première vue, il avait compris qu'avec le souffle de révolte qui était dans l'air, il pourrait facilement atteindre son but, surtout si le Cercle d'Or remplissait « la mission qu'il était appelé à remplir par le fait même de son existence.

Bruchet, matérialiste par appétits plutôt que par conviction, restait comme devant intendant eu cela, c'est-à-dire rusé, matois, expéditif, n'avant qu'un parti pris, accomplir certains désirs par certains moyens; c'est ainsi qu'il avait dû agir au service de la comtesse, puis du comte des Chambons.

Or, il se dit à lui-même :

— Mon vieux Maximilien, on t'a mis dehors, parce que tu ne plaisais plus.

À l'heure actuelle, tu n'est plus l'intendant de personne, tu n'as guère plus de chance de te faire accepter en ton ancienne qualité que par un seul seigneur, un seul noble, je crois ! Eh bien ! Ce seul noble, c'est toi-même !

Tu vas, mon vieux Maximilien, devenir l'intendant de tes propres désirs, tu auras à satisfaire ces désirs par certains moyens que je te développerai, en temps et lieux ; pour le moment, il serait utile, il serait même urgent, que tu devins, puisque le vent est à la révolution, un fervent révolutionnaire, un révolutionnaire bon teint !

Et que cela ne t'effarouche pas trop, parce que, vois-tu, n'est révolutionnaire ; que celui qui a des motifs pour cela.

Les convaincus, un pour mille en moyenne, sont des fous dangereux.

Les autres sont des lutteurs, des gens qui ont un but.

Je suis de ceux-ci ; donc, je dois être révolutionnaire puisque c'est le tremplin l'heure actuelle,

D'ailleurs, je n'ai plus à discuter; à partir de cet instant, je suis l'intendant de mes désirs, de mes nécessités, et, sois tranquille, je serai un intendant fidèle... puisqu'il s'agit de moi ?...

"Revenons au Cercle d'Or, à la lutte entre Maximilien et le Chef, tandis que les 'treize, attentifs, écoutaient religieusement.

Près calme, presque poli, humble, les yeux fixés au sol, Bruchet reprit la conversation avec le chef, mesurant la portée de ses paroles :

— Chef, dit-il, lorsque vous nous avez groupés autour de vous, avez-vous réfléchi aux engagements que comportait votre initiative ? Avez-vous songé à nous donner des arrhes ?...

— Mais oui, et je vous ai dit... il me semble...

— Je sais, vous nous avez surtout bercés de promesses et d'espoirs ; vous nous avez amusés, tandis que nous vous servions.

Or, aujourd'hui il est temps de nous dire sans ambages où nous allons ; nous désirons savoir ce que nous faisons et pourquoi nous le faisons !

Nous devons avoir un but, le connaître et chercher à y atteindre !

Je crois que nul d'entre nous ne le devine encore si ce n'est vous, notre chef, et chef d'autorité !

Notre ligne de conduite, quelle est-elle ? En devons-nous avoir une ou sommes-nous faits simplement pour venir à époques fixes rêver les rats de cette antique salle et vous en payer la location ?

La question est clairement posée; elle peut être résolue aussi clairement et je ne doute pas un seul instant, que vous nous exposiez, avec votre éloquence ordinaire, l'idéal que nous poursuivons, par votre... initiative ne manquant d'ailleurs pas de grandeur, de bon sens...

Le chef, qui avait cru avoir affaire à des gens faciles à berner, le chef qui remplissait, lui, une mission bien définie mais qu'il ne pouvait divulguer, répliqua, parlant pour ne rien dire, pour gagner du temps, sentant bien que l'orage était proche,

que son autorité et son œuvre elle-même étaient peut-être menacées fort sérieusement !

— La confiance générale m'a élevé à la dignité d'être votre chef.

— Pardon, pardon, glapit Maximilien, pas de paroles nuageuses; qu'entendez-vous par confiance générale ? Comprenez bien : gé-né-ra-le?...

— Mais, la confiance des membres du Cercle d'Or !

— Quel Cercle d'Or? Spécifions, dussions-nous paraître ridicules...

— Mais il n'y en a qu'un seul ; je n'ai pas entendu parler d'autre Cercle d'Or.

— Le nôtre alors ? Vous entendez par confiance générale, gé-né-ra-le, celle des treize citoyens qui sont ici présents ? Eli bien, discutons sérieusement, une fois pour toutes.... Grâce à Maximilien, le Chef perdit la tête, bafouilla, ne put donner d'explications claires et demanda quelques jours, un mois, pour mettre par écrit le but à atteindre, les statuts de la nouvelle Société du Cercle d'Or, telle qu'il l'avait conçue dans son esprit.

On le lui accorda d'autant mieux qu'il était jugé, irrémédiablement jugé.

En sortant de la salle de la Rue-Basse, dix des membres du Cercle d'Or suivirent Bruchet à l'auberge du quartier Fontgiève ; et quand ils partirent au matin de graves résolutions avaient été prises ; désormais ils n'iraient plus à l'aveuglette, ils sauraient de quoi il devait en retourner; on ne les bernerait plus avec des mots, les Treize, il leur fallait des actes!

Si les anciens intendants, membres du Cercle d'Or, avaient connu sous son vrai jour celui qui les avait enrégimentés ; celui à qui ils donnaient le titre de Chef, peut-être eussent-ils été plus mécontents de lui encore, peut-être lui eussent-ils fait un mauvais parti.

Ou encore peut-être l'eussent-ils laissé agir à sa guise, sans contrôle, heureux seulement de lui obéir, tant il est vrai que, même sur ceux qui se prétendent émancipés, la grandeur du nom, la fascination de la puissance, produit toujours le plus grand effet.

Restait cependant à savoir si des Auvergnats positifs, accoutumés à réfléchir, gens peu raffinés sans doute, mais intelligents, se fussent laissés éblouir comme le bon peuple de Paris par la grandeur d'un nom, par la fascination d'une puissance devant avoir une origine et une origine peu éloignée !

Quoi qu'il en eût été, le Chef du Cercle d'Or était le Juif Falk !

Ami et coreligionnaire de Cagliostro, fréquentant le pseudo comte de Saint-Germain, il avait suivi leur sillage, avait profité de la fascination exercée par l'étranger sur des Français qui, plus sévères pour d'autres, avaient accueilli à bras ouverts ce fils d'un Juif alsacien nommé Wolf, plus connu sous son nom d'emprunt de Saint-Germain.

Comme le pseudo comte, Falk avait eu un rôle dans toutes les intrigues diplomatiques de son temps, il avait été initié à tous les secrets d'État, et avait contribué à répandre dans les salons sceptiques de certains aristocrates la croyance, ou plutôt cette fable absurde, que le comte de Saint-Germain, contemporain de Jésus-Christ, était doué d'une jeunesse* éternelle ; qu'il avait vendu, près de Pilate, de bons offices au Nazaréen...

Allant plus loin dans sa mystification, Falk affirmait que son ami pouvait, à volonté, fabriquer des diamants...

Si Falk consentait à soutenir ces fables, c'est qu'il savait être utile à Israël qui préparait, en secret, sa vengeance contre le descendant de celui qui les avait expulsés sans merci de la terre de France, quatre cents ans auparavant.

Il se rendait d'ailleurs service à lui-même, augmentant ainsi chaque jour ses relations, sa puissance; cherchant déjà victimes des fils de Sion, voyant plus facilement, plus clairement où on pourrait, le jour venu, frapper avec plus de sûreté, avec plus... de bénéfice...

En même temps, le chef du Cercle d'or édifiait sa propre puissance, rêvait de devenir le Nazi, le prince d'Israël...

Le Nazi? Lui Falk ? Lui le Prince d'Israël? Le Roi?...

Oui, certes, il avait osé rêver ce rêve, et voici pourquoi ?

Quand Charles VI, le bien-aimé, rendit, avec raison, contre les Juifs, le dernier arrêt d'expulsion, Emouna, la grande prophétesse, qui avait la garde, non seulement du mystérieux secret d'Israël — ce secret qui court de siècle en siècle sans que jamais nul profane l'aperçoive — mais encore du trésor incommensurable accumulé depuis des années et des années par les Sémites pour leur Nazi, trésor comprenant, entre mille autres, les richesses immenses subtilisées aux Templiers au détriment de Philippe-le Bel, Emouna ne voulait pas laisser ce trésor à Paris, dans la chambre des secrets de la maison de Bougodad, ne l'y croyant plus en sûreté.

Parmi les Juifs, elle choisit un jeune homme de la tribu de Lévi, et, par des relations conservées avec Guy d'Auvergne et sa parenté, elle fit entrer, à l'aide d'un subterfuge, le jeune Juif comme novice chez les Chartreux de Port-Sainte-Marie, non

loin de Riom, dans un site presque inconnu mais merveilleux, un des plus merveilleux de toute l'Auvergne.

Ce monastère de Port-Sainte-Marie, récemment fondé, devait être, en effet, un lieu sûr pour y enfouir le trésor réservé au Nazi.

Le jeune Juif de la tribu de Lévi, en religion frère Benoit, capta la confiance des moines, qui bientôt le chargèrent d'aller à Riom chercher le sel et les denrées nécessaires aux besoins du monastère.

Peu à peu, il conduisit le trésor que des Juifs lui remettaient par parcelles dans des coffres scellés et l'enfouit au-dessous du cellier, dans une cave profonde, abandonnée, le voisinage de la rivière de la Sioule la rendant, par des infiltrations inapte à tout usage.

Le frère Benoit, profitant de ses absences de Port-Sainte-Marie pour recevoir les ordres de quelques Israélites se trouvant sur son passage comme à point nommé, rentrait toujours de ses voyages à la nuit noire et ne permettait jamais qu'on lui aidât à décharger ses provisions — et pour cause.

Constamment, à l'insu des Chartreux, un Juif se glissa parmi les -frères laïcs du monastère de Port-Sainte-Marie pour veiller sur les riches dépouilles réservées au Nazi ou prince des Juifs, lorsque les Temps seraient venus.

Au moment où éclata la Grande Révolution, quatre Juifs, non compris le chartreux novice, connaissaient le secret du trésor; mais un d'eux empoisonna les trois autres et le novice, à quelques jours de là, fut écrasé par un arbre qu'il venait de déraciner...

Un seul Juif, maintenant, connaissait donc la mystérieuse cachette du trésor...

Ce Juif se nommait Falk !

Il était le descendant direct de Ghomer !

Il avait, et au-delà, les qualités — ou les défauts — nécessaires pour s'emparer des immenses richesses réservées au seul Nazi

Seulement, Falk savait — par des papiers importants dérobés aux trois de ses coreligionnaires par lui empoisonnés — qu'un chrétien connaissait aussi, ou pourrait connaître en fouillant les documents de sa famille, le lieu où était enfoui le fameux trésor.

Ce chrétien descendait directement de Robert d'Aryas, et ses terres voisinaient celles du monastère de Port-Sainte Marie ; il se nommait Pierre d'Aryas de Montcognol.

C'était donc l'ennemi, le rival, pour Falk, que ce Pierre d'Aryas de Montcognol — et à plus d'un titre comme on le verra l'ennemi qu'il fallait faire disparaître dans les sombres jours de tourmente que depuis longtemps, dans l'ombre et le silence, dans l'obscurité des Loges maçonniques, dans la puanteur des Ghettos' de tout l'univers, Israël préparait avec une satanique constance.

Et voilà pourquoi Falk le Juif était venu en Auvergne.

Voilà pourquoi il était le chef du Cercle d'Or, bien piètre honneur en apparence — si on le comparait aux grades avancés qu'occupait Falk dans diverses sociétés secrètes — piètre honneur mais poste merveilleux pour veiller sur le trésor du monastère de Port-Sainte-Marie.

Plus intimement encore, Falk avait suivi Cagliostro, partagé ses travaux, aidé, en sous mains, à ses plus célèbres escroqueries dont il avait profité.

Enfin, il faisait partie de l'Illuminisme allemand et occupait un haut grade dans la Franc-Maçonnerie française.

Les Juifs étaient d'ailleurs en train de confisquer la Franc-Maçonnerie à leur profit; ils en étaient les chefs; ils la guidaient, ils avaient réussi à la circonvenir davantage encore que leurs aïeux n'avaient circonvenu les Templiers!

Dans leurs mains, cette société secrète allait servir d'instrument puissant, autant que terrible; et cette révolution généreuse et grandiose en principe, allait devenir tout simplement un holocauste agréable aux mânes des Juifs, grillés çà et là, à toutes les époques, dans tous les pays.

La Révolution allait être faite par les Juifs et pour les Juifs peut-être !...

Le chef du Cercle d'Or, Falk, après le départ de ses amis resta longtemps à réfléchir ; une haine terrible germait en son esprit contre ce rustre de Bruchet qui avait su trouver le défaut de sa cuirasse ;

Ce rustre de Bruchet qu'il eût sans doute confondu, en lui disant qu'il était le marquis de Falk! Ce rustre avait été plus clairvoyant que lui...

La réflexion se faisant plus posément, il avait à demi compris la manœuvre de Maximilien : il veut me remplacer, il veut devenir chef du Cercle d'Or et puis ? Que fera-t-il? Vers quel but guidera-t-il ceux qui l'auront, benoîtement choisi pour chef ? pensa le Juif. Falk se trompait à demi dans ses sup positions, il ne connaissait assez ni Maximilien, ni les autres; et pendant qu'il réfléchissait ainsi, eux prenaient des résolutions, s'apprêtaient à faire voir à leur chef qu'ils n'étaient pas gens à se laisser berner.

D'ailleurs Falk s'arrêta peu longtemps à ces pensées; il avait un mois pour réfléchir, pour prendre des ordres et les exécuter; dès le lendemain il se promit de demander conseils et instructions à ses coreligionnaires de Paris.

Quand même, malgré tout, il était content de sa soirée; il avait appris quelque chose qui, à ses yeux, avait un prix immense; ce combat entre Pierre de Montcognol et Louis de Trimoulet l'avait bien vivement intéressé ;

Enfin, Israël était de nouveau sur la trace d'un de ses ennemis! L'heure de la vengeance allait sonner, Pierre d'Aryas de Montcognol allait expirer les crimes contre les Juifs de son aïeul Robert d'Aryas; enfin on allait pouvoir offrir aux cendres d'Emouna le sang qui apaise, le sang de ce Pierre de Montcognol!...

Falk était fier d'avoir découvert cet homme, cette victime; une seule chose le tourmentait : soit, que, malgré les affirmations de Félix Tarcy, Pierre ne vint à mourir de sa blessure....

Il est vrai qu'Henriette de Montcognol restait, elle ferait bien une victime, elle aussi ; son sang, à défaut d'autre, serait agréable sans doute aux cendres d'Emouna, aux cendres de tous les martyrs de la cause de Sion!

Il fallait que Falk vit et Pierre et Henriette de Montcognol.

Il voulait, maintenant qu'il connaissait leur généalogie certaine, les marquer de son regard, les marquer comme d'un fer rouge pour qu'ils n'échappent pas dans la cohue, dans la mêlée, pour qu'ils n'échappent pas à leurs bourreaux.

Et, pour les besoins de la cause, il reprit ses habits de vagabond, il assujettit dans sa main le bâton du mendiant, et lui qui eût pu être heureux et tranquille à Paris, qui eût pu briller dans le monde, parader entre de Saint-Germain et Cagliostro, il s'achemina, en misérable, pour les besoins de la cause d'Israël, dans des chemins inconnus et peu sûrs; il s'achemina, obscur général de Sion, préparant le champ de bataille où les troupes se rencontreraient bientôt, ne voulant rien laisser à l'imprévu.

Quelques deux ou trois jours après, Falk se présentait à Montcognol.

En voyant cet homme vêtu comme un mendiant, la servante, bien qu'il ne lui ait pas encore demandé la charité, s'en fut à la huche, lui coupa un morceau de pain, le lui tendit, tout en se détournant.

Sans dire un mot, Falk accepta, tourna les talons comme s'il se disposait à partir, mais Il resta cloué au sol, devant lui étaient deux jeunes filles : Henriette et Blanche!

En voyant le mendiant, elles poussèrent un cri que l'écho redit longuement, identique; leurs lèvres tremblèrent légèrement ; leurs yeux s'ouvrirent, leurs fronts indiquèrent l'épouvante! Elles ne savaient si elles devaient fuir, appeler à l'aide ou...

Le vagabond les fixait toutes deux ardemment, les hypnotisait de son regard perçant, tandis qu'il marmottait quelques formules, que sa main s'élevait graduellement, en un geste de malédiction, geste lent, presque engageant, persuasif, bonasse...

Et comme les deux jeunes filles subissant cette espèce de fascination n'osaient parler, ne pensaient même pas à parler, Falk, son envoûtement terminé, sourit et laissa tomber :

—Princesses, je vous ai fait peur, peut-être ? Ah ! Ah !...

— Oh! Oui, bien peur, l'homme! fit Blanche, moins émue qu'Henriette.

Le mendiant prit un temps de réflexion, il ne savait en somme que dire; dans l'une des jeunes filles, il avait parfaitement reconnu Henriette de Montcognol, au portrait qu'il s'en était fait tracer par Félix Tarcy ; aussi, il avait gravé ses traits dans son esprit, elle ne lui échapperait plus maintenant, elle pouvait se déguiser, il connaissait le relief, l'expression, la couleur de ses yeux ; il savait son front, son visage, dans leurs moindres détails, il connaissait en un mot son signalement complet...

Soudain, une envie lui prit, l'envie de prophétiser, de dire à la jeune fille la malédiction que tout bas il avait marmottée contre elle, de la répéter hautement, et s'adressant à Henriette, il lui déclara lentement :

— Princesse Henriette de Montcognol, je me suis arrêté longuement à vous considérer, car au premier regard que j'ai osé jeter sur vous, j'ai reconnu sur votre front un signe de malédiction ; vous êtes marquée pour l'expiation, vous paierez pour des crimes que d'autres ont commis; je vois du sang et c'est le vôtre!... Tremblez!... je vois votre tête décollée... comme celle de Jean-Baptiste!..»

Blanche de Trimoulet, effrayée, poussa un cri.

Patéroux accourut, étant non loin fort heureusement.

Blanche, d'un geste, lui montra le vagabond immobile.

— Qui y a-t-il donc? fit Patéroux, s'adressant à Falk; vous venez de faire peur à ces nobles demoiselles; passez votre chemin, l'homme, si vous ne voulez pas faire connaissance avec moi, avec Patéroux, entendez-vous?...

Patéroux! s'exclama Falk, et il pensa :

— Encore une vieille connaissance que ce brave intendant ! C'est merveille, vraiment, tous pris dans un seul coup de filet ! Cependant, intrigué par l'exclamation qu'avait poussée le mendiant, l'intendant de Montcognol l'avait regardé plus attentivement ; bientôt il s'était dit qu'il connaissait cet homme, qu'il l'avait vu quelque part, mais où ? Dans quelles circonstances?

Oui, où donc l'avait-il vu cet être bizarre, cette vivante image du Juif-Errant? Cette barbe, ce nez, ces yeux lui revenaient... Cette attitude... tout enfin lui était connu.. Quel était cet homme?...

En vain, Patéroux chercha, il ne se rappelait plus exactement ; il était certain que, dans une des circonstances critiques de sa vie, il avait rencontré cet oiseau-là ; mais passons ce plumage certainement ; il résolut de le surveiller, d'en avoir le cœur net, et il siffla, par trois fois, d'une façon étrange.

Cependant Falk, qui voyait clairement, lui, quel travail se faisait dans l'esprit de Patéroux pour le reconnaître, se disait : Cherche, tu ne trouveras pas, je prends toujours mes précautions, mon enfant, je sais ce que c'est que vivre.

Pour en finir cependant, le mendiant s'adressa à Patéroux :

— J'aurais bien voulu voir, dit-il, le noble Pierre de Montcognol, et lui dire de veiller avec soin sur sa sœur, sa noble sœur, dont la destinée me paraît devoir être bien néfaste, si je m'en rapporte à certains signes... que mon art divinatoire...

— Filez, fit Patéroux, d'un ton n'admettant pas de réplique.

Falk, malgré son désir de voir Pierre de Montcognol, pour fixer aussi ses traits dans son esprit, et le retrouver au grand jour de la vengeance, n'osa pas désobéir au commandement de l'intendant ; il se souvenait de certaine correction que lui avait infligée le gaillard ; et, certes, il se rappelait qu'il avait la main lourde.

Il partit donc, se promettant bien de se coucher dans le plus prochain fossé et d'observer les alentours, de revenir même s'il était besoin.

Comme le vagabond sortait de la cour du vieux castel, il croisa un jeune homme, vêtu en paysan : c'était celui que Patéroux avait sifflé et qui accourait comme un soldat à une sonnerie du clairon.

— Tu as vu un mendiant, le mendiant qui sortait comme tu rentrais ?

— Oui, monsieur, je l'ai remarqué justement, il ne m'a pas paru franc !

— Tu vas me le surveiller, ne pas le quitter des yeux une seconde.

— C'est entendu ; Et puis, monsieur Patéroux ?

— Tu viendras me dire ce qu'il aura fait pendant la journée, à l'Angélus du soir.

— Je viendrai, sans manquer; soyez sans inquiétude.

— Ah! pensa Patéroux, ce brave Tourne! Me rend réellement de grands services ; avec lui, on peut être tranquille; c'est bien le gars le plus rusé, l'esprit le plus subtil que je connaisse ; il faudra que je me l'attache définitivement.

Sur ce, l'intendant s'en fut retrouver Mlles Henriette et Blanche pour les rassurer, car elles avaient paru avoir grandement peur.

Henriette de Montcognol, en effet, avait été toute émotionnée par les prédictions sinistres du vagabond, prédictions concordant, semblait-il, avec les noirs pressentiments qu'elle avait eus tout le matin et dont elle avait fait part à son amie Blanche dès son réveil.

Le pauvre vieux castel de Montcognol, malgré la présence de Blanche, malgré le dévouement de Patéroux, semblait bien grand, bien désert, bien peureux à Henriette, depuis que son frère Pierre était retenu, là-bas, au couvent de Port-Sainte Marie, par sa cruelle blessure ; une blessure guérissant moins vite qu'on ne l'avait espéré d'abord ; et son esprit, quel que peu rêveur, mélancolique, en était arrivé au point d'être continuellement chagrin, peureux même sans raison.

Elle subissait évidemment une crise qui pouvait devenir funeste pour peu que les événements continuent à se succéder si lugubres, si troublants...

Patéroux s'évertua à consoler, à rassurer la jeune fille; mais il eut la douleur de constater qu'il n'y avait réussi qu'en partie.

Quand il fut sorti, Henriette dit à Blanche :

—Ce mendiant, avec son geste lent, son regard aigu, m'a produit un effet terrible; tandis qu'il me fixait, qu'il levait doucement sa main décharnée, j'ai cru sentir qu'on me coupait le cou; j'ai cru voir dans sa main ma tête sanglante, je te jure, ma sœur bien-aimée.

— Oh! Folle, que vas-tu penser / Ne me parle plus de cela !

— Je sais bien que c'est de la folie, mais j'ai le pressentiment de finir ainsi. Cet homme, pour ainsi dire, m'a enfoncé cette pensée dans mon esprit en même temps qu'il me parlait, qu'il me regardait!...

Blanche fit alors tourner la conversation sur un autre sujet, mais bientôt, toutes deux, elles en revinrent aux choses tristes, très tristes ; des larmes coulèrent sur leurs joues, tandis que le silence régnait, pénible.

L'une pensait à son frère, à Pierre de Montcognol, à Louis de Trimoulet aussi.

Et eux deux encore occupaient l'esprit de l'autre...

L'esprit des deux jeunes filles tournait dans un cercle, l'une rencontrait ceux à qui l'autre songeait, leur monde était restreint, ceux qui eussent du faire leur bonheur réciproque s'étaient mutuellement battus, mutuellement blessés.

Que sortirait-il de là, quel serait le dénouement de cet horrible drame, de cette lutte quasi fratricide ?

Ni Henriette, ni Blanche ne pouvaient le prévoir ! L'une et l'autre avait le pressentiment d'avoir un calvaire à gravir ; mais au bout du chemin trouveraient elles le bonheur enfin, ou au contraire l'instrument du supplice ?

Allaient-elles, l'une et l'autre, vivre une existence de désillusion, veuves alors que jeunes filles encore :

A jamais Blanche devait-elle renoncer à Pierre et Henriette à Louis ?

Seraient-elles parmi les maudites de la vie que personne n'appelle ni mère ni épouse ?

Mystère ! Et bien insondable mystère sans doute !...

Au tintement de l'Angélus du soir, Tournel vint retrouver Patéroux.

Celui-ci s'étonna de voir arriver sitôt le jeune homme et le lui dit :

— J'ai quitté mon poste comme les trois premiers coups sonnaient ! affirma le paysan.

Je ne comprends pas ! Alors tu ne marches pas. Tu voles ? interrogea anxieusement L'intendant, redoutant que le madré paysan n'ait cependant pas suivi ses ordres à la lettre, strictement, ainsi qu'il les lui avait donnés.

Un large et franc sourire éclaira la bonne face de Tournel.

— Je vais vous expliquer cela facilement, monsieur Patéroux, dit-il, vous verrez que je n'ai pas eu besoin de marcher bien vite. Ma besogne n'a pas été difficile.

— Allons, explique-toi, ne perdons pas de temps.

— C'est simple comme de lever son chapeau pour dire bonjour, oui bien, puisque je n'ai eu toute la journée qu'à surveiller le petit bosquet de la Fontvieille.

•— Tu dis ? Voyons, je ne comprends pas très bien.

— Votre roulant, le vagabond que vous m'aviez ordonné de surveiller, n'a pas bougé du bosquet ; il a dormi tout le temps, sauf vers quatre heures, un rayon de soleil l'ayant réveillé, il en a profité pour aller tremper son pain dans l'eau et après avoir mangé il est allé se recoucher un peu plus loin...

— Morbleu-: ! Et tout à l'heure que faisait-il ?

— Il dormait encore ; je le suppose du moins, car il ne remuait pas plus qu'une pierre ; il faut croire qu'il rattrape largement du temps perdu, ce malandrin-là ; ou peut-être encore, comme d'autres de ses pareils, il préfère peut-être voyager la nuit ;

le renard fait bien cela, ce brigand peut bien l'imiter?... D'autant plus qu'il m'a l'air d'aimer à vivre de ce que les autres ont semé!

— Le renard mange les poules aussi, je n'ai pas besoin de te l'apprendre ?

— Je sais bien, mais rien n'empêche de surveiller encore l'homme.

— C'est ce que je voulais te dire, passe donc du côté de la- huche, coupe-toi une tranche de pain, prends quelques pommes dans le cellier et retourne à ton poste, guette, suis le malandrin, jusqu'à ce qu'il soit loin; et viens m'avertir si quelque chose te paraît tant soit peu louche, j'ai confiance en toi...

Tournel se mit en devoir d'accomplir scrupuleusement les ordres de l'intendant de Montcognol. Il partit au galop retournant à son poste.

Le rusé paysan espérait bien, en se montrant docile, circonspect et habile, entrer au château, comme jardinier ou domestique; l'emploi lui importait peu ; pour lui, le but à atteindre était tout, et il avait un but...

Patéroux parut vivement mécontent de l'emploi de la journée du vagabond ; que voulait dire ceci? Le malandrin méditait-il un coup, quelque mauvais coup savait-il que Pierre de Montcognol était absent ? Pensait-il, grâce à la nuit, accomplir quelque noir forfait? Bast! On aurait l'œil.

Pour commencer, l'intendant fit tout le tour de la vieille maison seigneuriale ; inspecta sérieusement tous les coins, ferma toutes les portes et pour comble de précaution, il défendit de donner à manger aux chiens de garde et les laissa libres.

Il n'était cependant pas tranquille ; de sombres pressentiments l'agitaient lui aussi; il savait par des paysans, ce qui se passait à Paris et dans quelques grandes villes; il connaissait les conciliabules mystérieux qu'avaient entre eux les gens du pays ; dans ces conciliabules, il le tenait de source certaine, on commençait à parler de citoyens, de liberté, d'égalité ; les réunions se terminaient parfois par une menace nébuleuse, indécise, collective, renfermée dans ces quelques mots :

Les aristocrates à la lanterne ! »

L'intendant certes, au service de Pierre de Montcognol, avait appris à avoir des idées larges, assez en rapport avec celles qu'exposaient les révolutionnaires de grande marque dans des discours dont le bruit retentissait jusqu'au fond des campagnes; car son maître, bien que noble, n'était un émancipé; parlait posément des choses semblant téméraires sous une royauté absolue.

Pierre de Montcognol lisait de mauvais livres, comme disait sa sœur Henriette; et non seulement il les lisait, mais il les annotait, les refaisait et souvent les expliquait à Patéroux.

Ce n'était donc point cela qui épouvantait l'intendant, pas plus que les conciliabules plus ou moins secrets que tenaient, le soir, quelques fortes têtes; il n'avait rien à craindre des révolutionnaires, car son maître Pierre de Montcognol était universellement aimé des paysans; mais ses appréhensions existaient quoique values, indéfinies; peut-être n'étaient-elles aussi violentes, aussi compactes, qu'à cause même de ce satané vagabond.

Car enfin Patéroux se rappelait l'avoir vu quelque part, en une circonstance grave, il croyait même se rappeler qu'il lui avait administré une solide raclée, mais où? où donc, corbleu!

Il s'efforça néanmoins de chasser ces pensées ; il se dit qu'il devait veiller et attendre.

Sapristi! il était d'une race où, de père en fils, ou n'avait pas toujours dormi tranquille; on avait souvent veillé pour les maîtres, toujours des d'Aryas de Montcognol les maîtres! En somme on avait vécu, et heureux encore !

Au petit bonheur donc, comme les ancêtres ! Les événements pouvaient arriver, ils trouveraient en Patéroux le descendant non déchu du joyeux soudard Patéroux, le premier de la lignée dans le temps du noble Robert d'Aryas, l'ancêtre de Pierre de Montcognol !... Ah ! Oui bien, au petit bonheur donc !

Ayant terminé sa scrupuleuse inspection, Patéroux vint s'asseoir, mélancolique, au pied d'un gros pommier pour veiller plus longtemps.

Tout à coup, les chiens de garde se précipitèrent en aboyant vers la porte d'entrée de la cour; évidemment il y avait quelqu'un qui approchait.

Pensant tout de suite à Tournel, Patéroux s'en fut à une sorte de judas et regarda : — Ah ça! Il ne se trompait pas? Comment, lui, à Montcognol?

Déjà la grosse cloche tintait, avertissant que quelqu'un se morfondait à la porte d'entrée et désirait entrer sans retard.

Un instant Patéroux réfléchit ; devait-il ouvrir au visiteur? oui, sans doute, pensa-t-il, car il s'en fut attacher les deux chiens, les calmant de la main et de la voix.

Lentement il alla ouvrir, réfléchissant toujours.

— Monsieur Patéroux, je vous fais mille grâces et comment vous portez vous?

— Couci, couca, Monsieur Bruchet, et vous-même?

— Quant à moi, ça va comme un homme qui a des chagrins, des ennuis, de bien graves préoccupations, répondit le visiteur, qui n'était autre que Maximilien.

— Tout le monde en a plus ou moins, que voulez-vous? dit Patéroux.

— Oui, certes, et le mieux est de ne pas en parler; auriez-vous la bonté de me donner des nouvelles de votre brave maître le gentilhomme Pierre de Montcognol ?

Patéroux regarda Maximilien ; son examen fut bon, car il répondit presque avec reconnaissance :

— Il va mieux, bien mieux, nous espérons le revoir bientôt ici.

— Ah! Il est toujours là-bas, à Port Sainte-Marie ?

— Hélas! Oui; jusqu'à présent, il nous a été impossible de le transporter.

— Et la gentille demoiselle Henriette sa sœur ?

— Bien triste, malgré la présence de Mlle Blanche de Trimoulet.

À ce nom, Bruchet eut un geste d'impatience et franchement, comme pour donner confiance à l'intendant de Montcognol, il dit :

— Si vous voulez me faire plaisir, ne me parlez que de vos deux maîtres; eux, je les affectionne ; mais les Trimoulet, vous savez, je les hais, ce sont des bandits, je les hais de toutes les forces de mon âme!

— Mais mademoiselle Blanche, cependant ?

— Déliez-vous d'elle, mon ami, croyez moi ; elle aussi est de la famille maudite, et, certes, bien que cela ne me regarde pas, si je fais un vœu en mon âme, c'est que le mariage de votre maître et de cette noble demoiselle n'ait jamais lieu : les Trimoulet descendent du capitaine anglais Badafol; dans leurs veines coule le sang de l'ancêtre, et l'ancêtre fut un soudard, trousseur de filles et égorgeur d'enfants !

Patéroux ne répliqua rien, c'était son sentiment; au fond il regardait de travers l'amie d'Henriette; il n'était même pas loin de la détester, seulement il lui parut inutile de donner son avis à Maximilien, inutile de faire chorus avec lui. Il estimait ensuite que Pierre de Montcognol, mieux que personne, savait ce qu'il avait à faire; néanmoins l'évocation de Badafol le laissa rêveur et aussi quelque peu inquiet.

Bruchet reprit :

— Mais ce n'est pas tout ça, vous pensez bien que je ne suis pas venu exclusivement de Pontgibaud pour vous serrer la main, quoique j'aie toujours vif plaisir à le faire, je voudrais sérieusement vous causer, je regrette même que le gentil homme de Montcognol soit retenu par sa blessure au couvent des Chartreux, car je l'aurais prié de vouloir bien assister à notre entretien que d'ailleurs, je vous en préviens d'avance, vous aurez à lui rapporter, puisque vous devrez lui demander peut-être l'autorisation de faire ce que je vais, ce que je voudrais vous indiquer tout à l'heure, à l'abri des oreilles indiscrètes bien entendu.

L'intendant de Montcognol, qui se défiait un peu d'abord, fut complètement rassuré par les paroles pleines de rondeur de Maximilien, par son air absolu de sincérité.

— Craignez-vous le frais ? fit-il, indiquant du doigt à Bruchet une petite tonnelle faite de lierre et de chèvrefeuille.

— Moi ? Vous voulez rire, pas le moins du monde, que diable !

— Eh ! bien, mettons-nous donc sous cette tonnelle.

— Soit, mon ami, où vous voudrez, pourvu que nous soyons loin des oreilles indiscrètes, c'est la seule condition que je vous impose.

Les deux hommes s'acheminèrent vers la tonnelle, et tout de suite causèrent.

Les rapports existant entre Patéroux et Bruchet étaient purement des rapports d'affaires ; ils se connaissaient donc, mais n'avaient jamais eu l'occasion de se fréquenter hors des marchés.

Ce qui explique facilement l'étonnement de l'intendant de Montcognol, à la vue inopinée de l'ancien intendant du comte des Chambons.

Connaissant par ouï dire la réputation quelque peu entachée de Maximilien, tout d'abord Patéroux s'était défié ; puis, peu à peu, il avait repris confiance ; et à mesure que se poursuivait l'entretien, il se disait que Bruchet était l'envoyé de la Providence ou bien encore jouait un rôle d'ignoble canaille ! Dilemme absolu !

Devait-il le traiter en ami ou en ennemi ? Il ne pouvait savoir, il fallait réfléchir à toutes ses paroles, les rapporter à Pierre de Montcognol qui débrouillerait sans doute facilement tous les fils de cette trame savamment ourdie par Maximilien ; qui, en tout cas, ordonnerait d'agir dans un sens ou dans un autre.

Une longue heure se passa en une conversation animée entre les deux hommes, étrange, imprévue, à coup sûr, pour l'intendant de Montcognol

On verra plus tard quel était le but de Bruchet venant causer à Patéroux.

Comme Bruchet se disposait à se retirer, à tendre la main à Patéroux, il s'écria bon enfant :

— Corbleu ! Tout ce que je vous ai dit vous a tant émotionné que cela ? Voyez, moi, je le prends plus gaiement ! Patéroux finit par avouer que ce qui le tracassait surtout, sans bien se rendre compte du pourquoi, c'était la venue d'un mendiant au château, le matin, ses sombres prédictions et surtout son obstination de rester toute la journée aux alentours sans bouger.

Maximilien, intrigué par cette révélation de Patéroux touchant Falk, se fit raconter l'histoire d'un bout à l'autre.

— Mille diables ! cria Bruchet, mille diables!

— Hein ! Qu'avez-vous ? Corbleu! Qu'avez-vous ?

— Au signalement que vous me donnez de l'oiseau, il me semble le reconnaître.

— Je suis dans les mêmes conditions que vous, je l'ai vu quelque part, mais où ?

— Oui, mais je sais où je l'ai vu moi, mille diables ! Si vous ne le savez pas, vous!

— Ah ! Et où donc, si je ne suis pas trop curieux, brave Bruchet?

— Non, vous n'êtes pas trop curieux ; nous avons causé de lui tantôt ; ce ne peut-être que le Chef, oui le Chef !

— Le chef du Cercle d'Or ? Cette sorte de brigand!... Allons donc?

— Comme vous le dites, monsieur Patéroux! En conséquence, veuillez, veuillez bien; moi je m'en vais, il n'est que temps. Au revoir! Mais veuillez bien, le Chef est habile.

Pour le coup Patéroux ne savait que penser : savoir si Maximilien ne venait pas, de connivence avec le chef de cette société du Cercle d'Or, de lui faire quelque affreuse canaillerie ? Ce serait trop fort ! Et ce ne serait pas impossible !

Mais pour être tranquille, il n'y avait qu'une chose bien simple à faire : passer une fois encore une sévère inspection et attendre!... Ou verrait bien!

Tout de suite Patéroux se mit à l'œuvre ; un coup de sonnette discret le rappela à l'entrée de la cour.

C'était enfin Tourne!, semblant exténuer et fort émotionné !

Eh bien ? lui dit l'intendant, pressé de savoir, et d'autant plus qu'il n'était pas sans remarquer l'état du paysan ; eh bien ! Tu me parais fort ému ; qu'y a-t-il donc, Tourne!

VI

La main sanglante

Louis de Trimoulet, apprenant qu'Henriette de Montcognol offrait généreusement l'hospitalité, dans son castel, à Blanche de Trimoulet, bien que mourant, le rude gentilhomme ordonna à son frère cadet, Guillaume, de ramener Blanche sous le toit familial, de la claquemurer au chenil s'il était nécessaire, plutôt que de la laisser partir, plutôt que de laisser savoir et dire partout que la jeune fille en avait été réduite, par la méchanceté de ses parents, à se retirer chez l'ennemi, chez le meurtrier de son frère.

Guillaume, obéissant aveuglément à son aîné, était parti aussitôt et avait rejoint les deux jeunes filles à Chapdes.

Pour un instant, Guillaume oublia le but de sa course, l'ex-intendant du comte des Chambons, Maximilien Bruchet, entendant prononcer le nom de Trimoulet, ayant clamé : « Un de Trimoulet ? Où est-il, que je l'étrangle ? »

On se souvient de tout cela, sans doute...

- Bientôt Maximilien avait dû renoncer à son projet d'étrangler Trimoulet, car lui, Bruchet, était frêle et gringalet, et la haute stature, l'air martial, le sourire dédaigneux, autant que la tenue agressive de Guillaume, lui en avaient eu bien vite imposé ; de Trimoulet n'avait eu qu'à menacer l'ex-intendant pour que celui-ci crût prudent d'ajourner sa vengeance, et salutaire, autant qu'urgent, de se contraindre, de se calmer.

Alors Guillaume de Trimoulet s'était tourné vers Blanche, lui avait fait part des ordres formels de l'aîné, l'avait engagée à s'y soumettre.

Toute tremblante, suffoquée, la jeune fille n'avait pu répondre.

Henriette l'avait fait à sa place : nettement elle avait déclaré que Montcognol était un terrain neutre, tant que Pierre en serait absent; elle avait déclaré que sur ce terrain neutre seul, Blanche était en sûreté, qu'elle l'avait choisi librement et devait s'y rendre. Guillaume tenant peu compte des observations d'Henriette avait saisi sa sœur par le bras, la poussait d'un air menaçant vers la porte.

Crânement, Henriette avait barré le chemin, faisant de son corps un obstacle.

« En route! » avait lancé Guillaume; et brutalement il avait passé, entraînant Blanche qui avait dû le suivre jusqu'à Trimoulet.

À peine arrivé, on avait assigné une chambre à la jeune fille, lui défendant d'en sortir, jusqu'à nouvel ordre, si elle ne voulait pas qu'on redoublât envers elle de sévérité.

La nuit vint, le cerveau de Blanche travailla, elle se crut à jamais prisonnière ; avec effroi elle se souvint des terribles histoires des oubliettes, que par fois lui avait narré sa nourrice aux longues veillées d'hiver; n'étant pas sûre de la solide amitié de son

frère Guillaume, craignant l'esprit vindicatif de Louis son aîné, elle fut affolée, elle crut que d'inouïs tourments lui seraient infligés; une chose la blessa surtout, autant qu'elle fit prendre corps à ses craintes : ce fut de se voir étroitement surveillée par un paysan grossier, un rustre, jardinier du château, et qui passait pour être l'exécuteur des œuvres de Louis de Trimoulet.

Dès lors la jeune fille prit une résolution : s'enfuir !

Résolution et projet que bientôt elle mit à exécution, profitant d'un singulier défaut de surveillance de son redoutable geôlier, qu'elle s'était, d'ailleurs efforcée de tromper par une feinte résignation, une insouciance parfaitement simulée.

Affolée, Blanche avait alors, par une affreuse nuit noire, gagné Montcognol en toute hâte ; naturellement elle y avait été accueillie à bras ouverts par Henriette.

Soit négligence, indifférence ou calcul, son frère Guillaume l'avait laissée tranquille dans l'asile qu'elle s'était choisi ; d'aucune façon il n'avait cherché à la ramener à Trimoulet ; il avait dédaigné de lui faire savoir si sa fuite lui avait été désagréable ou non.

Quelle menace, quel orage se cachait sous ce silence ? En vain la fugitive se le demandait ; toutes suppositions à ce sujet étaient vaines ; elle se confiait pleinement à l'avenir, la crainte l'emportant cependant de beaucoup sur l'espoir, en sa pauvre âme douloureusement blessée par les cruelles épines de la vie. Indirectement même, elle avait appris que son frère Louis avait succombé, après plusieurs semaines de coma, à la blessure que lui avait faite de Montcognol.

Henriette, en cette circonstance, pour éviter un trop grand désespoir à son amie, lui avait caché avec pitié le douloureux événement, car elle pensait bien que Blanche voudrait aller rendre les derniers devoirs à son infortuné frère et elle savait— elle s'en doutait au moins— que de cruelles avanies seraient réservées à la malheureuse; elle croyait que la cérémonie funèbre serait troublée par des récriminations scandaleuses de Guillaume à Blanche, de Guillaume ou d'autres.

Mieux valait l'abstention ; plus tard, il serait encore assez tôt de révéler à la pauvrete le deuil qui la frappait.

Henriette, avec raison, croyait que toute révélation serait funeste à sa douce amie, dans l'état d'âme pitoyable où l'avaient plongée les terribles scènes précédentes ; en cela elle voyait juste.

Blanche, à vrai dire, avait eu à peine le temps de se remettre de ses émotions, bien que depuis quelque temps déjà, elle soit à Montcognol, lorsqu'une nouvelle vint réveiller toutes ses angoisses, alarmer son cœur, troubler son âme.

Pierre de Montcognol, guéri, allait quitter l'hospitalier monastère de Port Sainte-Marie et regagner enfin son château.

Pierre avait douloureusement souffert du coup de feu qu'il avait essuyé de Louis de Trimoulet; sa convalescence avait été longue, bien longue; sa forte constitution

avait cependant repris le dessus, faisant de sa guérison complète une simple question de jours et de prudence.

Enfin, le Chartreux-médecin qui l'avait entouré de soins éclairés et dévoués, ne s'opposant plus à son départ, Pierre vit avancer le moment où il lui faudrait quitter le monastère.

Cette pensée le rendit heureux et l'attrista tout à la fois.

Son passé revint soudain tout entier devant ses yeux.

Dans le flot des souvenirs, apparut tout à coup l'image de sa fiancée ; et alors il tressaillit violemment et courba la tête, comme accablé sous la main trop lourde de la fatalité.

Sa fiancée ! Blanche de Trimoulet ! Sa fiancée ! Quelle ironie cruelle prenait ce mot... dans ce moment !

Aujourd'hui !... Celle à qui c'était hier encore, semblait-il ; oui, hier ! — il donnait ce nom bien doux, sa Blanche très chère et quand même toujours aimée ne devait plus être pour lui qu'une étrangère... pis qu'une étrangère, une ennemie peut-être, qui ne pourrait plus voir sans répulsion instinctive le meurtrier de son frère, de Louis de Trimoulet !

Mais lui l'aimait toujours, il le sentait bien ; et cet amour irréalisable serait, sou châtiment et le boulet que toute sa vie il devait traîner où qu'il aille, quoi qu'il fasse !

Le châtiment ? Mais de quoi, en somme ? Sa conscience, malgré lui, se révolta. De quoi était-il donc coupable ?

Il avait tué, c'était vrai, mais s'il avait supprimé une existence, c'était pour conserver la sienne ; et il ne l'avait conservée qu'à demi, sa blessure, hier seulement, aurait pu en témoigner.

Il n'avait fait que se défendre, et encore, se disait-il, il avait presque accompli une bonne action, car il avait débarrassé la société d'un de ses redoutables adversaires, d'un homme prêt à tout pour satisfaire ses passions, ses besoins ses simples désirs

Louis de Trimoulet, descendant de l'Anglais Badafol, était tombe dans un combat quasi-régulier, paix à ses cendres !

Mais pourquoi des larmes et des remords sur son cadavre de bandit !...

Au point de vue de la raison, de la logique et de la justice des hommes, tout cela était exact ; mais au-dessus, il y avait une morale supérieure, il y avait le devoir et l'honneur, que Pierre plaçait si haut.

Désormais, il ne pouvait plus se rapprocher de la sœur du mort ; car entre elle et lui, devait surgir toujours et toujours, le masque ricanant de Louis de Trimoulet à l'agonie

Pierre ne pouvait tendre sa main à Blanche, car sa main était sanglante, sanglante à jamais, du sang de Louis !

En l'espace d'une minute, il avait causé le malheur de deux familles ; son malheur à lui d'abord, celui de sa fiancée ensuite, et enfin, celui de sa sœur ! Sa sœur dans le cœur de laquelle il n'avait pu extirper le germe d'une passion néfaste, passion qui avait dû croître plus intense, s'il était possible ; sa sœur, qui souffrait et devrait souffrir encore long temps par lui.

Alors un immense découragement prit de Montcognol. Les murs immenses et épais du monastère lui parurent moins sombres; les couloirs longs et mornes, dont la clarté d'une lampe fumeuse atténuait à peine l'obscurité, mettant sur les murs des jeux d'ombres fantastiques, lui semblaient maintenant habitables ; et dans leur tristesse de tombeaux, il commençait à démêler une atmosphère de repos et de calme...

Il se disait que peut-être, sous le capuchon gris et sous la longue robe des Chartreux, il pourrait enfouir sa douleur et peut-être aussi l'endormir, l'étouffer pour toujours... frère, il faut mourir!

À force de penser à la grande Consolatrice, à force de l'appeler, de vivre avec sa pensée, son fantôme, l'homme ne doit plus la considérer comme une étrangère, lorsqu'elle vient s'accouder au lit, où se jouent les clartés tremblotantes des lampes qui s'éteignent...

Ainsi pensait de Montcognol, sous l'Influence d'un abattement compréhensible.

Mais non, il était jeune, il devait se redresser sous la main de la fatalité !

Sa vie appartenait à l'avenir qu'il entrevoyait plein de grandes et terribles choses !

Son vieil ami Dom Gerle l'eût traité de criminel, s'il lui eût fait part de ses projets passagers; Pierre de Montcognol, le dernier de la race, résumant en lui une génération de plus de dix siècles, s'enfermer dans un cloître, allons donc!

Le froc gênait pour l'accomplissement des grandes choses ; et s'il en était qui devaient prier, il en était d'autres qui devaient combattre ; Pierre était un merveilleux combattant, mais il eut fait un piètre intercesseur !

Voilà ce qu'eût pu lui dire dom Gerle, et avec raison.

En effet, de Montcognol était un esprit enthousiaste, généreux, d'une intelligence profonde, vrai fils de cette fin de dix-huitième siècle, qu'il disait devoir être le flambeau dont la lueur éclairerait celui qui le suivrait pendant toute sa durée et sans doute encore, rayonnerait sur les suivants.

Dans son cerveau se mariaient de grandes vérités et de grandes utopies ; et ces dernières respectables, parce qu'elles étaient véritablement sincères.

Les grandioses idées de fraternité, de liberté, d'amour du genre humain, qui venaient de naître, trouvaient en lui un fervent disciple; dans l'avenir qu'il entrevoyait et qu'il devinait, il se crut appelé à jouer un grand rôle, un rôle d'apôtre ou de martyr peut-être ; car pour atteindre le but, le chemin était mauvais, semé d'obstacles ; les pieds devaient se meurtrir, les mains se déchirer, les membres saigneraient, la douleur arracherait des cris; mais qu'importait, si le sacrifice était perpétré pour le bonheur de l'humanité, pour la sublime charité envers le prochain ?...

Il était jeune, plein d'espoir et de désir, de juste ambition et de courage.

Il était au premier pas de sa nouvelle carrière, et il marchait dans l'enthousiasme.

De son travail intérieur, de ses ardeurs et de ses veilles sortait toujours un livre, parole terrible en face de son siècle, gisait-il, le livre de Jean-Jacques, le Contrat social qui était toute son âme, toute sa pensée, qu'il triturait de ses sophismes, et qui devait faire couler tant de sang bien tôt....

Oui, il devait parler, pensait-il ; il devait dire la souffrance qui ronge le fond de nos entrailles, le malaise, aigu qui tourne et retourne sa pointe au dedans de nous il devait dire les crimes et les déceptions du passé, les misères du présent, les tempêtes de l'avenir; mais, déroulant dans le lointain des ombres, un pli de nuage, il devait surtout montrer, au-dessus des ténèbres, le soleil toujours radieux, le soleil du bonheur et de l'harmonie devant enfin régner sur l'humanité souffrante et désespérée...

Pendant sa convalescence, son inflexible volonté forma son apostolat futur comme une sombre passion tellement forte, quelle devait avoir raison de l'Autre, peut-être !... Lutte terrible cependant, que celle pouvant exister entre la doctrine et l'amour!

À mesure que ses tristesses le prenaient pour ainsi dire aux entrailles, il tournait vers son but l'ardeur fiévreuse de son âme ; il était prêt à tenter la fortune de Savonarole avec son audace et avec le martyre au bout... mais au-delà le règne de la fraternité sur le monde !

Une nuit que de Montcognol avait eu un accès de fièvre plus fort, dans une sorte de demi-sommeil, le délire fit éclore une vision dans son esprit surchauffé :

Il était assis sur un rocher dont la base était fouettée par la mer orageuse, et il contemplait la sinistre étendue où se déchaînait comme une immense colère de la terre et du ciel ; il regardait la lutte des flots et il écoutait le mugissement de l'abîme, lorsqu'un fantôme, une apparition descendant de la nue s'était approchée de lui, et une voix douce comme un souffle lui murmura : « Regarde! »

L'apparition avait parlé, et cependant il semblait à Pierre que ce mot avait été prononcé par lui-même, il lui sembla que cette voix mystérieuse n'était peut-être qu'un écho de l'autre...

— Je regarde et je ne vois rien, dit-il, répondant malgré lui.

—Esprit de vérité monte, monte plus haut ; « Que vois-tu ? »

— Je vois une route sans issue ; elle s'étend à l'infini; ni le commencement ni le terme ne paraissent à mes yeux ; je vois une route aride et tortueuse ; par mille tours et détours elle se reprend sans cesse, et ne semble pas aboutir. Elle est hérissée de pierres, blanche, quelque fois rouge et couleur de feu; un soleil ardent la brûle...

— Esprit de vérité, que vois-tu sur cette route ? Parle !...

— Je ne vois rien, elle est déserte, complètement déserte, cette route.

— Regarde encore, encore, et que vois-tu ?... loin... tout là-bas ?...

— Je ne vois rien que des cadavres, paraissant brûlés par la marche et morts de fatigue.

— Monte donc plus haut... et que vois-tu ? Parle encore !...

— Je vois comme une poussière qui me dérobe une troupe en marche... la poussière tombe, la troupe s'arrête, elle semble malade, épuisée... elle a des gestes las et suppliants...

— Esprit de vérité, prends ton essor et va auprès d'elle. Ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, tu viendras me l'apprendre ; va ! de toute la vitesse de mes désirs.

Et l'esprit revint et dit, comme haletant, comme effrayé.

— La troupe qui était en marche est tombée vaincue sur le sol ; et un gémissement s'est fait entendre, des voies diverses se sont élevées parce qu'on ne voyait pas le terme de la route.

— Marchons encore, allons devant nous, proposaient les uns.

— Revenons sur nos pas, suppliaient les autres.

Et ils ne savaient plus, ni les uns ni les autres, si le but de leur voyage était en avant ou en arrière ; et pas un de ceux qui avaient parlé n'eut la force de se lever pour avancer ou reculer.

De nouveau, un long gémissement s'est fait entendre, et ils sont morts comme sur un lit funèbre.

Déjà une autre caravane s'avavançait, elle marche toujours; mais le sol de la route brûlante s'attache aux pieds de ceux qui vont et retarde leur voyage ; ils se traînent avec douleur, et bientôt, ils mourront comme les autres...

Alors, le fantôme-esprit nomma ces choses par leurs noms :

— Les flots de la mer furieuse ce sont les hommes dont la multitude s'agite en troubles stériles.

La route qui promène ailleurs, dans le lointain de l'espace inconnu, ses incessants replis, s'appelle le Progrès.

L'humanité la suit haletante, en générations, en caravanes qui s'épuisent, tombent et meurent l'une après l'autre ; peut-être la dernière atteindra-t-elle le terme...

Lève-toi donc et marche, hâte-toi pour atteindre plus vite ce terme tant désiré... L'apparition alors s'évanouit et ce songe ou ce délire transporta de Montcognol d'une joie profonde.

Il se crut prédestiné.

Certes, si l'exaltation suffisait au génie, il l'eût eu alors ; à cet instant il était tout puissant par la foi, nul péril n'eût effrayé son audace ; il allait sortir du monastère, s'arracher à son lit de douleur, pour se précipiter, plein de fougue, dans la lutte, sans autres armes que sa Folie... contre la Sagesse du monde....

La nouvelle du retour, à Montcognol, de Pierre, complètement guéri, vint donc surprendre Henriette et Blanche dans la monotonie de jours endeuillés, s'écoulant tristement ; jours qui eussent été affreux si l'affection réciproque des deux jeunes filles, un espoir insensé, subsistant quand même en leur cœur, n'eussent comme voilé les événements précédents.

Autant cette nouvelle remplit Henriette de joie, autant elle impressionna, elle remua Blanche anxieuse et singulièrement émue.

Et comme il n'était pas un sentiment éclos dans le cœur de l'une d'elles, qui ne se manifestât chez l'autre, l'anxiété et l'émoi de Blanche furent immédiatement partagés par Henriette qui, malgré toute son affection respectueuse quand même pour son frère, ne pouvait s'empêcher de voir en lui le meurtrier de Louis de Trimoulet, ne pouvait s'empêcher de voir en le tueur d'amour, le farouche à qui toujours le cœur féminin préfère l'amoureux empressé et soumis ; le délicat, que seule repousse la névrosée rêvant d'un .lutteur, ou la rôdeuse n'aimant en fait de parfum, que celui du sang.

Qu'allait-il se passer ? Se demandaient anxieusement les deux jeunes filles.

Évidemment la venue de Pierre allait : les séparer et leur affection mutuelle était si forte qu'elles ne croyaient pas, maintenant, qu'il pût exister une puissance assez grande pour désormais les éloigner l'une de l'autre.

Henriette était la plus éprouvée, car son cœur ne devait pas seulement être mort à l'amour, mais aussi il devait être mort à l'espoir.

Ce n'était plus l'Henriette d'autrefois, triomphante de jeunesse, le regard limpide, la bouche rieuse, respirant à pleins poumons le bonheur de vivre et d'aimer.

Le chagrin l'avait fanée en sa fleur ; la tempête dans son cœur avait dû être bien forte, à voir ses yeux encadrés d'un cercle noir, ses lèvres douloureusement plissées et cet air de lassitude qu'accusait toute sa personne.

Blanche, aux grands yeux très calmes, trop calmes pour n'être point sceptiques, s'efforçait de la consoler et de la bercer de sa chaude tendresse, sans s'apercevoir qu'elle-même était peut-être celle qui avait davantage besoin de consolations.

En écoutant ainsi chanter leurs douleurs dans leur âme, elles finissaient par souffrir moins; et l'une pour l'autre elles étaient la brise qui venait attiédir mutuellement leur pauvre cœur desséché sur le gril des amours déçues.

Se séparer ? Non, cela ne se pouvait pas, certes! Par une claire matinée toute irradiée d'un chaud soleil, Pierre revint à Montcognol.

En pénétrant sur ses terres, sa nature de fer enfin vaincue, il ne put se défendre d'une profonde émotion ; tout était désert et les gémissements des feuilles des grands arbres semblaient saluer son retour ; c'était l'heure des intimités char mantes, des causeries échangées à cœur ouvert, l'heure de la promenade à pas lents sous les arbres.

Que de fois, à pareille heure, il avait ainsi paressé, rêvant qu'elle était à son bras, leurs regards tendrement rivés, se hâtant vers la maison désirée, abri de leur bonheur.

Malgré toute son énergie, sa volonté, ses résolutions, le souvenir de Blanche, possédait Pierre le mordait affreusement au cœur.

De sombres réflexions l'envahissaient, et chez cet impulsif, des larmes, des larmes de sang montaient aux yeux, lui brûlant les paupières.

Il éprouvait en lui de sourds déchirements qu'il ne pouvait réprimer et son cœur, d'où il ne pouvait extirper le souvenir de celle qui eût dû être sa compagne, qui reposait, sans doute, à quelques pas de là, son cœur souffrait atrocement; tout en fermant les yeux pour ne point voir, il sentait que le meilleur de sa vie devait s'échapper par-là, devait s'échapper de son pauvre cœur blessé.

Arrivé à cent mètres de la porte d'entrée, Pierre s'arrêta; il hésitait, une sueur froide décollait de son front...

Blanche était dans cette demeure, il allait la voir dans quelques instants peut-être?

Non ! Il ne pouvait pas ; machinalement il regarda sa main, était-ce une illusion ? Elle lui parut toute... rouge!

Et cette main il la tendrait à Blanche ? Jamais !

Alors il eut envie de s'enfuir, de dire en une rapide seconde un ultime adieu à la demeure où il était né, dans laquelle il comptait mourir, mais il ne put, un cri retentit :
— Pierre, mon frère chéri !

— Henriette était dans ses bras... pleurant de joie...

Après avoir donné cours pendant quelques instants à sa tendresse fraternelle, Henriette se dégagea.

Alors elle vit son frère tel qu'il était ; elle vit Pierre, le visage émacié, les yeux enfoncés, une ride au front, sa main, la main sanglante, comme décharnée; la jeune fille faillit crier :

— Frère chéri, comme tu es changé ! Combien tu as dû souffrir!...

Elle se contint, de peur de l'attrister, de l'impressionner.

Mais Pierre avait compris, il avait lu, dans le clair regard de sa sœur, l'impression qu'elle avait ressentie, et d'une voix de revenant presque, il lui dit affectueusement, bonnement, la tutoyant comme aux bons jours si lointains :

— Sœurette, tu me trouves changé, je ne suis plus que l'ombre de moi-même, n'est-ce pas? C'est vrai; la douleur me tue, vois-tu, la douleur et le remords... Ahi ! Je souffre!...

— Je vous en supplie, frère chéri, ne me parlez pas de cela, répliqua Henriette, soudain rappelée à la réalité, soudain mécontente, prévenue contre le meurtrier, le tueur d'amour!

— Si, parlons-en, au contraire, sœurette, car, vois-tu, j'ai besoin de dire à quelqu'un ce que je souffre, j'ai besoin de dire que je me repens... J'ai été fou, je le suis encore... — Je vous en supplie Pierre, personne ici, ni moi ni elle, ne pouvons entendre parler du mort ; frère, respectez nos douleurs, laissez le passé, ne touchez pas au suaire...

— Tu l'aimais donc, pauvre Henriette ? Alors je souffre moins, j'ai moins honte de mon action ; il est mort, paix à sa mémoire ! Mais tant mieux pour toi, je pourrai au moins espérer maintenant de te voir heureuse un jour, tandis que s'il eût vécu!...

— Taisez-vous, Pierre, savez-vous que vous me faites peur ! Votre âme a-t-elle donc changé comme votre corps; vous n'êtes plus le même, je vous croyais bon.

— Tu as raison, en parlant ainsi, je mens à mes principes; je suis parjure à l'honneur; mais en pariant ainsi, sache-le bien, c'est mon excuse d'ailleurs, je parle en frère que le bonheur de sa sœurette chérie préoccupe seul.

— À genoux, Pierre, cette fois, je vous supplie de ne plus parler ainsi; ah! si Blanche vous entendait, quelle immense douleur vous lui causeriez... quelle injure gratuite vous lui feriez.

— Pauvre Blanche ! Sœur, ma sœur, je me tais, j'ai eu tort de prononcer les paroles que vous me suppliez de ne pas continuer, j'ai eu tort deux fois, je voulais fuir sans vous revoir, sans m'arrêter ici et j'eus bien fait.

Votre cœur saigne encore, et vous ne trouvez point de pardon pour moi; votre amour insensé s'érige en justicier, se dresse entre votre frère et celui que vous eussiez armé; c'est de l'inexpérience que cela, je veux le croire pour vous; souvenez-vous cependant de notre mère, Henriette, ma sœur; dans le silence de votre âme demandez-lui conseil et... pardon.

Soyez heureuse ; ce que je n'ai pas fait il est temps de le faire encore; je vais voir Patéroux, je vais lui donner mes dernières recommandations, je vais recevoir son serment, le serment qu'il va me faire de veiller sur vous, et sur... Elle; et puis, et puis, je partirai, j'irai là-bas dans la fournaise, réclamer des armes... ou ma part du martyr!

C'est le devoir ; plaise à Dieu que ce soit le calme, le repos, l'expiation...

— Frère, mon Pierre chéri, vous pleurez! Et c'est moi qui en suis la cause. Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mon frère, je ne veux pas que vous pleuriez, je ne veux pas que vous partiez...

— Si, je vais partir ; c'est l'irrévocable résolution, c'est la juste résolution.

— Pardonnez-moi, je vous en supplie Pierre... oubliez les reproches que je viens de vous faire.

— Sœurette, je te pardonne de tout cœur... pauvre Henriette! Peut-être au rai-je besoin de ton pardon, moi aussi... Mais, tiens, je souffre trop, laisse-moi m'enfuir...

— Et Blanche, vous ne la verrez point ?... Avez-vous songé?...

— Non, je ne la reverrai pas...

-Si, mon frère, vous la verrez, elle le veut, je le désire; et toutes deux nous vous absolverons; vous nous pardonneriez, car je ne veux pas que vous nous abandonniez... Il faut que nous vivions ensemble et que nous rachetions le passé...

Pierre eut une lueur d'espoir; si Blanche le pardonnait?

Mais non, pourquoi ? Son rôle n'avait-il pas d'abord été bien défini par l'apparition ! Il se souvenait de ces mots : La dernière caravane parviendra peut-être au but ; pars, hâte-toi, pour arriver! » Et le doctinaire l'emporta sur l'amoureux, il put dire, sans remords presque :

— Non, Henriette, ma résolution est irrévocable, chérissez Blanche comme une sœur, que votre affection lui tienne lieu du bonheur que j'avais juré de lui donner ; qu'elle soit votre sœur, aimez la comme moi-même, plus que moi-même ; mais je ne veux pas la revoir avant de partir, je ne veux pas, je ne dois pas...

— Vous la reverrez, Pierre, et vous ne partirez pas ! fit une voix à côté d'eux.

A ces mots, de Montcognol et Henriette se retournèrent.

Blanche était devant eux, pâle comme un suaire, elle venait de se trahir, elle avait entendu la suprême recommandation de son fiancé; son cœur l'avait poussée et c'était elle qui venait de dire : Vous la reverrez, Pierre et vous ne partirez pas! »

Déjà elle avait honte, elle se reprochait ce mouvement indigne d'elle, elle baissait les yeux, gênée par le lourd silence fait tout à coup entre eux tous.

— Ma pauvre Blanche ! murmura Pierre, comme malgré lui. Instinctivement, comme cinglée par ces paroles, la jeune fille recula :

Elle avait devant elle le meurtrier de son frère !...

Aussi, lorsque Pierre, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, répéta qu'il désirait aller combattre désormais dans la grande ville, à Paris, pour essayer d'endormir son amour dans la fièvre de la lutte et dans le choc des idées, ne fit-elle aucune objection, tant la chose, en effet, paraissait naturelle.

Mais elle frémit et courba la tête, étrangement remuée lorsque le jeune homme continua, la voix brisée, quoi qu'il fit pour la raffermir :

— Ahi ! J'avais fait un bien beau songe ! Nous avons rêvé le bonheur, mais le rêve a été bien court ; la main de la fatalité s'est abattue sur nous et nous devons nous incliner sur le coup qui nous frappe.

Oubliez, Blanche, il le faut ; l'oubli, voyez-vous, sera pour nous la moitié du bonheur; soyez courageuse et bonne, pardonnez-moi au nom du passé, au nom de notre amour qui, s'il vivait encore, serait un crime!

Pardonnez-moi au nom de ma sœur; d'ailleurs, je ne suis qu'à demi-coupable... Blanche releva la tête, plus pâle encore que tout à l'heure; des larmes coulaient silencieusement le long de ses joues amaigries.

Elle tendit, muette, ses deux mains à Pierre qui les prit dans les siennes; mais elles ne se touchèrent qu'avec un frémissement pénible, tandis que leur poitrine, à eux deux, se soulevait par intervalle, comme remuée par un lourd sanglot.

Le spectre du « jamais plus ! » s'était dressé entre ce jeune homme et cette jeune femme ; aussi n'était-ce pas pour eux une minute inoubliable qui finissait en cet instant, c'était deux vies entières qui s'écroulaient.

Ces deux êtres, à cet instant, souffraient d'une façon atroce.

Toutes les fortes résolutions de Pierre, sa volonté cruelle à force d'être logique, son énergie, tout cela, en présence de la toujours aimée, s'était fondu, comme fond la cire au souffle enflammé d'un brasier; tout cela s'était dispersé comme une poignée de poussière enlevée par la rafale.

Quant à Blanche elle était femme et amante, par conséquent vaincue d'avance.

Elle sentit un grand vide se faire en elle, tout à coup; il lui sembla que si Pierre partait, c'était fini, sa vie ne serait plus qu'un mythe, ou plutôt qu'un calvaire, une nuit sans étoiles...

Autant eût valu la mort, si le devoir et l'honneur n'eussent pas existé; aussi pourquoi existaient-ils, pourquoi y croyait-on encore ? Pourquoi y croyait-elle, elle-même ? Pourquoi en était-elle donc l'esclave? Pourquoi hésitait-elle entre l'honneur et le bonheur?

Une seconde, elle voulut tout oublier... Après tout, c'était une sorte de duel, Pierre n'avait fait que se défendre! et... elle était bien obligée de se l'avouer, son frère était un misérable...

Et, folle, Blanche dit toutes ces choses à son fiancé, en phrases entrecoupées, les yeux brillants d'espoir, le cœur déchiré par un terrible combat intime ; elle parla, superbe en son audace, elle s'écria, démente, affolée ;

— Eh! Que m'importent le monde, ses conventions et ses préjugés ?

Qu'est-ce que le monde à côté des serments éternels et inviolables d'amour ?

Qu'avons-nous besoin du monde ! Oh! Mon fiancé ! Que notre beau rêve ne soit pas évanoui, fuyons ensemble; nos serments restent, je ne vous rends pas votre parole... et je vous pardonne!...

Pierre, tout d'abord ébranlé, frappé au cœur, mais par la joie s'était vite ressaisi, et, par un effort d'énergie surhumaine, il reprit sa volonté, un instant perdue ; d'ailleurs, tout à coup» entre Blanche et lui, il avait vu passer le spectre du frère, une blessure sanglante au flanc!...

Sous l'impression de cette vision, le visage de Montcognol exprima une telle douleur, laissa voir une si implacable résolution que Blanche recula chancelante.

— Oh ! jamais, jamais ! dit Pierre d'une voix frémissante.

Votre main ne reposera jamais dans celle qui a tué votre frère, et, pour vous, cette tache de sang doit être ineffaçable.

Au-dessus du monde et de ses conventions, au-dessus de notre amour et de nos passions, Blanche, il y a quelque chose : l'honneur et le devoir !

La jeune fille, rassemblant ce qui lui restait d'énergie, repoussant de sa main ses cheveux ayant roulé sur son front, comme si elle avait pu chasser du même geste l'obsession pesant sur son âme, se tourna, avec une lenteur triste, vers Pierre et lui jeta ce cri suprême :

— Adieu donc, puisqu'il le faut, puis que vous le voulez ! Adieu à notre beau rêve envolé ! — et la voix de Blanche était près de sombrer dans un sanglot — adieu pour toujours !

Le plus à plaindre de nous deux, voyez- vous, est peut-être celui qui s'en va, inflexible !

Mais, du moins, puisque notre amour est mort, ne lui refusez pas la consolation suprême, le dernier baiser qu'on ne refuse jamais à ceux qui vont mourir ! Pierre, rendez-moi le baiser que je vous donnai lorsque je vous crus mourant; rendez-moi le baiser qui me fit maudire par le mort!...

Dom Gerle permit l'autre enlacement, Henriette assistera à celui-ci !

Pierre, vaincu, prit Blanche dans ses bras et, dans une étreinte folle, il lui mit sur le front le dernier baiser d'amour; puis il s'enfuit, chancelant comme un homme ivre, tandis que Patéroux, témoin involontaire et muet de cette scène, essayait une larme furtive et serrait à la rompre, au passage, la main de son infortuné maître.

Le lendemain, sur la route de Paris, dans l'esprit surchauffé de Pierre de Montcognol, dans son cœur plutôt, une voix autre que celle de l'amour chantait !

Elle disait :

— J'ai regardé et j'ai vu des choses dont mon âme frémit ; car j'aperçois comme sur une mer pleine de ténèbres une tempête furieuse battre les Ilots et découvrir tous les écueils! Sur ces écueils, naguère cachés par les vagues, des cadavres livides, débris de mille naufrages, et de beaux navires échoués.

Et un navire, le plus beau qui ait jamais bravé les ouragans, brisé, en pièces contre une roche gigantesque que le choc, à son tour, a brisée; et le vent ayant cessé de souffler, des barques se détachent des navires ; et du navire royal une triste chaloupe radoubée à grand peine, qui s'en va toute fière sur les flots devenus plus calmes, délier une nouvelle tempête.

Et les barques voguent, heureuses que l'orage ne les ait pas frappées; il tombe encore bien quelques coups de tonnerre, et quelques souilles de vent par courent le ciel, mais ce n'est que pour un moment; et les barques voguent inconscientes des tempêtes futures !

Et voici que la tempête s'élève de nouveau, elle sera longue!

Et le vent nouveau qui bat les flots du siècle à l'agonie n'est pas un vent du sud, ni du nord, ni de l'est, ni de l'ouest ; il vient de tous les points à la fois, et du haut du ciel et du fond de la mer ; et de son tourbillon, il enveloppe tous les autres vents ensemble ; il renverse tout, rien ne reste debout de ce qui était et il relève ce qui était par terre ; il recevra un nom terrible, car il sera terrible comme le passage de l'ange exterminateur!

Il sera le vent des justices et des vengeances et des haines, le vent des colères de Dieu, — la Révolution !...

VII

Vers l'inconnu

À la lueur d'un flambeau fumeux, Maximilien Bruchet écrivait, sur une petite table de bois blanc ; sa plume d'oie courait fébrile sur une sorte de parchemin jauni par les ans ; de temps à autre, il posait la plume, semblait réfléchir quelques secondes, puis reprenait son travail, se hâtait comme s'il eût craint de pas arriver au bout de son labeur à une heure fixée, prochaine...

Ce que n'avait pu ou n'avait pas voulu faire Falk, l'ancien chef du Cercle d'Or. Lui, Maximilien le faisait ; déjà il avait établi les régies et statuts de la nouvelle société ; et en ce moment même, après avoir terminé l'évaluation approximative des fortunes des aristocrates d'Auvergne il commençait à dresser comme le brouillon de listes de proscription.

Maximilien faisait cela sans remords, avec une certaine joie, presque avec une jouissance, en pensant que s'il avait souffert par d'autres, en revanche, d'autres souffriraient par lui ; des aristocrates avaient causé son malheur, croyait-il eh bien, il causerait le malheur de ces aristocrates ; non seulement, il crierait comme le peuple commençait à le faire à Paris : « Les aristocrates à la lanterne ! » mais il les y mettrait, lui, à la lanterne.

Il commençait à goûter le mot de Voltaire ; « Étrangler le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre », il en proclamait l'utilité, la nécessité, il ne réclamait qu'une seule chose : à savoir qu'on commençât la grande exécution par les nobles, tous les nobles d'Auvergne ! Par les de Trimoulet !...

Un cri plaintif, un appel douloureux retentit dans la petite chambre où travaillait Maximilien.

C'était sa fille I, la blessée par Louis de Trimoulet, qui appelait son père.

Aussitôt il quitta son travail, n'achevant seulement pas le mot commencé ; il s'approcha d'un lit à demi enveloppé dans l'obscurité, et avec des larmes dans la voix, des larmes de tendresse, de compassion, le farouche révolutionnaire, l'homme assoiffé de sang murmura :

— que veux-tu encore, ma Germaine chérie ? Tu souffres, pauvre enfant ; tout ton pauvre corps est en feu et ils en sont cause ! Ah ! Les gueux ! Les bandits ! La race maudite des Trimoulet ! Patience ! Ils paieront cela !

— Père, j'ai soif, j'ai bien soif, fit la Bounicand. Et tandis qu'elle buvait goulûment, la pauvre, Maximilien, debout devant son lit, considérant sombrement la malade, lançait des paroles haineuses accompagnées de grands gestes.

— Pauvre père, fit encore Germaine, pauvre père, calme-toi ! Je souffre ; toute ma vie je serai estropiée ; mais que veux-tu, j'ai péché, j'expie ; pardonne-leur à tous ; ne les maudis plus ; tu me fais peur en parlant toujours de vengeance, de sang, de poignard, de potence ; comment peux-tu penser à cela, toi qui es si bon, si bon pour moi, pour ta Germaine, toi qui es si tendre pour ton enfant !...

— Comment je pense à la vengeance ? Mais en te regardant, pauvre belle, pauvre enfant chérie... Les misérables t'ont estropiée... toi si belle !...

— Fais-moi plaisir, mon bon papa, mon bon petit père ?

— Non ! Non, je sais ce que tu vas me dire encore, je ne te promets rien.

— Oublie, père, ta pauvre fille t'en supplie de toute son âme.

— Non ! Je ne veux pas oublier ; je n'oublierai jamais ; ne sais-tu pas, ne te rappelles-tu pas qu'il y a deux mois seulement tu étais jolie, tu étais belle ; tu étais si jolie, si belle que je te disais que tu étais digne d'être reine.

— Je sais, père ; et maintenant, pourriez-vous ajouter, je suis infirme, ma beauté a été mangée par la douleur ; mon sourire emporté par mes larmes ; vous avez raison, je ne suis plus qu'une estropiée, mais c'est ma faute... Ce n'est pas la sienne...

— Non, ma pauvre Germaine, ce n'est point ta faute, c'est la mienne ; je l'avoue, je le confesse ; je vous ai mal élevées, ta sœur et toi : je vous ai perdues. Mais qui donc a parachevé mon œuvre ? Qui donc t'a salie de sa bave immonde, t'a souillée de sa passion ? Qui donc, après t'avoir attirée et ravi ton honneur, t'a plongé un couteau de chasse dans la poitrine ? Qui donc, après ces forfaits, t'a repoussée du pied, t'a abandonnée, inerte, sous un ciel en courroux, sous des nuages crevant de toutes parts, laissant échapper des torrents ? Qui donc, si ce n'est Louis de Trimoulet ?

— Père, il est mort, paix à ses cendres, je t'en prie !

— Non ! Jamais ; pas de repos pour lui, jamais de repos pour Louis de Trimoulet, l'homme qui a perdu ma Germaine ! J'irai le réveiller dans son cercueil, je jetterai ses os aux chiens, après lui avoir reproché ses crimes, après lui avoir dit ce que tu as souffert, enfant chérie, après lui avoir dit ce qu'il a fait de toi !

Non, pas de paix à cette famille maudite, car tu ne sais pas tout le mal qu'elle nous a fait.

— J'aimerais mieux, mon père, vous voir comme avant, bon et doux ; vous m'épouvantez depuis quelque temps, je vous le répète, avec vos moments de colère,

vos paroles horribles, les malédictions que, sans cesse, vous avez à la bouche ; vous me faites souffrir davantage, je crois que j'en mourrai... si je ne m'at tachais pas à la vie pour vous, pour vous rendre plus calme, comme autrefois, comme... quand j'étais toute, toute petite, et que vous me preniez doucement sur vos genoux, pour embrasser les boucles folles de mes blonds cheveux... Oh ! Père aimé, vous souvenez-vous de ces moments heureux ?...

— Ah ! Tu es un ange, Germaine, ma Germaine, tu me ferais croire aux séraphins si mon esprit n'était pas émancipé, si mon cœur n'était pas fermé désormais aux vaines croyances; dors, mon enfant, dors, nia chérie, ton père veille sur toi, sur ton sommeil, repose, tandis que lui... Ah ! Germaine, tu ne sauras jamais combien je me repens... Tu ne sauras jamais ce que je...

Bruchet s'arrêta soudain.

— Alors, père, fit Germaine, embrasse-moi... mais tu pleures? Pourquoi? dis-moi ? Je ne veux pas que tu pleures... je ne veux pas, ou bien je vais pleurer aussi...

— Mon enfant... laisse-moi pleurer, car, vois-tu, si mes larmes coulent, c'est que de ma fille, de mon enfant, de ma Germaine j'ai fait une... Bounicand... une maudite...

— Papa! Papa!

— Pardon, Germaine ! Pardon, je ne voulais pas le dire... mais tu vois bien que j'ai raison d'être ce que je suis, de me maudire, de maudire les autres; mais dors, mon enfant, ne pense pas à cela, ne pleure plus, je suis fou...

Et, comme autrefois, le tigre qu'était devenu Maximilien, caressait les boucles blondes de son enfant, les embrassait follement, effleurait de ses lèvres le front de «sa Germaine; et sous ces caresses, comme autrefois, comme lorsqu'elle était petite, Germaine s'assoupit, un sourire de bonheur figé sur ses lèvres pâles de pauvre petite malade, de pauvre petite infirme.

Alors, Maximilien se remit au travail, ou voulut plutôt se remettre au travail, mais il ne put ; la scène très courte» scène de tendresse qu'il avait eue avec sa fille, avait fini de l'énerver, lui avait remonté au cœur, comme il disait, d'atroces nausées ; il voulait un peu revivre les quelques semaines qu'il venait de passer marchant de surprises en surprises, de colères en colères, de douleurs en douleurs.

Et certes, Maximilien avait à quoi à réfléchir, car depuis sa visite nocturne à Montcognol

— il y avait de cela plus de six semaines — les événements s'étaient précipités comme si chacun des personnages qu'on connaît déjà, avait eu à cœur de sortir de

la position plus ou moins fausse lui étant faite ; comme si chacun avait voulu prendre place — et la meilleure place — pour la mêlée prochaine...

Bruchet s'enfonça donc solidement dans son fauteuil et commença à réfléchir en procédant par ordre; il en avait besoin, car il sentait que dans les plans qu'il venait d'élaborer ce soir même, il lui manquait des détails, et des détails qui, plus tard, pourraient lui être indispensables.

Naturellement, son esprit en revint tout de suite à Germaine dont le sommeil agité appelait l'attention.

Germaine? C'est curieux, pensa Maximilien, du jour où cette pauvre enfant a reçu un coup de poignard de ce gredin de Trimoulet, tout m'a souri, tout m'a réussi.

Et Bruchet se figura être encore dans la nauséabonde auberge du quartier Fontgiève à Clermont ; il crut voir devant lui la figure chafouine de ce Félix Tarcy lui disant méchamment ; « deux coqs se sont battus dans le clair matin tantôt, et c'était pour la Bounicand ; vous devez la connaître puisque c'est votre fille Germaine qu'on nomme ainsi ! »

Ah ! Tarcy avait été son premier triomphe, c'était en le stigmatisant que Maximilien s'était rallié une majorité, majorité le devant encourager à être insolent vis-à-vis le chef du Cercle d'Or qu'il avait fini par remplacer, au bout d'une quarantaine de jours de lutte.

Germaine? Ah! la pauvre enfant, comme il l'aimait, il en était bien certain,' et pour preuve il n'avait qu'à se souvenir de ce qu'il avait fait pour elle ; en face de Tarcy il avait étalé tout ce que son unie avait de stoïque, il avait dû nier tous les sentiments plus ou moins tendres que tout père a pour ses enfants, afin de paraître bon citoyen, pour se décerner à lui-même un brevet de civisme; aussi longtemps qu'il avait fallu, il avait conservé son douloureux masque; mais quand il avait été loin des autres, loin des membres du Cercle d'Or, il s'était mis à courir, pour aller plus vite, embrasser sa fille mourante peut-être, ou morte déjà, chez le paysan de Chapdes.

Et quand il avait été près d'elle, quand il avait pu l'embrasser, la voir, il s'était saoulé de ses baisers, il s'était rassasié de sa vue; rien n'avait pu le tirer de sa contemplation, de la contemplation de sa pauvre enfant pâle et défaite, exsangue, anéantie; rien, sinon la salutation du paysan flagorneur, chez qui était déposée la Bounicand, du paysan «souhaitant la bienvenue à Guillaume de Trimoulet.

Maximilien, très nettement, revit la scène ;

Au nom de Trimoulet, il avait sur sauté, il s'était élancé criant : « Un de Trimoulet? où est-il que je l'étrangle ? Mais de Trimoulet l'avait repoussé, l'avait si terriblement

menacé de sa cravache battant l'air, qu'il n'avait osé mettre sa menace à exécution ; il avait dû se résigner.

Encore une fois donc, le faible avait dû s'incliner devant le fort.

Puis Bruchet refit, par la pensée, ce chemin douloureux qu'il avait fait lorsque, avec mille précautions, on avait, sur sa prière, transporté Germaine de Chapdes à Pontgibaud.

Il lui sembla entendre encore les paroles funestes de l'homme de l'art appelé au chevet de la jeune fille :

— Mon pauvre ami, la blessure en elle-même n'était pas dangereuse, surtout si on l'eût soigné immédiatement ; mais le manque de soins immédiats, la station prolongée sous la pluie, le mauvais temps ont déterminé des accidents irréparables, votre fille restera à jamais estropiée, prenez en votre parti!

Il se souvint de la malédiction qu'il avait prononcée alors contre Louis de Trimoulet; il se souvint du serment de vengeance, d'épouvantable vengeance qu'il avait, fait contre cet homme...

La mort ne lui avait pas permis de tenir son serment : après quinze jours d'agonie, Louis de Trimoulet était mort du coup de pistolet de Pierre de Montcognol !

Maximilien se rappela encore un fait lui ayant alors paru banal, mais depuis quelques jours semblant le préoccuper.

Lorsqu'il apprit la mort de Louis de Trimoulet, il voulut se rendre à son enterrement et, là, insulter le cadavre de son ennemi, pensant que la mort n'était pas une absolution des crimes.

Une personne l'en avait empêché, sa fille Guillemine, la sœur de Germaine l'estropiée.

Elle avait tout mis en œuvre pour cela, et, en y réfléchissant bien, il trouvait, ou soupçonnait du moins, des motifs étranges à l'insistance qu'elle avait mise à le détourner de ses projets, à la chaleur qu'elle avait montrée à lui faire voir tout l'ignominieux de sa conduite.

Il avait cédé ; et maintenant il le regrettait.

Oh! Mais quand même il se vengerait et sur le mort et sur sa famille !

Il se vengerait d'autant mieux que maintenant il était le chef du Cercle d'Or, du Cercle d'Or réformé, rénové, augmenté ; à ses ordres il avait des Initiés dont le cœur ne faiblirait pas ; l'avenir était à lui et peu lui importaient les menaces de l'ancien chef, les menaces de Tarcy ; ils étaient loin d'ailleurs, ils avaient fui vers Paris, et si jamais

ils en revenaient, si jamais ils l'attaquaient, ils trouveraient à qui répondre, ils ne triompheraient pas sans combat, les bandits! Il leur coûterait cher d'avoir voulu sa peau... sa peau à lui, Maximilien !

Comme il se faisait tard, Bruchet ferma soigneusement les papiers qu'il avait devant lui; il s'en fut au lit de Germaine, l'embrassa tendrement, jurant, les lèvres sur son front, de la venger de ceux qui lui avaient pris son honneur, sa jeunesse, sa santé, sa beauté..., sa joie, son bonheur.

Ne se trompait-il pas ? Il lui sembla qu'on avait frappé à sa porte. Maximilien ne se pressa point d'aller voir, il attendit qu'on appelât à nouveau, se faisant ce raisonnement bien simple :

— Si c'est un fâcheux, il partira de lui-même, voyant qu'on ne lui répond pas ; au contraire, si celui qui frappe veut absolument me voir, il ne se découragera pas si vite, il renouvellera certainement ses appels, pensant bien qu'à cette heure je devrais être couché et ne peux, ou n'ai pu, par conséquent, l'entendre tout d'abord.

Une seconde fois le marteau heurta la porte ; cette fois, Bruchet avait bien entendu, il alla ouvrir.

— Vous ? Monsieur Patéroux ? fit-il quelque peu étonné.

— Moi-même, mon chef.

— Oh! Chef! C'est bon quand nous sommes au Cercle d'Or, à cause de la discipline, mais ici, entre nous, allez-y seulement de mon nom ; et puis, comme vous voudrez, appelez-moi Bruchet ou l'haricot, peu me chaut ! Cependant je tiens à un titre ; celui de citoyen. Si Patéroux appelait, ou avait appelé Maximilien « Chef », c'est qu'il était entré de son propre mouvement, sans consulter Pierre de Montcognol, ayant ses desseins à ce sujet, dans la bande du Cercle d'Or ; et cela à la suite des incidents ayant marqué le retour de mission de Tournel.

Patéroux, on s'en souvient, avait, en voyant le paysan, défait, ému, poussé cette interrogation»

— Eh bien ?

— Eh bien, avait répliqué Tournel, je suis un fichu maladroit, je suis indigne de votre confiance, de votre bonté, je m'en vais dès demain retourner à mes moutons, à moins que vous ne m'estourbissiez, à cause de ma maladresse et ma figue ! Je ne l'aurais pas volé, je suis un maladroit, un grand coupable !

L'intendant avait examiné minutieusement la figure du paysan, et il n'avait pu savoir s'il mentait ou s'il disait vrai; il importait, cependant, de l'interroger, et il n'y manqua pas plus longtemps ; leur conversation se poursuivit donc ainsi :

— Vas-tu m'en dévider autant jusqu'à demain, drôle ?

— Ah ! Tenez, j'aime mieux tout vous dire d'une bouchée ; « J'ai perdu l'oiseau ! »

— Comment ça, comment ça ? Triple niais, hein ?

— Le sommeil m'a pris ; et quand je me suis réveillé, votre vagabond devait être loin, car je ne l'ai plus vu ; je n'ai pas pu le retrouver ; et cependant j'en ai suivi du pays, et d'un train, je vous dis, pire qu'un lièvre à la course.

Mentait-il ? Était-il sincère ? Patéroux ne pouvait conclure encore ; il joua l'indifférence la plus complète, bien qu'il fût vivement ému.

— Tant pis ! fit-il ; au fond, je m'en moque, seulement tu es un maladroït et, entends-tu bien ? il faudra, si tu veux rentrer au château, me racheter ta maladresse par un tour de force que je t'indiquerai, quand le moment sera venu ; pour l'instant, triple buse, décampe et vite, situ ne veux pas que je t'administre la correction que tu mériterais... — Alors, c'est bien vrai, vous me par donnez ma bêtise ? Je vous promets que ne vous en repentirez pas, pour ça non, aussi vrai que le brave saint Etienne est mon patron. — Allons ! Assez causé ; file un peu voir et plus vite, maladroït. Mais le paysan ne se pressait pas ; s'il avait laissé partir l'oiseau, comme il disait, il avait ramassé de ses plumes ; et avec ces plumes on allait reconstituer son état civil, ce ne serait ni long, ni difficile...

— Mais détale donc, triple brute, grondait Patéroux, je veux aller me coucher, tu devrais comprendre qu'il est honteux pour des honnêtes gens d'être éveillés à cette heure...

— Nous n'en avons cependant pas fini, monsieur l'intendant.

— Que dis-tu, maraud ?

— La vraie vérité, vous savez bien qu'à la plume on reconnaît l'oiseau ; or, l'oiseau a laissé de ses plumes au nid ; les voilà, tenez ; tâchez de vous y retrouver, moi je ne connais rien dans les écritures. Et le paysan tendit un volumineux paquet à l'intendant. Patéroux prit vivement la liasse de papiers que lui tendait Tourne!.

— Maintenant, fit celui-ci, je vais aller me reposer jusqu'à demain.

— La nuit est belle, reprit l'intendant, va donc t'étendre dans quelque fossé aux alentours, et tu viendras au moindre coup de sifflet.

— Comme vous voudrez, c'est entendu ; seulement, sifflez fort, car je me sens rudement disposé à dormir.

Patéroux, bien qu'embarrasse et obligé de surveiller sans cesse le castel, à cause de ce malandrin qui avait disparu si mystérieusement, voulut néanmoins prendre connaissance des fameux papiers oubliés par le vagabond.

Quand il eut fini de les parcourir, ayant dû laisser pour plus tard quelques feuillets écrits en une langue lui étant inconnue, il en savait assez cependant pour connaître l'homme qui était venu à Montcognol, déguisé en vagabond.

Il en savait assez pour connaître quel était le mobile de sa visite, de tous ses actes.

Comme il lui semblait que la famille de Montcognol serait vraisemblablement la plus malmenée si jamais Falk venait à être quelque chose dans le bouleversement qui s'annonçait, Patéroux résolut de prendre les plus grandes précautions, de faire surveiller de près jusqu'à ce que Pierre de Montcognol soit complètement rétabli et puisse se défendre lui-même.

L'intendant chargea donc dès le lendemain Tournel de descendre à Clermont, de surveiller étroitement Falk et de lui rendre compte de ses allées et venues.

Tout ceci avait été déjà scrupuleusement exécuté par Tournel au moment où Pierre de Montcognol était parti pour Paris.

Du moins Patéroux le croyait-il, n'avait pas de sujet de doute.

Et s'il venait frapper à cette heure tardive à la porte de Bruchet, c'était que Tournel, après quelques semaines de séjour à Clermont, attaché aux pas de Falk, lui avait appris, quelques instants auparavant des événements allant certainement obliger tout le monde à réfléchir à se tenir sur ses gardes.

Maximilien revenant de son étonnement de voir Patéroux au milieu de la nuit, sans être prévenu, sans s'y attendre, répéta cependant plusieurs fois :

— Mais qu'y a-t-il, qu'y a-t-il donc, Patéroux ?

— Des choses graves, très graves, mon cher citoyen»

Bruchet n'en pouvait douter ; pour Cela il n'avait qu'à regarder le visage franc et loyal de Patéroux, qui maintenant avait un air grave, réfléchi, presque inquiet, peureux peut-être ; Dieu savait cependant si l'intendant de Montcognol était un trembleur !

— Des choses graves, dites-vous, reprit Maximilien, alors passez dans ma chambrette, nous ne dérangerons personne et nous ne serons point dérangés.

— Et mademoiselle Germaine ? Sa blessure est-elle guérie ?

— Toujours avec cette horrible fièvre, le délire. Ah ! Comme elle est changée, la pauvre ! Misère de moi ! Comme je la vengerai, celle-là !

— Pauvre père, quand tu m'auras entendu, pensa Patéroux, ce ne sera seulement une, mais deux que tu devras venger.

Les deux hommes s'assirent, face à face, séparés par une petite table, et la conversation s'engagea entre eux :

— Je vous écoute, fit Bruchet.

— Vous savez, commença Patéroux, que depuis huit jours, mon maître Pierre de Montcognol, complètement rétabli de sa blessure, est parti pour Paris — momentanément du moins — sollicité par dom Gerle...

— Oui, je sais, Pierre de Montcognol est parti, sollicité par dom Gerle d'abord et par une société secrète ensuite, Société des Templiers, si je ne me trompe.

— J'ignore si le maître de Montcognol a été sollicité par les Templiers,

— je ne savais point qu'il existât une société ainsi dénommée,

— mais ce que je sais, et pertinemment, c'est que dom Gerle a tout mis en œuvre pour le décider à partir.

— Passons ; cela est peu important, en somme, Montcognol devant être considéré comme neutre par nous tous, à cause de ses idées et malgré sa particule, sa noblesse de vieille souche.

— J'en suis convaincu, aussi je ne m'at tarde pas; d'autant plus que j'ai bien des choses à vous dire ; vous savez donc que Montcognol s'est rendu à Paris, laissant à ma garde Mlle Henriette, sa sœur, et Blanche de Trimoulet; vous n'ignorez pas non plus que Falk, pour une cause que je ne m'explique pas encore, est l'ennemi mortel des Montcognol, n'est-ce pas?

— Je le sais ; et nous verrons bien s'il mettra ses menaces à exécution, foi de Bruchet! — Oui, cela est à voir en effet ; donc, Falk, apprenant que de Montcognol était à Paris, a travaillé auprès de Guillaume de Trimoulet ; et de telle façon, que de Trimoulet, hier soir, est parti pour Paris aussi, pour se venger de Montcognol...

— Ça me paraîtrait bizarre, citoyen Patéroux, si je n'étais pas au courant, depuis quelques jours, de certains faits; mais voilà, je suis au courant, et je vais vous expliquer ce qui vous paraît ténébreux :

La Révolution suit son chemin à Paris, n'est-ce pas ? Elle va même à grandes enjambées, bon !

Eli! bien, comme la Révolution n'est pas un mouvement en l'air, comme depuis longtemps elle a été décidée, et justement par des Sociétés secrètes, ces Sociétés

font appel à leurs membres de province qui leur semblent devoir et pouvoir jouer un rôle prépondérant dans la zone de leurs relations.

En résumé, les Templistes ont appelé près d'eux Pierre de Montcognol, parce qu'il est Templiste, et les Illuminés ont mandé Guillaume de Trimoulet, parce qu'il est Illuminé.

Voilà la bien simple explication des faits; est-ce assez clair?

Patéroux était légèrement interloqué ;

— Corbleu, pensait-il, cela doit être vrai ; et moi qui venais renseigner Bruchet! Dire que c'est lui qui m'apprend des choses nouvelles ! Je dois avouer que c'est raide ! Néanmoins, pensant que Bruchet n'était pas au courant de tout ce qui s'était passé, Patéroux poursuivit ;

— J'admets vos explications, je vous dirai même que je les considère comme très plausibles ; aussi, quelle que soit la cause du départ des deux gentilshommes, ils n'en sont pas moins partis ; or, le saviez-vous, en ce qui concerne Guillaume de Trimoulet ?

— Non, certes, ce départ m'était inconnu, je l'avoue. —

Alors, vous ignorez aussi qu'il a vendu sa propriété de Trimoulet

J'avoue encore que je ne savais pas cela ; mais à qui donc a-t-il vendu ?

— Je ne m'amuserai pas à vous le laisser deviner : l'acquéreur est Félix Tarcy ! Ça vous étonne ? — Beaucoup, en effet; où a-t-il pu prendre l'argent, ce gredin-là?

— C'est ici que Falk, le fameux Falk rentre en scène...

— Mille fois sacrelotte ! Ricana Maximilien, on peut assurer sans crainte que Tarcy s'est mis dedans ; une chose devient certaine, c'est que Falk peut être considéré comme notre voisin, car Tarcy ne le pourra jamais rembourser, et alors...

— Ce voisinage ne vous inquiète pas citoyen Bruchet ?

— À vrai dire, si, mon ami, si, Patéroux; il m'inquiète pour... l'avenir.

— Ce n'est pas tout, et je vous avoue que la seconde partie de mes révélations m'est pénible à vous faire; oui, Bruchet; mais dès avant, je vous jure que je vous aiderai à vous venger, car nos ennemis vont nous devenir communs ; j'adore les Montcognol, je les veux défendre envers et contre tous!

Ce misérable Falk, ce Juif sordide et débrouillard, a eu certainement sa vengeance en vue — quelle vengeance mystérieuse ? — en faisant acheter le domaine de Trimoulet à Tarcy qui le lui revendra à vil prix, avant peu, forcé par les circonstances, par le manque d'argent; car le malheureux a eu les yeux plus gros que le ventre,

suivant l'expression vulgaire... Patéroux s'arrêta un instant, n'ayant vraiment pas le courage de poursuivre, d'accabler Maximilien par une pénible révélation.

— Je vous en prie, dites vite, implora Bruchet, devenu subitement pâle, se levant d'un bond, venant d'avoir un fâcheux pressentiment qu'il ne pouvait chasser.

— Eli bien, Falk, qui vous avait déjà joué, qui avait essayé de vous jouer personnellement au Cercle d'Or, a commis une infamie devant vous aller droit au cœur. Alors Maximilien sembla deviner; mais l'orgueil lui imposait la cruelle nécessité d'attendre la révélation de Patéroux, puis il voulait encore espérer...

— Soyez ferme, dit celui-ci, lui serrant la main en signe de protestation.

Bruchet, avec effort, se ressaisit et prononça :

— Dites ! Allez ; vous savez bien que je suis prêt à tout entendre, à tout tenter !

— Falk est reparti lui aussi pour Paris, traînant de force, après lui, Guillemine, votre fille cadette...

— Mon Dieu! Le bandit ! Gémit Maximilien défaillant.

Mais la défaillance de Bruchet dura peu ; il eut honte de se laisser voir si faible devant Patéroux ; il appela à son aide toutes les forces de son âme ; et, quelques instants après, il se trouva le farouche sectaire, le révolutionnaire convaincu, comme devant.

Il joua devant l'intendant de Montcognol la comédie lui ayant si bien réussi à l'auberge de quartier Fontgiève, à Clermont; et Patéroux, franc et loyal, crut à la sincérité de cet homme, crut qu'en lui était un seul sentiment généreux, magnanime, grandiose : « l'amour de la Nation ! » comme, quelques jours auparavant, l'avaient cru les membres du Cercle d'Or, écoutant Maximilien mettre l'amour, le culte de la République au-dessus de tout : au-dessus de la religion, de la famille.

Et quand, au jour naissant, les deux hommes se quittèrent, Patéroux confiant dans la parole de Bruchet, croyant à ses serments, regagna Montcognol, plus calme, moins perplexe.

Maximilien avait juré de se terriblement venger et de Trimoulet et de Falk et de Tarcy ; il suffisait amplement à l'intendant de Montcognol qui, personnellement, n'avait aucune haine, mais qui sentait le besoin d'avoir des alliés pour protéger les deux femmes que Pierre de Montcognol lui avait confiées.

Peu de jours après Patéroux était appelé à Paris par son maître.

Henriette de Montcognol et Blanche de Trimoulet furent laissées à la garde de Tournel qui avait su habilement capter, leur confiance et celle de Patéroux.

L'intendant s'éloigna presque tranquille, pensant d'ailleurs que son absence serait de courte durée.

Maximilien prit ses dernières dispositions pour rester le chef incontesté et incontestable du Cercle d'Or; le gaillard méditait sa vengeance contre Guillaume, et Blanche de Trimoulet, contre Falk et Tarcy...

Ne s'attaquait-il pas À plus fort que: lui ? Avait-il la force d'exécuter ce qu'il concevait ? Son rêve de fortune et de puissance n'était-il pas une chimère ! Père infortuné, arriverait-il à se faire considérer comme citoyen intègre ! Pour lui la Roche Tarpéienne ne serait-elle pas proche du Capitole ?

À l'avenir à parler, à démontrer tout cela, certes !... !

Pierre de Montcognol et Guillaume Trimoulet allaient-ils dans la grande bataille se trouver face à face, vider leur querelle sous le drapeau des partis ?

Qu'allaient devenir Falk, et Tarcy, et Guillemine ?

Quelle conduite tiendrait le faible Dom Gerle ?

Quelle mesure de son dévouement serait appelé à donner le brave, l'honnête Patéroux ?

Quelles noirceurs commettrait le matois Tourne! ?

Tout cela était le secret de l'avenir, sans aucun doute encore.

Secret bien gardé entre tous et tous ! Mystère impénétrable !

Mystère d'autant plus impénétrable, que déjà les esprits clairvoyants regardaient la Révolution comme déchaînée ; la prise de la Bastille avait donné l'essor ; le souvenir de la première fédération était loin ; la constitution de 1791 avait été acceptée par le roi Louis XVI ; l'Assemblée législative allait s'ouvrir, les clubs allaient mettre en avant leurs membres influents; les puissances étrangères adoptaient une politique; des décrets menaçaient les émigrés et les prêtres non assermentés...

Et seules, tremblantes, Henriette de Montcognol et Blanche de Trimoulet, isolées dans un coin d'Auvergne, ressentiraient de tous les événements de la grande Révolution, où leurs frères allaient jouer des rôles dans des camps adverses, les coups et contrecoups terrifiants... jusqu'au suprême instant où apparaît la destinée clairement... affolante de bonheur ou d'horreur...

Chaque jour, plus nette et plus justifiée, viendrait à l'esprit d'Henriette cette vision de sa tête coupée ; la crainte de voir soudain apparaître Falk la fixant étrangement comme pour l'hypnotiser, l'envoûter, elle et Blanche, et tous les Montcognol, victimes désignées d'une race qui ne pardonne jamais....

Peut-être aussi, venant relever le courage des vaincus, faire échouer les tentatives dernières des vainqueurs, deux femmes apparaîtraient.

La Bounicand sortant estropiée de la demeure de Bruchet, Guillemine sa sœur, secouant le joug du Juif Falk et rachetant par leur courage et leur grandeur d'âme les péchés de la chair.

La Bounicand et sa sœur disant à tous qu'il n'est point d'éternelle désespérance et que quand bien même la lutte devrait être inutile, il était bon de lutter, il était du devoir de nobles Aryens de tenter même le ciel, d'aller à l'idéal sans regarder la route, cette route fût-elle arrosée de sang, semée de cadavres...

Et la mort grimaçante dût-elle attendre au bout balançant significativement sa faux, toujours prête à trancher les fils de l'existence, sans tenir compte de la jeunesse, de la beauté, de la vaillance ; la mort qui frappe aveuglément, vieux et jeunes, célèbres et ignorés ; qui arrache les fils des bras de leur mère, les amantes des bras de leurs fiancés !...

DEUXIÈME PARTIE

I

Au Soleil d'Or

Dans l'immense cour du Soleil d'Or, l'auberge à rouliers de la rue de Flandre, à la Villette, Guillemine Bruchet devenue bonne, pour servir le Juif Falk dans ses desseins, se hâtait de faire rentrer aux écuries, un régiment de poules, de canards, d'oies et de chèvres; car le terrible patron du cabaret, Malard, ne plaisantait pas lorsque l'ouvrage traînait tant soit peu ; heureusement qu'on était habitué à l'entendre crier comme un sourd, pour un rien.

La nuit venait à grands pas déjà ; Guillemine compta ses bêtes, plusieurs manquaient ; elle eut un geste de colère, un mot de mauvaise humeur.

À ce moment même, une voix fit derrière elle :

— Eh bien ! Petite, quoi de nouveau ?

— Ah ! C'est vous ? dit la bonne, vous arrivez bien, j'en ai assez de ce métier-là, moi, entendez-vous, Falk? j'en ai assez, là! Il faut que ça finisse une fois pour toutes.

— Tout beau, Guillemine, tout beau, et surtout ne m'appelle donc pas Falk, je te l'ai assez recommandé, ce me semble; on dirait que tu prends plaisir à faire le contraire de ce que je te dis.

— Je commence à me moquer de vous et de vos recommandations ; je vous ai dit que j'en avais assez du métier, je vous le répète ; ce n'est pas pour être domestique que je suis venue à Paris ; ce n'est pas cela que vous m'aviez promis, lors que vous m'avez enlevée à mon père; si vous ne vous souvenez pas de vos promesses, moi je m'en souviens.

— Mais enfin, quelle mouche te pique ce soir, ma brave petite enfant?

— Vous avez le toupet de me demander cela ? Vous ne doutez donc de rien? Puis que l'occasion s'en présente, je vais vous rafraîchir la mémoire, vous allez voir un peu. — C'est inutile, va, je m'en rapporte à ce que tu viens de débiter si fort en colère.

— Soit ! Alors ne comptez plus sur moi, ou plutôt rappelez-vous que je vous réserve quelque chose de mon cru, vieux bandit! Attendez, pas plus tard que tout à l'heure, je vais aller trouver Malard et je lui dirai... vous savez quoi, hein?...

— Tais-toi donc, petite folle ; à t'entendre, on jurerait que je suis un criminel.

— Oh ! Pour ça, vous êtes un fier bandit; il ne serait guère difficile de le prouver...

— Non, tu te trompes ; je suis ton bienfaiteur; chaque jour, petit à petit, j'édifie le trône sur lequel, triomphante, rayonnera ta beauté; là, es-tu contente?

— En attendant, je suis astreinte à un dur métier, à un métier de chien ; je suis une pauvre servante.

— Crois-tu qu'on monte aux suprêmes honneurs sans peine ?

— Tout ça, c'est des paroles en l'air, des paroles vous coûtant peu...

— Eh bien ! Voyons, parle toi-même ; redis-moi ce que je t'ai promis, et tu verras que pas un instant je t'ai oubliée ; je te prouverai que, constamment, je m'efforce de te faire arriver à l'idéal que tu t'es formé ; parle, ma fille, parle, ma bien-aimée.

— Oui, certes, je vais vous dire ce que j'ai sur le cœur et par avance, de peur que cet enragé Malard ne m'appelle, je vous répète encore que j'en ai assez de cette vie; si vous êtes fin, vous tâcherez de m'en procurer une autre plus douce, ou bien il vous en cuira ! Maintenant, voici ce que je voulais vous rappeler ; Vous m'avez enlevée un soir que j'errais, que je rêvais près de Pontgibaud; je m'éveillai

— que m'aviez-vous donc fait boire ?

—je ne sais combien de temps après, dans une ville que je ne connaissais pas, je vous ai menacé de faire du bruit, car vous pensez bien que je ne vous aime pas. Alors, pour me calmer, vous m'avez fait un long discours, dans lequel, malheureusement, revinrent des phrases entières que mon père aussi m'avait dites, je me laissai ensorceler...

— Convaincre seulement, gentille Guillemine, convaincre... Je tiens à ce mot, et toi-même tu dois l'accepter, conviens en..

— Pour moi c'est tout un, surtout si je considère les résultats, citoyen ! — Tu devrais prendre patience ; tu raisonnes et agis en enfant !

— Tenez-vous-en à ce que j'ai affirmé! Je continue : vous m'avez donc dit, comme me l'avait dit mon père, Maximilien Bruchet, que j'étais assez belle pour faire une reine, que c'était à des filles comme moi que le peuple réservait honneurs et richesses ; vous m'avez promis bals, soirées, bijoux ; et jusqu'à présent je n'ai eu

que les mauvaises paroles, les reproches de Malard et les bourrades des rouliers, des clients... Est-ce vrai?

— Mais, pauvre enfant, tu te souviens exclusivement des promesses que je t'ai faites ; tu oublies celles que tu me fis en retour, et ce n'est pas raisonnable...

— Attendez, j'y arrive : vous m'avez dit, pour les besoins de la cause —quelle cause, d'abord ? — il faut que tu entres chez Malard pendant deux ou trois mois-là tu surveilleras les allées et venues de ceux que je te signalerai, tu me rendras compte de certaines choses lorsque je te le dirai; c'est bien ça? Ai-je rempli ma mission? Oui ou non, dites donc ?...

— Oui, je le reconnais sans difficulté je suis juste.

— Il ne manquerait plus, en effet, que vous ne le reconnaissiez pas ! Mais voilà six mois — au lieu de deux — que mon supplice dure, faites-vous des difficultés pour le reconnaître?

— Personne n'est maître du temps, s'il ne tenait qu'à moi...

— Ça, je m'en moque! Aussi, soyez bien averti, je vous donne huit jours pour me trouver autre chose; je ne suis pas née pour être domestique; regardez-moi bien en face une fois dans votre vie, et jugez-moi à ma valeur! Dans huit jours! Ou il vous en cuira, ça, je vous le jure, foi de Bruchet! J'en ai assez et je vous le ferai voir.

Falk allait essayer une fois encore de calmer Guillemine; la révolte de cette jeune fille lui faisait peur. Il voyait clairement qu'elle soupçonnait quelque chose, qu'elle en avait assez d'être dupe; il comprenait que le métier d'espionne et de servante était loin de lui sourire; peut-être même, croyait-il, avait-elle rencontré quelqu'un, avait-elle parlé, peut-être l'avait-on désabusée; il allait donc essayer de la calmer, mais Malard, le patron du Soleil d'Or, arrivait furieux, écumant, faisant de grands gestes, donnant tous les signes d'une violente colère.

Cependant un des principaux conjurés manquait à l'appel ; son absence intriguait fort, gênait même l'échange des idées, compromettait la fermeté et l'opportunité des décisions. C'était l'homme prédominant, l'homme du moment, celui dont on redoutait le nom et l'approche, celui qu'on fuyait, comme si d'un regard il marquait infailliblement pour la proscription ou le supplice ; celui dont les dénonciations faisaient prime ; celui qui, d'un trait de plume, à l'abri dans de noirs souterrains, désignait à la colère populaire les victimes désignées par Israël.

Cet homme était le vrai, le seul représentant de la prophétesse Emouna ; c'était lui qui, selon la mystérieuse tradition juive, devait être le Schilo attendu d'Israël...

Sa famille avait été chassée d'Espagne, s'était réfugiée en Sardaigne, puis en Suisse, où ne pouvant s'avouer ouvertement juive, s'était faite protestante.

C'était Marat, l'Ami du peuple !.

Les Juifs, même alors, obligés à certaines précautions, obligés de cacher leur état civil, ou plutôt leur origine — bien qu'il se soit trouvé une assemblée de Français, élus par la nation, assez imprévoyante pour émanciper ces éternels citoyens de Jérusalem — les Juifs se dissimulaient, n'avouaient ni leur personnalité, ni le but qu'ils poursuivaient ; et longtemps on ignora que celui qui par une plaisanterie macabre fut appelé l'Ami du peuple, était Juif vraisemblablement !

Marat était attendu et Marat semblait avoir oublié que la réunion devait être féconde en résolutions d'une importance capitale.

On était en effet au 7 septembre 1792, et les Juifs rassemblés au Soleil d'Or devaient discuter sur le vol du Garde-Meuble et l'opportunité de la mort de Louis XVI, roi de France ; et encore sur l'abolition définitive de la royauté, remplacée par la dictature juive.

Peyrera prit la parole, étant le plus impatient de tous :

— Ne pourrions-nous pas, dit-il, commencer à examiner les questions bien graves et bien importantes faisant l'objet de notre réunion ; voilà deux fois déjà que nos frères, que quelques-uns de nos frères, bien occupés ailleurs, je l'avoue, nous font faux bond au dernier moment, et par cela même, nous occasionnent des pertes de temps regrettables ; souvenez-vous des déboires que cela nous a causés, et décidez s'il y a lieu de délibérer ou non ! Je suis d'avis, quant à moi, de délibérer immédiatement, car on attend nos ordres quelque part...

Alors Fleuriot, l'arrière-petit-fils des petites filles d'Emouna, un sanguinaire conducteur de meurtriers, s'empara de la parole :

— Que signifient toutes ces lentes délibérations, rugit-il, je vous demande ? Oui ou non, le suprême conseil d'Israël a-t-il réglé tous les détails de la Révolution ? En un mot savons-nous où nous allons ?

— Mais évidemment, lui fit observer Falk, nous le savons !

— Eh bien alors, poursuivit Fleuriot, qu'on nous l'indique ; que ceux qui ont mission de nous guider ne nous laissent pas morfondre dans de stériles discussions, c'est inepte ; les chefs ont un plan et dédaignent de donner des ordres à leurs soldats, où allons-nous ?...

Falk ne pouvait qu'appuyer les paroles de son coreligionnaire ; il le fit véhémentement, malgré les récriminations de Cloots, qui pensait — et le dit bien haut

d'ailleurs — que les chefs avaient besoin de se concerter, devaient n'agir qu'avec la plus extrême prudence.

Ces dernières paroles eurent le don de mettre Fleuriot dans une épouvantable fureur qu'il exhala en ces mots :

— Oui, les chefs, parlons-en ! Ils s'abritent, ils se cachent, ils se retranchent derrière nous, et pourquoi ? Pistent-ils par hasard que nous allons faire leur jeu ? Qu'ils se détrompent ! La politique d'Israël est immuable, comme doit être immuable l'union de tous les enfants de Sion ; mais que le mauvais exemple ne vienne pas de haut !

Encore une fois, Floots intervint, car il sentait que l'assemblée partageait quelque peu la manière de voir de Fleuriot.

— Voyons, s'écria-t-il, puisque les longues délibérations vous ennuiant et vous fatiguent, parlons peu, mais parlons bien : examinons rapidement quels résultats nous avons déjà obtenus.

Il y a quatre ans seulement, où en étions-nous en France ?

Nous en étions encore à regarder anxieusement aux frontières pour voir si nous pouvions enfin passer, c'est-à-dire qu'aucun de nous, à la lumière du jour, ne pouvait s'avouer Juif.

Et aujourd'hui ? En est-il de même ? Soyez sincères. Nous voilà installés, nous voilà dans la place, une assemblée d'élus de toutes les classes de la société française nous a émancipés ; Louis XVI, descendant de notre ignoble persécuteur Philippe le Bel, est en prison, dans la fameuse tour du Temple, dans cette tour justement où Philippe conçut l'idée du renversement des Templiers, les alliés de nos pères, où Philippe conçut le projet de nous rejeter de ses terres !

Les Juifs n'oublient pas, et à Louis XVI Capet ils ont joint l'Autrichienne, Marie Antoinette la dévergondée, la fille de l'infâme Marie-Thérèse, l'ennemie d'Israël !...

Sang pour sang : Louis sera par nous offert en holocauste aux cendres de Jacques de Molay ! Sang pour sang : l'Autrichienne apaisera de son sang les mânes de Tarah. Nous répondrons aux bûchers d'Espagne par les massacres de France !

Nos pères nous ont dit combien de litres de sang des leurs avaient inondé le sol, nous verserons dix fois plus de sang français ! Mais attendons, patientons, on ne doit rien faire sans réflexion peut-être...

Fleuriot interrompit Cloots avec la plus extrême violence :

— Frère, quand tu dis que nos pères ont compté les litres de sang versés par les leurs, tu as raison ! Quand tu dis que nous verserons, en expiation, dix fois plus de sang français, tu as raison ! Mais quand tu nous incites à la patience, quand tu nous

prêches la réflexion, tu as tort ; il nous faut du sang, et tout à l'heure, entends-tu bien!...

— Tu es fou ! dit Cloots, patience donc ! Aies au moins la vertu de notre race !... Alors Peyrera, l'inséparable de Marat, se leva et dit : Fleuriot a raison ! Il nous faut du sang et tout de suite, c'est l'avis de Marat !...

— Peuh ! Marat ! fit Falk dédaigneux, se levant pour parler.

— Oui Marat, reprit encore Peyrera, Marat notre frère, Marat le descendant direct de la célèbre, de la bien-aimée Emouna ! Ne sais-tu pas que lui seul devrait être notre chef incontesté ! Lui seul est digne d'être le Schilo, le grand maître, le roi de Jérusalem reconstituée, le chef d'Israël rénové ? Le sais-tu, Falk?...

— Israël n'a pas besoin d'être rénové ; la race est immuable, indestructible ! Tu parles comme un sale Français, comme un tout petit tribun à notre solde, cria Sauter, hideux personnage semblant mériter de tous points son nom d'ivrogne et exhalant sa rage d'Allemand contre la patrie française qui lui avait ouvert son sein.

La discussion allait s'envenimer, lorsqu'un personnage entra, donnant raison au proverbe : « Quand on parle du loup il est derrière le buisson. »

Le nouveau venu était en effet Marat ! Enfin !...

Lentement, l'homme déjà trop célèbre promena comme un regard dédaigneux sur la petite assemblée ; sans presque répondre aux marques d'affectueux respect qu'on lui prodiguait — les uns par crainte, les autres par admiration et sympathie — il alla s'asseoir dans un coin obscur de la salle, avec Peyrera.

Les conversations avaient cessé, le plus absolu silence régnait maintenant ; Marat écoutait son inséparable, écrivait, hochait la tête. Bientôt il se leva, demanda à la ronde si personne n'avait quelque dénonciation importante à lui faire, touchant quelque ignoble aristocrate.

— Citoyen, nous voulons l'interroger, dit Saufer, le Juif allemand.

— Sur quoi ?

— Nous trouvons que nos chefs ne vont pas assez vite en besogne.

— Sois tranquille, j'ai pensé aux hécatombes futures ; deux cent cinquante mille Français, nobles, prêtres, artisans-, enfants ou vieillards, mères ou amants, porteront bientôt leur tête à couper au bourreau ! Nous les rappellerons ainsi à la pudeur.

Et, sur cette promesse, l'Ami du peuple, Marat, sortit comme il était entré, impudent et dédaigneux, suivi de Peyrera et de quelques autres.

— Voilà notre Chef! Rugit Falk, voilà le chef que nous nous sommes donnés, imbéciles !...

— Bah ! Attendons, puisqu'il nous promet du sang ! fit Saufer.

— Écoutez, reprit Falk, je vais vous donner mon avis.

— Donne-le, donne-le, cria-t-on de tous côtés ! Donne-le, frère !

Falk se recueillit un instant, puis très grave, comme vaticinant, il dit :

— Ceux qui sont chargés des intérêts suprêmes des enfants d'Israël obéissent eu aveugles à des traditions qui s'écartent de la véritable, de la tradition de race ; ils oublient que leur politique à une date, alors que la nôtre, ou plutôt que celle de tous les vrais fils de Sion n'en a point.

— Arrive au fait ! Tu blasphèmes ! lui cria-t-on ;

Puisque ce soir, reprit-il, vous êtes impatients, j'arrive au fait; mais cette pétulance, celle morbidesse ne me dit rien qui vaille; tant pis, et voilà ce que je voulais vous dire;

Ne nous arrêtons pas si longtemps à considérer Marat comme notre chef ; cessent de faire accomplir la besogne par un des nôtres, restons dans notre rôle, tenons-nous derrière la toile !

Le Schilo, pour nous, ne doit pas être Marat, mais Robespierre ou Danton ; poussons-les à l'accomplissement de nos desseins, profilons de leurs faits et gestes après les avoir guidés; sur eux retombera l'ignominie, sur nous la gloire !

— C'est une idée, et une excellente idée, clama Cloots ; examinons la plus longuement.

Mais au milieu du bruit Fleuriot s'était levé et sa voix puissante criait, dominait le tumulte ; les massacres de septembre où il avait pris une grande part l'avaient singulièrement mis en goût de sang ; il disait donc à tous :

— Le sang appelle le sang ! Vous savez que dans les prisons d'Orléans il y avait des Français et des royalistes accusés de haute trahison ; on devait les diriger sur Saumur, mais Sauter m'a affirmé qu'on les envoyait à Paris ; demain ils seront à Versailles, allons-y, égorgeons-les, nos hommes marcheront...

— Allons-y! approuva Sauter, toujours prêt pour la sinistre besogne.

Un autre Juif anglais, Louis Lyre, fit la proposition suivante :

— les sections armées sont désorganisées les postes sont abandonnés ; Santerre est débordé; nous pouvons tout entreprendre dans Paris, et, dans cette douce ville, il y a un trésor inestimable, dont partie fut dérobée aux Templiers et au Kadosch Haboab : C'est le garde-meuble, courons-y, rentrons dans nos biens ; du même coup

nous récupérerons le capital et les intérêts, les richesses de la France nous doivent appartenir qu'en pensez-vous?

— Tu parles d'or, fit Delcampo, c'était résolu depuis longtemps ce coup-là !

— Très bien, dit encore Falk, et après cela allons au Temple et faisons payer à Capet la peine de ses crimes, et que l'odieuse Autrichienne partage son sort....

D'autres nous suivront ; mais rappelons-nous qu'il vaut mieux pousser les Français contre les Français et non nous contenter de les suivre, de dépouiller les vainqueurs.... C'est la véritable politique d'Israël que celle-là !

— C'est net, c'est clair, nous savons désormais ce que nous avons à faire, cria Saufer. Allons donner le mot d'ordre aux braves sans-culottes, et attention à la curée, ajouta-t-il.

Cloots, une fois encore, voulut prendre la parole, essayer de les calmer tous de les faire réfléchir pour agir avec prudence et ensemble.

Mais ce fut en vain qu'il leur dit qu'en effet l'accaparement du garde-meuble et la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette étaient approuvés par les chefs sémites, seulement qu'à tout cela il fallait des moments favorables.

Ce fut en vain, car bientôt les plus exaltés, en quelques minutes, eurent décidé de se rendre dans les sections où ils pourraient trouver des hommes prêts à marcher.

Des sections, ils devaient aller à Versailles, puis ils essaieraient de s'emparer du garde-meubles ; puis, toujours conseillant ceux des sections, ils iraient à la Convention réclamer les têtes de Capet et de sa famille...

Le silence se fit, et, tout à coup, le terrible Malard apparut, un bâton en main, et mit tous les conjurés dehors, les couvrant d'injures et proférant contre eux les plus épouvantables menaces.

Bientôt, dans la cour de l'auberge du Soleil D'or, il ne resta plus que Falk et Cloots; celui-ci très humble s'avança vers Malard qui donnait, avant de s'aller coucher, le coup d'œil du maître.

Le Juif avait sans doute une supplique à lui faire. Mais dès les premiers mots, Malard lui coupa la parole, le poussa brusquement vers la porte qu'il referma sur lui ; et oubliant de pousser plus loin son inspection, le terrible hôtelier alla se coucher.

Falk s'était dissimulé de son mieux dans une encoignure ; quand il crut que tout dormait dans l'auberge, il s'avança vers une échelle appuyée contre le mur; il la plaça au-dessous d'une croisée, monta et frappa d'une façon particulière aux vitres...

Longtemps, il resta sans réponse, enfin doucement la fenêtre s'ouvrit...

Falk parla longtemps, et comme il s'apprêtait à franchir la croisée, une main le repoussa violemment ; Guillemine Bruchet venait de se venger, ou plutôt, forte de l'appui de Malard, qu'elle avait entretenu pendant plus d'une heure, tandis que les Juifs discutaient, Guillemine venait de commencer sa vengeance !... Elle lui apprendrait, à ce malandrin, à se moquer d'elle !... à la berner !

Le Juif s'était abattu sur le sol et s'était sans doute gravement blessé, car une mare de sang servait d'oreiller à sa tête; à peine s'il râlait d'un râle misérable qui cessa bientôt même.

Ne le voyant plus bouger, un homme qui, toute la soirée, avait surveillé l'auberge du Soleil d'Or, s'avança alors.

Aux faibles lueurs des étoiles, il reconnut Falk.

Prestement, il le fouilla, lui enlevant seulement quelques papiers et la fameuse médaille d'Emouna...

Puis, l'inconnu avisa l'échelle dont s'était servi Falk, la transporta contre la muraille du dehors, s'assura de sa solidité et avant de monter le premier échelon il murmura :

Décidément je n'ai pas perdu ma soirée ; j'ai maintenant la certitude que c'est bien dans cette maison qu'est la fille de Bruchet ; je sais que c'est ici qu'ils se rassemblent et je suis enchanté de savoir que ce brave Falk, il y a quelques minutes seulement, était encore en parfaite santé ; à cet instant c'est une autre affaire; ma foi, tant pis pour lui ! Je dois avoir sur moi — les lui ayant soustraits—quelques papiers qui me serviront réellement je n'ai pas gaspillé ma soirée.

Sans perdre de temps cependant, l'inconnu gagna le faite du mur ; tira à lui l'échelle, regarda longuement dans la rue et satisfait du calme régnant partout, il s'apprêta à descendre tranquillement, sans avoir besoin de risquer un saut de trois mètres, car il avait disposé l'échelle contre le mur du côté de la rue.

Comme il avait descendu deux échelons, il se ravisa : il ne pouvait pas laisser, quand même, mourir ainsi ce gueux de Falk?

Sous l'empire de cette idée, il arracha deux pierres au mur et les lança avec force dans des vitres de l'auberge. Aussitôt, un homme apparut à la fenêtre, réveillé par le bruit des carreaux brisés.

— Vous avez un cadavre dans la cour, lui cria l'inconnu, en face de vous !

Et sans plus tarder, il se laissa glisser le long de l'échelle et prit sa course sans regarder derrière lui, pensant à part soi qu'il avait largement fait son devoir; d'autant plus qu'il avait un terrible compte à régler avec le Juif.

Seulement, il lui eût répugné de frapper un homme déjà blessé; et encore, l'inconnu croyait que l'heure de la reddition des comptes n'avait peut-être pas sonné; il n'était pas le seul à demander à Falk compte de certains actes de sa vie... On se rassemblerait quelque jour en cour martiale et on jugerait le coupable... ou ferait voir à cet ignominieux Falk que d'autres que lui étaient puissants, que certains crimes appelaient une vengeance.

II

Découvertes de Patéroux

Deux jours seulement après l'accident survenu au Juif Falk, comme le soir tombait, un homme, vêtu en roulier, s'attablait dans la petite salle de l'auberge du Soleil d'Or.

Le roulier, en voyant Malard s'approcher pour le servir, eut comme un geste de mécontentement, de déception ; il eût sans doute préféré que ce fût Guillemine qui lui apportât ce qu'il désirait manger, car il ne commanda pour l'instant qu'un verre à boire et une croûte à casser.

Malard qui aimait peu les gens sobres ne se hâta pas ; et comme Guillemine sa servante passait, il lui dit assez haut pour que le roulier l'entendit :

— Quand tu auras le temps, tu serviras à l'homme, assis dans le fond de la salle, un verre de vin et un morceau de pain.

Et il ajouta encore obéissant à son besoin de toujours crier, de toujours gourmander : — Allons, dépêchons-nous, tout ça devrait être servi déjà ; ne va pas croire qu'avec moi il faille paresser !

Guillemine ayant regardé son maître d'une façon voulant dire : « Ah ! Ça, qu'avez-vous encore à crier? » Malard accentua ;

— Du leste ! Que je te dis, et ne fais pas tes yeux en coulisses, ça ne prend pas !

Bientôt la servante revint, regarda dans la salle et se rappela l'homme à servir ; mais elle avait totalement oublié ce qu'il avait demandé ; elle se dirigea donc vers lui.

À peine Malard avait-il eu tourné les talons, que le roulier s'était miré dans un petit morceau de glace qu'il avait tirés de sa blouse, et il s'était dit :

— Bast elle ne me reconnaîtra pas mon déguisement est réussi. Je peux las laisser venir, attention à ma voix seulement ! »

Guillemine regardait l'homme, il lui semblait l'avoir vu quelque part, il y avait quelque temps peut-être, et puis où ! En quelle circonstance ? Elle ne savait exactement, puis il était certain que si elle l'avait vu, il avait quelque peu changé ; elle se disait encore qu'elle devait le connaître assurément-, son air général lui revenait, elle avait vu quelque part ces gestes, cette façon de se tenir, celle stature.

Que lui faisait, après tout ? Elle demanda donc :

— Que vous faut-il, citoyen ? Il y a tellement de monde à servir qu'on oublie de l'un à l'autre...

Le routier ayant commandé un repas plantureux, Guillemine s'étant souvenue soudain des ordres de Malard, ne put s'empêcher de dire, laissant percer son étonnement :

— Mais je croyais que vous aviez demandé seulement un verre de vin et un morceau de pain, citoyen? Je me trompais donc bien ?

— J'ai réfléchi depuis; et, pour tout vous dire, j'attendais que ce soit vous qui me serviez et non l'aubergiste; sa tête ne me revient pas ; je préfère la vôtre... sans hésitation, croyez-le bien.

— Vous êtes joliment poli et galant pour un roulier, mais ça ne m'explique pas...

— Attendez, je vous explique, si vous y tenez toutefois...

— Dépêchez-vous ; Malard n'est pas commode et il n'aime pas qu'on perde son temps à babiller. Vous comprenez, je ne tiens pas à m'attirer des insultes... Dépêchez-vous...

— Il faudrait cependant que je puisse vous causer longuement.

— N'y comptez pas, c'est impossible. On voit bleu que vous ne connaissez pas mon patron.

— Il le faut, je vous dis, mademoiselle, absolument.

— Mademoiselle? Bien, vrai, vous m'étonnez de plus en plus ; mais attendez que je vous serve, ou que je commence à vous servir, car Malard...

— Il vous fait donc bien peur, cet homme-là? Pour un peu, vous trembleriez.

— Peur? Non ; mais il crie toujours et vous comprendrez sans peine qu'on évite d'être en faute.

Ce disant, Guillemine sourit étrangement, douloureusement, ses regards semblèrent se porter loin, au-delà des murs, bien loin au-delà de Paris, vers l'Auvergne, vers Pontgibaud; une rapide pensée s'en fut vers les lieux chéris, où doucement et rudement parfois cependant s'écoula son enfance ; la silhouette de Maximilien Bruchet passa devant ses yeux... et aussi celle de la Bounicand.

Ah silhouettes chéries et bien-aimées que l'absence rendait encore plus chères et bien-aimées...

À cette évocation singulière et presque déplacée en la circonstance, Guillemine sentit une larme lui monter aux yeux ; elle se retira vivement, se mit à courir, comme pour servir plus vite le roulier; mais en réalité pour essuyer la larme qui menaçait de rouler à terre...

L'homme n'avait pas perdu un seul des mouvements de la servante et il pensa :

— Pauvre Guillemine, pauvre enfant ! Combien donnerait-elle pour sortir du gouffre; quelle reconnaissance elle aurait à celui qui la conduirait vers le ciel bleu de là-bas! Quelle effusion de gratitude elle montrerait à celui qui lui dirait : Voilà où tu es née, reconnais ces champs, ces arbres, ce ciel !

Enfin, peut-être serai-je cet homme, si tout réussit — tout, comme ce mot est effrayant — ma foi tant mieux ! Ça me ferait plaisir de voir quelqu'un me remercier dans un sourire...

Déjà Guillemine revenait légère et presque enjouée.

— Vous savez, dit-elle, si vous avez à me causer, dépêchez-vous un peu, Malard est en train de soigner les bestiaux nous avons bien cinq minutes de répit.

— Cinq minutes ? Il me faudrait plus longtemps que cela.

— Vous êtes extraordinaire ; et d'abord, que me voulez-vous, qu'avez-vous à me conter ? Retenez bien que je n'entends pas que vous me retardiez, que vous me reteniez pour me dire des choses folles, ah! Ça, non, par exemple, j'en suis revenue, mais dépêchez-vous.

— Soit ! n'ayez crainte, je n'ai guère l'esprit à vous conter fleurette, bien que vous en soyez digne de tous points ; mais pour aujourd'hui, nous avons à parler sérieusement.

— Écoutez, ne me dites pas cela, car je m'en vais, rien ne me déplairait au tant que de parler sérieusement, du sérieux et des balivernes du cœur, j'en ai assez ! Mais encore dépêchez-vous.

— Voulez-vous me promettre de venir ce soir, cette nuit, au rendez-vous que je vais vous fixer? Guillemine regarda l'homme et se demanda s'il n'était pas fou.

— Voulez-vous? répéta-t-il, scandant ses paroles.

— Citoyen, vous vous moquez? Comment, vous commencez par me demander si je voudrais vous promettre d'aller à un rendez-vous que vous me fixeriez? Au moins auriez-vous dû me dire quel était l'objet de ce rendez-vous. Vous êtes étrange, oui, vraiment !

— Je vous l'ai dit, il faut que je vous cause, longuement, sérieusement.

— L'explication n'est pas suffisante, ne vous en rendez-vous pas compte?

Le roulier chercha ; quelle explication allait-il donner? Il devait agir avec prudence, ne pas faire comme tout à l'heure, se trahir, trahir sa personnalité, avant qu'il n'en soit temps...

Cependant, Guillemine l'examinait. Décidément, se disait-elle, je connais cet homme, je l'ai vu souvent même; mais une fois encore, où donc et quand l'ai-je vu?

L'homme était résolu; d'un coup de main, il releva son chapeau, baissa le col de la veste qu'il portait sous sa blouse et dit de sa voix naturelle ;

— Me reconnaissez-vous?

Guillemine s'accrocha à un buffet qui était proche ; elle murmura ;

— Vous, Jean, vous, Patéroux? Ah! Mon Dieu! Qu'y a-t-il donc?

Ce disant, elle se sentait humiliée, humiliée que Patéroux, l'intendant de Montcognol, Patéroux qui connaissait Maximilien Bruchet, qui l'avait connue, elle, pour ainsi dire dans sa splendeur, l'ait vue à Paris, dans son humble condition de servante, au Soleil d'Or, servante rudoyée !...

Elle était humiliée et furieuse! Que lui voulait-il? Était-ce pour insulter à son malheur qu'il était venu la trouver jusqu'au Soleil d'Orl

Non, sans doute, puisque tout d'abord il lui avait dit qu'il avait à lui causer sérieusement, longuement, qu'il lui avait demandé un rendez-vous!

Mais quand même, sa colère subsistait, elle lui en voulait mortellement déjà, comme une femme blessée dans son orgueil...

Patéroux, car c'était bien lui, le comprit, essaya de dissiper les craintes de la jeune fille, essaya de mettre un peu de baume sur son amour-propre blessé et y réussit, d'ailleurs, au-delà de toute espérance, car Guillemine, le premier moment de fureur passé, était heureuse de retrouver, dans cet immense désert qu'était Paris pour elle, quelqu'un qu'elle connût, à qui peut-être elle pourrait conter ses chagrins, ses peines et peut-être en être soulagée.

Tout à l'heure elle avait pensé au pays natal et aux êtres chéris qu'elle y avait laissés — pour être reine lui avait dit Falk — en somme n'était-ce pas une légère compensation de retrouver un homme qui lui parlerait peut-être des parents chéris...

Certes pour elle — d'ailleurs elle le pressentait, le savait — Patéroux était le seul qui ne tirerait pas parti, soit pour plaisanter, soit pour toute chose, de la situation où il l'avait vue ; elle le savait bon, généreux ; tout le monde le disait là-bas dans le pays, aux alentours de Pontgibaud ; Bruchet lui-même lui avait voué une sorte de culte respectueux, ne lui trouvait qu'un seul défaut, celui trop d'être bon.

Toutes ces choses rapidement évoquées dans son esprit la prédisposèrent donc bien en faveur de l'intendant.

En principe, Guillemine avait consenti au rendez-vous, après que Patéroux lui eut juré sur la madone d'Orcival, que ce serait en tout bien tout honneur ; seulement, il restait à fixer l'endroit de ce rendez-vous.

Patéroux eût désiré que, tout le monde étant couché au Soleil d'Or, elle s'en vînt le rejoindre dans la rue d'où ils gagneraient un lieu sûr.

Guillemine lui objectait les dangers que présentait, pour elle, pareille équipée; et, tout en causant, presque amicalement, en discutant, un gros quart d'heure s'était écoulé; Malard, le terrible patron, les surprit dans leur conversation et, de nouveau, il se mit à crier à en faire trembler la salle.

Pour la première fois, la servante ne fut pas le moins du monde émue ou apeurée.

Elle espérait, sans se rendre compte du pourquoi, qu'il allait lui advenir quelque chose de très heureux; sa vie, croyait elle, allait s'ensoleiller un peu ; dans son âme de fille du peuple chantait une sorte d'hymne à la louange du dévouement, des beaux et grandioses sacrifices ; il lui semblait à elle, pauvre servante, qu'ou lui arrachait son tablier, sa marque et quelque sorte infamante.

Il parut à Guillemine, qu'on la poussait vers l'inconnu, vers un idéal lui étant révélé tout à coup, un idéal, un but ultime qu'elle entrevoyait à travers des rayons lumineux, des jeux d'ombre et de brouillard, des miroitements soudains de soleil, et aussi des éclairs rapides et sinistres, des traînées de sang, et cela seul parce que Patéroux lui avait demandé un rendez-vous, lui avait parlé de choses graves et mystérieuses...

Malard, par ses vitupérations, la rappela néanmoins à la réalité :

— Que fais-tu là? Mais dis-le-moi donc? Crois-tu que je vais longtemps nourrir une paresseuse de ton espèce? Mais je vais te flanquer dehors...

— Maître, ce roulier me demandait si vous pouviez lui trouver un endroit où le faire coucher. Et que lui as-tu répondu, dis voir un peu ? Tu as dû commettre quelque sottise dans ta réponse...

— Que tout était pris, tout, tout ; et c'est la stricte vérité.

— C'est ça, je te félicite, et à l'écurie, il n'y a donc pas de place ?

Guillemine n'était pas embarrassée pour si peu; soudain, une inspiration lui était venue; elle avait pris un parti, elle répliqua donc, tandis que Patéroux la regardait, émerveillé de l'esprit d'à propos de la fille de Maximilien :

— Je l'ai proposée, l'écurie, mais le citoyen est fatigué, il désire un lit.

— Eh bien! Donne-lui le tien, fit l'aubergiste, content de sa réplique.

— Suivez-moi, l'homme, dit Guillemine tout simplement.

Patéroux régla sa dépense, paya sa nuitée, de façon à bien disposer Malard, et suivit la servante.

Aussitôt seule avec lui, Guillemine lui dit :

— Mon brave monsieur Patéroux, à la guerre comme à la guerre; je vous cède ma chambre; ce n'est pas la chambre d'une princesse, allez; seulement, c'était le meilleur moyen de pouvoir vous causer, je crois.

— Je ne vous comprends pas très bien, quoique j'estime les femmes fort habiles.

— Voilà, vous allez y être tout de suite : Malard, dans une demi-heure, ne pensera d'abord plus à vous; d'ailleurs, y penserait-il qu'il ne s'en inquiéterait pas, il m'ordonnerait tout simplement d'aller coucher où je voudrais, même à la belle étoile; car c'est un brave homme, assurément, mais il est près de ses intérêts, il ne faut pas lui en vouloir pour cela, n'est-ce pas ?

Tout cela ne prouvait grand-chose, pensa Patéroux; il le dit d'ailleurs à Guillemine qui, en effet, reconnut avoir agi sans trop savoir où elle allait; néanmoins, elle répliqua :

— Je préfère que le rendez-vous que vous avez sollicité, pour un motif important, je n'en doute pas, et, en tout bien tout honneur, rappelez-vous que vous l'avez juré, je préfère que ce rendez-vous ait lieu ici; laissez-moi faire, Malard aime le bon vin, je le pousserai un peu à la consommation vers la fin de la journée — ce qui n'est pas un crime — et il dormira à poings fermés, je vous le jure, alors nous trouverons peut-être le moyen de causer... Qu'en dites-vous? Voyons, vous m'approuvez, bien que j'ai agi d'abord sans trop savoir?... Et je ne commettrai pas un crime en faisant griser Malard!

— Certainement non; et puis je vous assure que le motif excuse largement la faute, si on devait considérer cela comme une faute.

— Bien, laissez-moi donc faire, ne bougez pas ; en un mot reposez-vous complètement sur moi, nous nous reverrons avant le jour.

Quand Guillemine fut partie, Jean Patéroux se prit à réfléchir longuement. Certes les circonstances étaient graves.

La révolution commencée par le fait en 1789, durait depuis trois ans et, semblait-il, devait tourner à bref délai au soulèvement général de tous contre tout, de tout contre tous ; naturellement, le pavé des rues avait déjà été ensanglanté et le sang

n'avait seulement pas coulé sur la chaussée, les murs des prisons en avaient été rougis.

Ce n'était rien encore, car du fond de souterrains inconnus, de caves empestées, sortait un cri de mort.

Un homme passait son temps à dire et à écrire que plus de deux cent mille têtes devaient tomber sous le fer du bourreau pour émanciper le peuple français, pour rendre féconde la vieille terre de France épuisée, improductive.

Un homme — quel était-il ? Tyran ou sauveur ? Fou ou philosophe ? — prêchant la discorde, la haine d'où devaient, assurait-il, naître la paix et l'universel amour.

Un homme prêchait la dénonciation, semait la méfiance de tous pour tous ; dénonciation et méfiance dont devait naître la liberté, la divine liberté.

Quel était-il ? Fils de France, descendant de philosophes ayant longuement médité sur le bonheur théorique ? Ou bien petit-fils de magistrats connaissant à fond, par une longue et minutieuse étude, le cœur humain ; connaissant l'état d'âme général de tout le peuple, depuis la noblesse jusqu'au tiers état, en passant par le clergé.

Ou bien encore, la longue chaîne de son ascendance comptait-elle de valeureux guerriers qui, de générations en générations, avaient avec méthode et esprit de justice élaboré tout un plan de nouvelle organisation, une organisation militaire devant régénérer la nation tout entière; apporter par une discipline sévère, une loi de fer, une nouvelle vigueur dans tout le mécanisme affaibli du corps d'un grand peuple.

Nullement !

Cet homme était un homme, une individualité; ses principes il les tenait de lui-même, ils lui venaient simplement comme par enchantement, comme les vomissements viennent aux chiens trop gorgés.

Ayant un jour trouvé une cruauté à exercer son âme mauvaise, cruelle, avait rêvé de cette cruauté et son esprit détraqué, dénué de pudeur, avait guidé sa plume, l'avait énoncée; il avait, le lendemain, surenchéri sur sa folie de la veille et bientôt dans sa cervelle de fou et de détraqué, était né le germe d'une inconscience allant jusqu'au cynisme.

Il jugea que tout était abus et pourriture dans l'organisme français ; et pour détruire ces abus, pour arrêter cette gangrène, il jugea qu'il fallait d'abord dépouiller la France de ce qui lui servait comme des vêtements, d'ornements.

Il traîna dans la boue tout le clinquant sacerdotal : peu lui importa que depuis dix-sept cents ans des millions de disciples aient vénéré la mémoire du Maître, tous étaient des idiots, des grossiers et des incultes, lui seul était affranchi, lui seul avait l'esprit clairvoyant.

Le pouvoir représenté par la royauté fut par lui décrété d'accusation, parce qu'impuissant ; peu lui importa que les descendants d'un guerrier jugé le plus digne, élevé sur le pavois par ses compagnons, aient peu à peu, d'un castel, fait un fief, d'un fief une province, d'une province un État, d'un État la plus grande puissance de la terre! Ces descendants du guerrier chevelu, aux doux yeux bleus, à la main de fer, au bon cœur, ces rois n'avaient été que des tyrans, des brutes conduisant d'autres brutes.

— Allons donc? — Il le pensait, lui, n'était-ce pas suffisant.

Ces rois furent des impudiques, des lubriques désertant le lit conjugal pour choisir dans le sérail que s'empressaient de leur former des époux bénévoles, des guerriers portant un sabre de bois ou de paille, l'acier étant trop lourd à leurs flancs de mollusques...

Idiotie que ces affirmations? Que non pas! Lui, le pur, un jour, daigna le dire aux foules prosternées à ses pieds pour entendre sa parole, sa parole de vérité!...

Et quand alors cette individualité, ce puissant cerveau, ce dieu, eut dépouillé la France de ses vêtements, il sonda la plaie, il sonda le corps; il vit une purulence, dangereuse à coup sûr si elle n'était pas soignée; pas un instant il songea à faire rougir le fer au feu ardent des enthousiasmes et des sacrifices, non! Toute son attention se porta sur le corps; derrière cette individualité, ce dieu, était la meute de ses chiens, ses chiens qui, accroupis, les yeux luisants, semblaient convoiter ce corps...

Et alors une autre idée — comme d'autres, il en avait plusieurs en un jour — vint à ce dieu, un sourire éclaira ses lèvres, il dit à ses chiens :

— Chiens, mes congénères, je vois vos désirs, vous voudriez que je vous livrasse ce beau corps? Attendez un peu, il a encore trop de vigueur, il se défendrait peut-être, il nous chasserait sans doute d'ici à coups de bâton, attendez un peu, je vais lui persuader qu'une saignée est indispensable.

Et bientôt le souverain médecin qu'était ce prodige appela le porteur de hache, il ordonna :

— D'un seul coup tranche ce bras!... bien ! Maintenant cette cuisse!... et cette autre, et ce bras encore! Très bien !...

Et il chassa le bourreau, et s'adressant à ses chiens ayant déjà les babouines sanglantes, il leur dit :

— Il faut un homme ! Un maître ! Ses chiens répondirent ;

— Que ce soit toi notre maître !

Cet homme, ce génie, ce maître, que était-il ?

Marat !

Marat le représentant direct d'Emouna, le seul possesseur intégral du grand secret régissant la politique d'Israël, le seul qui connût à quoi réellement devait servir le grand mouvement révolutionnaire suscite par les enfants de Sion, dans un but de vengeance autant que de lucre évidemment !

À cette époque Marat était l'homme idolâtré d'une certaine tourbe ; les sanguinaires, les fous, les détraqués qui rugissaient tout le long du jour contre Capet et la tyrannie, qui blasphémaient contre Dieu, avaient fait de cet homme — éternel illogisme ! — leur roi et leur Dieu !

Par contre, dans tous les camps, des hommes, timidement encore, commençaient à dire que peut-être on devrait appliquer à Marat ses fameux principes, dent pour dent, œil pour œil.

Jean Patéroux, qui voulait tout ce que voulait Pierre de Montcognol, son maître, avait justement à causer à Guillemine à ce sujet.

Une conspiration sérieuse s'organisait contre Marat ; Pierre de Montcognol en était un des membres les plus influents et les plus résolus.

Patiemment, sans se décourager jamais, Patéroux avait suivi, sur les désirs de Montcognol, Marat jusque dans ses moindres déplacements, il commençait à connaître toutes les habitudes du fou furieux.

Il avait dû en outre suivre les menées de Falk, de Saufer et de bien d'autres ; un hasard l'avait mis en présence de Guillemine et tout de suite il avait songé que la jeune fille lui donnerait sans doute de précieuses indications pouvant grandement simplifier sa tâche. Pierre de Montcognol, à qui, d'ailleurs, il avait annoncé avoir trouvé la fille de Bruchet, justement dans un endroit où se réunissaient les meneurs Israélites, lui avait conseillé de tout tenter pour amener Guillemine à lui donner des indications.

Patéroux attendit donc avec impatience que Guillemine vînt le retrouver ; enfin il entendit doucement frapper à la porte: c'était elle.

Elle causa d'abord du pays, de ce pays tant aimé, où elle avait été heureuse, qu'elle regrettait tant ; elle narra à Jean comment elle avait été enlevée par l'ignoble Falk ; quelles promesses lui avait faites le bandit, pour la décider à le suivre à Paris ; enfin elle dit tout son dégoût du métier qu'elle traînait, faire la servante rudoyée, surmenée

Certes, naturellement, elle en arrivait aux confidences.

Patéroux en profita donc pour savoir tout ce qui serait utile aux conjurés dont Pierre de Montcognol faisait partie.

Devant le nombre des révélations, considérant leur importance et préjugant que jamais il ne pourrait tout retenir, y étant peu préparé, Patéroux fit promettre à Guillemine de lui accorder de temps en temps quelques moments pendant lesquels on pourrait causer du pays, se rappeler le coin de ciel sous lequel on avait vu le jour ; rien n'était tel pour distraire un peu des amertumes de la vie.

La fille de Bruchet promit de grand cœur.

Elle aussi avait interrogé Pierre, l'avait fait causer de « là-bas », de Bruchet, de Germaine ; elle avait appris avec plaisir bien des choses ; d'autres, par exemple, avaient empli son cœur d'amertume et d'inouïs regrets.

A l'évocation de son père et de sa sœur, elle avait pleuré abondamment ; les reverrait-elle jamais ? Les embrasserait-elle une fois encore !

Ah ! Quels menteurs que ceux qui lui avaient juré qu'elle était assez belle, elle, Guillemine Bruchet, pour faire une reine !

Quels méchants ceux qui l'avaient transportée à Paris pour en faire une servante et une espionne ; mais elle en avait assez, de cette vie !

Patéroux allait la quitter pour plus vite porter quelques bonnes nouvelles à Pierre de Montcognol, lorsque Guillemine lui prenant la main, le regarda bien en face et lui dit :

— Voudriez-vous vous charger de me reconduire à Pontgibaud ?

— Si cela pouvait vous faire bien, bien plaisir, je pourrais essayer ; mais auparavant. il faut que j'en parle, vous comprenez, à mon maître qui a souvent besoin de moi.

— Quel est donc votre maître ? Patéroux sembla froissé de cette question, il répondit presque brusquement :

— Quand je dis mon maître, je parle de M. Pierre de Montcognol, je n'aurai jamais que lui, comme maître !

— il est à Paris votre maître ?

— Oui depuis près d'un an déjà, il est parti de là-bas après sa guérison, vous savez bien que...

— Je sais que M. de Trimoulet l'avait blessé.

— Le frère de Trimoulet, Guillemine, est aussi à Paris.

— Ah! fit étrangement Guillemine; elle ajouta presque timidement : Vous savez où il reste ?

— Oui, j'ai à le surveiller, celui-ci encore.

Guillemine parut plus étonnée que tout à l'heure, un léger mécontentement se lisait même sur son visage.

Patéroux vit clairement que non seulement il avait fait une bétise en dévoilant qu'il avait quelqu'un à surveiller, mais qu'il avait, une fois encore, froissé la jeune fille.

En somme, ce n'était pas sa faute ; il était un déplorable conspirateur et ne savait pas assez cacher ce qu'il pensait, il ne le cachait même pas du tout; certes, il avait eu un moment d'oubli regrettable, il eût dû se rappeler qu'autrefois, Guillemine, disait-on en Auvergne, avait eu une faiblesse pour de Trimoulet ; cette question qu'elle posa d'une voix étrange à Patéroux en était la preuve.

— Savez-vous si je pourrai voir M. Guillaume?

Patéroux, pour ne rien compromettre, pour effacer le mauvais chagrin qu'involontairement il avait fait à la jeune fille qui venait de lui donner de si précieuses indications, répondit :

— Ma foi oui ! Et si même vous y tenez, je peux, je pourrai vous conduire près de lui. Guillemine sentant toute sa passion se réveiller pour de Trimoulet, faillit sauter au cou de Patéroux et l'embrasser pour cette bonne parole ; mais un coup discret frappé à la porte de l'auberge l'en empêcha.

Qui était là ? Savoir ? se demandait Guillemine.

— Voulez-vous que nous allions voir ? fit Pierre.

— Ah ! Vous me feriez plaisir, car Malard que j'ai trop fait boire dort ses pleines oreilles, le malheureux !

Patéroux descendit, car la servante avait peur ; il remonta bientôt en disant :

— C'est un citoyen quelconque qui veut parler à l'homme à la jambe cassée.

— Ah ! oui, à Falk, fit Guillemine soudain, comme fâchée.

— Vous le connaissez ? dit Patéroux naïvement.

— Comment vous me demandez si je le connais? Ah! Certes...

— Hélas ! C'est vrai, j'avais oublié ; pardonnez-moi, mademoiselle.

— Ne parlons plus de ça, voyez-vous, ça me tourne le cœur; mais que lui avez vous répondu ?

— Qu'on allait voir si la jambe cassée voulait le recevoir.

— Bon, et vous allez lui dire que non, bien entendu.

— Au contraire, je l'introduirai, si vous voulez bien me le permettre.

— Y pensez-vous, et que dirait Malard? Il me mettrait à la porte certainement.

— Non, voulez-vous seulement me laisser faire?

Guillemine hésitait. Patéroux la décida

Quand le visiteur nocturne — qui n'était autre que Saufer l'ivrogne — eut été introduit près de Falk — l'homme à la jambe cassée — Patéroux, ayant son idée, demanda à Guillemine si, d'une manière ou d'une autre, il ne pourrait pas se placer de façon à entendre ce qui allait se dire entre les deux compères.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la jeune fille, venez. Falk est justement dans une chambre prêtant aux observations les plus indiscretes.

Pour remercier Guillemine, Patéroux lui dit :

— Eh bien, quand voulez-vous que je vous mène chez M. Guillaume de Trimoulet ? — Pas la nuit prochaine, mais l'autre, si vous voulez bien, et merci d'avance.

Patéroux était à son poste d'observation ; décidément, c'était parfait. Falk avait rallumé ou fait rallumer par Saufer une petite lampe éclairant maintenant faiblement la pièce ; les deux complices se croyaient tellement en sureté qu'ils causaient à mi-voix assez distinctement ; Saufer disait :

— Vous avez perdu, mon brave, à vous casser si malencontreusement la jambe ; les jours qui viennent de se passer ont été féconds en joie et en argent, vous allez en juger; mais ne vous remuez donc pas ainsi, il faut que vous guérissiez, savez-vous; on a besoin de vous, tenez-vous donc tranquille.

— C'est plus fort que moi, répondit Falk, je souffre le martyr pour deux raisons ; d'abord parce que ma jambe me fait un mal horrible, et ensuite parce que je regrette de ne pouvoir suivre mes frères que par mes vœux dans leurs actions. !

Puis, d'un trait, sans s'arrêter, Saufer raconta la magnifique exécution à laquelle il avait pu assister et prendre part, des prisonniers d'Orléans exécution ayant eu lieu

à Versailles; il ajouta qu'une fois ces prisonniers mis à mort, on avait pu courir aux prisons de Versailles et y renouveler les massacres des journées précédentes à Paris.

Patéroux entendant l'ignoble Saufer raconter cyniquement tout cela, eut en vie d'aller l'étrangler mais il se contint, car il entendait à chaque instant citer des noms qui lui étaient d'autant plus familiers qu'il avait mission expresse de les surveiller, que déjà il connaissait d'assez belles choses sur leur compte.

En réalité il avait mis cette fois la main sur les principaux criminels, il était dans l'antre des complots !

Ce terrible Falk était comme le chef occulte de la révolution ; il ne payait point de sa personne, mais n'en dirigeait que mieux les odieuses choses qui se passaient et dont lui Patéroux était incapable de deviner le pourquoi !

Cependant il eut comme une vague compréhension de la réalité, il pensa que de puissante «excitateurs avaient un autre but que le renversement de la royauté; les paroles qu'il entendit ensuite lui prouvèrent qu'il se pourrait qu'un jour ses soupçons soient confirmés.

Après quelques instants de silence, Saufer poursuivit, en effet, ses confidences par le récit détaillé du vol du garde-meuble accompli par sa bande avec un brio remarquable

Falk interrogea :

— Tout s'est-il pour cela passé comme il avait été convenu entre Delcampo, Lyre, Trenel, Dacosta, Rouf, Homnberque et Salomon?

— Tout s'est parfaitement passé, et ta part t'attend.

Patéroux ouvrit plus attentivement encore les oreilles.

— Bien, dit Falk, tu sais où je veux que cela soit transporté ?

— Oui, dans le château des Trimoulet, la bas, près du couvent de Port-Sainte Marie, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela, seulement tu peux d'abord les mettre en sûreté ailleurs.

— C'est ce que j'ai fait, de ma propre initiative.

Ce disant, comme par un excès de précaution, comme si un instinct leur eût révélé la présence d'un ennemi, Falk et Saufer parlèrent quelques instants dans une langue à laquelle Patéroux ne comprit goutte.

Maintenant, Saufer allait partir. Falk fit un signe.

L'autre s'approcha

— Écoute, dit Falk, il nous faudrait, c'est-à-dire il faudrait, puisque je ne le puis, moi, de quelques jours, surveiller ma Guillemine, je crains...

Patéroux n'en put comprendre davantage; une fois encore, les deux bandits s'entretenaient dans une langue étrangère.

En somme, il en savait assez ; il n'avait pas perdu son temps, le brave; et M. Pierre de Montcognol serait difficile s'il n'était pas content de ce qu'il allait lui rapporter.

Avant de partir, il avertit Guillemine de se tenir sur ses gardes, lui affirmant à nouveau qu'il était à sa disposition si jamais elle avait besoin de lui.

Rendez-vous fut pris entre eux ainsi qu'il avait d'abord été convenu, et, comme Saufer avait enfin passé la porte, Patéroux lui emboîta joyeusement le pas, tout en se dissimulant de son mieux...

III

Mutuelles hésitations

Pierre de Montcognol, ce 7 septembre 1792, venait de recevoir cette lettre de sa sœur Henriette; cette pauvre lettre, dans sa simplicité, à cause de sa simplicité, le remua profondément ;

« Frère bien-aimé, »

« Comme voilà longtemps que nous n'avons plus eu un tout petit mot de vous ! »

« Si vous saviez cependant comme le temps nous paraît long de ne plus savoir ce que vous faites !

« Des bruits de plus en plus sinistres circulent ici et nous font craindre pour vous ; oh quelles horreurs on raconte, nous en tremblons ! Je ne veux pas les rapporter, car, dois-je vous le dire, moi votre sœur, je tremble en y pensant seulement. »

« Cependant, frère chéri, n'allez pas trop vous alarmer, car si nous avons peur, c'est de penser que peut-être vous courez des dangers ; votre bouillant caractère où va-t-il vous conduire ? Sur le point de faire quelque chose, souvenez-vous de nous ici, de votre sœur, de notre pauvre Blanche, que vous avez laissées bien tristes, allez, méchant frère ! »

« Cependant, ai-je dit, tranquillisez-vous sur notre sort ; Tournel, bien que ne remplaçant pas tout à fait Patéroux, nous est tout dévoué et s'efforce de nous satisfaire ; Bruchet, l'ancien intendant du comte des Chambons, est le grand chef des révolutionnaires ici ; il m'a envoyé dernièrement sa fille, la « Bounicand », pour me tranquilliser. »

« Cette pauvre jeune fille que vous avez sauvée de la mort, est restée estropiée, vous savez à la suite de quels incidents ; sa vue m'a étrangement remuée; oh! La pauvre fille, moi qui me la représentais comme un monstre, à cause de sa conduite, quel cœur elle semble. À voir, quelle bonté ! »

« Elle m'a juré qu'elle veillait sur moi, mais m'a recommandé de me défier de Blanche et de Tarcy qui a acheté les propriétés de Trimoulet. Pourquoi me défier ? »

« C'est l'éternel refrain ici : Défiez-vous de Blanche ! » mais pourquoi donc, pour quoi me défier de celle que je regarde comme ma sœur, qui est bonne pour moi ; qui m'aime peut-être plus que je ne l'aime ; qui me gâte davantage que je ne la gâte ! »

« Mon frère, que n'êtes-vous ici, que n'êtes-vous le mari de Blanche de Trimoulet! Comme elle vous aime, comme elle doit penser à vous, comme souvent elle va s'isoler dans la petite tonnelle du fond du bosquet où je lui ai dit que vous alliez lire et rêvera lire ce vilain livre, frère, qui vous faisait parler comme parlent, m'affirme-t-on, ceux qui ont enfermé le roi en prison. »

« Ce livre, peut-être le lisez-vous encore ! peut-être ensuite vous fait-il affreusement parler de choses que je ne comprenais pas très bien, mais qui me faisaient mal à entendre ! Pensez à notre pauvre mère, mon frère et réfléchissez bien ; eût-elle approuvé tout cela ? »

« Mais je suis sotte, je vous donne des conseils, à vous, mon Pierre, qui êtes fait pour être écouté et obéi ! Que c'est vilain à moi, mais je vous aime tant ! »

« Rêvez-vous encore ce que vous rêviez sous la tonnelle ? Sans doute ! Dans ces moments, que vous faisiez solitaires, vous évoquiez la pensée de votre fiancée, de votre Blanche ? Eh bien, rêvez encore comme autrefois, elle vous aime, j'en suis certaine, je vous le jure, et que c'est méchant à vous de ne pas vouloir qu'elle vous écrive ! »

« A son souvenir joignez le mien, celui de votre petite sœurlette qui vous embrasse affectueusement de tout cœur pour elle et pour Blanche aussi. »

« Grondez-moi, frère chéri, mais votre pauvre fiancée m'a tant suppliée de vous envoyer son baiser que je subirai avec joie les reproches que vous me ferez à ce sujet... D'ailleurs, vous ne m'en ferez point, vous l'accepterez ce baiser, et vous m'en enverrez en retour, pour les lui transmettre, nombreux et tendres... »

« Je suis votre sœur chérie, »

« Henriette. »

Combien de choses elle évoquait cette missive, ayant mis douze longs jours pour venir d'Auvergne jusqu'à Pierre

De Montcognol avait lu, il se perdait, se perdait dans un rêve; il rêvait en effet ce qu'autrefois il avait rêvé sous la tonnelle; il associait à la pensée de Blanche, sa malheureuse fiancée, le souvenir de sa sœurlette bien-aimée, de son Henriette.

Patéroux entra à ce moment, il avait l'air satisfait, joyeux; l'expression de sa figure contrastait singulièrement avec celle de son maître.

Pierre de Montcognol, on l'a vu, était nourri de la lecture des philosophes; son esprit, porté à la rêverie autant qu'au travail et à l'étude, avait bientôt acquis un bagage considérable des meilleures entre les opinions émises par les grands

doctrinaires; et selon la méthode lui étant chère, il avait choisi encore parmi ces meilleures d'entre les opinions et s'en était fait l'assise de ses principes.

Au fond, il eût aimé philosopher et rien que philosopher.

Dédaigneux des petites intrigues, il avait pris en horreur un monde, une politique qui n'étaient que de surface, dont le fond était obscur, mal défini, sinon fangeux ;

Plus rien de chevaleresque, plus rien des grands pactes, des grandes alliances, des projets gigantesques longuement mûris, lentement menés à bonne fin.

Une agitation de surface, un éclat de commande, le mauvais exemple venant parfois de très haut, des .appétits néfastes, des révoltes sourdes autant que peu fondées, voilà ce qu'il avait vu, voilà ce qui se passait.

Le début de la Révolution l'avait frappé cependant. Il n'avait point comme tant d'autres, cru à une quelconque et peu dangereuse Jacquerie.

Pour son esprit habitué à réfléchir, le mouvement qui ne faisait qu'onduler encore s'accentuerait certainement et bientôt déferlerait furieusement.

Sa fatale querelle avec Louis de Trimoulet avait quelques temps déconcerté Pierre de Montcognol, même pendant sa convalescence; il avait senti comme un vide dans son cerveau, un voile en quelque sorte, un nuage, un, poids l'empêchant de voir au fond de sa propre intelligence ; peu à peu, il s'était ressaisi, il avait pensé, réfléchi.

Mais ce qui devait influencer sur sa vie tout entière avait, été, lorsqu'il était encore au monastère, souffrant de sa blessure, sa conversation avec un vieux Chartreux de Port-Sainte-Marie.

Le religieux qui priait Dieu quotidiennement de lui faire la grâce de mourir avant que n'éclatât le terrible ouragan, avait été frappé du nom de Pierre d'Aryas de Montcognol.

D'Aryas de Montcognol ? Cela lui disait quelque chose ! Il rappela ses souvenirs et fut effrayé. Il demanda à son supérieur Dom Gerle de vouloir bien lui permettre de causer avec le blessé.

Ayant obtenu cette permission, il s'approcha du lit où reposait Pierre toujours un peu faible. Eu apercevant les traits du jeune homme, le Chartreux fut convaincu qu'il avait bien eu face de lui le fils d'un ancien compagnon d'armes. La ressemblance était frappante.

Tout de suite, sans hésitation, le vieux religieux dit à Pierre :

— Mon fils, je voudrais vous entretenir quelques instants; les desseins de la Providence sont mystérieux et bien admirables; en effet, à l'heure marquée là-haut, je n'ai que quelques pas à faire, pour pouvoir vous dire enfin, tant de choses que je craignais d'emporter avec moi dans la tombe... Dieu soit loué!

De Montcognol sembla quelque peu étonné d'un pareil préambule ; il dit néanmoins :

— Parlez, mon père, je vous écoute avec la plus grande attention.

Le Chartreux reprit, après un instant de réflexion :

— Votre vaillant père succomba bien, n'est-ce pas, en défendant l'héroïque Pologne? — En effet, Raoul d'Aryas de Montcognol périt sous les murs de Varsovie.

— C'est bien cela, dit le religieux ; eh bien, écoutez maintenant :

Lorsque votre noble père tomba, mortellement frappé, j'étais à ses côtés, mais fort dangereusement blessé moi-même; car avant d'être chartreux je fus soldat.

Bien que cruellement atteint, je n'avais pas entièrement perdu connaissance ; j'étais dans une sorte de demi-lucidité, comme tout à l'heure d'ailleurs ; Dieu le permettant, j'ai en effet, à cette minute, comme à l'instant fatal, la vision de la chute du vaillant Raoul.

Mais quel qu'en fût mon désir, je ne pus, au moment où il tomba, faire un seul mouvement pour lui porter secours.

J'étais cloué au sol par la faiblesse; je ne pus bouger, bien que je pressentis cependant, avec une grande force, que mon infortuné compagnon avait un secret à confier, avant de mourir.

Ces minutes où l'on combat avec la mort presque triomphante, sont bien étranges, je vous assure : Je vivais à peine, je ne reconnaissais pas le blessé qui râlait près de moi ; et, quand même, je lisais comme dans sa pensée ! Encore un mystère de la grande nature... Mais je reviens à mon sujet.

Tout d'un coup, le seigneur d'Aryas, se dressant dans un effort suprême, put arriver jusqu'à moi ; et voici ce qu'il me confia, en s'arrêtant souvent, en coupant ses phrases, et même ses mots, tellement il était faible, tellement il était près de trépasser

Frère, je suis perdu, je le sens; mais qui que tu sois — et tu dois être brave et loyal puisque je t'ai vu frapper en face — qui que tu sois, je ne te reconnais plus, le trépas voilant mes yeux déjà ; écoute le secret que je te livre, et fais-le parvenir à mon fils, pour qu'il accomplisse ce que j'avais rêvé et ce qui était mon devoir.

Des ennemis puissants menaient la France, le Trône et les plus nobles familles de notre Terre chérie.

Les temps vont s'accomplir ; ils approchent! Ils vont se venger... les misérables!...

Ma famille est particulièrement visée, comme aussi elle a surtout de quoi se défendre

Dis à mon fils de fouiller dans les archives de notre lignée; il y trouvera le secret de sa vie, le secret du devoir qu'il aura à accomplir ; les choses les plus importantes sont dans un coffret ciselé; il découvrira, avec un peu d'attention, la formule pour ouvrir ce coffret.

Dis-lui de ne pas s'adjoindre plus de cinq frères d'armes pour le combat.

Défiez-vous tous des Juifs et des Templiers!...

À cet endroit de son récit, le chartreux s'arrêta un moment ; il continua enfin :

— Que se passa-t-il ensuite ? Je ne sais plus !

À partir de cet instant ma mémoire se brouille.

Je crois bien, cependant, que j'entendis un grand soupir, et je suppose, mon enfant, que dans ce soupir, s'envola l'âme de mon vaillant compagnon...

Mais, je vous l'ai dit, j'étais moi-même blessé et je dus m'évanouir quand votre père expira.

Ma convalescence fut longue : pendant trois ans — bien que mon corps ait rapidement recouvert la santé — mon esprit resta engourdi, mort ; et j'avais complètement, pendant ce temps, oublié la scène que je viens de vous rapporter fidèlement.

Du jour où je fus chartreux — il y a dix ans de cela — je me rappelai, à certains moments, mais comme vaguement, que j'avais en moi un secret terrible !

Quelque chose me disait que j'avais une mission à remplir.

Je repoussai cette idée comme un piège du démon.

Lorsque je vous ai vu ici, blessé à votre tour, soudain, par la permission de Dieu, j'en suis certain, la scène qui se passa sous les murs de Varsovie, m'est revenue en mémoire ; je l'ai vue, je l'ai revécue et alors, j'ai craint de toute mon âme d'emporter mon secret, le secret du glorieux mort, dans l'autre monde...

Non seulement votre visage, votre ressemblance avec mon compagnon, mais votre nom aussi me frappa ; car sans être lié avec Raoul d'Aryas, je savais qu'il était des nôtres, dans la grande et belle lutte...

Quelques jours, je repoussai encore ces souvenirs comme folie, comme tentation du grand orgueilleux.

Cependant, poussé par une voix intérieure, tremblant de mourir sans avoir parlé, sans accomplir la volonté d'un mort, je m'ouvris de mes tourments à notre vénéré prieur; et je lui demandai l'autorisation de vous voir, de vous causer.

Dom Gerle vous a en si grande affection, que, tout de suite, il me conduisit à vous.

Devant Dieu, mon enfant, je vous jure que je viens de dire la vérité ! Que le Seigneur vous éclaire ! Je prierai pour vous, afin que vous accomplissiez la volonté du mort, si la France doit en être plus forte et plus belle!...

Cette conversation avait profondément ému Pierre de Montcognol.

Une fois guéri, ayant regagné son vieux castel, après la pénible scène ayant eu lieu entre Blanche de Trimoulet et lui, il s'était enfermé dans la vieille salle des archives et avait fiévreusement fureté dans les documents formant plusieurs volumineux paquets.

Harassé, énervé, il allait renvoyer ses recherches au lendemain, lorsqu'il sentit, enveloppé dans un très grand parchemin sur lequel étaient figurés des signes plus ou moins cabalistiques, un corps très dur d'un volume assez considérable.

En un clin d'œil, il l'eut dépouillé de son enveloppe, et bientôt il eut entre les mains une sorte de coffret en acier poli, avec cependant, travaillée sur un couvercle, une médaille singulière.

Le coffret était long et large, mais sa hauteur était moindre.

Comment l'ouvrir ?

Après avoir regardé attentivement le parchemin, Pierre crut y voir une écriture dissimulée en effet il ne s'était point trompé et bientôt il eut la clef des mystérieux caractères ; pendant toute la nuit il s'exerça à la déchiffrer et parvint après de nombreux efforts, à ouvrir le coffret d'après les indications du parchemin.

Ce qu'il y trouva ne fit que donner raison aux soupçons qu'il avait eus d'un mouvement devant se prolonger et arriver à un but.

Au milieu de parchemins couverts d'écriture, il trouva une curieuse médaille sur laquelle, d'un côté, était représenté une femme au type sémite ; en exergue était le nom d'Emouna ; de l'autre côté étaient deux dates : 1394 et 1794.

La lecture des documents lui révéla les mystères de la médaille allégorique.

Alors, subitement, Pierre de Montcognol avait eu devant les yeux le mystère* le principe du formidable mouvement qui se dessinait :

Les Juifs n'avaient pu oublier combien était féconde et riche la terre de France.

Ils se souvenaient des années passées sous le ciel tranquille du Paris d'autrefois; ils se souvenaient des immenses richesses enfouies encore dans la maison de Bougodad, et après quatre cents ans, devançant l'heure marquée par la prophétesse Emouna, ils arrivaient, débouchaient de tous les coins, surgissaient; de toutes les frontières pour envelopper dans une même haine, une même vengeance Louis XVI descendant de Philippe-le-Bel et de Charles VI et Marie-Antoinette, la fille de Marie-Thérèse, l'ennemie des Juifs.

Continuant la lecture des documents, Pierre voyait à quels rudes assauts sa famille, a descendance des d'Aryas, avait été en butte, maintes et maintes fois ; il connut par ces vieux papiers quels étaient ses ennemis, quel serait son sort, s'il ne prenait garde.

Il n'avait qu'à partir ; car n'étant rien qu'un pauvre gentilhomme à demi ruiné, il fallait qu'il acquît un nom, se fasse une renommée pour, d'une voix autorisée, combattre l'ennemi commun.

Il fallait qu'il put en repos, loin des orages du cœur, compulsier tous ces documents trouvés dans le coffret.

Il fallait qu'il put encore revoir ceux que Dom Gerle lui avait communiqués.

IL fallait qu'il se remémorât la conversation que lui avait tenue le vieux chartreux.

On a vu qu'il partit de Montcognol précipitamment.

Et certes, tout philosophe qu'il était, stoïcien par conviction, il semblait qu'il était homme, il sentait battre son cœur pour le juste amour, l'amour qui donne comme une raison d'être à l'existence, l'amour créateur !

Il sentait bien que tant que Louis de Trimoulet avait vécu, il avait été un obstacle presque insurmontable à son alliance avec Blanche; mais maintenant qu'il reposait dans la tombe, le sinistre séducteur, maintenant que Blanche elle-même ne repoussait pas sa main de meurtrier, maintenant que Blanche lui rappelait les serments échangés, les indissolubles serments, pouvait-il se dérober ? Avait-il le droit de se refuser à ses solennels engagements?

Pour lui le problème était terrible; il maudissait la nature d'avoir donné à l'homme un esprit porté vers les ardues philosophies, un esprit capable de s'y complaire, d'y trouver une dose de puissance formidable et un cœur étant tout l'opposé de cet esprit, un cœur ne trouvant l'idéale joie que dans la compréhension de ses sentiments par un autre, un cœur ne battant de bonheur que lorsque ses désirs étaient partagés par un autre, et quels désirs ? Quelle fin de ces désirs ? fin inéluctable ! fin misérable rappelant si brusquement à la réalité des choses, faisant comprendre que l'homme en effet fut bien pétri de limon, alors que dans son orgueil il croit être de la même essence que l'air bleu, voile mystérieux cachant le ciel.

Il finit par conclure que le temps devait au moins passer sur certaines choses et pour ne point se laisser aller aux sentiments trop tendres détrompant la volonté, il s'éloigna.

En arrivant à Paris, Pierre eut comme un éblouissement.

De loin certes, le mouvement révolutionnaire lui avait paru — quels qu'en soient les motifs — dans un cadre grandiose : encore une désillusion ! Quelques milliers d'hommes menaient un grand peuple, quelques milliers d'hommes dirigés par une poignée de pygmées qui se croyaient des géants, pygmées qu'aveuglait l'orgueil et qu'influencait un fou : Marat.

Quelques hommes cependant parurent réellement des géants à Pierre de Montcognol ; encore pour cela ne dut-il que considérer leurs principes et non leurs actes, et bientôt il se tourna complètement du côté des Girondins, admettant le seul jacobin Danton.

Pierre de Montcognol républicain ?

Ce n'était pas à la légère qu'il avait pris cette étiquette. Ce n'était pas par peur qu'il se détournait de la royauté, jamais il n'avait tremblé et il estimait trop peu la vie.

Mais la fréquentation des milieux lui avait vite révélé où était l'avenir et l'avenir du Beau, du Bien, du Juste.

Les royalistes n'étaient que trop des courtisans ; le roi n'était qu'un bon homme, et ceux qui l'approchaient et le secondaient dans le gouvernement avaient oublié l'idéal français.

La royauté était dans une passe de débilité inouïe et son chef n'avait pas l'envergure suffisante pour pronostiquer des remèdes à appliquer ; le descendant du guerrier que ses pairs avaient élevé sur le pavois n'était plus l'homme le plus digne de tous, le chef, le Rex...

La République philosophique avait eu d'abord toutes les tendresses de Pierre de Montcognol et bientôt la République des Girondins eut toutes ses sympathies, car les Jacobins, poussés par les circonstances, dominés par Marat-Schilo, dépassèrent le but, conduisirent à verser le sang, encore du sang, toujours du sang, pour complaire à l'homme qui avait décrété de guillotine trois cent mille têtes à choisir dans le tas!

Marat le Juif fut la pierre d'achoppement de la Révolution.

Pierre de Montcognol savait quel était le but des Juifs en soulevant la révolution :

Leur vengeance d'abord, qu'ils avaient fait admettre par la Franc-Maçonnerie, dans laquelle ils s'étaient introduits, comme autrefois leurs aïeux chez les Templiers, et que peu à peu ils avaient réduite en servitude, comme autrefois leurs aïeux encore les Templiers.

(Car Israël n'a qu'une façon de procéder : s'introduire dans un corps d'élite, y prendre position, le démoraliser pour ensuite le diriger et le faire aller à l'opposé de son but primitif.)

Leur rétablissement en France ensuite, étant chose plus difficile à accomplir peut-être que leur vengeance, mais enfin n'étant cependant pas impossible.

Connus sous le nom d'Africains, les Juifs, dès l'aurore de la Révolution, s'aperçurent avec joie que leur rêve de vengeance et de domination allait se réaliser facilement, car dès le 27 septembre 1791, ils étaient émancipés ; l'assemblée nationale l'avait décrété.

Le Juif était en France.

La royauté était vaincue à ce moment-là. Une restauration du régime paraissait une faute à Pierre de Montcognol; cependant le Juif, selon lui, pouvait être retardé dans sa marche, dans sa conquête, et pour cela une doctrine merveilleuse avait pris naissance, la doctrine des Girondins ; le Fédéralisme.

Un homme parut à de Montcognol de voir être son frère d'armes, un homme parmi les républicains d'envergure sembla devoir le comprendre, et délibérément Pierre s'adressa à Barbaroux,

De Montcognol était mûr pour le combat, son âme ardente désirait la lutte, souhaitait le moment de la voir s'ouvrir en fin ; une immense idée de sacrifice emplissait tout son cœur, il était l'homme des enthousiasmes et d'un grand rêve, désormais ; ses idées philosophiques prenaient un corps, une direction ; il allait pouvoir parler d'une République philosophique ; il allait pouvoir en jeter les bases, et

la République, rayonnant bientôt sur le peuple français, sur l'Europe, sur le monde entier, la République appliquerait son admirable formule : Liberté ! Égalité ! Fraternité ! Et tant mieux, Rousseau aurait menti : la liberté pouvait se reconquérir !

Mais de Montcognol voulait la République fédérale, car c'était là qu'il attendait le Juif !

Là, dans la fédération, était la pierre d'achoppement d'Israël ! Pierre le croyait, son entrevue avec Barbaroux ne fit que l'en convaincre ; mais n'anticipons pas...

Une chose douloureuse avait cependant frappé de Montcognol dans les premiers jours de septembre 1792.

On se rappelle que Patéroux chargé par Pierre, de surveiller Falk, avait fini par connaître les rendez-vous au Soleil d'Or, et que par un hasard heureux le brave intendant de Montcognol n'avait eu qu'à tendre la main pour s'emparer de certains papiers dont le Juif était porteur.

Pierre habitait la rue des Fossés-Saint-Jacques au moment où Patéroux entra, de Montcognol rêvait donc de Blanche, sa malheureuse fiancée, et pensait à Henriette, sa sœur chérie.

Au bout d'un instant, il releva la tête comme revenant à la réalité, à la triste réalité — Eh bien, Jean? fit-il.

— J'ai du bon, cette fois, dit doucement Patéroux, avançant son siège près de celui de son maître, car il était toujours prudent de parler bas par ces temps d'espionnage. — Ah! Du bon? Et quoi donc?

— J'y arrive ; seulement voulez-vous me laisser respirer un peu, car j'ai marché vite, m'étant plus ou moins égaré dans ce satané Paris, et ayant par cela même risqué trois ou quatre fois de me faire arrêter, ce qui eût été dommage.

Comme Pierre souriait de la naïveté échappée à son fidèle serviteur, Patéroux reprit

— Ce qui eût été dommage, car je vous apporte des renseignements qu'il faudra utiliser de suite ; au fait, je ne sais pas bien tout ce que je porte, car le hasard m'a fourni l'occasion de mettre la main sur les papiers d'un vilain merle...

— Pas de crime, au moins ? Il s'en commet assez comme cela.

— Soyez tranquille, je ne recourrai aux moyens énergiques qu'en désespoir de cause ; et certes, ce soir, je n'ai pas eu besoin d'en venir là.

Patéroux raconta alors comment, rôdant autour du Soleil d'Or, qu'on lui avait signalé comme pied à terre de Falk il avait vu le trop célèbre Juif et avait pu fouiller tranquillement dans ses poches.

Après avoir mis Pierre de Montcognol au courant de tout cela, Patéroux tira enfin de sa poche le petit paquet de papiers qu'il avait soustraits à Falk.

De Montcognol les prit et se mit en de voir de les lire.

Les feuillets que parcourait de Montcognol avaient tous pour lui une sérieuse importance car il n'avait pas seulement à faire de la politique en général, mais il avait encore à se défendre contre de puissants ennemis qui le visaient personnellement, comme unique rejeton mâle d'une lignée abhorrée.

Tout était donc de bonne guerre avec ces ennemis, dont les plus avérés étaient Falk, Saufer l'ivrogne et Gloots, ses ennemis qui, d'ailleurs, eussent été moins scrupuleux que lui, s'ils l'eussent trouvé la nuit tombée dans un coin désert de Paris d'alors, où l'impunité des crimes les plus odieux était chose certaine.

Tout à coup, le jeune homme blêmit ; parmi les papiers, il venait de trouver le brouillon d'une lettre écrite à de Trimoulet par Falk; il y lut, entre autres choses :

« Mon cher citoyen et coreligionnaire. »

« Avant-hier, mon messenger Saufer, votre frère aussi en Israël, s'est présenté à votre domicile où on lui a répondu que vous ne receviez pas, étant en voyage lointain; je sais le contraire. »

« Je vous écris donc pour vous révéler le secret — est-ce un secret pour vous ?— de votre origine et vous demander en conséquence assistance dans une circonstance grave.

« Vous êtes de sang juif, votre aïeul Badafol descendant lui-même de Juif et ses aïeux ayant été forcés de se faire chrétiens dans l'intolérante Angleterre ; de plus, vous comptez dans votre ascendance une aïeule Israélite, fille de NoffoDei, le Templier florentin, fille qu'il eut de Rachel déjà vieille ; cette Rachel était la fille naturelle de Ghômer, -mon propre aïeul ; nous sommes donc cousins éloignés, bien que je suppose, que cette parenté ait dû se resserrer, se rapprocher dans la suite, Le sang juif attirant les Juifs. »

« Je vous demanderai donc de m'aider pour la vengeance commune — notre parenté étant établie ainsi que je l'ai dit — vengeance à exercer contre un de vos voisins et ennemis, j'ai dit Pierre d'Aryas de Montcognol, dont l'aïeul ignoble Robert d'Aryas a été de tous temps désigné à la vengeance des fils de Sion et dont la descendance doit expier les crimes commis autrefois. »

« Rien ne nous est plus facile, votre sœur, la gentille Blanche de Trimoulet, étant sa fiancée et logeant sous son toit. »

J'attendrai donc un mot de vous, une autorisation pour me présenter ; vous donner tous éclaircissements et combiner s'il y a lieu les moyens à employer pour accomplir la tâche que nous laissèrent les grands parents du Moyen Age, la tâche contre les descendants des barbares qui houspillèrent sous l'odieux Philippe-le-Bel les pauvres enfants de Sion. »

Pierre relut ce factum lui ouvrant des horizons nouveaux encore ; puis il pour suivit par un autre brouillon de lettre vraisemblablement écrit par le même au même, brouillon faisant préjuger que de Trimoulet n'avait pas daigné répondre à son coreligionnaire et vague parent ; le ton en était sensiblement menaçant, bien que le billet fût très bref,

« Citoyen Guillaume de Trimoulet, en son hôtel, à Paris.

Il est absolument important que vous receviez mon messenger dès demain ou mieux, fixez-moi une entrevue pour d'ici deux ou trois jours, quatre au plus, vous êtes directement menacé et c'est un service que j'ai maintenant à vous rendre autant qu'à vous demander. »

Certes, après cette lecture, Pierre de ! Montcognol avait besoin de réfléchir plus que jamais; ses ennemis l'avaient éventé et commençaient à dresser des pièges autour de lui..»

Bast ! Un homme prévenu en valait deux, et puisqu'on lui déclarait la guerre, il relèverait le gant; et quels que soient ses adversaires il les combattrait sans faiblesse, avec toute son énergie.

Cependant, comme il venait de prendre cette résolution, ferme, inébranlable, ses yeux tombèrent sur la lettre d'Henriette, sa sœur : il lui faudrait combattre pour elle aussi !

Cela lui donnait courage, tout en le gênant dans ses actions, en ne lui laissant pas sa complète liberté d'action, car en pensant à sa sœur il se disait qu'il i devait être prudent, ruser plutôt qu'ouvertement combattre, et cela était peu dans son caractère.

Réfléchissant davantage, il eut soudainement peur :

Henriette était peut-être menacée déjà? Peut-être ses ennemis s'étaient-ils emparés d'elle? Oh! Si cela était!...

Si tous disaient vrai: déliez-vous de Blanche de Trimoulet, que vous avez eu la faiblesse d'accueillir sous votre toit ! défiez-vous d'elle, car Falk, qui n'a pas encore réussi auprès de Guillaume de Trimoulet son frère, a peut-être eu plus facilement

raison de la jeune fille; l'a convaincue sans doute que du sang juif coulait dans ses veines; et Blanche, qu'on dit bonne et douce, est la geôlière farouche d'une innocente et brave jeune fille qui la regarde comme sa sœur, épanché dans son cœur, dans le cœur de l'ennemie, et sa joie et sa douleur, lui confie ses secrets les plus intimes, lui laisse voir son âme sans voile, en plein jour.

Si cela était ! Si Henriette courait un danger !

À quels ennemis avaient-ils affaire les d'Aryas?

Ou poursuivrait donc leur race jusqu'à l'extinction ?

Après quatre siècles la haine était encore vivace ? On ne désarmait pas ?

Avec presque de l'effroi, Pierre de Montcognol songea combien eut été affreuse sa vie si les circonstances n'étaient pas venues rompre brusquement, retarder au moins son union avec Blanche de Trimoulet, descendante de Badafol, lui-même descendant de Ghomer, le Juif du Moyen Age!

Combien était infernale la ruse de l'ennemi qui agit lentement, fait des plans des siècles à l'avance pour faire tomber dans l'ignominie, au moment marqué, celui qu'ils ont désigné pour la vengeance, comme holocauste, comme victime propitiatoire ou expiatoire.

Pouvait-on se défier à ce point d'une famille qui, depuis des siècles, avait des terres voisines aux vôtres, partageait les mêmes croyances, les mêmes enthousiasmes, avait combattu à vos côtés, n'épiant peut-être qu'un moment favorable pour tourner ses armes contre vous!...

Israël était donc bien fort et bien puissant?

Il fallait donc se soumettre plutôt qu'engager une lutte où fatalement on était vaincu d'avance, sans savoir si même votre réputation ne serait pas souillée ; si trahi dans la vie, on ne serait pas vilipendé dans la mort, traqué dans le tombeau, poursuivi et dérangé jusque dans le silence éternel !...

Qu'importait ? Il fallait lutter jusqu'à la mort, sans songer si la mort serait glorieuse ou apparaîtrait sous le plus vilain jour.

Qu'importait? Il y avait une compensation morale encore, pour ne parler que de celle-ci seule, à penser qu'un instant, un seul, on pourrait faire douter ses irréconciliables ennemis, les faire douter du triomphe final ! Qu'on pourrait les éclabousser de son stoïcisme et de sa grandeur d'âme! De la grandeur d'âme qui les ferait rougir d'eux-mêmes, de leur race, si peu portés qu'ils soient à rougir !

C'était la lutte? Vive la lutte ! C'était la mort? Vive la mort! Dernière et suprême insulte aux ennemis! Dernier outrage qu'on leur puisse infliger.

Pierre de Montcognol pensa rapidement à tout cela.

Quand même, malgré tout, il eut un noir sur le cœur, un poids énorme qui l'oppressa, non pas qu'il craignit la mort, il tenait trop peu à la vie pour cela ! mais parce qu'il songea que lui, qui avait résolu de combattre pour la France et le peuple, pour l'humanité, il était brusquement obligé, avant tout, de liquider une querelle de personnes..

L'individualisme primait ! Le combat se rapetissait au lieu de s'élargir ! Compréhensible tristesse que celle qui envahit son âme alors à cette pensée, son âme qui ne rêvait que de rêve, de généralité, de grandeur, d'abnégation, pour tout, partout !

Patéroux, voyant si longuement réfléchir son maître, se garda bien d'abord de le troubler eu quoi que ce fût; néanmoins le temps passait et brusquement, prenant une résolution, il interrompit le songe de Pierre en lui demandant :

— Ces papiers ont donc une grande importance ?

— Oui certes, répliqua Pierre, une très grande.

Et le silence retomba lourd, pénible entre les deux hommes. De Montcognol le rompit bientôt cependant :

— Il faudra surveiller de plus près ce Falk maudit, fit-il, et t'informer un peu aussi de ce que devient de Trimoulet.

— Très bien, répondit Patéroux, et alors, d'un ton décidé, il raconta — ce qu'ou connaît déjà — ce qu'il avait pu observer au sujet de Falk et de Guillemine, la fille de Maximilien Bruchet et sœur de cette pauvre Bounicand, qui veillait avec tant de sollicitude sur Henriette de Montcognol.

Certes, à ce nom de Guillemine, Pierre arrêta sa pensée :

Puisque ses ennemis lui présentaient la lutte terre à terre, il fallait songer aux moyens de les combattre. Guillemine lui pouvait servir, seulement il la connaissait peu et demanda sur elle et sur Bruchet de longs renseignements au brave Patéroux.

La conclusion des appréciations de celui-ci fut bonne

Pierre pria donc Patéroux de joindre Guillemine et d'essayer d'en tirer quelques renseignements utiles, puisqu'elle avait été, si elle ne l'était plus, la maîtresse de Falk.

On a vu que Patéroux, déguisé en roulier, avait pu longuement entretenir la fille de Maximilien Bruchet et surprendre une très intéressante conversation de Falk et de son acolyte Saufer l'ivrogne.

On se rappelle que Patéroux avait suivi ce Saufer à la sortie du Soleil d'Or, mais peu fait à son rôle d'observateur, distrait en pensant à tout ce qu'il avait entendu, surpris dans cette soirée, il avait perdu le Juif de vue et n'avait pas cherché d'ailleurs à le retrouver, voulant se hâter d'aller rejoindre de Montcognol et lui rapporter les incidents dont il avait été témoin et les choses qu'il avait apprises.

Fidèlement, il conta tout cela à son maître, qui n'en parut pas surpris outre mesure, car il pressentait tout ce que pouvait renfermer d'infamies, de petitesesses, de roueries, un complot monté par des Juifs, par des personnages sur tout de l'acabit de Falk.

Négligemment, de Montcognol conseilla à Patéroux de satisfaire Guillemine, de la conduire, comme elle le désirait, chez Guillaume de Trimoulet.

Quant à lui, Pierre, il résolut de prendre ces deux bons jours pour réfléchir profondément, ordonnant à Patéroux de lui venir seulement rendre compte de la démarche de Guillemine près de Trimoulet.

Invinciblement, malgré lui, Pierre attachait maintenant une importance capitale à la brouille pouvant surgir entre la jeune fille de Bruchet et l'odieux Falk.

Patéroux, bien que ne disant d'ailleurs pas tout ce qu'il pensait, était de l'avis de son maître, et lui déjà si dévoué, ébauchait dans son cœur tout un plan de dévouement plus grand encore que celui qu'il avait montré jusque-là, un dévouement qu'on pourrait regarder comme un immense sacrifice, car sous son enveloppe bonne enfant, un peu commune, le valet avait un cœur et c'était ce cœur, ses préférences cachées, qu'il s'appropriait intimement à étouffer pour faire de Guillemine une alliée puissante de Pierre de Montcognol.

Si celui-ci prenait ces deux jours pour réfléchir, celui-là les prit aussi, pour bien déterminer sa ligne de conduite.

Et lorsque vint l'heure d'aller prendre Guillemine pour l'accompagner chez de Trimoulet comme elle le lui avait demandé, Patéroux sentit son cœur battre plus fort que de coutume, il se sentit tout remué, car la lutte qu'il allait commencer lui paraissait antinaturelle, pleine de rancœurs.

Comme l'autre jour, il avait endossé l'habit de roulier et il trembla presque en franchissant le seuil de l'auberge du Soleil d'Or.

Il alla s'asseoir à la table de l'autre jour, et Guillemine, qui l'avait aperçu, s'approcha immédiatement, lui sourit gracieusement et, cordialement, lui dit un seul mot :

— Merci !

Patéroux profita de ce bon accueil pour entamer la conservation :

— Vous tenez donc toujours à aller là-bas cette nuit, fit-il ?

— Mais oui, y aurait-il des difficultés, auriez-vous un empêchement ? Interrogea, anxieuse, la fille de Maximilien.

— Que non pas, certes, je suis à vos ordres.

— C'est gentil à vous ça, tout plein, je vous récompenserai par un bon baiser sur les deux joues, je vous le promets, seulement il ne faudra pas me rendre la monnaie de ma pièce.

— Pour ça, vous pouvez compter que si, y compter comme si c'était fait ; comment ferons-nous, avez-vous pris vos dispositions ? Ou bien nous en remettons nous à notre bonne étoile ?

— Soyez tranquille, mais en attendant, réconfortez-vous aux dépens de Malard, voyons, quelles sont vos préférences en boisson ?

— Je n'y ai guère le cœur, ma pauvre Guillemine.

— Que me dites-vous là, vous n'y avez pas le cœur, et pourquoi ?

— Je n'ose vous le dire, devinez-le, vous m'éviterez de rougir.

— Ta, ta, vos yeux médisent des polissonneries, rappelez-vous votre serment, il dure toujours ; hein ! en tout bien, tout honneur.

Patéroux ne répondit qu'en essayant de rire franchement, sans y bien réussir d'ailleurs.

Il était triste, son cerveau était plein de pressentiments et la lutte entamée était loin de lui sourire, il se contraignait donc...

La voix terrible de Malard rappela Guillemine à la réalité ; elle quitta vivement Patéroux, lui disant seulement d'attendre, qu'elle Fallait servir.

Vint l'heure ; la fille de Bruchet avait tout parfaitement combiné, elle put avec son compagnon sortir de l'auberge sans que personne ne la soupçonnât.

Rapidement ils marchaient, se tenant cependant sur la défensive dans les rues où circulaient et veillaient les hommes de Santerre ou ceux des sections.

Enfin, après plusieurs détours, ils arrivèrent à la demeure de Guillaume.

Sur le pas de la porte, rentrant, était un homme.

— Guillaume ! s'exclama la jeune tille, involontairement. L'homme se retourna, il sourit, car il venait, de reconnaître tout au moins la voix de celle qui venait de l'appeler.

Bientôt Guillemine disparut avec Guillaume de Trimoulet, l'homme, sous la voûte de la maison.

— Bon ! se dit Patéroux, me voilà de faction pour un moment.

En effet la servante du Soleil d'Or lui avait dit ;

Bien que comptant sur vous pour m'aider à regagner Pontgibaud, je suis certaine que de Trimoulet m'y ferait parvenir sans difficultés et au besoin m'accompagnerait, ce que vous ne pourriez peut-être faire, vous, sans vous attirer de grands désagréments, et autant que possible, je ne le veux pas ; maintenant, voudra-t-il me recevoir ? Je ne le sais ; aussi, vous seriez bien bon de m'attendre un peu ; s'il me reçoit, je serai longtemps, sans doute, pour le décider et obtenir une promesse formelle, alors ne m'attendez pas, je vous reverrai au matin chez Malard.

Patéroux ne s'y trompait pas ; Guillemine, en allant chez de Trimoulet, courait plutôt chez l'amant que chez l'homme devant tout risquer pour faire à une femme regagner le toit paternel !

Enfin, il aimait mieux ce mensonge masquant ainsi une faiblesse hélas ! bien naturelle, sinon excusable ; combien il en souffrit aussi ; car son sacrifice, le sacrifice qu'il était appelé à faire tôt au tard, serait augmenté de chaque faute contre l'honneur que commettrait la jeune fille.

Après avoir longuement attendu, plongé qu'il était dans d'immenses réflexions, Patéroux se disposait à partir quand il crut remarquer qu'il était suivi.

Il se tint sur ses gardes, mais ne parvint pas à se défaire de son suiveur.

Dans une ruelle sombre le personnage qui poursuivait Patéroux siffla d'une façon singulière.

Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels Patéroux entendit battre son cœur à se rompre dans sa poitrine.

Il prévoyait bien qu'un danger le menaçait, un danger immédiat. Mais, qu'y pouvait-il ? Évidemment, celui qui le suivait l'avait reconnu, avait intérêt à l'attaquer, mais, le redoutant, puisque, vraisemblablement, son coup de sifflet était un signal, un appel à l'aide.

Il était peut-être prudent de prévenir l'attaque en se ruant tout d'abord sur l'homme, en l'étourdissant d'un seul coup, de façon à ce qu'il ne puisse donner ses ordres.

Dans la nuit noire et tranquille, l'inconnu siffla encore une fois.

Alors sans hésiter, Patéroux se retourna brusquement ne fit qu'un bond jusqu'à l'homme et lui asséna, en plein front, un coup de poing formidable.

Comme une masse, l'homme s'affala, n'ayant pas le temps d'achever un mot ordurier. — Pristi ! fit Patéroux, il a son compte, pourvu que je ne l'aie qu'étourdi; ma foi tant pis pour lui, j'ai prévenu son attaque.

Dans la nuit noire, retentit un coup de sifflet, réponse, sans doute, à celui que par deux fois avait lancé l'homme étendu maintenant sans mouvement.

Patéroux n'étant pas d'humeur à se laisser écharper, prit sa course et ne s'arrêta que lorsqu'il entendit des pas s'approchant; il se dissimula alors vivement, s'aplatit contre une muraille pour laisser passer les gens.

Il s'arrêtèrent juste en face de lui Patéroux retint son souffle; un instant il crut qu'on devait le voir, il ne bougea point cependant, craignant à juste titre d'attirer l'attention.

Maintenant les hommes semblaient se concerter, ils s'étaient rapprochés d'un grand diable qui semblait être leur chef.

Bien qu'ils causassent à voix basse, Patéroux était si près d'eux qu'il entendit distinctement les paroles échangées.

— Je te dis que c'est le coup de sifflet de Saufer, je le connais assez, il me semble! disait l'un.

— Bien que tu prétendes le reconnaître, tu te trompes, affirmait l'autre, ce n'est pas ça, et puis tu sais bien qu'il nous avait dit de nous tenir là-bas tranquilles; qu'il se faisait fort de nous mener l'homme, de façon à ce que nous n'ayons qu'à tendre la main pour le ramasser.

_ Allons donc, reprenait le premier, tu ne tiens pas compte des difficultés pouvant se présenter au dernier moment.

La discussion dura longtemps, enfin le chef finit par la trancher en disant :

— Nous allons nous diviser en trois groupes ; un restera là, les deux autres iront aux renseignements; attendez que je siffle une fois encore cependant, peut-être va-t-on nous répondre.

Aucune réponse ne se fit entendre, pas le moindre bruit. Le chef siffla encore une fois, prolongeant le signal aussi longtemps que le lui permit son souffle puissant...

— Et toujours rien, nulle réponse, le silence le plus complet.

— Ça sent mauvais pour Sauter, dit celui qui avait parlé le premier; pas de réponse au signal convenu, qu'y a-t-il donc ?

— Tu dois avoir raison, ajouta un autre, il ne se sera pas assez défié du particulier qui lui aura probablement échappé au moment où il croyait le tenir.

— Ou bien il aura voulu l'appréhender, et l'autre se sera défendu, on m'a affirmé que c'était un citoyen solide, et alors!...

Saufer, toujours évanoui par la violence du coup que lui avait porté Patéroux, ne répondit naturellement pas au signal, et finalement la troupe résolut d'explorer les lieux avoisinants, afin de le découvrir, de lui porter secours ou de savoir ce qui se passait..

Profitant du moment opportun, Patéroux se glissa le long des murailles et bientôt rejoignit Pierre de Montcognol, déjà inquiet de cette longue absence, bien qu'elle fût un peu prévue, mais il lui semblait que son intendant courait un danger quelconque, et sa vue seulement le rassura pleinement enfin.

Dès le matin Patéroux était au Soleil d'Or : point de Guillemine !

Malard même regarda Patéroux de travers et finalement lui chercha querelle en l'accusant d'avoir détourné sa servante !

À grand peine put-il se défendre de cette accusation mal fondée et prouver son innocence.

D'ailleurs Malard ne fut pas convaincu et lui signifia d'avoir à ne plus mettre les pieds chez lui, sous quelque prétexte que ce soit.

À coup sûr c'était un contretemps fâcheux arrivant à Patéroux, il le comprit bien et devait avant peu l'expérimenter.

Pour l'instant, qu'était devenue Guillemine ? Était-elle restée près de Trimoulet ? L'avait-on attaquée, arrêtée? Autre contretemps plus fâcheux encore que le précédent, car il fallait que Patéroux la retrouvât, qu'il lui parlât, qu'il fit un pacte avec elle, qu'il l'amenât à ses fins ; qu'elle devint entre ses mains un instrument de salut pour tous ceux qui étaient menacés directement ou indirectement par Falk et sa bande.

Quant à Saufer, ses compagnons n'avaient pas eu de peine à le trouver évanoui au milieu de la chaussée; après quelques soins rapides et énergiques, il était revenu à lui et son premier mot avait été une malédiction à l'adresse de ce satané Patéroux qui frappait comme un sourd et tapait sur les hommes comme un forgeron sur son enclume.

Ce même matin, Saufer, complètement remis, croisa justement l'intendant de Montcognol sur le pas de l'auberge du Soleil d'Or.

Un instant le Juif eut envie de lui sauter à la gorge, de faire un esclandre, mais il avait à faire à trop forte partie ; il crut plaisant de saluer profondément Patéroux ; à taper, le Sémite préférait railler, c'était d'un danger moins imminent !...

Celui-ci ne lui rendit aucunement son salut, mais constatant avec plaisir, en plein front de Saufer, la trace formidable du coup de poing qu'il lui avait appliqué, il ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Ça marque tout de même bien !

Saufer lui adressa alors un regard semblant vouloir dire :

— Que je te repince et ton compte sera bon ; sois tranquille, ça marquera sur toi aussi.

À peine Saufer eut-il raconté à Falk les incidents de la nuit que celui-ci, malgré la brisure de sa jambe, se dressa sur son lit, écumant de rage et vitupérant son complice avec indignation, ne prenant même pas la simple précaution de parler à voix basse comme l'exigeait le lieu où il se trouvait.

— Comment, disait-il, c'est ainsi que tu exécutes mes ordres ? Voyons, que t'ai-je dit ? De surveiller et non pas de faire arrêter, de t'exposer à recevoir des coups.

Tout à l'heure, il ne s'agit pas de ça ; il ne faut point procéder ainsi ; rien ne sera plus facile, dans quelque temps, que de faire tomber l'ex, le ci-devant Pierre d'Aryas de Montcognol, dans quelque temps ou immédiatement, dans une embûche aussi vulgaire que sûre, rien ne serait plus facile que de le désigner à un Maillard quelconque ou de le faire inscrire sur les listes de Marat!

Mais, une fois encore, il ne s'agit point de lui ravir immédiatement la vie, pas plus qu'à son valet, non, mille fois non, par le Sinaï resplendissant! Pour l'instant, il faut suivre, épier, posséder tous les fils de la trame...

Saufer l'interrompit par cette interrogation :

—Alors, toi aussi, tu passes dans le camp des modérés, tu te ranges avec Cloots et les autres trembleurs ?

— Que non pas ! répliqua Falk, seulement, moi, derrière les personnes, retiens le bien, je vois les choses et j'ai pour principe — c'est le bon, crois-moi — de supprimer les personnes lorsque seulement elles me gênent pour m'emparer des choses.

Mais ce n'était guère l'avis de Saufer qui ne cacha d'ailleurs pas sa manière d'entendre la suppression des personnes, qui ne cacha pas non plus qu'il ne comprenait goutte à ces mystérieuses choses dont on parlait toujours et que jamais on ne voyait.

Falk, qui savait par Malard la disparition de Guillemine, pensa d'abord que la jeune fille était allée rejoindre ou de Trimoulet ou de Montcognol.

Il la connaissait jusqu'aux plus intimes replis de son cœur. Saufer ne l'avait donc pas étonné en lui disant que vraisemblablement elle était restée près de Trimoulet.

Falk qui croyait par-dessus le marché que Saufer ne ferait que gaffe sur gaffe, exigea qu'on le transportât du Soleil d'Or chez lui et sans retard.

Au moins il pourrait surveiller ses complices de près et avoir la main pour les empêcher de commettre des impairs regrettables pouvant déranger tous ses plans, détruire ses grandioses visées.

Une chose tenait au cœur de Falk au sujet de Pierre d'Aryas de Montcognol.

Il voulait être le seul à avoir le mérite près d'Israël d'avoir détruit la race des d'Aryas, soit les descendants de cette race : Henriette et Pierre de Montcognol !

Mais il voulait en outre les faire tomber aussi bas que possible dans la boue et l'immondice, il voulait leurs corps et leur réputation, et c'est pour cela qu'il calculait sa vengeance, qu'il ne se pressait pas de l'accomplir.

Outre encore qu'il se délectait à chaque piège qu'il tendait sous les pas de ses victimes, il dérobaient souvent Pierre et sa sœur aux investigations d'Israël, il les gardait tous deux des embûches vulgaires et grossières pour les immoler seulement au moment opportun.

Déjà il s'était complu, ou s'en souvient, à vaticiner près d'Henriette.

La pauvre jeune fille avait cru alors au moment de la suggestion que lui avait imposée Falk, voir sa tête ensanglantée séparée du tronc !

Ce n'était pas assez, il allait en quelque sorte envoûter Pierre de Montcognol, le mettre aux prises avec une Juive jeune et jolie, et si Montcognol la repoussait, il serait toujours temps de le signaler à Marat qui le pousserait dans les bras de la jeune encore, mais bien promettante guillotine, une bonne fille, celle-ci, qui ne lâcherait pas sa proie»

Anéantir la race des d'Aryas et surtout, avec quelque apparence de droit, de légalité, s'introduire dans ses propriétés, s'emparer d'un trésor considérable enfermé dans un lieu secret!...

Car si Pierre de Montcognol se croyait pauvre, il se trompait, il était riche, peut-être un des plus riches princes d'Europe !

Seulement il l'ignorait, Falk seul connaissait cette fortune cachée, et seul il tenait à l'avoir !

L'explication de sa conduite était donc fort claire.

Seulement il n'était pas encore le vainqueur dans une lutte ne faisant d'ailleurs que s'engager...

IV

Le vol

Falk, dans sa précipitation à vouloir guérir et se lever, pour mener, par lui-même, pour diriger plus sûrement la trame du complot contre Pierre de Montcognol et sa sœur, en même temps que pour s'occuper un peu plus activement des affaires d'Israël que Marat, par orgueil ou folie, négligeait assez généralement — croyaient au moins ceux qui se flattaient trop vite de le connaître —. Falk avait compromis la complète guérison de sa jambe et en était resté légèrement boiteux.

Peu à peu, à force d'intrigues, de démarches personnelles, il avait pu dresser tous ses plans, enserrer davantage de Montcognol; en somme, il n'avait plus qu'à attendre le moment favorable pour se débarrasser de sa personne.

Un point restait encore obscur pour lui, lui paraissait énigmatique, car ayant étudié Pierre de près, il doutait qu'une femme quelconque, même jolie évidemment, pût faire impression sur le gentilhomme.

Il fallait cependant salir Pierre et sa réputation, car bien que cela ne soit qu'accessoire au point de vue de la stricte vengeance, le Juif savait parfaitement qu'Israël lui serait reconnaissant surtout de la morale, odieuse qu'il aurait infligée aux survivants des d'Aryas.

Et Falk, sachant pertinemment que la mort de Pierre et de sa sœur le rendrait seul riche, lui, ne dédaignait pas outre la richesse que lui procurerait le meurtre des Montcognol les honneurs et les marques d'estime que pourraient lui donner ses coreligionnaires, satisfaits de l'outrage abondamment déversé sur un goy exécré, il fallait donc que Pierre mourût et passât pour infâme...

Blanche de Trimoulet, qui avait du sang juif dans les veines, était seule capable, croyait Falk, défaire dévier Pierre de Montcognol du droit chemin, de la voie de l'honneur.

Cependant, agir par elle présentait presque un obstacle insurmontable.

En effet, Guillaume de Trimoulet était resté jusqu'à ce jour rebelle à toutes les tentations ou démonstrations de Falk.

Essentiellement bon vivant, ardent jouisseur, aimant le bruit, de Trimoulet, heureux de son sort bien que tremblant parfois d'être lui aussi accusé, se défendait absolument de rentrer dans le vif de la discussion avec celui qui s'obstinait à le traiter en coreligionnaire et même en quelque peu parent.

Il se pouvait donc que Blanche, sa sœur, soit aussi rebelle que lui, et en s'appuyant sur eux pour la séduction de Pierre de Montcognol, c'était presque courir à un échec certain et maladroit.

Falk ne s'en rendait que trop compte, bien qu'il ne voulût pas se l'avouer à soi-même. Blanche était d'ailleurs en Auvergne, près d'Henriette de Montcognol; il n'était pas prudent pour Falk de quitter Paris, d'abandonner de Montcognol à lui seul, pendant un mois, plus peut-être, pour aller essayer de faire partager des sentiments de race à Blanche, la décider à se venger d'un ennemi commun à tous les fils de Sion, et la décider surtout, elle qui aimait follement cet ennemi commun, par la seule puissance d'arguments bien philosophiques pour l'intelligence féminine.

Pour la centième fois Falk réfléchissait, pensait à tout cela, ne trouvant toujours pas de solution, lorsque son bon ami Saufer entra semblant légèrement pris de boisson et ému par une grosse, grosse nouvelle dont on l'avait fait le messager.

Falk comprit vite que Saufer, en déblatérant dans les sections, avait dû boire plus qu'il n'était raisonnable ; il se disposait en conséquence à le mettre prestement à la porte ou à lui conseiller tout au moins d'aller se coucher, mais l'ivrogne sembla se ressaisir tout à coup, imposer sa volonté à son corps titubant ; il bredouilla cependant, ne pouvant immédiatement rendre à sa langue la souplesse voulue

. — J'ai dû grave à t'annoncer, fit-il, du grave, citoyen ami...

— On ne le dirait pas à ton maintien chancelant.

— Le maintien ne fait rien à la chose; écoute si tu veux.

— Explique-toi, mais le plus brièvement possible.

— Pardon, mais il me faut le temps pour cela et si tu ne veux pas m'écouter, je retourne à la section ; après tout je me moque de tes affaires avec de Montcognol et compagnie, moi, tu entends!

Le seul nom de Montcognol eut pour effet de rendre Falk indulgent; il interrogea :

— Qu'as-tu à m'apprendre?

— Ce soir, paraît-il, il y a rendez-vous entre le ci-devant et un Girondin, quel que nom comme Barbaroux.

— Où as-tu appris ça, mon brave ami ?

— Où je l'ai appris? C'est mon secret, et je te garantis qu'à l'heure actuelle, il n'y en a pas dix à le savoir à Paris.

— Que vont-ils comploter encore, ces deux-là ?

— C'est ce que je n'ai pu savoir; si tu y tiens, cependant, on pourrait peut-être s'en informer.

— Ça nous serait certes bien utile, j'en ai l'intuition ; peux-tu m'accompagner ?

Je m'attendais à cette demande; franchement, tu commences à me lasser, je suis toujours en campagne pour toi, quand me paieras-tu? Il faudrait y songer.

— Nous avons le temps, pour cela; veux-tu m'accompagner, oui ou non?

— Nous avons le temps aussi, d'autant plus que j'ai encore quelque chose à t'apprendre qui te touche peut-être de près.

— Je t'écoute, mais décidément tu ne te presses pas.

— Je suis ton exemple ; donc j'ai enfin déniché ta bien-aimée, tu sais Guillemine, l'ancienne bonne du Soleil d'Or.

— Tu n'as pas eu beaucoup de peine pour cela, puisqu'elle est chez Trimoulet.

— Ton toupet n'est pas ordinaire ; étais-tu bien sûr qu'elle y fût ? Avais-tu pu le constater seulement, dis voir un peu ?

— J'en étais certain, évidemment elle ne pouvait être que là.

— Mais l'y avais-tu vue, vue de tes yeux :

— Peu importe; poursuis donc maintenant.

— Mais c'est tout, je t'affirme que je l'ai vue moi, que j'ai pu y constater sa présence, si ça peut te faire plaisir tant mieux, sinon tant pis !

— Quelle amabilité, passons là-dessus et réponds-moi enfin, veux-tu m'accompagner ce soir, ou où non ?

Oui, si rien ne m'en empêche, tu comprends, chacun ses affaires !

— Quelle est l'heure du rendez-vous, sais-tu au moins. Immédiatement après la séance de la Convention.

Nous voilà bien renseignés ; ils n'en finiront jamais avec leurs discours.

Saufer devint plus raisonnable à mesure que se dissipa son ivresse et au milieu de la nuit moins raisonneur, il accompagna Falk près de la demeure de Barbaroux.

Comme un comparse qu'ils avaient envoyé pour voir si la séance de la Convention était terminée, revenait leur dire que depuis tantôt une heure, Barbaroux avait quitté la salle, ils virent s'avancer deux hommes causant avec animation.

Falk n'eut pas de peine à les reconnaître, c'étaient bien de Montcognol et Barbaroux. Il se dissimula de son mieux de peur — inutile précaution — d'être

reconnu par Pierre. De Montcognol et son compagnon passèrent sans défiance aucune à côté des trois chenapans et entrèrent sous la voûte d'une maison basse et d'ordinaire apparence, la porte se referma avec bruit sur eux.

— Le moyen de savoir ce qu'ils vont dire ? fit Falk.

— Pas commode à trouver, citoyen ; il eût fallu s'en informer plus tôt; je ne connais pas les dispositions de la maison, donc, pas commode...

— C'est naïf ce que tu dis là, sais-tu!

— Pas plus naïf que de n'avoir pas prévu comment on pourrait écouter.

— Bon, assez pour une fois ; c'est curieux, tout le monde veut avoir raison, démontrer qu'il n'est pas plus en défaut que son contradicteur ou moins même.

— C'est l'effet de la révolution et de la liberté des clubs railla Saufer.

Falk qui n'aimait guère que ceux mêmes de ses coreligionnaires qui lui semblaient ses inférieurs essayassent de prendre le dessus sur lui garda le silence, ne répondant pas aux railleries de Saufer et de l'autre, cherchant seulement comment tourner la difficulté se présentant, lui empêchant de connaître les propos qu'allaient échanger de Montcognol et Barbaroux.

Son esprit fertile eut bientôt trouvé « Approchez », fit-il à ses deux compagnons, et brièvement il leur donna des ordres tellement précis sans doute qu'ils ne discutèrent pas.

Pendant ce temps Barbaroux avait introduit Pierre de Montcognol chez lui.

Le Girondin avait dû peu causer à Pierre encore, car celui-ci, à peine installé, se fit plus amplement connaître de son hôte.

— Je suis, dit-il, un être inutile, qui jusque-là du moins, a été inutile dans le grand mouvement qui se dessine, et donc vous me paraissez être un des chefs les plus écoutés. Ma famille, affirment certains vieux parchemins, joua un rôle considérable, brillant, dans l'épopée qu'est l'histoire française, et cette conduite de mes aïeux ne me fait que rougir davantage de mon inaction passée; j'ai voulu vous entretenir et vous demander à vos côtés une place modeste d'écuyer.

— Citoyen, répliqua Barbaroux, aujourd'hui il n'y a plus d'écuyers et je crois qu'il n'y en aura de longtemps, je crois même qu'il n'y a plus de chefs, plus de soldats; en tout cas, je serais un triste chef pour vous, mais cependant, dans l'armée intellectuelle, l'armée républicaine, il est encore peut-être des soldats' et nul n'a le droit de vous empêcher de vous enrôler à ce titre.

Après ce début un peu sec, plein d'une quasi-méfiance réciproque, la conversation prit bientôt cependant une allure plus aisée, plus cordiale.

Au bout de quelques instants ces deux hommes comprirent que par bien des cotés leurs opinions, leur idéal se rencontraient, se confondaient.

De Montcognol hanté par le souvenir ; la conversation qu'il avait eue avec le vieux Chartreux au couvent de Port Sainte-Marie, conversation étrange dont toutes les paroles avaient été confirmées par les parchemins trouvés dans le coffre ou remis par Dom Gerle, confirmées à cet instant, entretint le Girondin fougueux de l'invasion juive, du moyen de l'arrêter par la fédération.

La fédération? C'était flatter Barbaroux que d'en parler,

Pierre de Montcognol dit donc avec feu :

— Je ne reviens pas sur l'histoire du coffret dont je vous ai parlé tantôt, pas plus que sur la singulière conversation que j'ai eue avec le vieux Chartreux de Port-Sainte-Marie, je vous l'ai exposée succinctement; pour moi, un point est admis et le voilà : la révolution est un mouvement purement juif, ils procèdent comme ils essayèrent de procéder au Moyen Age sous Philippe le Bel.

— Ne prenez pas mon silence pour une approbation, fit Barbaroux.

— Non, non, ne craignez et ne croyez pas cela; je vous expose seulement ma manière de voir et je poursuis en disant que selon moi, ce qu'Israël fit des Tem0liers vers 1300, il l'a fait depuis quelques années de la Franc-Maçonnerie.

Je m'explique plus encore et je dis :

Le Temple était une puissance formidable capable d'imposer son joug à l'Europe et à l'Afrique, la Maçonnerie est dans ce cas à l'heure actuelle.

Or, Israël s'est introduit dans la Franc-Maçonnerie comme il s'était introduit chez les Templiers. Une fois introduit, il a fait la loi chez ceux-là comme il l'avait faite chez ceux-ci ; il a changé le point de vue de ceux-là comme il avait changé le point de vue de ceux-ci.

L'idéal que Danton, Robespierre et l'ignoble Marat pour ne parler que de ces trois, des triumvirs, c'est le mot n'est-ce pas? N'est plus l'idéal primitif maçonnique, c'est l'idéal juif, la restauration de Jérusalem et ses conséquences, l'édification d'un temple de Salomon, non pas sur la terre de Palestine mais sur le sol français.

Barbaroux intrigué se leva comme pour mieux écouter, pour ne rien perdre des paroles et des gestes de cet homme qu'il connaissait peu quelques heures auparavant, et qui venait en quelques instants, non seulement de l'étonner, mais de l'intéresser au plus haut point.

De Montcognol l'imita, car étant un impulsif, il sentait qu'il donnerait plus de corps, plus de force à son argumentation en ayant la liberté de ses mouvements et il continua.

— La Révolution est un mouvement juif ? Pour quiconque connaît l'esprit sémitique et sa marche lente mais sûre, imperturbable à travers les siècles, ceci n'a rien d'étonnant

. Philippe le Bel et Charles VI chassèrent Israël de France.

Or Israël se trouvait, bien dans notre patrie, il résolut d'y revenir.

Il y est déjà; les élus du peuple français, de la nation ont émancipé les Africains ! Souvenez-vous!

Qu'advient-il? Probablement ce que je ne soupçonne que trop ! N'en parlons pas.

Israël est donc en France, mais il a une vengeance à exercer; parlant aux Juifs assemblés, Emouna — une prophétesse ignorée de tous ceux qui ne sont pas fils de Sion — l'a définie en quelques mots :

« Que les cendres des persécuteurs soient jetées au vent ! »

Et à voir la tournure des choses, avant peu, Louis XVI, l'indécis, sera par des Français immolé et les Juifs jetteront au vent les cendres du débile tyran ; Louis XVI est au Temple, vous ne tarderez pas à l'envoyer à l'échafaud !

Barbaroux tressaillit imperceptiblement, il sentait que son interlocuteur disait vrai, touchait juste.

D'ailleurs, de Montcognol accentua :

— Et vous l'enverrez à l'échafaud, vous les républicains, parce que vous aurez eu peur d'autres républicains, des Jacobins qui, eux-mêmes, céderont à la crainte de se voir blâmés par Marat !

Marat qui, lui-même, est le Schilo des Juifs, le Nazi pour quelques-uns !

_ Et ainsi, par un seul des siens — Marat — Israël arrivera à son but, fera accomplir sans risques par des Goym la vengeance qu'il porta quatre cents ans dans ses flancs!

L'accouchement est proche et vous qui avez — comme moi d'ailleurs — rêvé d'une République philosophique basée sur le bien et la liberté, dans quelques temps vous courberez la tête sous le joug d'un Nazi, sous le joug du roi d'Israël...

Un roi dont on ne parle pas celui-là, un roi plus terrible que le prisonnier du Temple.

Méditez encore sur cette coïncidence du Temple, prison de la victime d'Israël.

Vous aurez le Nazi, le roi qui s'agite derrière la toile, qu'on ne voit pas et qui soudain apparaîtra quand on enlèvera le voile!

Je vous souhaite Marat, alors vous vous redresserez peut-être sous l'injure.

Le Girondin ayant fait un geste de dénégation, Pierre craignit d'abuser, il rentra davantage dans le vif de la question.

— Je ne vois à ce mal qu'un seul remède : la fédération! Voici comment.

Paris a surtout attiré Israël, à Paris la foule obéit plus spécialement aux meneurs, le désordre est plus grand que partout ailleurs, la Commune y est maîtresse, elle est plus forte que la Convention, et le moindre des sectionnaires ayant de l'énergie est plus fort que la Commune.

A Paris, on ne se connaît pas ; tandis qu'en Province, ce n'est plus cela, l'ordre relatif règne, le peuple a confiance en ses chefs.

Donc, sectionner le pays en le reliant à la capitale par un lien très fort c'est quand même retarder la conquête de la France par les Juifs, ils pourront être maîtres de Paris, mais ne le deviendront jamais de la Province, jamais entièrement!

De Montcognol allait expliquer sa pensée, étendre le sujet, mais Rebecqui, l'intime ami de Barbaroux entra, et Pierre crut prudent de prendre congé.

En le quittant, Barbaroux lui dit : — Vous m'avez intéressé, portez-moi les documents du coffret, j'éclairerai ma religion, et peut-être... peut-être... enfin nous verrons ; en tout cas, rappelez-vous que je vous verrai toujours avec plaisir.

Falk avait entendu ces dernières paroles seulement: elles l'intriguèrent suffisamment, et, tandis que de Montcognol regagnait en hâte son petit logement, le Juif murmurait :

— Le petit coffret? Qu'est-ce à dire? Les documents ? Je vous verrai toujours avec plaisir? Oh! Oh! Une bonne petite perquisition chez M. de Montcognol serait peut-être fructueuse ; ou va essayer de combiner cela! Oh! oh!...

En arrivant, Pierre de Montcognol trouva Patéroux en grande et animée conversation avec une jeune fille. Il la reconnut vite : Guillemine !

Comme pour ne pas froisser la jeune fille par les paroles qu'il allait être obligé de prononcer, Patéroux dit, semblant demander l'approbation de son maître :

J'ai offert à la citoyenne Guillemine Bruchet mon grabat, elle peut y aller dormir pour cette nuit ?

Oui, allez donc, fit Pierre ayant comme lu sa réponse dans les yeux de son intendant. Quand la jeune fille fut partie, Patéroux prit la parole :

— Ce soir, Guillemine m'est arrivée sans crier gare.

— De Trimoulet la donc mise à la porte sans autre forme de procès ?

— Il y a été forcé, absolument forcé, m'a dit la fille de Bruchet.

— Je ne comprends pas encore très bien, voyons ?

— Ce sera facile à comprendre, bien que mystérieux par certains côtés; Guillemine a dû quitter le toit de son amant parce que Mlle Blanche de Trimoulet est arrivée à Paris et est descendue naturellement chez son frère...

— Blanche? À Paris? Chez de Trimoulet ? Es-tu bien sur au moins?... .

— C'est ce que vient de me raconter Guillemine et je la crois...

Oui certes, c'était facile à comprendre bien qu'il y ait un côté mystérieux ; pour quoi Blanche de Trimoulet avait-elle quitté Montcognol ? Que se cachait-il là dessous? Car vraisemblablement elle n'avait pas averti son frère de son arrivée! Et alors ? Henriette de Montcognol? Qu'était-il arrivé ? Quel mystère planait surtout cela?, quelle signification donner à cette chose?

Pierre se jura de savoir tout de suite * Il s'y prépara...

À peu près au même moment, Falk rencontrait Guillaume de Trimoulet et Blanche sa sœur, sortant d'une modeste auberge d'où ils venaient sans doute prendre leur repas. Un instant il eut envie de les accoster mais son esprit lui conseilla la plus minutieuse prudence et il ne dit rien ; néanmoins il fut quelque peu bouleversé ne sachant s'il devait se réjouir ou non! Car lui aussi se demanda ce que voulait dire la venue à Paris de Blanche de Trimoulet

Mais Guillemine Bruchet alors > qu'était-elle devenue? Certes il n'était que temps qu'il agisse par lui-même, car soudainement, alors qu'il s'y attendait le moins, les choses semblaient prendre une tournure compliquée; les événements marchaient et autrement qu'il ne les avait prévus; il était urgent qu'il restât le maître de la position, il lui fallait agir lui aussi, oui, certes, et sans nul retard

Guillemine, Saufer se chargea de lui apprendre qu'il avait vu la péronnelle rentrer au bras de Patéroux chez le citoyen Montcognol.

C'en était trop, cette fois! Falk sentit un danger imminent le menacer s'il restait là dans l'inaction et dès le surlendemain, s'étant assuré le concours de dix fermes sans-culottes, il se porta à leur tête, vers minuit, chez Pierre de Montcognol, pour

mettre à exécution un projet longuement mûri . Il allait en finir avec toutes ces complications!...

L'habitation de celui-ci était parfaitement disposée pour un coup de mains; néanmoins Falk prit toutes les précautions nécessaires pour ne pas être surpris.

il savait que de Montcognol était hors de chez lui; Patéroux et Guillemine devaient donc être seuls; le tout était de savoir s'ils étaient couchés.

Ce ne fut pas long à découvrir; à travers les fentes des volets, Falk aperçut dans la pièce faiblement éclairée par un lumignon fumeux, le brave intendant dormant tranquillement sur une chaise.

Le tout était de ne pas l'éveiller, afin de ne pas entamer une lutte pouvant être préjudiciable.

Pour plus de sûreté encore, Falk requit l'assistance du propriétaire au nom de la Commune, et sous prétexte de perquisition; c'était plus qu'il n'en fallait pour s'assurer le concours de cet homme.

Dès que Patéroux entendit les pesées qu'on faisait à la porte, il se dressa sur son séant et saisit vivement un bâton à portée de sa main.

La porte céda et le premier qui entra — c'était Saufer — alla rouler sous une table à moitié assommé. Mais en un clin d'œil Patéroux fut désarmé et réduit à la plus complète impuissance.

Au bruit, Guillemine à peine vêtue, était accourue de la pièce voisine; elle se trouva face à face avec Falk.

— Qu'on la garrotte, celle-là aussi, commanda-t-il.

Trois sans-culottes se précipitèrent sur elle.

Elle ne se défendit même pas, tellement la paralysaient la surprise et la crainte de cette brusque attaque et la vue aussi du Falk abhorré et méprisé qui souriait méchamment à la pensée seule de l'avoir en sa puissance, enfin, cette Guillemine qui en savait trop de ses secrets !

La malheureuse, il allait la tenir à sa discrétion, elle allait voir enfin quelle foi il fallait avoir, quelle croyance il fallait ajouter aux belles promesses du séducteur!

Elle allait voir quelle royauté il lui avait réservée.

Elle allait voir comme un fils de Sion vainqueur était bon prince.

Le premier moment de stupeur passé, Patéroux s'était mis à crier de toutes ses forces ; Guillemine, à ces cris, mêla ses sanglots.

Impassible, Falk bouleversait tout, fouillait dans tous les coins et recoins.

Enfin, il mit la main sur un coffret — le fameux coffret dont parlait Barbaroux, pensa-t-il — il garda seulement par de vers lui ce coffret, et ayant fait un paquet des autres papiers, il le confia à un sans-culotte et donna le signal du départ.

On força Patéroux et Guillemine à marcher et, comme celle-ci ne cessait de se lamenter et celui-là de crier, Falk ordonna de les bâillonner.

Ce que naturellement on fit avec empressement.

Cependant, en pleine rue, les bandits trouvèrent un obstacle :

Pierre de Montcognol, qui était arrivé quelques instants auparavant, avait été mis au courant, par le propriétaire écœuré, de ce qui venait de se passer.

Pierre avait reconnu Falk et, braquant sur lui un pistolet, il lui ordonna à voix forte de lâcher ses prisonniers.

— Attrapez-le donc, celui-ci encore, fit Falk.

Un sans-culotte s'élança mais s'abattit, touché par une balle de Montcognol.

Sans hésiter, deux autres s'élancèrent aussi.

D'un coup d'œil rapide, Pierre vit que soutenir une lutte dans des conditions semblables, contre des adversaires en trop grand nombre, dans une rue de Paris, où la première patrouille prêterait main-forte à la canaille, était simplement de la folie, il prit le parti le plus sage, le plus raisonnable, il gagna le large, se disant qu'il serait plus utile — étant libre — à Patéroux et à Guillemine, que prisonnier avec eux.

Il se demanda quelle raison avait pu avoir Falk de venir opérer chez lui; la disparition du coffret, de tous ses papiers et de certaines valeurs, lui donna comme la clef du mystère!

Dès lors, s'il avait pu douter encore, Pierre de Montcognol comprit qu'on entrerait en lutte ouverte avec lui, qu'il n'était que temps de se tenir prêt à toutes éventualités...

Quant à l'odieux Falk, inconnu des bons sans-culottes qui lui avaient prêté main-forte, il les remplaça par de bons Juifs qu'il avait apostés non loin de chez lui et, par eux aidé, il descendit dans la cave de sa maison — n'étant autre que la chambre d'amour de la maison de Bougodad — Patéroux et Guillemine.

Il se contenta d'enlever leur bâillon et les laissa à même le pavé, tout garrottés, se réservant de statuer plus tard sur leur sort et suivant les promesses et les services qu'il en attendait et qu'il se faisait fort d'en obtenir, ayant en tête un traitement — prêt à appliquer — qui ferait les malheureux se rendre à complète discrétion, dans

un très bref délai sans doute, si par hasard ils se refusaient à l'aider dans ses sombres et terribles ses noirs projets!...

V. Revenant

On était au soir du 16 janvier 1793.

Les plus graves événements se passaient, accentuant, de seconde en seconde la rupture entre le passé sombre et glorieux tout à la fois, entre le passé et l'avenir mystérieux et redoutable.

Les Juifs allaient répondre au bannissement de 1394 par la poussée sur la guillotine du descendant du prescripteur.

Le supplice de la détention de Louis XVI au Temple allait finir.

Le temple, autrefois, avait vu le triomphe de l'un, la défaite des autres.

Les rôles étaient changés, il allait voir la défaite de l'un, le triomphe des autres!

L'aurore de la Liberté se levait enfin pour Capet ; la délivrance — la peine de mort prononcée contre lui était-elle proportionnée à ses fautes ? — lui pouvait enfin apparaître entre les deux montants sanguinolents du sinistre couteau, reflétant, sur son tranchant le pâle et froid soleil de janvier.

Pierre de Montcognol avait vu juste :

Les Girondins avaient craint les accusations des Jacobins qui eux-mêmes avaient cédé aux menaces de Marat-Schilo, à la Maçonnerie ayant depuis des années déjà marqué d'un signe, les rois et, les chefs qui devaient être abattus.

Le roi de France allait mourir, la royauté avec lui, et vivifié par ce sang, l'invisible Nazi allait croître et grandir, se dresser sur les ruines ensanglantées du trône, arborer sa couronne insolent, brandir son sceptre autrement lourd que celui du dernier tyran!

Sur les marches de la guillotine et tout autour de l'instrument du supplice allait retentir, poussé par des poitrines françaises, l'hymne à la Liberté, tandis que, au loin, étouffé par les roulements de tambours se ferait entendre le cri de triomphe d'Israël...

Les Français sacrifiaient, à la face du monde étonné, leur roi sur l'autel de l'expiation!

Les Juifs sacraient le leur dans le silence joyeux de leur cœur débordant d'espoir, ouvert désormais à toutes les ambitions, aux rêves géants réalisés alors qu'à peine terminés !

À bas les tyrans! Vive Israël-Roi Gloire au Nazi !

Pierre de Montcognol, pâle comme un mort, atterré bien plus par le triomphe du Juif — triomphe que seul il pressentait — que par le glas funèbre du passé retentissant de toutes parts, s'était rendu près de Barbaroux non pas pour le supplier d'intercéder pour le roi, mais pour lui ordonner en quelque sorte de chercher à éclairer sa conscience, de chercher librement quels motifs faisaient agir la multitude...

Rien n'était plus simple à découvrir: les menaces de toutes sortes, les infamies les mensonges, les idioties avaient un berceau commun ; le peuple ne pensait que d'après des groupes, les groupes eux-mêmes écoutaient et répétaient de vagues paroles d'inconnus ; ces paroles vagues prenaient corps et, amplifiées en1 chemin, arrivaient consistantes à ceux à qui elles étaient destinées.

Voilà ce que pensait Pierre de Montcognol, voilà ce qu'une fois encore il voulait répéter au Girondin et à ses amis. Il croyait que c'était son devoir, il ne pouvait faire mieux, n'étant qu'un inconnu dont la voix eût raisonné comme dans un désert s'il eût voulu s'adresser à la multitude.

Peu lui importait la chute d'une royauté débile et aveugle si, sur ses ruines, même sanglantes, devait s'élever la Rénovation.

Seule, la Rénovation était tout pour, lui, et il la voyait comme morte avant que de naître, étouffée à son premier soupir.

La doctrine de Rousseau se dressait inexorable devant lui, inexorable parce qu'elle se réalisait de point en point.

À cette heure, Pierre comprenait bien l'impuissance d'un lion devant tous, la petitesse devant l'élan acquis par la nullité; il se vit, le brin de paille entraîne par le torrent et essayant de se rebeller outre les ondes tumultueuses.

C'était cela la puissance d'un homme ? Combien plus infiniment puissant était la plus infime des termites !

Certes, la vraie force ne consistait-elle à miner avant de frapper ?

Le seul moyen de triompher n'était-il pas de creuser des pièges sous les pas de l'ennemi?

De Montcognol étant républicain, il ne voulait s'allier aux Vendéens pas plus qu'il n'eût voulu les combattre.

Entre Blancs et Bleus, Pierre estimait qu'il y avait place pour lui, républicain philosophe.

Il ne lui restait donc qu'à essayer de faire prévaloir ses idées comme tous le faisaient autour de lui, sans grande conviction d'ailleurs, sans entrain, par passetemps. Il lui fallait donc trouver des compagnons, devenir chef nominal à son tour et s'endormir aussitôt dans l'inaction étant forcé de tenir compte des désirs ou des intérêts de ceux qui consentiraient à suivre son sillon, hélas!

Triste monde usant de tels moyens ! Oui, heureux ceux qui mourraient avant de voir et de comprendre qu'ils avaient été joués... Le chartreux de Port-Sainte Marie, avait dit vrai !...

Les efforts de Pierre furent vains.

Sans fortune, sans relations, sans mandat, il ne trouva, tout d'abord, pas un soldat pour le suivre et ceux dont il eut pu devenir le compagnon dévoué et utile, allaient bientôt se suicider, en quelque sorte, anéantir leur propre parti et cela par leurs hésitations, leur fausse compréhension des choses; ils allaient être vaincus par plus forts, plus poseurs qu'eux...

Derrière les Girondins, de Montcognol ne le voyait que trop, apparaissaient déjà leurs vainqueurs : les Jacobins.

Le procès de Capet, sa condamnation, son arrêt de mort devait être la propre condamnation, le propre arrêt de mort du parti de la Gironde.

Dans la séance de la Convention, Barbaroux combattit la justification de Louis XVI, sans prendre de conclusions.

En effet, il n'osait absoudre contre le vœu de ses commettants, ni condamner contre celui des Girondins ses amis.

Il était persuadé que le roi était pour lui un ennemi, et cependant, ému à la vue de cet ennemi vaincu, agité par les paroles enflammées de Montcognol, il eût voulu essayer de défendre Louis XVI.

Il s'indignait sans doute des violences commises à son égard, et dans cet état d'esprit, il fit assez pour se perdre lui-même sans faire assez pour sauver le roi.

Pierre avait assisté à tout le procès, il entendit les plaidoyers, les accusations.

Il fut frappé par certaines paroles et les nota, car il sentait sa foi républicaine chanceler, il sentait mourir son désir de liberté; il ne vivait plus, la foi en l'avenir semblait avoir déserté son cœur, tout comme la croyance à la grandeur du passé d'ailleurs...

Parmi les brèves notes prises par Montcognol on pouvait lire celle-ci :

« Quant à moi, déclara Rabaut Saint Etienne, ministre protestant, je suis las de ma portion de despotisme; je suis fatigué, harcelé, bourrelé de la tyrannie que j'exerce pour ma part, et je soupire après le moment où vous aurez créé un tribunal qui me fasse perdre les formes et la contenance d'un tyran. »

« Vous cherchez des raisons politiques, ces raisons sont dans l'histoire... Ce peuple de Londres qui avait tant pressé le supplice du roi, fut le premier à maudire ses juges et à se prosterner devant son successeur. »

« Lorsque Charles II monta sur le trône, la ville lui donna un superbe repas, le peuple se livra à la joie la plus extravagante et il courut assister au supplice de ces mêmes juges que Charles immola depuis aux mânes de son père.

« Peuple de Paris, Parlement de France, m'avez-vous entendu? »

Et cette déclaration de Robespierre ;

« Moi aussi, j'ai été touché et j'ai senti dans mon cœur, chanceler la vertu républicaine en présence du coupable humilié devant la puissance souveraine ; mais la dernière preuve de dévouement qu'on doit à la patrie est d'étouffer tout mouvement de sensibilité. »

Encore ces paroles de Vergniaud, chef des Girondins

« Il n'est pas douteux que les puissances n'attendent que la mort de Louis pour fondre toutes ensemble sur la France. »

« On les vaincra sans doute; l'héroïsme des soldats français en est un sur garant; mais ce sera un surcroît de dépenses, d'efforts de tous genres. »

« Si la guerre force à de nouvelles émissions d'assignats qui feront croître dans une proportion effrayante le prix des denrées de première nécessité ; si elle porte de» nouvelles et mortelles atteintes au commerce; si elle fait verser des torrents de sang sur le continent et sur les mers, quels si grands services aurez-vous rendus à l'humanité?

« Quelle reconnaissance vous devra la patrie pour avoir fait en son nom et au mépris de sa souveraineté méconnue un acte de 'vengeance 'devenu la cause ou seulement le prétexte d'événements si calamiteux ? »

« J'écarte toute idée de revers, mais osez-vous bien vanter vos services,

« IL n'y aura pas une famille qui n'ait à pleurer son père ou son fils; l'agriculture manquera bientôt de bras; les ateliers seront abandonnés; vos trésors croulés appelleront de nouveaux impôts; le corps social fatigué des assauts que lui livreront au dehors les ennemis armés, au dedans les factions soulevées, tomberont dans une langueur mortelle.

« Craignez qu'au milieu de ces triomphes, la France ne ressemble à ces monuments fameux qui, dans l'Égypte ont vaincu le temps; l'étranger qui passe s'étonne de leur grandeur; s'il veut y pénétrer, qu'y trouve-t-il? Des cendres inanimées et le silence des tombeaux ! »

Ces dernières paroles parurent excessivement justes à Pierre de Montcognol et de plus en plus, il sentit s'écrouler ses principes; il fut sur le point de dire: — Périssent les idées ! Mais que vive la race, la patrie !

Pierre de Montcognol, tout tremblant, n'avait pu qu'à peine tracer cette fin de l'improvisation de Vergniaud :

« Qui me garantit qu'aux cris séditionnels de la turbulence anarchique ne viendront pas se rallier l'aristocratie avide de vengeance, la misère avide de changement et jusqu'à la pitié que des préjugés auront excitée sur le sort de Louis ? »

« Qui me garantira que cette tempête où l'on verra ressortir de leurs repaires les tueurs du 2 septembre, on ne vous présentera pas tout couvert de sang et comme un libérateur, ce défenseur, ce chef qu'on vous dit être si nécessaire? »

Ces mots, exact reflet des pensées de Pierre, l'émurent profondément..

Vergniaud voyait clair, pourquoi connaissait-il le péril, sans savoir ceux qui l'avaient fait naître, pourquoi voyait-il la menace suspendue sur la France sans connaître ceux qui l'avaient prononcée, seraient prêts à l'exécuter?...

A ce moment, un homme frappa sur l'épaule de Montcognol. Celui-ci se retourna : Falk était à côté de lui, souriant; il eut l'audace de dire :

- En voilà un qui sait ce qui se passe, qui le dit, et pourtant tout cela est inutile, citoyen Montcognol, Louis ira à l'échafaud.

Pierre ne répondit même pas, car l'orateur continuait et il semblait à Montcognol que c'était lui-même qui parlait par la bouche de Vergniaud.

Un chef, poursuivait l'orateur des Girondins, ah! si telle était leur audace, il ne paraîtrait que pour être à l'instant percé de mille coups! »

« Mais à quelle horreur ne serait pas livré Paris, Paris dont la postérité admirera le courage héroïque contre les rois et ne conservera jamais l'ignominieux asservissement à une poignée de brigands, rebut de l'espèce humaine, qui s'agitent dans son sein et le déchirent en tous sens par les mouvements convulsifs de leur ambition et de leur fureur »

« Qui pourrait habiter une cité où régneraient la terreur et la mort !

Et vous, citoyens industriels dont le travail fait toute la richesse et pour qui les moyens, de travail seraient détruits, vous qui avez fait de si grands sacrifices à la Révolution et à qui on enlèverait les derniers moyens d'existence, vous dont les vertus, "le patriotisme ardent et la bonne foi ont rendu la séduction si facile, que deviendriez-vous ?! Quelles seraient vos ressources? »

Quelle main essuieraient vos larmes et porteraient des secours à vos familiers désespérés ?... »

Irez-vous trouver ces faux amis, ces perfides flatteurs qui vous auraient précipités dans l'abîme ? »

Ah oui fuyez-les plutôt ! Redoutez leur réponse, je vais vous l'apprendre.

Vous leur demanderiez du pain, ils vous diraient :

— Allez dans les carrières disputer à la terre quelques lambeaux sanglants des victimes que vous avez égorgées! »

« Ou encore :

« Voulez-vous du sang? Prenez-en. Voici du sang et des cadavres, nous n'avons pas d'autre nourriture à vous offrir! »

Vous frémissez, citoyens ! O ma patrie ! Je demande acte à mon tour des efforts que je fais pour te sauver de cette crise déplorable ! »

De Montcognol se leva insipide, quitta la Convention, ne sachant exactement de quel côté il allait diriger ses pas ; que lui importait A la tribune française venait de retentir du cri de garde à vous!., et tous peuple et mandataires du peuple, n'avaient pas compris.

Que faire pour sauver le peuple ? Que fallait-il dire ? Que fallait-il faire ?

Tout n'était-il pas inutile; une fatalité terrible pesait donc sur la France. On était donc paralysé?

Un charme retenait-il chefs et soldats ? Les insensibilisait-il ? Était-ce l'envoutement ?...

Falk avait suivi Pierre et, voyant au groupe nombreux de sans-culotte, il l'interpella. De Montcognol se retourna comme malgré lui, sentant que l'homme l'attirait, le galvanisait, lui aussi.

Le Juif parlait à voix basse au ci-devant noble.

— Avouez, disait-il, que si vous aviez eu l'honneur de parler un peu à la Convention et au peuple, vous n'eussiez prononcé d'autres paroles que celles-là ? Seulement, vous eussiez donné des noms et le mien le premier !

— Eh! Que sais-je? Et puis, que me voulez-vous?

— Je voulais vous dire que grâce aux papiers que j'ai trouvés dans votre coffret... Pierre fit le mouvement de saisir Falk.

— Non, ne bougez donc pas, fit celui-ci, vous voyez bien que j'ai tout près de moi des hommes pour me défendre.

— Lâche ! Que vous êtes, lâche, lâche !

— Laissez donc vos injures et écoutez-moi seulement ; bien que votre ennemi, je vous donnerai peut-être un bon conseil.

— Assez, monsieur, ou je pourrais vous étrangler.

— Vous ne le feriez pas, je suis en sûreté, vous ai-je dit, écoutez-moi donc.

Sans savoir pourquoi, Montcognol sentit que le Juif lui en imposait, il se demanda où il allait en venir, s'il allait le faire arrêter !...

Falk devina sa pensée, il sourit; il continua impassible :

— Grâce aux papiers que j'ai trouvés dans votre coffret, je connais vos idées; les notes que vous avez prises encore tantôt m'ont confirmé dans la persuasion que je m'en étais faite, après avoir pris connaissance de tous vos documents.

Si vous aviez une puissance quelconque, je vous redouterais et Israël ferait comme moi!

Mais, sachez-le, vous ne pouvez rien, rien et quand même... prenez garde, vous êtes marqué, vous n'échapperez probablement pas!

Vous mourrez sans doute victime de vos utopies et de vos imprudences, votre douleur sera d'autant plus grande, que vous seul aurez vu clair, que vous seul n'aurez pu parler... Prenez garde !

C'en était trop ! Le charme était rompu, de Montcognol voyait rouge, il allait se précipiter, quoiqu'il put lui arriver, mais Falk avait disparu, ou du moins sa silhouette se perdait déjà au loin vers un tournant.

Pierre mélancoliquement, désespéré, regagna sa nouvelle demeure, pensant qu'il lui avait été bien inutile d'en changer après l'attentat, le vol que ses ennemis avaient commis chez lui, puisque Falk ne l'avait pas perdu de vue.

Par l'enchaînement des choses, il s'en vint à penser à ce pauvre Patérroux, à cette malheureuse Guillemine qu'après trois mois de recherches il n'avait pu encore découvrir.... Ah! Que devenaient-ils, eux aussi?...

Pierre, après sa rencontre avec Falk, resta quelques jours comme engourdi, annihilé, cependant dans la journée du 19 janvier 1793, n'y pouvant plus tenir, voulant parler, il se rendit à la Convention ; du moins Paris entendrait un homme qui oserait parler, qui ferait en tendre, lui républicain, des paroles de vérité au milieu de la profonde stupeur de tous, stupeur causée par l'audace dont avait fait preuve la Montagne dans ces derniers jours.

Les masses avaient subi l'effet de la force; elles s'étaient senties paralysées, réduites au silence, peut-être était-il temps encore de secouer leur torpeur, de réveiller leur indignation, mieux valait la mort que la honte.

On votait sur la question de sursis de l'exécution de Louis XVI. Pierre allait entrer, lorsque devant lui il crut voir un revenant, mais une main avait saisi la sienne, on l'entraînait hors la foule.

C'était Patéroux ou plutôt le spectre de Patéroux, car le malheureux avait un aspect lamentable, son visage était décharné, sa peau comme séchée, collée sur ses os; ses yeux étaient profondément encavés, ses mains étaient crevassées, ses poignets creusés par les cordes, que trois mois durant lui avait laissé Falk.

— Toi ? Toi encore vivant ? s'exclama Pierre.

— Oui, moi! Moi, mon maître ; moi qui n'espérais plus vous revoir.

— Mais comment as-tu pu t'échapper? Où étais-tu d'abord? Car je crois bien t'avoir cherché partout.

—Hélas! Non, sans doute, puisqu'il a fallu comme un miracle pour que je me tire de l'enfer où on m'avait enfermé.

— Comme tu as dû souffrir, comme tu souffres peut-être encore ?

— J'ai souffert, oui, certes, mais la liberté, l'air pur m'a presque guéri.

— Et Guillemine? — Sauvée aussi ; en sûreté, j'espère, mais bien souffrante, par exemple.

— Où est-elle ? Comment as-tu pu arriver à te tirer des griffes de ce monstre ?

— Ce sera long à vous conter ; il le faudra cependant, car les plus grandes précautions sont à prendre, de grands périls vous menacent, vous et Mlle Henriette de Montcognol.

Pierre allait répliquer qu'il savait que des dangers le menaçaient et qu'il ne s'en préoccupait plus, mais Patéroux avait nommé Henriette, et cela suffisait pour retenir de Montcognol, pour le faire réfléchir et aussi le faire cruellement souffrir.

Patéroux l'entraînait, il se laissait conduire, se maudissant lui-même d'être obligé en quelque sorte de désertar la grande lutte pour s'occuper de petites personnalités. Et d'un autre côté il se demandait si réellement, dans la désorganisation du moment, dans l'affolement, on pouvait espérer que la voix de justice, le cri d'alarme se ferait entendre.

L'intendant de Montcognol ne parlait point, se réservant de mettre Pierre au courant de toutes choses mais, plus tard, quand ils seraient en sûreté ; ils se hâtaient donc.

La nuit était venue, partout circulaient des bandes de sans-culottes que les Jacobins avaient lancés sur la Capitale pour terrifier les Parisiens, car naturellement circulaient des bruits de complots formés pour délivrer le roi.

En réalité, quelques âmes indignées croyaient seules à ces complots et eussent, s'il se fût présenté un chef, consenti peut-être à marcher, mais la masse restait immobile, apeurée ou indifférente...

De Montcognol et Patéroux, après de longs détours, étaient arrivés aux environs du Palais-Royal; soudain, ils durent s'arrêter.

Des groupes nombreux se formaient, les deux hommes purent comprendre qu'un garde du corps nommé Paris avait assassiné Lepelletier-Saint-Fargeau qui avait voté la mort du roi.

La nouvelle de cet événement s'était répandue de toutes parts, ou avait dénoncé ce meurtre à la Convention, aux Jacobins, à la Commune.

Les Jacobins s'étaient déclarés en permanence et avaient envoyé des commissaires à toutes les autorités, à toutes les sections pour réveiller leur zèle et faire mettre la population entière sous les armes.

Trois fois Pierre et Patéroux faillirent être arrêtés et trois fois ils ne s'échappèrent qu'à grand peine.

Enfin ils arrivèrent et, après avoir pris les multiples précautions qu'exigeait la plus vulgaire prudence, ils purent causer, et Patéroux raconta ce qu'il savait, ce qu'il avait pu surprendre des terribles secrets de Falk.

De Montcognol, bien que préparé à toutes sortes de révélations, fut atterré.

Il s'agissait de quitter Paris ; de mettre Henriette en sûreté, en Auvergne ; de sonder Maximilien Bruchet, voir quelle confiance on pourrait placer en lui. Guillemine serait pour cela d'un grand secours, elle était l'otage désignée.

De Montcognol pourrait dire à Bru het :

— Vous avez Henriette, j'ai Guillemine ; vous aimez votre tille, j'adore ma sœur; veillez sur celle-ci, celle-là sera saine et sauve!

Si on ne pouvait pas avoir confiance en Bruchet, Patéroux partirait avec Henriette pour l'étranger, car, à aucun prix, pour n'importe quelle cause, de Montcognol ne voulait quitter la France.

Patéroux conseillait à Pierre de partir immédiatement pour l'Auvergne.

Mais quelques heures seulement, et le roi porterait sa tête sur l'échafaud, et Pierre voulut voir comment un roi mourait...

Le soleil du 21 janvier se levait, le tambour battait dans la capitale, ceux qui faisaient partie des sections se rendaient dans leurs compagnies et ceux qu'aucune obligation n'appelait à figurer dans cette terrible journée, s'enfermaient chez eux barricadant portes et fenêtres.

Pierre était près de l'échafaud, impassible.

Falk, résolument, vint se mettre à côté de lui !

Tout à coup, Louis XVI, les mains liées, le cou nu, avait fait un pas, il allait parler au peuple, ses yeux s'arrêtèrent sur le groupe dans lequel était de Montcognol, et il parut surpris de l'air arrogant, joyeux des gens qui le composaient.

Sans complètement détourner ses regards du groupe qui, sauf Montcognol, naturellement, avait une cynique attitude, l'ex-roi dit d'une voix forte :

— Français, je meurs innocent des crimes qu'on m'impute, je pardonne aux auteurs de ma mort et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France!

— Battez donc, ordonna Falk aux tambours.

De Montcognol se retourna et regardant le Juif en face; il lui cria :

— Misérable !

— Soyez donc calme, reprit celui-ci, vous savez bien que perpétuellement le glaive est suspendu sur vous. Pierre entendit le prêtre encourageant le roi :

— Fils de saint Louis, montez au ciel ! ,

Les Sémites Saufer, Cloots, Lyre, Peyrera qui composaient le groupe que le roi avait regardé se précipitèrent, trempèrent leurs piques et leurs mouchoirs dans le sang, chaud encore, se répandirent dans Paris en criant : «Vive la République! » et allèrent jusqu'aux portes du Temple, où était enfermée la famille royale, pour lui apprendre par leurs clameurs que le roi était mort, que le Nazi venait de naître...

Fasciné, de Montcognol restait là ; Falk, de sa voix douceuse, le rappela à la réalité et, désireux de vaticiner encore, d'hypnotiser, d'envoûter le malheureux,

il lui dit :

— Savez-vous pourquoi Capet nous a si longuement regardés?

— Non, répliqua Pierre inconscient.

— Eh ! bien, je vais vous le dire en deux mots, voilà :

Il y a six ans, c'était en 1787, Louis XVI partait pour la chasse, entouré de toute la pompe qui accompagnait, même à la chasse, le maître du plus beau royaume du monde, heureux, souriant de bonne humeur.

Soudain, dans les environs de Versailles, le roi aperçut quatre vieillards — ils étaient là tout à l'heure encore accompagnés de plusieurs hommes — mes compagnons du groupe de tantôt, portant un cercueil recouvert d'un drap grossier.

Notre type oriental, notre nez allongé, notre mine humble— depuis nous avons changé — nous fit reconnaître pour des Africains.

Sur l'ordre du roi, le capitaine des gardes s'informa.

Nous lui dîmes que nous étions des Juifs, marchands à Versailles, de matières d'or et d'argent, qui transportions le cadavre d'un de nos coreligionnaires au cimetière de Montrouge.

Dès l'année suivante, Louis frappe par nos malheurs, réunit une commission pour étudier les moyens d'améliorer notre sort. Nous l'en avons bien récompensé.

Il nous a reconnu sans doute et c'est pour cela qu'il nous a regardés, étonné et peiné.

Mes compagnons sont aux alentours du Temple maintenant, nous sommes vengés du descendant de Philippe-le-Bel et de Charles VI, mais la fille de Marie-Thérèse d'Autriche est encore notre débitrice.

Patience, les temps s'avancent.

Vous devez le savoir, vous, Pierre de Montcognol, qui nous connaissez si bien, qui avez si bien démêlé les trames de notre politique et qui êtes condamné, de par notre toute-puissante volonté, à rester le spectateur impuissant de l'accomplissement de notre vengeance qui a commencé par le roi pour s'étendre peut-être jusqu'aux d'Aryas!...

Le soir même, comme Pierre de Montcognol allait partir pour l'Auvergne — il fallait d'abord qu'il mit sa sœur Henriette en sûreté — puis il combattait, il en avait trouvé les moyens; tout n'était peut-être pas perdu, le Nazi n'était point encore sur

son trône, tous ne reconnaîtraient points son autorité—une femme se présenta à lui :

— Me reconnaissez-vous? interrogeât-elle.

— Non, fit Pierre, bien qu'il lui sembla avoir entendu cette voix déjà.

— En vérité, vous ne me reconnaissez pas?

— Non, vous dis-je, et d'ailleurs que me voulez-vous ?

— Vous rappeler vos serments, Pierre de Montcognol !

— Ah! Cessez enfin, ou expliquez-vous, madame...

— Je suis Blanche de Trimoulet, votre fiancée.

Seule, Blanche de Trimoulet peut quelque chose sur une âme, sur un cœur comme celui de Montcognol» avait pensé Falk ; et Falk jetait dans les bras de Pierre la jeune fille ayant du sang juif dans les veines; il fallait qu'il tombât, ce Montcognol, et aussi sa sœur, dans l'infamie, pour aller ensuite à la mort qu'on lui ferait plus honteuse encore que la vie, s'il était possible...

VI

Ames inquiètes

Dans une salle assez vaste de la rue des Cordiers à Caen, étaient réunis plusieurs personnages, hommes et femmes, discutant à voix basse et exprimant leur animation par des gestes nombreux et saccadés.

Deux d'entre eux sont connus des lecteurs : l'un s'appelait Barbaroux, l'autre Pierre de Montcognol.

Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, ils causaient, moins haut encore que les autres, et à voir l'expression sévère de leur visage, on pressentait que leur entretien était grave.

— Je m'étonne, dit enfin—continuant une conversation depuis longtemps commencée — Barbaroux à Pierre, que cette jeune fille ne soit pas encore venue; jamais elle ne manque une de nos réunions, toujours même elle est ici la première.

À peine le Girondin avait dit ces paroles, qu'une jeune fille entra, jeta un coup d'œil dans la salle et vint droit à lui.

— C'est elle ! dit Barbaroux à Pierre, à mi-voix.

Celle qui venait d'entrer frappa Montcognol : vivement il conçut une admiration irrésistible pour elle : grande, belle, son corps souple, son front large, voilé par l'idée d'un rêve lointain, ses yeux énergiques, doux par instants, sa bouche délicieusement jolie, sa voix au timbre argentin en faisait une exquise femme.

— Je vous présente un de mes amis dit Barbaroux à la jeune fille en lui désignant Pierre.

— Comme vous semblez triste, fit-elle bientôt après que les premières politesses eurent été échangées.

— Comment ne le serions-nous pas, répliqua Barbaroux, ne venons-nous pas peut-être de voir la fin de notre rêve, la chute de nos illusions les plus chères, la liberté morte avant de naître.

— Oui, je sais, dit la jeune fille, je sais ; nourri comme vos amis, comme moi des sophismes du siècle dernier, vous avez consacré vos talents, votre vie à leur réalisation et sur le point d'atteindre au but, celui-ci disparaît; et nous, malheureux rêveurs, nous tombons lourdement, vaincus avant l'heure, c'est bien cela, mon pauvre ami.

— Pourrait-on vous contredire en quoi que ce soit?

— Oui, si je me trompais; mais, allez, je vous connais bien. La jeune fille, après ces paroles, s'en fut à un autre groupe; de Montcognol tout secoué, entendant chanter dans son oreille cette voix argentine, ne put s'empêcher de s'exclamer à mi-voix : — Comme elle est belle! Barbaroux le regarda étrangement, mais Pierre n'y avait point pris garde, il demanda :

— Quel est son nom ?

— Charlotte Corday d'Ornans ! répondit Barbaroux d'un air ennuyé.

— Mais alors elle est ma parente, fit Pierre, c'est une d'Aryas aussi.

— Nous allons le lui demander, dit le Girondin un peu moqueur.

Et tous deux rejoignirent Charlotte Corday.

Après l'audacieux coup de force du 2 juin perpétré par la Commune contre la Convention, Barbaroux avait gagné la province, avec Quelques-uns de ses amis, tandis que vingt-neuf des Girondins avaient été arrêtés à Paris.

Depuis quelques jours Barbaroux était à Caen et pour la troisième ou quatrième fois il voyait Charlotte qui avait, dès la première entrevue, frappé son cœur comme elle venait de frapper celui de Montcognol.

Il est cependant nécessaire de se rappeler que les événements du 2 juin plus connus sous le nom de 31 Mai, avaient comme donné le coup de mort à tout le parti girondin.

Ceux des hommes composant ce parti que successivement Pierre de Montcognol avait vus, avait entretenus de ses craintes et qui n'avaient pas voulu l'écouter ou qui n'avaient pas pu, subissaient les effets du choc en retour.

Marat venait de triompher de ceux qui avaient, à un haut point sans doute, l'esprit arien, bien que leur opposition, leur indignation n'ait pas été exempte d'hésitations qui les compromirent, furent cause de leur chute.

En désespoir de cause, ils allaient recourir à la fédération que si souvent de Montcognol avait si chaleureusement préconisée comme ultime chance de salut, comme barrière insurmontable presque aux efforts cachés d'Israël.

Vains moyens, il était trop tard, les généreux girondins étaient épuisés pour avoir voulu venger Septembre, empêcher : le 21 Janvier; maintenant toute légalité\ était vaincue, la violence allait se déployer sans obstacle et sans mesure ; la terrible dictature du tribunal révolutionnaire et du Comité de salut public ; allait se compléter.

Les départements étaient dans l'ignorance la plus complète de la situation à Paris ; on y croyait communément que Marat menait tout, faisait tout; la crainte de Marat

n'avait-elle pas fait faire bien des choses, ne menaçait-elle pas d'en faire beaucoup d'autres encore à la vérité? En tout cas on le rendait responsable de tous les crimes.

Quelques jours se passèrent après cette dernière entrevue.

De Montcognol n'avait pu persuader à Charlotte qu'elle descendait comme lui des Aryas, que comme lui sans doute elle était menacée par des ennemis puissants.

Elle avait souri, elle avait dit que contrairement à tant d'autres elle avait vu s'évanouir son rêve d'une République soumise à des justes lois; elle avait dit que le mal régnait que peut-être c'en était fini; alors à quoi bon craindre, le terme était proche, la fin de ceux qui voudraient rester honnêtes...

Un soir, dans la pénombre, comme Montcognol attendait Barbaroux dans la salle des ordinaires réunions, Charlotte entra.

Sans embarras, avec le calme de son cœur exempt de désirs, elle s'approcha de Pierre, bien qu'il fût seul dans la salle; elle vint s'asseoir tout proche de lui, et commença à converser doucement.

De Montcognol sentait d'inouïes pensées éclore dans son cerveau ; en Charlotte, il ne voyait plus la philosophe, la doctrinaire, elle était trop belle pour ne pas éveiller la passion, trop chaste pour ne pas violemment fouetter le désir.

Aux paroles de la jeune fille, Pierre ne répondit pas.

Alors, comme un sanglot soudain avait soulevé la poitrine du jeune homme, elle lui demanda anxieuse :

— Oh! Qu'avez-vous? Vous souffrez? Dites-moi votre peine, ami?

— Oui, je souffre et je souffre atrocement.

— Et pourquoi donc, pourquoi, mon ami?

— Parce que vous êtes trop belle, parce que je suis trop misérable.

Charlotte s'était levée. Elle prit dans sa main celle de Montcognol et, doucement, lui dit ;

— Oui, peut-être suis-je trop belle, parce que vous et d'autres ont souffert à cause de moi; pauvre ami, dois-je encore vous faire souffrir davantage en vous disant que, pour vous comme pour les autres, mon cœur ne battra jamais.

— C'est un crime.

— un crime, soit! Mais, voyez-vous, j'ai prostitué de moi tout ce que j'ai pu; j'ai prostitué mon esprit, j'ai voulu lire dans le livre de la vie; j'ai voulu voir de près la philosophie, la science, la politique et peut-être je m'en repens et je crois que la

défloraison de mon corps me laisserait encore plus de remords que celle de mon esprit...

— Ah! On meurt donc de mort intellectuelle avant de laisser son corps?

— Vous, un philosophe, un idéologue, pouvez-vous me demander cela ?

— Certes, parce que je pense que jamais l'esprit ne meurt complètement, du moins avant le corps et parce que encore je soumetts celui-là à celui-ci.

— Tout cela pour me convaincre que j'ai tort, n'est-ce pas! Que je suis femme? Ou plutôt que je m'efforce de ne pas être femme, de devenir un monstre sans sexe? Ah! Vous, des hommes à l'idéal de justice, vous en êtes tous là, vous méprisez la femme, vous lui déniez le droit d'être votre égal.

— Vous vous trompez peut-être, nous environnons la femme de tout notre respect; nous sommes souvent ses esclaves, nos hommages vont à elle; mais nous écartons de ses épaules un poids trop lourd, nous savons quel fardeau est la matérialité; comprenez sous ce mot si vous voulez, le gouvernement, les affaires, nous écartons de son cœur tout ce qui. le pourrait dessécher comme les sciences, la philosophie

— Philosophe galant quand même, alors!

— Parce que je me trouve en la troublante présence de la plus belle des femmes.

— Ajoutez donc de la plus insensible en même temps

. — En vain vous voudriez vous faire passer pour un beau marbre.

— Je suis ce marbre, mon ami, ce marbre dont vous venez de parler ou plutôt. vous, mettez que je n'ai rien ajouté.

Ces escarmouches savantes énervaient Pierre ; il trouvait indigne de jouer la comédie dans l'amour, son cœur avait battu pour cette femme, son droit était de le lui dire, il le fit maladroitement, presque cruellement.

— Qui eût dit-il, que vos belles lèvres savaient si bien mentir?

— Je ne comprends pas.

— Avouez que votre cœur est donné, que vous ne voulez pas le reprendre.

— Je vous l'ai dit, je n'ai souillé de moi que mon esprit, mon cœur est intact.

Un nom vint sur les lèvres de Montcognol, il ne put le retenir longtemps :

Et Barbaroux? interrogea-t-il comme avec jalousie.

— Non! Ni lui, ni d'autres! Et puis, vous êtes jaloux avant d'avoir le droit de l'être. Charlotte prit la main de Pierre et lui dit encore :

— Je suis sincère avec vous, allez ; si j'eus voulu aimer quelqu'un, peut-être, en effet, c'eût été lui. Mais non, je l'ai repoussé comme vous, plus durement que vous même ; et l'amour qui a existé entre lui et moi n'est, à vrai dire, qu'une communion d'âmes. Notre passion n'est et ne peut être que toute mystique, exempte de toute impureté charnelle.

Notre esprit et notre cœur ont des aboutissants, se frôlent même dans nos divergences; nos âmes subissant une attraction inconnue, soudaine, furent liées un jour indissolublement par les mêmes déceptions, et à ce point de vue, son âme, la vôtre, la mienne communient dans une communion toute mystique, idéalement, atrocement douloureuse...

—C'est blasphémer votre rôle de femme que dire cela.

— Non, et vous le comprendrez plus tard.

Je ne le comprendrai jamais, pas plus que je vous oublierai jamais.

Adieu ! je vais partir, je vous ai aimée dès l'instant que je vous vis, adieu!

Je sentais que mon bonheur était lié au vôtre, je vous l'ai dit, vous me repoussez, c'est votre droit; peut-être étais je indigne de vous, d'ailleurs; soyez heureuse, adieu, adieu

— Vous partez ?

— Je pars, Paris me réclame et le devoir, et le sacrifice...

Charlotte se révolta presque à ce mot de sacrifice; tant d'autres n'avaient-ils pas été inutiles sans le sien, fallait-il que lui aussi fût une victime, et pourquoi faire, l'idéal avait fui...

Mais Pierre l'interrompit; rapidement il lui exposa les causes de la Révolution; celles au moins qu'il soupçonnait à la Révolution; sa parole fut si vibrante, son éloquence si communicative que Charlotte le regarda étrangement et prononça convaincue ;

— J'ai eu tort, je l'avoue ; peut-être d'autres victimes sont nécessaires, peut-être notre idéal n'a-t-il pas fui, n'est-il que voilé!...,

— Merci ! fit Pierre, vos paroles m'encouragent et plutôt au ciel que d'autres m'aient compris comme vous ! C'est insensé de ma part, c'est orgueilleux sans doute de le dire, mais s'ils m'eussent compris, nous n'en serions pas au point où nous en sommes....

— Quand partez-vous ? demanda soudainement la jeune fille.

— Demain soir.

— Voulez-vous me permettre de vous suivre.

De Montcognol la regarda étonné.

En rougissant, Charlotte dit encore ;

— Depuis longtemps, je voulais faire ce voyage, une de mes amies à besoin de mon aide, je veux voir le ministre de l'intérieur.

Pierre allait répondre, Barbaroux entra, il était plus sombre que de coutume; à peine eut-il entamé la conversation qu'il se répandit contre les Jacobins, contre ceux qu'il persistait à appeler les: triumvirs, mais il resta peu, promettant de revenir.

— Voyez-vous, dit Charlotte en riant, voyez-vous, mon bel amoureux, pensait-il à moi tout à l'heure ? J'avais raison : l'homme pas plus que la femme n'est pas seulement fait pour aimer, il y a des passions plus grandioses que l'amour...

— Oui, certes, mais l'amour est une des plus belles passions

. — Ne discutons plus cet affreux sujet, dit la jeune fille soudain devenue grave : faites-moi un plaisir : tout à l'heure j'ai pris en grande attention tous vos dires quant aux causes de la Révolution, donnez-moi votre appréciation sur les triumvirs, sur Danton, Robespierre et Marat.

De Montcognol se recueillit.

— N'avez-vous personne qui vous soit cher ? demanda Charlotte.

— Ma sœur, dit Pierre.

— Pas d'amis ?

— Non; sauf mon intendant fidèle.

— Pas de maîtresse ?

— Non, mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— N'attachez pas d'importance, reprit Charlotte les yeux vagues, caressant machinalement un petit poignard.

Comme Pierre interloqué ne savait que dire ou penser, très calme, elle ordonna presque :

— Commencez, je vous écoute; Danton d'abord ?

Montcognol, sans se presser, dit bientôt

— Les triumvirs au point de vue psychologique, résument parfaitement trois dispositions cérébrales bien naturelles ;

L'un, Danton, la force brutale, la domination, avec une justesse de vue, une aptitude politique à un degré éminent, qui en a fait presque l'égal de Mirabeau, dont d'ailleurs il se rapproche encore par des appétits que vous condamnerez tout à l'heure...

— Bien, lit Charlotte, comme ancrant dans sa mémoire les paroles que venait de prononcer Pierre; et maintenant, ajouta-t-elle, passez à Robespierre.

— C'est un composé de fiel, de cuistrerie, de vanité aussi outrecuidante qu'irritable d'idéologie creuse, le tout, établi sur une somme de vertu très calculée, trop affectée pour être sincère.

Calculateur profond quand même et homme d'État qui suivra certainement jusqu'au bout avec une énergie extraordinaire, le chemin de traverse dans lequel il s'est engagé par serment sans doute, obéissant non pas à des convictions, mais à une secte.

Ah ! S'il eut été du côté des Aryens ! Et encore non, parfois des causes sont ternies par des hommes.

—Et Marat? fit la jeune fille, étrangement sombre.

— Des trois le plus monstrueux, le plus étrange, visiblement celui-là est, de tous les hommes de la Révolution, celui qui se rapproche le plus de l'aliéné ou tout au moins du monomane, dont l'exaltation fébrile est produite par une volonté anormale dirigée uniquement par l'idée fixe.

Du reste, depuis quelque temps, ce feu intérieur qui le dévorait s'est manifesté à l'extérieur, affirme-t-on, sous la forme d'une maladie cutanée très violente.

Comme Robespierre il est possédé d'une fatuité outrecuidante et fausse qui en fit un prétendant, s'imaginant être destiné aux plus grands rôles, et échouant à peu près partout,

Dans les premières années de sa vie, il a constitué ce qu'on est convenu d'appeler un raté.

Pendant plus de trente ans, il a roulé un peu partout, écrivain sifflé, savant contesté, philosophe ou plutôt sophiste ignoré, publiciste de troisième ordre, visant à toutes les célébrités et à toutes les grandeurs et perpétuellement repoussé...

Alors il devient fou furieux, inconscient, ce qui le fait patauger dans une incohérence risible à cette époque seulement, car plus tard il fera pleurer.

En physique et en chimie les plus grands génies sont démolis, foudroyés, écrasés, relégués au sixième dessous, au rang de, préparateur ou de garçon d'amphithéâtre. Newton un génie? Allons donc! La base de sa théorie, la différente réfrangibilité des

rayons hétérogènes ne tient pas debout. D'autres grands inventeurs qu'il ne comprend pas, Laplace, Monge, Lavoisier, il les diffame. C'est évidemment plus commode. Un jour qu'il se livrait à une expérience « irréfutable » devant écraser son contradicteur, le physicien Charles, ce dernier le surprend en flagrant délit de supercherie scientifique. Ah ! S'il peut mettre la main sur le malheureux plus tard !

Dans les sciences les plus élevées aux quelles puisse atteindre l'esprit humain, il se promène comme dans un jardin familial. Il a épuisé toutes les combinaisons de la morale, des sciences physiques et naturelles, de la politique dont il connaît la grande théorie, la seule, l'unique, il connaît à fond l'esprit des masses, leur psychologie, il devine leurs fluctuations, leurs dessous, il devine et il prédit avec une justesse remarquable, ce qui lui permettra dans la suite de demander à la nation un tout petit sacrifice pour assurer son bonheur, sa tranquillité, trois cent mille têtes seulement...

Qu'on lui donne seulement quelques mois de dictature avec la haute direction sur tous les grands services publics, et avant un an la Révolution sera terminée, close dans toute sa perfection.

A de pareils signes, le médecin reconnaîtrait à l'instant un de ces fous lucides que l'on n'enferme pas, mais qui n'en sont que plus, dangereux. Cet homme est atteint de délire ambitieux et plus tard, sur cette perversion du jugement et par suite de cet excès vicieux d'amour-propre froissé, viendra se greffer la folie de la persécution avec son corollaire habituel : la manie homicide.

Ces temps derniers l'influence du milieu et son genre de vie aidant, seul avec son cauchemar morbide, par une sorte d'autosuggestion continuelle, la manie a atteint son paroxysme.

Faussaires, jongleurs, vendus, mouchards, hommes vils, tel sera la composition de la majorité de la Convention. Ce n'est pas la retraite des ministres qu'il nous faut, a-t-il écrit, c'est leur tête et, par suite, celle de tous les ministériels de l'assemblée, celle de votre maire, de votre général, de tout l'état-major, des municipaux, des principaux agents du pouvoir exécutif du royaume, celle de... de tout le monde allait écrire l'énergumène, mais une lueur de raison est venue et sa plume s'est arrêtée.

Charlotte Corday semblait boire les paroles de Pierre de Montcognol, qui poursuivait, se grisant lui-même au son de sa voix chaleureuse :

— A quoi bon des demi-mesures ? A-t-il encore imprimé, la mort, la mort, voilà la seule punition des traîtres; poignardez sur-le-champ et brûlez la cervelle. Si je pouvais rallier seulement deux mille hommes, j'irais braver dans leurs palais les rois et leurs suppôts, j'irais empaler les députés sur leurs sièges et les ensevelir sous les débris embrasés de leur antre.

Il est indispensable de faire fabriquer au plus tôt une énorme quantité de couteaux très forts, à lame courte, bien affilée, pour armer chaque citoyen bien connu comme patriote, avec l'indication très ingénieuse sur la manière de s'en servir, afin qu'on puisse procéder rapidement aux exécutions humaines; ensuite, il ne restera plus qu'à décimer les membres contre-révolutionnaires de la municipalité, des justices de paix, des départements de l'Assemblée, etc., etc., après une moisson préalable de deux cent soixante-dix mille têtes, une bagatelle!

Et voilà l'homme qui pèse sur les décisions de la Convention amputée le 31 mai par la majorité, dirigée par la Montagne sous la pression de l'armée d'Henriot, le soudard ivre obéissant aux ordres de la Commune...

— O République chérie, que de folies on fait en ton nom! Pourquoi es-tu tombée en de semblables mains! s'exclama Charlotte Corday.

— République impossible, dit Pierre, foyer de pestilence! O République, c'est sur les haines et le sang qu'on dresse ton socle, sur l'injustice et la fureur! Ce ne sont point des mains françaises qui tressent ta couronne.

— Ne récriminons pas, ami, n'insultons point à l'idée... adieu! fit Charlotte, voulant prendre congé.

— Vous ne me suivez pas? Vous m'aviez dit... interrogea de Montcognol.

— Adieu! répéta-t-elle, si jamais je vous revois, ce sera... cependant, où puis-je vous trouver à Paris ?

— À l'Épi de blé, faubourg Saint-Antoine.

— Et sous quel nom ?

— Durand, François...

Elle était partie!... De Montcognol ne se doutait certes pas des malheurs qui allaient fondre sur lui, sur ceux aimés par lui surtout, à cause de la résolution que venait de prendre cette jeune fille, — descendante comme lui des d'Aryas, — dont l'esprit mystique s'était encore échauffé au contact de ces Girondins que la chute avait fortement ébranlés, dont l'âme vibrait plus encore après qu'avant, sous la pensée du voisinage de la mort qu'ils pressentaient maintenant continuellement suspendue sur leurs têtes. Esprit tendre elle-même, Charlotte vivait comme ces esprits tendres, dans un état d'inquiétude, de surexcitation anormale, et cette surexcitation était telle qu'on vit des gens proposant de s'immoler eux-mêmes pour affirmer une idée, un sophisme.

Le 31 mai, la majorité des Girondins s'était sacrifiée elle-même, allant à la boucherie, presque convaincue, à force de s'entendre dire que leur mort serait utile

au salut de la Patrie. Ceux, beaucoup de ceux qui partageaient leurs idées les suivaient jusque dans cette dernière croyance.

Charlotte Corday subissait une crise d'âme qui devait aboutir au sacrifice et qui devait faire d'elle « l'ange de l'assassinat », selon l'originale expression d'un contemporain.

Elle crut sauver tout un monde en exterminant l'exterminateur et cette résolution elle la prit d'elle-même à la suite des paroles de Pierre de Montcognol et elle en garda le plus absolu secret

. On l'a vu, elle partit en disant simplement : « Adieu ! »

Même dans ses derniers entretiens avec Barbaroux — elle hésitait encore peut-être — il ne fut question de rien, le nom de Pierre ne fut même pas prononcé, on ne parla que de sacrifice,, que de dévouement, de salut de la Patrie.

Et le Girondin, tout à son amour mystique, à sa quasi contemplation, ne s'aperçut pas que ses axiomes enthousiastes contribuaient à raffermir la décision déjà en pleine maturité sans doute, dans le cœur de la jeune fille.

Les adieux de Charlotte Corday et de Barbaroux furent calmes, à peine un léger tremblement de la main dans la main, accusa-t-il que la nature était faible, que les cœurs ne peuvent supporter trop longtemps un amour trop violent.

Elle partit, ayant voulu le voir le dernier, ce Barbaroux que seul elle eût peut-être aimé.

En arrivant à Paris, elle voulut néanmoins revoir Pierre de Montcognol ; elle avait fait le sacrifice de sa vie, mais elle tremblait; elle voulait entendre encore le juste réquisitoire contre l'ennemi, pour frapper dans la sérénité de sa conscience, et il lui sembla que Pierre seul pouvait le prononcer ce réquisitoire, il lui sembla que seul il était capable, ayant vécu hors des partis, hors des cabales, de parler sans haine, en philosophe...

VII

Lueurs sinistres

— Mais par les cornes de Satan ! Monsieur le citoyen, assez d'insister, je ne crois pas à toutes vos histoires, moi, j'ai l'âme aventureuse avec le goût du repos cependant, de grandes haltes paresseuses, pendant lesquelles on boit à la coupe d'amour; le roi ou le sort des rois m'importe peu !

Laissez-moi joyeusement dilapider les quelques louis qui me restent de la vente de mon château, car je n'ai qu'une crainte, celle que votre guillotine ne sépare ma tête du tronc, avant l'heure bénie où je croirai n'avoir plus rien à faire sur cette terre... J'ai dit, monsieur le citoyen!

— A vous entendre prononcer ces paroles, citoyen, mon cher parent, je douterais presque en effet que vous êtes...

— Attendez, ne prenez pas la peine de le dire; cela vous fatiguerait pour la millième fois que vous le répétez...

— Le devoir n'est jamais une fatigue, le but à atteindre ne doit jamais se perdre de vue, nous devons y tendre tous nos efforts.

— Ah ! Je vous attendais à ce passage ; depuis des semaines — je parle hautement — vous m'ennuyez avec votre but à remplir ; une fois pour toutes, quel est-il ce but, dites un peu, ou par mon baptême vous passerez par la fenêtre fit enfin Guillaume de Trimoulet.

— Écoutez, répliqua le Juif Falk, écoutez et vous méditez ensuite dans le silence de votre cœur, le recueillement de votre pensée...

Guillaume s'assit indifférent, pensant que le Juif allait faire durer le plaisir.

Depuis une heure environ — et c'était au moins la quarantième fois depuis quarante jours — Falk voulant enfin mettre son grand plan à exécution et ne le pouvant faire qu'avec le secours de Guillaume, ou plus exactement de Blanche de Trimoulet, croyait-il, venait quotidiennement rappeler au gentilhomme auvergnat, dans son propre appartement, que descendant de Badafol l'Anglais, il avait du sang juif dans les veines et que l'heure étant arrivée, lui, Guillaume de Trimoulet, il devait, en bon Sémite, oublier que l'eau du baptême avait coulé sur son front, pour les besoins (le la cause, et revenir à ses frères, aider ses coreligionnaires, dépouiller sa qualité empruntée — durant des siècles — de Français et redevenir Juif, le véritable descendant de Ghomer par la main gauche...

Falk s'efforçant d'être chaleureux dit enfin :

— Si je suis bien au courant des choses, votre sœur Blanche était fiancée à Pierre de Montcognol ; le mariage allait s'accomplir lorsque — le motif m'échappe — après une querelle entre Pierre, le fiancé de Blanche, et Louis de Trimoulet, votre frère, celui-là tua celui-ci ; est-ce exact, de Montcognol est-il votre ennemi ?

— Pardon, répliqua Guillaume, n'intervertissons pas les rôles, je vous ai dit de me dévoiler le but que vous vouliez atteindre par moi, ou avec moi ; et si vous ne le faites pas, je vous flanque par la croisée, dernier avertissement ; continuez.

— Dites-moi en passant seulement si vous haïssez de Montcognol, si vous le regardez comme votre irréductible ennemi ?

— Ça ne vous regarde nullement, continuez donc, ma patience se lasse et je commence moi-même à m'étonner de mon calme.

— Je me permets d'insister, l'importance...

— Assez, fit de Trimoulet et voilà la porte ; maintenant, prenez garde, si jamais vous mettez encore les pieds ici...

Falk vit que, cette fois encore, il ne pourrait rien sur cet homme.

Cependant il fallait qu'il en vint à bout, ou plutôt pourquoi ne pas essayer sa méthode d'envoutement sur Blanche.

Plus timide, plus malléable, la jeune tille se rendrait peut-être à ses raisons, jouerait-elle peut-être — et savoir ? Avec enthousiasme, savamment trompée, illusionnée par le Juif — le rôle que rêvait pour elle Falk, le digne descendant de Ghômer ; le rôle qu'une fois seulement il lui avait persuadé — bien rapidement — de jouer.

Mais où était Blanche ? Depuis longtemps Falk ne l'avait rencontrée...

À coup sûr même, elle n'était pas à Paris, n'habitait pas avec son frère Guillaume, puisque souvent il avait trouvé au domicile de celui-ci de jeunes personnes qui, assurément, ne venaient point s'entretenir de la marche de la Révolution...

En cherchant bien, Falk se ressouvint des conditions de la disparition de Blanche ; il avait eu un tort à ce moment : celui de ne pas croire l'espion occasionnel qu'il avait employé — Sauter étant empêché — pour surveiller de Montcognol.

Quel rapport lui avait fait l'espion occasionnel ?

Falk se rappelait maintenant très bien : Sur ses conseils, Blanche s'était présentée sous un travestissement à de Montcognol, sur le point de partir, étant en tenue de voyage.

L'espion n'avait pu comprendre la conversation, il avait vu seulement des gestes de prière ou de refus, il avait perçu quelques exclamations prouvant la supplication de l'un, l'inflexibilité de l'autre, puis, après une ultime prière inutile, Blanche était partie comme désespérée...

C'était bien depuis ce jour peut-être, que Falk ne l'avait plus revue, pas plus qu'il n'avait vu d'ailleurs Pierre de Montcognol...

Et lui, Falk, avait été assez imprudent pour ne pas chercher à savoir ce qu'ils étaient devenus l'un et l'autre.

Les temps avaient beau n'être pas encore arrivés, eut-il dû, comme il l'avait fait, se désintéresser d'une partie qu'il avait entamée et qu'il comptait bien gagner...

Poursuivant plus logiquement ses déductions, il en arriva à se souvenir de son voyage en Auvergne — le lieu du trésor — de sa rencontre avec Bruchet, de la fondation du Cercle d'Or, des renseignements qu'il avait extorqués, complets, aux naïfs intendants.

Puis il se souvint de sa première visite à Montcognol, de la rencontre d'Henriette, de l'effroi qu'il avait inspiré à la jeune fille, du plan colossal qu'alors il avait formé tout d'une pièce, eu reposant sous l'ombre des arbres.

Et tout cela était loin déjà ; qu'avait-il fait pour arriver à son but ? Rien ou presque rien, une toute petite chose : il avait fait acheter par Tarcy le château et les dépendances de Trimoulet; il pouvait être sûr que cette terre, ce fief lui reviendrait un jour où l'autre, le jour qu'il voudrait, et qu'alors tranquillement il pourrait chercher le trésor et en jouir...

Que devenait Tarcy ? Autre question embarrassante pour Falk et par conséquent à élucider.

Décidément il s'était trop attardé, il risquait d'échouer, et par sa faute.

Le Juif allait par les rues, misérable, dépenaillé, la tête baissée, réfléchissant profondément.

Ce Tarcy surtout le préoccupait, savoir si le gaillard ne l'avait pas joué, savoir si sa badauderie n'était pas feinte? Savoir encore si Maximilien Bruchet, qui, lui, avait juré de se venger, n'avait pas enseigné à Tarcy quelque moyen de le mettre dedans, lui Falk; ou Bruchet, poussant plus loin la finesse, ne les avait-il pas roulés tous les deux à la fois.'

Quel homme était-il donc ? Quel inconscient? Décidément, il n'était que temps d'agir s'il ne voulait pas que c'en fut fait de son rêve ! Ah! Certes, oui !...

Brusquement il fut tiré de ses plutôt sombres réflexions par un choc si violent, qu'il ne put s'empêcher de pousser un cri.

Il venait de foncer en quelque sorte sur une énorme caisse dans laquelle se mourait un sapin rabougri.

Un rire gai de jeune fille salua cette maladresse, rire aussitôt réprimé.

Falk le connaissait ce rire ! Ah! Serait-ce par hasard cette Guillemine de malheur? Il ne l'avait pas assez cherchée après sa mystérieuse évasion de la chambre d'amour de la maison de Bougodad, il l'avait cherchée sans la trouver, béni soit le hasard qui la remettait sur son chemin !

Encore une à laquelle il ne pensait plus, et une terriblement dangereuse !

Dans quel guêpier s'était-il mis par sa faute? Il avait tout compromis par son insouciance...

Était-il devenu fou, à la fin? Certes! Pour agir comme il l'avait fait, il avait fallu qu'il soit insensé!...

Le coup que Falk avait reçu, eu se heurtant tout à l'heure à l'obstacle qu'il n'avait point vu, le faisait violemment souffrir ; néanmoins il dompta la nature, rapidement regarda, la jeune fille avait disparu...

Falk leva la tête et murmura :

L'Épi de Blé! On retrouvera cette auberge avant qu'il soit minuit et l'oiseau qui y loge; il m'intéresse cet oiseau-là, depuis que je l'ai tenu en cage surtout, et depuis qu'il en est sorti sans mon consentement...

Et il passa son chemin pour aller réfléchir plus à l'abri des incidents de la route.

La jeune fille qui avait sonné un rire joyeux à l'accident arrivé à Falk, surveillait anxieusement le Juif des yeux et, quand elle l'eut perdu à un coin de rue, elle s'approcha vivement du garçon de salle qui servait rondement, lançant son mot en passant, une quinzaine de sans-culottes altérés par les discussions soutenues, que depuis trois heures ils avaient sur le gouvernement...

Le garçon, dont la figure s'épanouissait en une immense joie, changea tout à coup de visage lorsque la Bonne lui eut parlé.

Rapidement et à voix basse, ils échangèrent ces quelques mots :

— Es-tu bien certain que ce soit lui, au moins ?

— Oh! Pour ça je le jurerais, tu sais, il a une tête qu'on n'oublie pas.

— Que faire? Il ne manquerait plus que ça, maintenant...

— Je te crois, et pour comble de malheur, le citoyen Pierre qui est arrivé d'hier matin!...

— Et dont la conférence se prolonge avec la jeune fille inconnue là-haut !...

— Si ce maudit Falk t'a reconnue, il est capable d'être allé dans une section chercher des hommes et des ordres.

— Hélas ! Et alors nous sommes perdus tous deux, confondus avec les suspects, c'en est fait de nous...

— Eux surtout, eux là-haut sont perdus... perdus!...

— Aussi nous étions trop heureux, à l'abri de ce brigand, que faire ?

— Je ne sais pas, attendons qu'il vienne à tout hasard...

— Tu sais, on peut se sauver par la cour ; la petite porte ne tient pas, on l'ouvre en la soulevant un peu, du côté gauche.

— Je suis au courant; à la moindre alerte, on file, mais où ? Là est la grande question; il s'agit de s'entendre à ce sujet ?

— Nous irons au Soleil d'Or ; en donnant quelque argent à Malard, il nous prendra. — Hum! Ne t'avances-tu pas trop ; puis, il reçoit un tas de Juifs...

— Plus maintenant ; et puis, il se souviendrait de ce que je lui ai dit. Au fond il fera tout pour nous sauver, je le connais...

— Enfin, soit! En tout cas, bien que le danger ne soit pas immédiat, ouvrons l'œil et le bon : deux sûretés valent mieux qu'une !

— Eh ! Là-bas, la jeunesse, cria un sans-culotte, porte-noms à boire, c'est la Nation qui paie.

— Ouvrons l'œil, recommanda le garçon de salle à la jeune fille ; du temps que tu vas servir, je vais les prévenir là-haut.

Quelques heures après, un homme entra à l'Épi de blé, accompagné d'un bambin d'une douzaine d'années.

L'homme était Falk qui, après avoir pris toutes les résolutions pour mener à bien son affaire, venait procéder sur les lieux à quelques intéressantes constatations.

— Le voilà ! fit à mi-voix la jeune fille, désignant le Juif au garçon.

— Attendons comme il a été convenu, fit celui-ci.

A peine Falk était-il assis que la porte du fond de la salle s'ouvrit et un homme vêtu en routier, le fouet autour du cou, de grosses bottes couvertes de boue et

blanchies aussi par de la farine, fit son entrée, précédant une femme belle comme un amour.

L'instant était bien choisi pour sortir, plus personne dans la salle d'auberge' sauf Falk et son petit compagnon.

La femme qui accompagnait le ronfler traversa la salle d'une allure libre et résolue; sur le pas de la porte vile dit adieu à l'homme d'une étrange voix ; le mot adieu se répercuta dans la salle comme sinistrement.

Falk pensait : «Heureux, bienheureux accident qui m'a permis découvrir toute la nichée ; ils sont tous là, les gaillards, à l'Épi de blé, tranquillement. » Patéroux sert les sans-culottes avec une maestria tout à fait nature.

Patéroux ne perdit pas sa présence d'esprit, il poussa de Montcognol, le masque administra une gifle au petit gamin, et fit signe à Guillemine de continuer la correction.

Quant à l'intendant de Montcognol, il lit celui qui revenait d'une faiblesse, d'un malaise, et déclara crânement que cette horrible nouvelle lui avait donné un coup.

On lui fit presque une ovation; en voilà un au moins qui aimait Marat!

Et pour ne pas rester au-dessous, trois ou quatre personnes éprouvèrent immédiatement le besoin de faire comme Patéroux.

Guillemine tapant toujours sur le malheureux enfant, ou lui fit signe de s'arrêter, signe voulant dire que le gamin avait cru bien faire, qu'il avait cru découvrir un ennemi du Peuple, qu'il l'avait signalé, qu'il deviendrait plus tard un bon citoyen.

Mais de Montcognol n'était pas encore sauf, tant s'en fallait!

Falk n'écoutait plus, n'entendait plus, il était plongé dans une sorte d'extase, de rêve

Marat était mort ! Marat le Schilo !

Qui allait le remplacer? Qu'allait de venir la politique sémite ? Le mouvement progressif allait-il brusquement être arrêté ?

Pourquoi aussi s'était-on fié sur lui ? Falk avait bien prévu ce qui arriverait, il était impolitique de mettre un Juif trop en avant, le résultat le prouvait!... Ah ! Les fils de Sion auraient donc toujours des oreilles pour ne point entendre !...

Peu à peu, dans son esprit boursoufflé d'orgueil latent, de désirs cachés, Falk crut que cet événement douloureux serait peut-être heureux pour lui !

Il était quelqu'un parmi les fils de Sion, il avait des partisans, et de rudes partisans, dont quelques-uns étaient de la trempe de Saufer !

Brusquement encore, Falk fut rappelé à la réalité, il se souvint du lieu où il était.

Avec intensité il se rappela le récit que venait de faire la femme ;

C'était une jeune fille, jolie et belle, qui avait assassiné le Schilo.

Cette jeune fille, n'était-ce pas celle qu'il avait vu tantôt traverser la salle de l'Épi de blé

Ce devait être elle, quelque chose le lui disait.

Mais alors, Pierre de Montcognol était dans le complot?...

Et où était-il, Pierre ? Où se cachait-il? Où étaient Patéroux et Guillemine?

Il fallait qu'il s'en assurât, et si c'était elle, malheur à eux !...

Pourquoi s'assurer? Ne valait-il pas mieux les faire arrêter immédiatement ?

Il ouvrit la bouche pour donner des ordres, exprimer ses soupçons.

Mais violemment il songea que, pour lui, il y avait d'autres intérêts que ceux d'Israël en général, et que ces intérêts étaient les siens...

Devait-il cependant sacrifier ceux-là à ceux-ci ?

Horrible dilemme faisant atrocement souffrir son cœur d'Israélite placé entre un sacrifice magnanime à la cause de tout Israël et un sacrifice plus magnanime encore de ses propres visées, de son propre rêve de grandeur et d'inouï bonheur !...

Pierre de Montcognol, Patéroux et Guillemine causaient, pendant ce temps, dans une mansarde de l'auberge.

Déjà Pierre avait eu confirmation de ses soupçons ; c'était elle, c'était Charlotte Corday qui venait d'assassiner froidement un homme!

Elle qui lui avait paru si calme dans ce dernier entretien qui venait de finir quelques minutes auparavant seulement, semblait-il. Elle qui ne lui avait rien dit de ses desseins, de ses projets, jamais, jamais!

Ah! certes, il eût dû deviner sa résolution, deviner qu'elle allait accomplir quelque chose de grand et d'horrible, à la façon dont elle lui avait dit : « Adieu! »

Il chercha à se remémorer ses dernières paroles.

Tous deux, ils avaient causé encore du rêve disparu, de la République idéale, morte avant que de naître, ils avaient parlé de l'amour, de la famille, de Dieu, aux autels brisés en leur cœur!

Était-ce bien tout? Ah ! Il se rappelait encore ;

— Une imagination vive, un cœur sensible, avait-elle dit, promettent une vie bien orageuse à ceux qui en sont doués.

Et encore, après une minute de réflexion :

— Quel peuple pour former une République! Il faut au moins fonder la paix; le gouvernement viendra comme il pourra.

Et c'était pour fonder la paix qu'elle venait de trancher la vie de l'homme qui excitait le plus de mépris, le plus de crainte et le plus d'admiration!

Tous les goûts comme toutes les aberrations étant dans la nature, comme toutes les idioties, beaucoup en effet admiraient Marat, Israël surtout!

Que signifiait? Quel rêve avait éclos dans l'esprit de Charlotte Corday?

Qu'avait-elle vu au-delà de son acte? Pourquoi n'avait-elle rien dit de ses désirs, de sa volonté, de ses projets pour l'avenir?

Croyait-elle avoir supprimé, à jamais, la race de tous les Marat en immolant l'Ami du peuple ?

Mais Patéroux, par son attitude inquiète, semblait reprocher à son maître d'avoir trempé dans ce complot venant d'aboutir à la mort du chef des anarchistes...

— A quoi penses-tu donc? fit de Montcognol pour rompre le silence.

Patéroux se rapprocha pour pouvoir causer à voix basse et dit :

— Ce que je pense? Ah ! Que c'est un grand malheur que vous ayez connu cette femme.

— Pourquoi ? Crois-tu que je suis menacé ? Parle sincèrement ?

— Comment, mon maître, vous avez le courage de me demander cela ?

— Eh! Qu'importe, mon pauvre ami? Qu'importe, après tout?

— Ne savez-vous pas que Mlle Blanche de Trimoulet revient ce soir, que je l'attends de minute en minute?

— Blanche ? Hélas ! Encore ; il n'y a plus rien entre nous.

— Comment ? Mais alors elle m'a menti en m'affirmant...

— Que t'a-t-elle dit ? Pourquoi trembles-tu? M'as-tu caché quelque chose ?

— Oui.

— Malheureux !

— Mlle Blanche, pour éviter les poursuites d'un Juif que vous connaissez bien, Falk, est partie à l'étranger.

— Ah ! Je devine, elle est allée rejoindre Henriette ! Ah ! Malheureux ! Malheureux!... Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?...

Patéroux était atterré. C'était bien cela. Pierre avait deviné.

Celui-ci reprit néanmoins ;

— Quelle cause a-t-elle donnée à son retour ?

— Aucune, à cause peut-être des difficultés que cela présentait.

— Et revient-elle seule ? Dis-moi la vérité.

— Mademoiselle Henriette l'accompagne certainement.

— Malheureux! Malheureux! s'écria Pierre comme anéanti, se laissant aller sur un siège...

Une foule de pensées assiégeaient de Montcognol.

Pourquoi Henriette, qui était en sûreté à l'étranger revenait-elle ? Pourquoi Blanche était-elle allée rejoindre ?

Que signifiait tout ceci ? Pourquoi Patéroux était-il au courant de tout cela ?

Enfin, pourquoi la malchance voulait-elle que Falk les ait ce jour même tous découverts, l'ait vu, lui, avec Charlotte Corday ; c'était l'arrestation de tous, d'un seul coup !

Falk n'avait qu'à dénoncer ! Et certes il ne s'en priverait pas, il se croirait menacé par le meurtre, de Marat et facilement, bien que cela ne soit pas — il prouverait que lui, Pierre, était dans le complot et Henriette, et Blanche, et Patéroux, et jusqu'à Guillemine! Ils étaient tous perdus...

Pendant que de Montcognol se livrait rapidement à ces réflexions, Patéroux était descendu dans la salle de l'auberge pour ne pas faire remarquer son absence trop prolongée déjà.

La foule était toujours considérable dans la rue; on allait et venait dans l'auberge sans consommer.

Falk était à la même place, toujours rêveur, ne sachant à quel parti se résoudre, ne voulant pas sacrifier la politique; d'Israël, pas plus d'ailleurs que renoncer à son rêve.

Or, il n'y avait pas de milieu : il fallait qu'il choisit entre lui et ses coreligionnaires.

Ah ! Comme il maudissait son inertie des mois derniers.

Ah ! Quelle imprudence il avait commise de ne pas se mettre en mesure déjà d'être le légal possesseur du château de Trimoulet.

Brusquement il sortit, oubliant complètement le bambin qu'il avait emmené: avec lui.

Si la résolution de Falk n'était pas définitivement alors arrêtée, avant peu elle-! Devait l'être...

À peine Falk était-il sorti que Guillaume de Trimoulet entra à l'Épi de Blé et, allant droit à Patéroux, il lui dit à mi-voix après l'avoir frappé sur l'épaule ;

— Vous savez, les personnes que vous, attendiez sont chez moi, rentrer ici avec tout ce monde leur ayant fait peur...

Quand Pierre de Montcognol apprit cette nouvelle de la bouche de Patéroux, il ne put que dire :

— Décidément, une malédiction a été jetée sur nous tous ; pourvu que nous ayons la force de faire face à l'orage. Ah! Patéroux, si nous n'avions pas entre nos mains la responsabilité d'existences chères. .. La face des choses pourrait changer!...

En aparté le ci-devant gentilhomme a jouta encore :

— Pourquoi n'agirai-je pas quand même ?/ Mon heure semble avoir sonné au cadran de l'action !...

VIII

Évocation

Par une nuit déjà froide de fin d'octobre 1793, une infime lumière brillait à la fenêtre d'une maison basse et sombre de la rue Contrescarpe.

Aux environs, tout était désert, et ce coin de Paris, plongé dans une obscurité presque complète, semblait une petite ville abandonnée.

La pluie, ayant duré toute la journée, avait laissé au sol une couleur plus sombre encore ; les murs, mal entretenus, exhalaient une odeur fétide comme celle s'élevant des charniers...

Bientôt, cependant, se dessinèrent des silhouettes dans le lointain et une ombre, se détachant au coin d'une ruelle et s'engageant dans la rue Contrescarpe, vint, avec des allures de malfaiteur, jetant autour d'elle des regards inquiétants, frapper trois coups, le premier espacé des deux derniers, à la porte massive du numéro, qui s'ouvrit pour laisser passage au visiteur après un mot de passe rapidement échangé à voix basse.

Les silhouettes lointaines se rapprochèrent avec précaution, venant s'engouffrer toutes une à une dans la maison du numéro huit.

Au bout d'un quart d'heure, la lourde porte se referma sur le douzième et dernier personnage.

Tous identiquement étaient enveloppés dans une longue houppelande grise ; un capuchon de même couleur recouvrait leur tête.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, et, subitement, cinq ou six ombres se détachèrent d'une encoignure que formait le numéro A ; elles se réunirent au bout de la rue Contrescarpe et semblèrent se consulter.

Ceux des mystérieux visiteurs qui avaient déjà trouvé asile au numéro 8, étaient pour la plupart des Illuminés, des adeptes de Saint-Martin et de Mesmer.

Ils venaient, en cette nuit, assister à une étrange et habituelle cérémonie dans la maison du Grand-Prêtre d'alors, Dom Gerle. L'ancien prieur de Port-Sainte-Marie, qui, en 1791, avait été élu évêque constitutionnel, mais n'avait pas accepté, il fut nommé électeur de Paris l'année suivante.

Depuis, le chartreux était tombé dans un mysticisme mêlé de visées réformatrices ; mais au fond, sans qu'il put s'en rendre compte, il était un instrument de la bande Israélite, et notamment de Falk.

Des Sémites, après la mort de Marat, avaient institué Robespierre Schilo ou messie.

La Société juive Misraïm, dont Falk était l'inspireur écouté, avait ainsi, pour les desseins des fils d'Abraham, substitué Robespierre à Marat.

Falk, en cette circonstance, agissait avec un esprit vraiment satanique ; il allait droit à son but, car en peu de jours il avait réparé ses inconséquences précédentes et le piège qu'il tendait ce soir devait enfin, pensait-il, le débarrasser à jamais de ceux qui lui barraient le chemin de la richesse et du bonheur... de là puissance absolue aussi, peut-être!...

La salle dans laquelle maintenant se trouvaient réunis les douze mystérieux personnages était immensément vaste. Aux murs étaient suspendus des poignards, des épées formant triangles à l'intérieur desquels se trouvaient de bizarres inscriptions....

Une lampe aux carreaux verts était suspendue au plafond; et au second plan, sur le mur de gauche, une vaste draperie noire constellée d'étoiles et de soleils d'argent; au milieu, une tête de mort...

Divers symboles manquaient, car la réunion de ce soir n'était pas exclusivement composée d'initiés et ce, sur la prière de Falk lui-même.

Cinq des personnages, en effet, dissimulaient leurs traits, leur physionomie toute entière et ressemblaient, dans la presque obscurité, à de fantastiques statues.

Ceux-ci, évidemment, étaient là pour une cause quelconque et que seul peut-être pressentait ou même savait le Sémite Falk...

Dom Gerle demanda cependant au Juif s'il répondait des deux profanes qu'il avait introduits.

Falk répliqua ;

— Je réponds d'eux comme vous-même me répondez des trois non initiés que vous avez invités et pour lesquels spécialement vous allez...

— Bien, bien, interrompit Gerle ; votre parole m'est plus que suffisante...

Falk esquissa un vague sourire, accompagné d'un geste équivoque...

Outre les cinq personnages mystérieux non-initiés se trouvaient dans cette salle au décor éminemment suggestif, Catherine Théot, Guillemine Bruchet, Sauter, Falk,

Dom Gerle et deux nouveaux initiés de l'avant-veille seulement, âmes damnées de Falk...

Catherine Théot était une fameuse visionnaire découverte par Dom Gerle, qui prétendait que cette femme avait prédit la Révolution vingt ans avant qu'elle n'existât.

Pour être admis aux « mystères » dans le genre de ceux qu'allait bientôt célébrer l'ancien chartreux pontifiant, le récipiendaire devait appliquer sept baisers sur la vénérable face de Catherine ; deux au front, deux aux tempes, deux aux joues, le septième au menton.

Le nombre sept était le symbole des sept dons du Saint-Esprit, des sept sceaux de l'Apocalypse, des sept sacrements de la loi nouvelle, des sept allégresses, des sept douleurs de la Vierge...

La vieille Sybille n'aurait probablement pas attiré grand monde à ses fameux mystères ; aussi lui avait-on donné pour acolytes deux jeunes filles, toutes deux très jolies.

On appelait l'une l'Éclaireuse, elle avait pour mission de paraître en robe blanche, le front ceint d'un bandeau aux cérémonies d'initiation, et de psalmodier des lambeaux de la Bible !...

Des adeptes se réservaient de la substituer adroitement à Catherine Théot, lorsqu'elle mourrait, en faisant croire sans doute à une transformation d'âme ; la vieille Sybille devant être immortelle pouvait tout au moins changer le corps.

L'autre jeune fille était appelée la Colombe, elle était tenue en réserve pour suppléer l'éclaireuse, elle figurait également dans les initiations.

La Colombe était pour l'instant Guillemine Bruchet.

Falk n'avait pas eu de peine à la faire — depuis quelque temps seulement — admettre par Dom Gerle.

Évidemment le Juif avait eu son but en se rapprochant de la fille de Bruchet, qui avait cependant, de nombreuses causes d'en vouloir au Juif séducteur ; il commençait ainsi à tenir les lointaines promesses faites à Guillemine, que de souillon il avait changé en Colombe, quitte à lui demander bientôt — comme on le verra — de tenir les promesses qu'elle aussi lui avait faites et que déjà elle avait commencé à exécuter...

Ces farces mystérieuses cachaient de vulgaires menées sinistres.

C'était de l'envoûtement, sous une forme habile et propre à flatter les malheureux qui se laissaient sottement prendre dans ces filets adroitement dissimulés.

Catherine Théot, de sa bouche de prophétesse, immédiatement après la mort de Marat, avait déclaré — sous l'inspiration de Falk — que Robespierre était le messie — Schilo — prédit par les oracles — la mystérieuse tradition.

La visionnaire lui écrivit une lettre et tout fut préparé dans le cénacle pour l'initiation de Robespierre...

Son esprit froid et abstrait par contenance donna dans cette nouvelle folie de l'illuminisme, bien que peut-être aussi il ait cru y voir un excellent moyen de plus de police et d'espionnage...

Mais revenons aux personnages que nous avons vu entrer dans la salle il y a quelques instants. Les deux nouveaux personnages initiés s'étaient mis l'un près de l'autre dans un coin de la vaste salle, et pendant tout le temps que dura la cérémonie magique, ils se tinrent immobiles et en suivirent les diverses phases avec une attention singulière.

Ils semblaient en vouloir noter les moindres détails, les plus infimes péripéties. De temps à autre, ils échangeaient quelques mots à voix basse, dans une langue inintelligible.

Falk leur adressa, en outre, de fréquents clignements d'yeux, mais personne n'y prit garde, car bientôt les esprits des autres ne furent plus accaparés par les choses purement terrestres.

Peu après l'entrée des douze personnages, tout à coup trois tintements de cloche, graves, retentirent, espacés, mystérieux, sinistres...

Une obscurité se fit lentement dans la grande salle, atténuée seulement tout à l'heure par une lueur verdâtre au foyer invisible et qui inonda la pièce d'une lueur blafarde, plaquant sur les êtres des tons cadavériques.

Une immense faiblesse prostrait maintenant le corps de neuf des assistants !

Ils croyaient sortir d'un long rêve, rêve plutôt cauchemar aigu, trompeur, moqueur...

Deux des spectateurs étaient à demi évanouis, pâles comme des morts ; leur âme semblait avoir quitté leur corps, et la voix de dom Gerle eut peine à les rappeler au sentiment de la réalité.

Les deux nouveaux initiés avaient disparu, ce qui inquiéta vivement les adeptes.

En effet, dans les cérémonies mystiques, il était rigoureusement interdit de sortir avant l'accomplissement des rites, quels qu'ils soient. Les deux frères savaient parfaitement cela et, une heure auparavant, avaient prêté le serment d'attendre la fin de la cérémonie.

Alors qu'était-ce à dire ? Ces hommes étaient-ils des traîtres? Bientôt on en eut la terrible explication.

Sauter, de sa voix retentissante, clamait sans respect pour le lieu :

— On vous a reconnus, beaux amoureux de la criminelle Charlotte Corday. Vos : noms de traîtres sont écrits sur vos masques, j'y lis les noms de Barbaroux, de Pierre de Montcognol, de Guillaume de Trimoulet...

Barbaroux et de Montcognol s'étaient précipités, car ils étaient bien réellement là, venus pour évoquer l'esprit de Charlotte, l'esprit de celle qu'ils aimaient!..

Mais dans un bel élan de sympathie, Guillemine les avait arrêtés, leur avait fait signe de la suivre, et, comme les issues n'avaient pas de secrets pour elle, bientôt ils furent dans la rue Contrescarpe...

Sauf les avait poursuivis, ils n'étaient donc pas encore sains et saufs...

Une minute après il ne restait plus dans la salle que Guillaume de Trimoulet, Falk et Dom Gerle.

— Qu'est-ce à dire que cette ignoble farce rugissait de Trimoulet.

Falk, contrarié visiblement de l'à-propos de Guillemine, murmura :

— La fine mouche, je la repincerai en demi-cercle, son compte sera bon !

— Qu'est-ce à dire ? Répondez ! répétait Guillaume furibond.

— C'est pour vous instruire, dit Falk, non sans inquiétude.

— Jour d'un citoyen ! Je vais vous apprendre à vous moquer de moi...

Falk, dont les mains de Trimoulet menaçaient le cou, fit un brusque écart, s'en vint jusqu'au mur tendu de noir ; la tapisserie céda, et il disparut derrière une boiserie qui se referma avec fracas

De Trimoulet revint vers dom Gerle terrifié et lui cria :

— Expliquez-moi cela, vous, ou gare... je vous tiens, prenez bien garde ou parlez, jour de ma...

Il n'eut pas le temps d'achever ; les deux initiés qui s'étaient enfuis avant la fin de la cérémonie pénétraient dans la salle à la tête d'une centaine de sans-culottes!...

IX

L'antichambre de la mort

Cependant, il y avait déjà cinq mois que le coup de force du 2 juin était accompli et que les Girondins emprisonnés attendaient la décision du tribunal révolutionnaire, décision non douteuse.

On résolut d'en finir; ces puissants esprits gênaient.

Enfin, le 20 octobre, après un semblant de procès qui dura sept jours et où les accusés se compromirent en voulant discuter, ergoter, faire des personnalités au lieu de se servir de la généralité, du principe pour défense, ils furent tous condamnés à mort.

Ils savaient certes à quoi s'en tenir sur les jugements rendus à cette époque et, quand même, plusieurs d'entre eux ne croyaient pas qu'on oserait toucher à leur tête.

Quelques scènes émouvantes marquèrent la fin de leur procès.

Lorsque le président Herman lut la terrible sentence, ils éclatèrent en malédictions ; leur grand orateur, Vergniaud, resta presque seul impassible, il était fixé d'avance...

Tout à coup l'un d'eux se leva, livide, sur son banc, et retomba comme une masse.

C'était Valazé qui venait de se percer le cœur d'un coup de couteau...

L'impression première fut si terrible que les gendarmes en restèrent littéralement paralysés...

Les Girondins, qui maudissaient leurs juges, auraient pu les poignarder sans que personne ne songeât seulement à s'interposer...

Tout à coup, pour rendre la scène plus pathétique encore, une voix s'éleva dans la salle ; c'était celle de Camille Desmoulins ;

— Ah! Malheureux, c'est moi, c'est mon livre qui les as-tués! cria-t-il.

Mais bientôt les condamnés se levèrent et redescendirent du tribunal dans les ténèbres de la Conciergerie, précédés par le corps de Valazé, étendu livide sur un brancard, les yeux grands ouverts, fixant ses juges...

D'une voix grave ils marquèrent la descente de l'escalier funèbre en chantant la Marseillaise :

Nous entrerons dans la carrière

Quand nos aînés n'y seront plus.

Dans la grande salle centrale où ils devaient passer leur dernière nuit, était déjà depuis quatre jours Pierre de Montcognol, arrêté quelques heures après la scène de l'évocation chez Dom Gerle, on l'avait mis à la Conciergerie, parce que déjà les autres prisons regorgeaient de monde...

Il connaissait Vergniaud et d'autres et bientôt la conversation s'engagea animée entre eux tous...

Pierre demanda naturellement les détails du procès et fut atterré de la façon dont la justice obéissant à ceux du pouvoir, se chargeait de les débarrasser de leurs ennemis...

A peine était-il minuit que la porte grinça sur ses gonds et le geôlier poussa un nouveau personnage dans la prison ; Guillaume de Trimoulet!

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un second personnage franchit encore le seuil. Cette fois c'était Falk! Le Juif Falk lui-même !...

D'un air tranquille, quasi souriant, le Juif chercha des yeux où il pourrait se loger et feignant à ravir l'étonnement, il s'écria avec familiarité :

— Me voilà en pays de connaissance, moi qui avais peur de m'ennuyer! C'est amusant tout, de même de se rencontrer, au seuil de l'épouvante, avec monsieur Pierre de Montcognol et le citoyen Guillaume de Trimoulet !...

Pierre haussa les épaules, dédaigneusement...

Quant à Guillaume qui, ne connaissant personne, s'était retiré momentanément à l'écart, pour ne pas gêner la conversation engagée entre la majorité des prisonniers, il bondit jusqu'au milieu de la prison, s'arrêta à un pas de Falk, restant stupéfait de l'air tranquille du Sémite.

— Vous n'avez pas l'air enchanté de me retrouver? fit celui-ci.

— Non certes, de par tous les diables! répliqua de Trimoulet.

— Vous savez, je n'ai pas choisi le lieu de la rencontre...

— Moi non plus, certes ! Et je préférerais vous tenir autre part ; mais, enfin, tant pis, je vais vous exécuter ici-même.

— Tout beau, comme vous y allez! Mon gentilhomme ; à quoi bon vous venger, l'œuvre va s'accomplir, l'œuvre de réconciliation... dans le panier de Samson...

— Je n'en disconviens pas; mais, auparavant, permettez que...

Les Girondins, que cette scène intriguaient, séparèrent en quelque sorte les adversaires, et, pour se divertir un peu, constituèrent un tribunal que Vergniaud devait présider ; Falk restait accusé et de Trimoulet accusateur.

Mais la voix grave de Pierre de Montcognol s'éleva :

— Citoyens, dit-il, je ne sais si M. Guillaume de Trimoulet connaît cet homme — et Pierre montrait Falk — sous son vrai jour ; pour moi, je ne le connais que trop, et je crois que nous ferions bien de ne pas jouer avec un mouchard, un particulier dont la conduite est plus que louche, est criminelle!

Falk avait soudainement blêmi sous ces paroles vengeresses...

Les Girondins avaient fait le vide au tour de lui, tandis que Guillaume de Trimoulet disait à son tour :

— M. Pierre de Montcognol est mon ennemi, mais je le remercie quand même d'avoir fait avant moi justice de cet homme qui, en effet, est un mouchard, un garnement de la pire espèce...

— Citoyens, vous me rendrez raison de cette infamie, glapissait Falk, se livrant à une mimique désordonnée...

Les prisonniers, d'un geste énergique et éloquent, désignèrent au Juif un coin du cachot et, comme il ne se hâtait pas, ou l'y poussa sans miséricorde et malgré ses dénégations désespérées. Pierre de Montcognol poursuivit ses révélations :

— Ce triste citoyen, en effet, est cause de mon incarcération et peut-être...

— De la mienne aussi, parfaitement! fit de Trimoulet.

— Vous en avez menti, clama Falk impudemment :

— Silence, vous vous défendrez tout à l'heure, lui cria-t-on.

— Ma défense n'est pas longue à présenter ; je suis ici absolument pour les mêmes causes que vous, messieurs de Trimoulet et de Montcognol.

— Et quelles sont ces causes ? Nous serions heureux de les connaître.

Pour avoir assisté l'autre jour à révocation de...

— Assez, son nom ne saurait être prononcé par vous et d'ailleurs vous mentez, vous n'êtes pas incarcéré, vous êtes ici comme espion; après nous avoir tendu un piège infâme l'autre jour, en effet; fort heureusement vos projets n'ont pas complètement réussi, sans cela, un Girondin de plus et non le moins sympathique, serait ici avec nous...

Lequel, lequel ? demandèrent de toutes parts les prisonnières.

— vous désirez savoir son nom, croyez-vous qu'on ne nous écoute pas, croyez-vous qu'au dehors, il n'y ait pas d'autres mouchards de l'acabit du citoyen Falk...

— Monsieur de Montcognol, je vous dénie le droit de me traiter ainsi.

— Dans votre impudence, vous réclamez des preuves?

— Oui, des preuves, c'est ce que je veux, c'est ce que j'attends.

— Connaissez - vous votre ancienne maîtresse Guillemine Bruchet?

À ce nom, Falk devint verdâtre, se mit à trembler.

Guillaume s'était approché de Pierre et lui dit à haute voix devant tous

— Monsieur, nous sommes ennemis, mais voulez-vous me permettre de vous demander — suivant pour cela de multiples exemples — de signer une trêve, vous venez de dire que Mlle Guillemine Bruchet avait appartenu à ce malandrin.

— En effet, et malheureusement, je ne dis que la vérité.

Vergniaud dit à son tour :

— Messieurs, signez donc non seulement une trêve, mais la paix ; il ne doit point y avoir d'ennemis en prison et surtout en face de la mort ; sans vouloir connaître quels sont vos motifs de haine...

— Ils sont de ceux qui ne se pardonnent pas, dit de Trimoulet.

Et comme on le regardait avec étonnement, il ajouta :

— C'est une haine à mort entre M. de Montcognol et moi, entre nous il y a du sang !

Que la prison soit un terrain neutre ? Soit, mais le panier à son, doit être le seul endroit où nous puissions nous regarder sans colère.

M. de Montcognol a tué mon frère à qui j'ai juré à son dernier moment de le venger; mon serment est fait, je le tiendrai !...

Les Girondins n'insistèrent plus, ils virent d'ailleurs que sans doute ce serait inutile, et leur sympathie s'en fut presque vers Guillaume de Trimoulet...

Falk, décidément « brûlé » se tint coi, se jurant bien d'avoir une explication définitive avec de Trimoulet qu'il n'avait d'ailleurs fait mettre en prison que pour cela.

Pierre donna à Guillaume toutes explications qu'il voulut pour éclairer sa religion au sujet des rapports du Juif et de Guillemine.

A ce moment le geôlier entra, semblant vivement préoccupé. Voyant l'animation régnant dans la prison il referma la porte grommelant :

— Ah ! Ça, ils n'en finiront donc pas, je voudrais cependant gagner mes deux cents louis !

À nouveau il ouvrit, regarda longuement de Montcognol, puis fit le tour de la salle, dit un mot à Pierre et sortit.

Falk ne l'avait pas perdu de vue, avait surpris son manège. Un soupçon lui vint immédiatement, il se leva voulant sortir.

De Trimoulet lui barra si énergiquement le chemin qu'il fut obligé de regagner son coin, pensant:

— Il est bête ce Trimoulet ! Avec ses idées, il va m'empêcher de savoir ce qui se complot, peut-être de Montcognol va-t-il filer ? Ah! Mais non, cela, jamais!...

Falk crut un moment cependant que l'occasion se présenterait, car les prisonniers parlaient politique.

De Trimoulet, nature aventureuse, inquiète, turbulente, était resté quelques jours à Paris après avoir vendu à réméré ses terres en Auvergne, avait émigré à la suite de quantité d'autres; mais n'ayant pu se complaire en pays étrangers, il était revenu en France, poussé d'ailleurs par des complices de Falk, obéissant à ses ordres mystérieux....

La reine venait d'être jetée en prison; aussi téméraire que talon rouge et libertin, sur les conseils des âmes damnées de Falk, de Trimoulet débarqua et fit partie de tous les complots organisés pour délivrer Marie-Antoinette.

Complot où tout le courage, la générosité, l'abnégation mises en œuvre pour atteindre le but furent dépensés en pure perte, d'autant plus que les conspirateurs, dans leur ardeur inconséquente, oubliaient toute prudence; leur étourderie seule fit échouer tous leurs plans, même les plus savamment combinés, et causa la perte de presque tous leurs auteurs...

Au lieu d'agir, et d'agir dans l'ombre, de se dissimuler le plus possible, ces ardents royalistes qui, au courage du lion pour la plupart, ne-joignaient par la prudence du serpent, reprenaient à grand bruit leur vie d'avant 1789.

De somptueuses voitures, depuis longtemps sous leur remise, étaient sorties, roulaient, brûlaient le pavé de Paris ; on les admirait, brillantes, en longues files, aux portes des théâtres, du Palais-Royal entre autres où, dans leur inconscience crâne, ils étaient allés jusqu'à faire jouer le Triomphe de la Reine.

On voyait dans une pièce une dame charmante prisonnière avec son fils dans une tour; la prisonnière, à un moment donné, était glorieusement délivrée, et, dans

ses libérateurs, tout le monde reconnaissait Monsieur et le comte d'Artois; tout ce qui, dans cette pièce, était favorable à la République, était intrépidement sifflé.

Mais tout ceci n'était que pièce de théâtre !

Un drame plus sérieux se jouait à la Conciergerie.

Le royalisme quand même était si fort qu'il perçait les murs du Temple.

Après la conspiration des Fleurs ou de l'Œillet, qui échoua si misérablement, un parti de jeunes nobles, dont une fraction était dirigée par de Trimoulet, entreprirent de faire, au profit de la reine, une révolte de sections, comme un nouveau 31 Mai...

En août, ils gagnèrent la section des Halles ; le mois suivant, une ou deux autres, et après avoir réuni un nombre respectable d'hommes déterminés, ils résolurent de tenter un coup de force contre le Temple, par surprise, et la nuit, évidemment.

Mais un traître se trouva là, comme toujours, et au dernier moment tout échoua. Les meneurs furent pris et jetés en prison... Sauf Guillaume de Trimoulet. Et voilà pourquoi

Falk avait cru avoir facilement raison de Guillaume de Trimoulet ; il avait cru pouvoir facilement le faire revenir au Judaïsme pur et simple, et supposant cela, qui paraissait naturel, excessivement naturel à l'Israélite qu'était Falk, il s'était dit qu'il saurait conserver une influence énorme sur lui ; que, redevenu Juif, de Trimoulet livrerait sans restriction tous les secrets pouvant être utiles à Israël.

Certes, Falk avait dû déchanter; jusqu'alors le sang de Trimoulet n'avait point parlé ; après trois cents ans la voix de ce sang s'était affaiblie, et la nature plutôt jouisseuse de Guillaume gouvernait seule dans l'individu, bien que peut-être, avec des soins, la force de la Race vint à dominer.

Quand même de Trimoulet avait été une indication pour Falk, un jalon ; il n'avait eu qu'à le faire suivre, épier, pour surprendre facilement certains secrets.

Il avait pu lui en faire arracher d'autres; par conséquent, malgré lui, son coreligionnaire l'avait servi.

Dans l'espoir d'en tirer mieux, Falk le protégeait occultement, le tirait de tous les mauvais pas, et celle fois même, s'il l'avait fait emprisonner, c'était encore pour essayer de le faire revenir sur lui-même, et alors, avec lui, de comploter l'anéantissement de la famille d'Aryas de Montcognol, selon le plan satanique qu'il s'en était trace...

Une discussion philosophique serait engagée entre les Girondins et de Trimoulet. Bientôt, en vertu de la trêve conclue entre Pierre de Montcognol et Guillaume de Trimoulet, la discussion se confina entre eux deux.

Guillaume fut d'abord talon rouge, mordant, puis, peu à peu, abandonna son persifflage du début

Il n'était plus ou ne paraissait plus l'homme frivole et léger, l'esprit faible et mécontent d'autrefois, mais comme un apôtre de la féodalité, un dernier champion d'un monde qui s'en va, un défenseur in extremis et sans espoir, sur le point de désirer — sous l'impression de dégoût — d'aller lui-même rejoindre dans la tombe l'accusé qu'il défend, il disait :

— Eh! bien, qu'est-ce que vous dits de tout ce qui se passe? C'est original n'est-ce pas? C'est une bien jolie histoire :

» Il y avait une fois un roi et une reine; le roi c'était le roi, et la reine, la France, on a tranché la tête au roi et marié la reine à Robespierre.

» Cet individu et cette dame ont - eu une fille qu'on nomme la Guillotine, avec laquelle nous allons faire connaissance bientôt, paraît-il.

J'en serai charmé.

Mais, dites-moi, puisque vous avez du sang noble dans les veines, et un sang peut-être plus noble que le mien, vous ne savez peut-être plus ce que c'est qu'un gentilhomme, monsieur de Montcognol.

Eh bien, en voilà un ; c'est moi !

Et un gentilhomme, voyez-vous, aujourd'hui est une chose très curieuse. Ça croit en Dieu, à la tradition, à la famille, à ses aïeux, à la fidélité, à la loyauté, au devoir envers son prince, au respect des vieilles lois, à la vertu, à la justice...

Mats vous-même, peut-être y croyez-vous encore; on n'abandonne pas ainsi un héritage de plusieurs siècles.

Que diable! vous aviez un sang à répandre pour de grandes causes, vous êtes comte, Pierre de Montcognol d'Aryas, marquis de Châtel-Guyon, pouvant «être duc par droit et pair par héritage, votre grand-père a été tué à Fontenoy à la tête de son régiment; votre aïeul père, le premier, a planté le drapeau aux fleurs de lys sur les murs de Vienne, et un de vos aïeux portait haut la bannière au siège de Saint-Jean-D'acre, et vous êtes... ce que vous êtes? Ah! Je vous admire, monsieur... le citoyen républicain!

Ah ! Oui, c'est beau, j'en tombe d'accord, les progrès sont superbes ; on a supprimé quelques abus, mais on a le maximum, l'invasion, la guillotine, le sieur Hebert. le sieur Robespierre et on aura... qui sait ?

Soit, régnez, exterminatez, prenez vos aises, mais tout cela n'empêchera pas que la religion ne soit la religion, que la royauté n'emplisse quinze cents ans de notre

histoire et que la vieille seigneurie française, même décapitée, ne soit plus liante que vous.

Ah! Les anciennes gloires, la vieille noblesse, vous n'en voulez plus?

Mais qu'avez-vous donc pour la remplir? Rien.

Si, vous aurez encore quelques belles journées, car l'héroïsme est le fond même de notre race, mais elles seront sans lendemain, car ayant tué le principe d'autorité, ayant étouffé l'idéal sous vos sophismes égalitaires, vous avez tué l'espoir qui, seul, est le mobile des grandes choses.

Vous avez tué le roi et vous le remplacez par Platon.

Vous remplacerez Dieu par le veau d'Or, et il vous dévorera tous !

Vous subirez ce viol : l'invasion ! Et vous êtes un peuple fini...

Soit !

Tuez les rois, tuez les nobles, tuez les prêtres, abattez, remuez, exterminatez, foulez tout aux pieds; crachez sur les saines et vieilles maximes, piétinez le trône, mettez l'autel sous le talon de vos bottes, bafouez Dieu, soyez les- hommes de l'avenir, du progrès, devenez petits, mais laissez-nous grands, laissez-nous mourir dans notre gloire !

Falk, devenu attentif sur la fin — n'ayant rien de mieux à faire — pensa:

—Comme il y va, le gaillard! Ma parole, on jurerait que ses ancêtres se sont fait tuer aux croisades! Nous lui apprendrons le contraire; mais, de par le Diable ! J'en augure que ça va être dur, très dur! Certes la voix du sang? C'est là que je l'attends..

. Après cette longue tirade débitée tout d'un trait, de Trimoulet s'était transfiguré; c'était le soldat vaincu qui, sous la botte de l'adversaire, se redresse et lui jette son dernier cri d'anathème et de désespoir.

Lentement, de Montcognol releva la tête; sa figure toujours impassible ne trahissait pas la tempête qui, à cet instant, bouleversait son âme, et ce fut d'une voix calme quoique un peu altérée, qu'il répliqua :

—Peut-être! Moi je crois à l'avenir. Derrière l'œuvre que vous voyez il va celle que vous ne voyez pas.

L'une cache l'autre.

Celle que vous voyez est terrible, mais l'œuvre invisible sera sublime, et sur un socle de sauvagerie se dressera bientôt la statue de la Civilisation et de la Liberté...

Toujours en avant ! Si Dieu avait voulu que l'homme reculât, il lui aurait mis un œil derrière la tête.

Regardons toujours du côté de l'aurore, de la naissance, chaque siècle fera son œuvre, et chaque degré franchi dans le perfectionnement de l'humanité est un des échelons de "échelle qui monte à Dieu.

L'humanité marche, l'aube se montre, l'aurore brille et voici le soleil, voici le verbe qui illumine tout homme venant en ce monde fait homme lui-même, et l'avenir qui se prépare est le plus haut terme de la civilisation.

Ce n'est pas demain que nous en verrons l'accomplissement, mais dans un siècle ou deux peut-être...

Qu'importe le temps, pourvu que le jour arrive !...

Lentement, l'homme avance vers la paix par l'unité du genre humain.

La nation se forme, s'organise, devient une, puis au-dessus des nations, l'Humanité...

L'unité du monde, la République universelle se fera dans la liberté. Je vois l'avenir magnifique et, dès aujourd'hui, au seuil de la mort, je devine mon idéal, je vois l'aurore du Beau, du Bien et du Juste, et il faut que je résiste à mon enthousiasme pour ne pas retrouver au fond de l'abîme le chant de triomphe!

Saisissant l'occasion, de Trimoulet dit :

— Avenir! Notre idéal? Ah! Ah! La belle chose.

Rédigée d'après le Contrat social, avec des réminiscences grecques et latines, votre société résume les aphorismes en vogue, les dogmes et prescriptions mathématiques de Rousseau! Bref, la Constitution rectiligne que tout écolier bâcle au sortir du collège! Comme un prospectus .affiché à la porte d'un magasin, celle-ci promet tout ce qu'on peut désirer de plus beau, de plus perfectionné!

Voulez-vous des droits, des libertés? Mais tenez, les voilà toutes, on en a mis partout.

Tout est étiqueté, rangé, classé, sérié par l'état, maître absolu, omnipotent, tenant sous son joug les vies et les caractères, tuant l'initiative, le libre arbitre, l'enthousiasme, le génie !

Et c'est ce gouvernement plus tyrannique qui m'inspire quel tyran de la vieille Rome, plus sectaire que toutes les théologies mortes que vous appelez le règne de la liberté, le règne de la vertu, de la vertu qui s'honore d'avoir aujourd'hui pour grand

prêtre le cuistre que vous appelez l'incorruptible, et pour servant le beau Saint-Just qui débuta dans la vie par le vol ! Ah ! Ah ! Ah !...

Et puis, à quoi bon ? Ce qui devait arriver arrive, et nous ne sommes que des pantins dans les mains de la Destinée et de l'inéluctable.

J'ai peut-être tort de maudire ce qui, pour vous, est une œuvre de justice, et pour moi, un grand crime, ou — ici la voix du noble déchu s'altéra — ou un châtiment peut-être du mal inévitable cependant.

Quoiqu'il arrive, il y a quelqu'un qu'il faut toujours laisser faire.

— Qui? demanda Pierre. De Trimoulet leva le doigt au-dessus de sa tête, de Montcognol suivit du regard la direction du doigt levé, et à travers la voûte du cachot, il lui sembla voir le ciel, l'immensité bleue pailletée d'or.

Falk à part soi pensa encore :

Curieux phénomène! L'Aryen tient le langage que devrait tenir le Juif, et vice versa! Décidément le travail lent que nous avons poursuivi pendant des siècles porte ses fruits. Aryas est perdu, Sem triomphe! Gloire au Dieu des victoires qui, une fois encore, va nous donner le pouvoir d'asservir nos ennemis!

Mais Vergniaud s'était levé grave et solennel ;

— Jeunes hommes, dit-il, Pierre de Montcognol et Guillaume de Trimoulet, vous êtes deux grands cœurs, terminez cette journée en donnant un grand spectacle de fraternité à ceux qui vont mourir pour la fraternité !

Vos doctrines, et toutes les doctrines, sont respectables, donnez-vous la main, car, républicain ou royaliste, nous avons un maître, une maîtresse... la Guillotine !

Au moment de franchir l'éternité, la haine doit disparaître, et certes il est une fraternité qu'on ne peut nier ;

Celle qui commence sur le bord de la tombe !

Pierre de Montcognol se leva à son tour et d'une voix tremblante :

— Citoyens, fit-il, les nobles paroles de Vergniaud m'ont ému, non seulement je suis prêt à tendre la main à Guillaume de Trimoulet, mais encore je lui demande publiquement en grâce, au seuil de l'éternité, de me pardonner la mort de son frère !

Un tremblement nerveux agita de Trimoulet et ce fut presque avec colère qu'il répliqua

— Un serment est un serment, et je ai dit que dans le panier à son seulement, mes yeux pourraient sans haine regarder ceux de mon ennemi !...

— Je le reconnais bien là, le sang juif qui circule dans ses veines, murmura Falk à mi-voix, bravo! Rien n'est perdu, gloire à Israël ! Gloire à son esprit, à son sang qui peut couler à travers les générations, mais qui reste intact et vivace ! Gloire au sang juif! Bravo !

Pierre de Montcognol courba la tête. Mais Vergniaud le releva et, d'une voix vibrante, pleine d'un espoir orgueilleux, il clama :

— Bénie soit la veille de ma mort ! Car j'ai pu entendre un républicain prononcer la vraie parole, j'ai pu entendre un républicain pardonner à son ennemi, lui demander d'oublier et l'autre n'a pas voulu... mes amis, gloire à Montcognol ! Vive la République!

Les mains des Girondins se tendirent vers Montcognol qui, eu un instant, venait de s'attirer les complètes sympathies de ses amis politiques, et, vibrante, la Marseillaise, une fois encore, ébranla les murs de de la Conciergerie !...

De Trimoulet se retira... allant peu à. peu vers Falk... le Juif attirait le Juif.

Et maintenant le silence se faisait dans l'antichambre de la mort. Les Girondins, ces grandes et malheureuses victimes de l'Utopie et de la Crainte, Se taisaient.

Ils fixaient de leurs yeux, où la flamme était éteinte, dans le noir du cachot, un triangle d'acier que les dernières fumées du champagne entouraient d'une auréole sanglante dans un ciel de cuivre...

La voix du guichetier appela:

— Citoyen Montcognol ?

Falk bondit comme une panthère !...

Allait-on le lui enlever cette fois... ce Pierre de Montcognol ?

Ah ! Jamais !... Il était marqué pour le sacrifice !... la guillotine l'attendait !...

X

Moi? Et Lui?...

Quelques minutes avant l'assassinat de l'Ami du peuple par Charlotte Corday, Pierre de Montcognol, en apprenant, à l'Épi de blé, de la bouche de Patéroux, que Blanche de Trimoulet était allée rejoindre Henriette de Montcognol, avait été un instant atterré.

Qu'était-ce à dire ? Que signifiait cela? Était-ce un nouveau piège que Falk avait tendu sous ses pas ?

Ce fut pis encore, Pierre faillit douter de tout, lorsque Patéroux lui eut annoncé que Blanche et Henriette étaient arrivées, mais étaient descendues chez de Trimoulet, à cause de la foule qui avait envahi l'auberge et la rue pour discuter sur la mort subite, sur l'assassinat de Marat.

Mais chez le gentilhomme le courage et l'énergie reprenant bientôt leurs droits, Pierre n'avait fait qu'un bond pour aller embrasser sa sœur, et après une scène des plus émouvantes entre lui et Blanche — entre lui qui ne voulait point d'un mariage avec celle dont il avait tué le frère, avec telle dont il ne pourrait toucher la main sans l'atteindre du sang de Louis de Trimoulet, entre lui et la fiancée et Blanche qui sacrifiait sa haine à son amour, son frère à son fiancé — Pierre avait donné un rendez-vous à sa sœur au Soleil d'or pour le lendemain même.

Il n'avait pas eu de peine à lui faire comprendre combien insensé avait été son retour, et Payant convaincue, il lui avait dit qu'il fallait qu'elle retournât à son lieu d'exil, exil temporaire mais nécessaire, inéluctable si elle voulait qu'il vive, qu'il ne soit pas pris, lui, dans la tourmente révolutionnaire, et par elle emporté...

— Pourquoi ne viendriez-vous pas, mon frère, avec moi ? avait-elle objecté.

Mais Pierre lui avait dit que son devoir, à lui, était de rester là où il devait, sur le sol de la France...

Alors Henriette avait pleuré à chaudes larmes...

Et à Pierre, l'interrogeant, elle avait fait cet aveu, redoublant ses sanglots :

— Frère, ne me fâchez point, j'ai déjà tant de chagrin ; mais si je suis revenue sans même vous avoir averti, c'est que Blanche et moi nous avons fait un complot ; nous ne pouvions plus vivre l'une sans l'autre, nous vous savions malheureux, vous et Guillaume de Trimoulet. Blanche vous aime toujours, je n'aime point encore son

frère... et alors, — oh ! Ne me grondez pas! — pour vous rendre heureux, vous et Blanche, pour vivre tous ensemble, j'avais consenti à promettre à Blanche d'épouser Guillaume, et tous quatre nous serions partis loin de cet affreux Paris cacher notre bonheur ; le vôtre au moins, mon frère !...

De Montcognol n'avait pas eu le courage de trop gronder Henriette ; mais dès le surlendemain, il lui imposait énergiquement sa volonté ; il l'avait fait accompagner par Patéroux et l'avait recommandée chaleureusement à la comtesse et au comte de Beaufort, qui avaient émigré dans l'Île Britannique aux premières rumeurs révolutionnaires.

Falk était au courant de tout cela, et vers le milieu d'octobre, c'est-à-dire trois mois après — trois mois pendant lesquels Henriette avait obéi à son frère, malgré les douleurs de l'exil — il s'était peu à peu rapproché de Blanche de Trimoulet qu'il avait naturellement trouvée plus docile que Guillaume.

Le Juif Falk, sans découvrir d'un seul coup toutes ses batteries, avait insinué à Blanche de faire revenir Henriette; avec force démonstrations il avait prouvé à Blanche que son mariage avec de Montcognol était le bonheur pour elle ; de même que celui d'Henriette avec Guillaume ne ferait que parachever leur mutuelle félicité...

Blanche s'était laissé convaincre sans peine; et sans peine aussi, elle avait une fois encore décidé Henriette à revenir.

Falk triomphait donc, l'avenir était à lui, et d'autant plus qu'après la mort de Marat il s'était mis en nouvelles relations avec Guillemine Bruchet, comme on l'a vu précédemment :

Le Juif avait profité du germe fatal des idées de grandeur que Bruchet avait semées dans le cœur de sa fille, il l'avait développé ce germe, et pour que la jeune fille ne lui reproche plus de ne rien faire pour elle, Falk avait facilement circonvenu Dom Gerle et la débile Catherine Théot, et alors, de Guillemine Bruchet, le Juif avait fait la Colombe de la religion nouvelle.

C'était flatter ainsi habilement Guillemine dans sa vanité, lui faire espérer pour l'avenir...

Certes, elle n'était plus la servante, elle était la Colombe, pourquoi ne deviendrait-elle pas reine comme souvent l'avait, pour elle, souhaité Maximilien son père, comme le lui promettait maintenant le Juif habile, avec plus de force que jamais...

Pour parachever son œuvre, agir encore avec plus de sûreté, Falk avait pris la charge d'un logement pour Guillemine dans le haut de la rue des Cordeliers.

Et pour ne point provoquer un dégoût chez la jeune fille, une rupture fâcheuse, Falk ne lui demandait rien en échange de ses bons procédés, pas même une caresse; il semblait simplement lui payer une dette antérieure, réparer des torts à son égard.

Agir ainsi était machiavélique, d'autant plus que bientôt les soupçons de Guillemine, à l'égard de son protecteur, se dissipèrent complètement devant la liberté presque complète que lui laissait encore Falk.

Un fait en disait plus que tout.

Guillemine s'enhardissant avait invité Patéroux à dîner.

L'ancien intendant de Montcognol restait en qualité de garçon à l'Épi de Blé lorsqu'il n'était pas chargé de quelque délicate mission par Pierre son maître; sans approuver la conduite de Guillemine, il conservait un faible pour elle, se souvenant toujours du sacrifice qu'il avait été sur le point d'accomplir pour sauver Pierre de Montcognol, sacrifice consistant à épouser Guillemine malgré ses répugnances de cœur pour cette égarée, sacrifice pouvant être nécessaire dans la suite encore...

Patéroux avait donc accepté l'invitation de la citoyenne Bruchet.

Il trouva la jeune fille débordante de santé et certes fort en beauté; la coquetterie avait toujours été le faible de Guillemine ; depuis qu'elle n'était plus servante ce faible était devenu une passion, et sans parvenir à se faire prendre pour une grande dame, elle pouvait prétendre à une certaine élégance.

Patéroux en avait été interloqué, mais la jeune fille qui sentait son cœur noyé de langueurs, de tendresses infinies, vite transformables en exquise bonté, avait été charmante ; elle n'avait point essayé d'aguicher Jean, elle avait voulu le charmer, lui faire voir qu'elle était heureuse, qu'il fallait qu'il le soit avec elle en cette soirée ; on allait laisser la passion de côté pour parler cœur à cœur quand même, mais d'une foule de choses moins troublantes et plus exquises que l'amour dans sa brutalité.

Peu à peu, Patéroux s'était laissé gagner; au fond, il était bon vivant, joyeux drille, prompt à la riposte quand on l'amorçait trop fort.

Un coup de sonnette s'était fait en tendre à cet instant.

Guillemine était allée ouvrir : c'était Falk qui venait de sonner et qui entraît sans plus de cérémonie.

Le rusé compère feignit un peu d'étonnement, mais se remit d'autant plus vite que ça lui était moins difficile, puisqu'il savait déjà à quoi s'en tenir, surveillant toujours étroitement Guillemine et Jean lui-même néanmoins, poussant les choses à

l'extrême, il voulut absolument que son ancienne maîtresse allât demander à Patéroux s'il permettait à Falk d'entrer.

Patéroux, qui s'était engagé dans la politique de ménagement, ne put faire autrement que d'acquiescer, de venir lui-même prier le Juif d'entrer. Il était chez lui et c'était bien le moins, n'est-ce pas ?...

Falk fut merveilleux durant toute la soirée; de son ennemi il se fit presque un ami, et, pour l'enchaîner plus sûrement, il voulut lui-même faire les honneurs de la cave qu'il avait eu le soin dégarnir pour sa belle et platonique maîtresse.

Par Guillemine il voulut avoir Patéroux, et, après leur avoir versé la liqueur qui devait les faire choir, il s'en fut tranquillement, le cœur plein d'espoir.

Le grand jour, le lendemain, vint sur prendre Guillemine et Patéroux dans leur folie qui devait se renouveler.

Le Juif triomphait encore une fois; il pouvait aller de l'avant, tendre de nouveaux pièges où de nouvelles victimes viendraient se laisser prendre comme Guillemine et Patéroux.

Lorsque Falk, à la fin d'octobre, eut décidé Blanche à aller elle-même chercher Henriette pour la ramener à Paris, il pria Guillemine d'abriter chez elle, pendant quelques jours, les deux jeunes filles.

Elle ne pouvait refuser, d'autant plus que Patéroux, mis au courant de la chose, l'avait engagée à vivement faire droit à cette demande qui, à première vue, ne présentait rien d'anormal, tellement Falk avait bien manœuvré...

Fort de cette acceptation, Falk avait fait hâter l'arrivée à Paris de Blanche et d'Henriette; elles s'étaient installées chez Guillemine peu avant la fameuse cérémonie mystique chez Dom Gerle.

Pour éviter qu'Henriette de Montcognol vît Pierre son frère, Guillemine, trompée par Falk, lui affirma qu'il était en voyage pour quelques jours et qu'aussitôt rentré on la préviendrait.

Coïncidence bizarre, Patéroux fut tenu à l'écart pendant ces quelques jours...

Le plan du Juif Falk était des plus simples et des meilleurs par conséquent.

Il connaissait l'amour survivant à la mort, de Barbaroux et de Pierre de Montcognol pour Charlotte Corday, amour purement immatériel, mais pour cela peut-être les exposant davantage aux imprudences,

Le Juif savait que, bien que dans les départements de l'Ouest, Barbaroux déguisé, se rendrait- à l'invitation de Dom Gerle et de Catherine Théot pour l'évocation de la bien-aimée...

Mais comme ni Barbaroux ni Montcognol n'étaient des initiés, et par conséquent ne pouvaient assister aux mystères dont Catherine Théot était la prêtresse, Falk s'en prévalut près de Dom Gerle pour faire de son côté assis ter aux mystères dont Catherine Théot était la prêtresse, Guillaume de Trimoulet qu'il avait des raisons de faire arrêter et deux fermes sans-culottes qui témoigneraient du nouveau crime commis par Pierre et le Girondin...

Falk voulait en effet faire appréhender ces derniers aussi au sortir de la séance d'évocation.

Le Juif savait, par ses relations en haut lieu, que le procès des Jacobins arrêtés devait se terminer par une sentence de mort.

On leur joindrait facilement de Montcognol et Barbaroux arrêtés au dernier moment, jugés et condamnés séance tenante.

Falk devait en outre, au même instant, faire mettre en arrestation Henriette de Montcognol et la joindre aux condamnés sous un prétexte quelconque...

Tout cela, en effet, était merveilleux de précision ; le Juif était un habile...

Une fois de Montcognol et sa sœur exécutés, lui, Falk, il était le maître du trésor, il serait le Nazi s'il le voulait; il arrêterait sa vie, fixerait le but de son existence, il épouserait — lui arrachant son consentement par peur — la toute belle Blanche de Trimoulet.

Il achèterait le monastère de Port Sainte-Marie devenu bien national ; pour sa tranquillité personnelle, il marierait Patéroux à Guillemine, donnerait une compensation à Tarcy et à Maximilien Bruchet, et ferait détenir en prison Guillaume de Trimoulet jusqu'au jour où le sang juif aurait triomphé en lui, se serait débarrassé des alliages, jusqu'au jour où l'imbécile s'amenderait enfin! Tout cela en vérité décelait un certain tempérament chez Falk.

Malheureusement pour lui, son clan n'avait pu s'accomplir en entier, tant il est vrai que si fort que Ton puisse être, le hasard ou la destinée sont encore plus forts que vous...

On se rappelle que lors de la fin de l'évocation chez dom Gerle, Guillemine, qui remplissait le rôle de la « Colombe », et qui ne connaissait pas les desseins de Falk, avait, d'un mouvement de bonté instinctive, fait s'échapper Barbaroux et Pierre de

Montcognol, tandis que Guillaume de Trimoulet se rebellait contre Falk qui, surprit un instant, perdit sa présence d'esprit.

Quelques instants après, le Juif réussissait à sortir par une porte dissimulée dans le mur recouvert de la noire tapisserie semée de soleils et d'étoiles d'argent.

Bientôt il fut dans la rue, et, guidé dans la complète obscurité par le bruit que faisaient un peu plus loin des hommes se bousculant, s'invectivant, il était accouru en toute hâte.

Les gens qu'il avait apostés — parmi lesquels se trouvait l'inévitable Saufer — avaient fini par maîtriser Pierre de Montcognol et Guillemine ; quant à Barbaroux il avait pu s'enfuir, on ne savait trop comment...

Falk donna à voix basse ses ordres à Saufer, et immédiatement Pierre de Montcognol était conduit et enfermé à la Conciergerie, avec les Girondins condamnés, comme on l'a vu.

Guillemine, évidemment, avait été aussitôt relâchée, mais elle avait vu à demi clair dans le jeu du Juif, son protecteur; elle avait comme pressenti un sombre drame dans la perpétration duquel elle trempait involontairement, et elle avait aussitôt averti Henriette de Montcognol et Patéroux....

Quant à de Trimoulet, bien qu'il soit sorti paisiblement avec dom Gerle de la fameuse salle d'évocation, il avait paru si dangereux à Falk que celui-ci n'avait pas hésité à le faire arrêter pour modérer ses transports, le mater.

Comme encore, il n'y avait aucun acte à reprocher à de Montcognol, on fit remarquer à Falk qu'on ne pouvait pas envoyer son homme à la guillotine aussi précipitamment qu'il l'eût voulu ; l'arrestation d'Henriette n'était donc pas urgente.

Rien n'était plus simple que de parer à la difficulté se présentant au sujet de Pierre

. De Montcognol, au milieu de quelques-uns de ses amis de la Gironde, se laisserait bien aller à quelque incartade de langage.

Mais comment le prouver ? il eût fallu s'assurer de témoins disposés à témoigner contre de Montcognol.

C'était encore bien simple : il n'y avait qu'à transférer Guillaume de Trimoulet à la Conciergerie et de l'y laisser pénétrer, lui, Falk, pendant la nuit qui précéderait l'exécution des Girondins; de cette façon on pourrait les appeler, de Trimoulet et Falk, comme témoins irrécusables... Ce serait suffisant...

On accorda ces faveurs au Juif qui craignait en outre que Pierre de Montcognol ne s'évadât à la suite des Girondins, qu'on croyait devoir être délivrés au dernier moment par les amis qu'ils possédaient dans la capitale.

Falk avait eu raison de craindre une évasion de Pierre ; car Patéroux, en apprenant par Guillemine l'incarcération de Montcognol son maître, s'était immédiatement mis en campagne.

Par un hasard extraordinaire, le geôlier de la Conciergerie était le frère de Tourne!, uu Auvergnat, un homme, par conséquent, qui connaissait parfaitement la famille de Pierre de Montcognol.

Seulement Tourne! Était intéressé et ne voulait pas risquer sa peau pour les beaux yeux de Patéroux, et, très carré ment, il demanda deux cents louis pour se prêter à un essai d'évasion.

Deux cents louis? Une fortune? Patéroux fut désespéré ; où les prendrait-il?

Henriette était loin de les avoir, et le brave confia sa peine à Guillemine.

La jeune tille avait beau être choyée par Falk, jamais le Juif ne lui avait donné ou même laissé voir tant d'or!

Guillemine réfléchit longuement : si Patéroux tenait à faire délivrer Pierre de Montcognol, elle tenait, elle, à faire délivrer Guillaume de Trimoulet qu'elle aimait profondément, malgré les infidélités forcées qu'elle était obligée de faire à son amour.

Pierre de Montcognol et Guillaume de Trimoulet sortis de prison avec l'or de l'affreux avare qu'était Falk! Cela parut fort divertissant à Guillemine, qui se jura ultérieurement d'avoir l'argent, de le remettre à Patéroux, sans lui dire d'où et comment elle le tenait, car elle savait bien que Patéroux, infiniment plus délicat qu'elle, n'accepterait peut-être pas le salut de Pierre s'il devait être au prix de la honte... Certes, elle voulait, elle, qu'ils soient sauvés tous deux, Guillaume et Pierre, et elle les eût sauvés tous deux, Guillaume surtout, au prix de mille hontes...

D'ailleurs, moralement souillée par l'éducation de Bruchet, sur laquelle encore était venue se greffer celle de Falk, Guillemine n'eut pas une seconde de remords et Falk, son protecteur, s'étant présenté, elle lui avait fait un accueil plutôt froid...

Le Juif en parut étonné bien qu'il songea, qu'elle boudait peut-être à cause de la scène de l'autre soir chez Dom Gerle : elle y avait été fort bousculée par les gens qui l'avaient arrêtée en même temps que de Montcognol ; néanmoins, voulant être fixé sur les vrais motifs de cette fâcherie, il interrogea la jeune fille.

Guillemine, résolue à tout, trouvant un malin plaisir à soutirer de l'or à Falk, lui répliqua sans ambages :

— Je veux que tu me portes ce soir même mille louis...

Falk sursauta : avait-il bien entendu... mille louis elle était folle

— Qu'as-tu donc, Guillemine? dit-il; es-tu folle? Où les prendrai-je ces mille louis, malheureuse ?...

— Où vous les prendrez? Ça ne me regarde pas! Je les veux, je les aurai ou je me tuerai ! Je le veux ! À ce soir, à minuit, ou je me tue ?...

Falk réfléchît : il croyait voir une sombre résolution dans les yeux de la jeune fille, il craignait qu'elle ne mit sa menace à exécution, et il ne voulait pas qu'elle se tuât...

Il avait encore besoin d'elle, et d'autant plus besoin qu'il lui avait justement demandé un renseignement, un service important qu'elle seule pouvait lui donner et lui rendre...

Soit donc par crainte, par instinct, par gloriole ou avec le certain espoir de rattraper son or, il porta à Guillemine émerveillée, sur le coup de minuit, les mille louis qu'elle avait eu l'audace de lui demander.

. Guillemine en remit immédiatement sept cents à Patéroux, sans vouloir lui dire comment elle s'était procuré l'argent.

Elle s'occupa, sur ses conseils, de préparer des moyens de fuite à l'étranger pour Blanche, Guillaume de Trimoulet, pour Henriette et Pierre de Montcognol.

Tout était donc prêt, le soir fixé par le geôlier était celui du 29 octobre, justement. Patéroux s'était chargé de veiller sur Falk, Tournel avait juré d'ouvrir la porte au bon moment.

Le geôlier tenait donc sa parole lorsqu'il appela dans le silence de la Conciergerie : Pierre de Montcognol ? »

. Mais en même temps, les soupçons de Falk s'éveillant plus forts que jamais; il se précipita vers la porte.

De Trimoulet, réveillé en sursaut, s'était levé, avait heurté Falk, et c'en fut assez pour que la porte se refermât sur Pierre de Montcognol qui venait d'en franchir le seuil.

En silence, Pierre de Montcognol suivit le geôlier, obéissant sans comprendre et, après avoir longé un corridor, il tourna brusquement à sa suite; il se trouva dans une petite pièce dont une lampe fumeuse ne parvenait pas à atténuer complètement l'obscurité.

— Ah! Ça, demanda-t-il au geôlier, m'expliquerez-vous?

— Pas la peine, interrompit le cerbère, qu'il te suffise de savoir que tu es libre; d'ailleurs, moi aussi, au fait, je suis libre, car le diable m'emporte! Je ferai aussi bien, je pense, de quitter cette cambuse à cause de ce satané prisonnier qui a beuglé comme un veau qu'on mène à l'abattoir quand je t'ai appelé; il ne doit pas être prisonnier pour de bon, celui-là, et ma foi, je file, car je finirais à être enfermé à mon tour après en avoir enfermé tant d'autres.

— Ça pourrait vous arriver.

— Tiens, tu es encore un des aristos, toi ! Tu ne sais donc pas qu'ils nous tutoyait tout et tous, moi je m'en moque au fond, mais tu sais, crois-moi, c'est un bon conseil que je te donne, tutoies, mon garçon.

Pierre esquissa un geste vague.

— Suffit, reprit le geôlier, assez pincé de cette guitare, nous tenons là "Une conversation dangereuse, et si les murs n'ont pas d'oreilles pour le moment, ils en pourraient avoir pourtant tout à l'heure!

Filons donc, d'autant plus qu'il ne s'agit pas de perdre son temps en balivernes. On a doublé et même triplé la garde cette nuit, et c'est une vraie chance qui m'a permis de tenir ma. Parole et d'essayer de te faire filer...

— Mais je voudrais au moins savoir, vous comprenez, qui a pu penser à moi et s'entendre...

— Suffit, encore une fois ; aies confiance, je suis le frère de Tournel.

— Vous êtes ?

— Hein, fiche-moi la paix, voici un costume complet de sans-culotte, il faut le revêtir illico, c'est un uniforme de la section des canonnières d'Henriot, et certes c'est toujours risible de se sauver avec le costume de ceux qui sont chargés de vous garder; juste retour des choses d'ici-bas...

Pierre avait déjà à moitié endossé l'uniforme, mais repris d'un doute vague il voulut savoir à qui il avait affaire.

— Mais au moins, dit-il, en bouclant le ceinturon, tu pourrais me dire dans quel but on me délivre et quelles sont les personnes à qui je dois ou pourrai devoir la vie.

— Oh! Pour ça, reprit Tournel, je n'en sais absolument rien, par exemple !

Le projet d'évasion a été convenu entre moi et Patéroux ; on m'a proposé un marché que j'ai jugé acceptable ; immédiatement, j'ai promis; on m'a payé la moitié ; on me paiera l'autre tantôt, et voilà tout...

Mais la transformation était complète ; Pierre, revêtu de la carmagnole débraillée, coiffé du bonnet rouge, au grand sabre recourbé battant son pantalon large et trop court, à raies rouges et blanches, était méconnaissable.

— Maintenant, fit le gardien, écoute bien mes recommandations et suis-les de point en point, car je vais aller jeter un coup d'œil sur les Girondins et calmer cet enragé prisonnier qui avait l'air de ne pas tenir à te laisser sortir. Donc, tu vas sortir par cette porte, au fond'; tu traverseras une vaste cour entourée de hautes murailles et plantée d'arbres rabougris derrière lesquels tu pourras te dissimuler au besoin...

Tu iras tout droit, la ligne droite est pavée de larges dalles ; tu arriveras ainsi directement à une toute petite porte basse percée dans le mur, mais ment, on dirait une niche. Tu suis, n'est-ce pas ?... Et tu as compris ?

— Oui, parfaitement, jusqu'à présent.

— Alors tu pousses la porte, qui n'est pas fermée ; tu te trouves dans la rue, libre comme le pinson qui, au-dessus de ta tête, annoncera le lever du jour ; sans perdre une minute, tu te rendras numéro 20 de la rue de l'Arbre-Vert, à moins que tu ne rencontres Patéroux ; en tout cas, au numéro 20, tu trouveras les personnes à qui tu dois la vie et à qui je dois ma retraite, une existence désormais tranquille et certes bien gagnée.

Moi, tu sais, je vais voir mes prisonniers et leur adresser mentalement un dernier adieu. Au revoir, citoyen, et bonne chance, je ne suis plus chargé de toi...

Pierre de Montcognol remit à plus tard les réflexions.

Il était dans la situation d'un homme à qui on apprend que la mort qu'il attendait s'est trompée de route, et une joie intense remplissait son âme, tellement la vie, aussi désespérante soit-elle, tient et enserre surtout lorsqu'on croit avoir une mission à remplir quand même, malgré tout !

À peine eut-il le temps de se recommander mentalement, de dépouiller un instant l'homme qu'il était et devenir pour quelques heures plein de circonspection...

Il traversa, suivant les dalles, la grande cour ; là, pas d'encombre ; il arriva même très rapidement à la porte indiquée par le geôlier, suivant de point en point ses recommandations ; il l'ouvrit sans bruit et se trouva dans la rue...

Le jour ne paraissait pas encore, bien que l'aube déteignît sur l'horizon...

Au moment où de Montcognol se retournait après avoir fermé la porte, il vit, dressée devant lui, à quelques pas, une sentinelle immobile appuyée sur son fusil, et qui le regardait fixement...

Devant cette apparition à laquelle il était loin de s'attendre, Pierre eut instinctivement un mouvement de recul vite réprimé, d'ailleurs, et il se disposait à continuer sa route lorsque le soldat, à qui le mouvement de crainte n'avait pas échappé, l'arrêta au passage...

— Hé! Hé! que diable! fit la sentinelle, on a beau être sectionnaire de la Commune, ce n'est pas une raison pour se dispenser de fournir, en s'en allant le mot de passe ; il est fait pour tout le monde et les ordres sont plus formels que jamais, cette nuit; tu comprends, à la Conciergerie, il y a des gaillards qui ne doivent pas s'échapper.

Il faut avoir effleuré la mort ou plutôt avoir vu s'échapper à l'arrivée de la mort la seule chance de salut qu'on croyait tout à l'heure certaine, pour comprendre ce qui se passa alors dans l'âme de Pierre.

Tournel le geôlier avait totalement oublié de lui donner le mot; de passe, ou bien même il était; loin de soupçonner la présence d'une sentinelle à cet endroit...

De toutes façons, le résultat était le même : de Montcognol était perdu.

Comme un sentiment de désespoir, auquel se mêlait une rage sourde, l'envahit; pourtant il ne perdit pas contenance car soudain, plus vivace, avait apparu dans le lointain, l'image d'Henriette sa sœur, l'image de la tâche à remplir...

— Ma foi, dit-il d'un ton dégagé, qu'il s'efforçait de rendre ferme, je suis arrivé ici sous le coup de minuit, délégué par la Commune et le factionnaire qui se trouvait à ta place à cette heure ne m'a fait aucune observation.

J'aurais d'ailleurs été bien en peine de lui répondre, car on ne m'a donné aucun mot de passe, par oubli sans doute, et je n'en ai pas demandé, pensant qu'un canonnier d'Henriot n'avait pas besoin de cela.

Je devais avoir raison, car le geôlier avec qui je viens de m'entretenir ne m'a rien dit non plus...

Le soldat jeta sur son interlocuteur un regard scrutateur que Pierre soutint sans broncher.

Le fait paraissait étrange à la sentinelle; mais aussi, à cette époque, tout ce qui touchait de près ou de loin à la Commune était inviolable ; encore cependant, pour un factionnaire, il y avait quelque chose de plus inviolable que la Commune; la consigne !

Et là-dessus, il ne s'agissait pas de plaisanter.

Si la sentinelle eût eu en face d'elle un sans-culotte quelconque, il veut immédiatement arrêter, mais un sectionnaire d'Henriot?

Il jugea prudent d'y mettre des formes, d'autant plus que de Montcognol avait quelque chose de si crâne dans son attitude, une flamme telle d'énergie dans ses yeux, que le factionnaire en était fortement impressionné, bien qu'à maintes reprises il se fût déjà trouvé en face de gaillards qui étaient loin d'avoir froid aux yeux.

Il était donc fort embarrassé; cependant, la consigne ? Il ne pouvait connaître que la consigne!

Tant pis pour les complications devant surgir, il interrogea donc :

— Mais au moins, citoyen, tu as sur toi un certificat de civisme, une médaille, ou à défaut une pièce d'identité quelconque; du reste on ne s'embarque jamais sans certificat de civisme, ça, tu le sais bien, et quand tu me l'auras montré, je te laisserai passer.

La situation devenait critique, l'aube commençait plus apparemment à blanchir les toits au-dessus des deux interlocuteurs, et tout à l'heure on pouvait passer dans la rue; une patrouille pouvait venir relever la garde ; il n'y avait pas une minute à perdre...

— J'avoue, fit Pierre, n'avoir rien de tout cela sur moi ; je te répète, je suis parti précipitamment cette nuit après une séance de la section de la Butte des Moulins, envoyé par le président...

— Hein ! Tu dis?... dit la sentinelle, le comité de la Butte des Moulins n'a pas tenu séance hier soir...

De Montcognol se mordit furieusement les lèvres.

Cette maladresse venait de le perdre; il était en proie à une situation morale très curieuse ; la colère qu'il avait ressentie au début, lorsqu'un obstacle avait surgi, se changeait maintenant en rage sourde contre cet homme qui, avec entêtement, semblait lui disputer sa vie.

Cette fois le factionnaire s'avança; ses soupçons prenaient corps; évidemment il ne pouvait se douter de la tout entière vérité, mais il commençait à trouver l'attitude du canonnier excessivement louche... Il devait faire son devoir sans plus tergiverser.

— Je ne connais qu'une chose, grondât-il, ma consigne! Par conséquent tu vas me suivre jusqu'au poste, c'est le plus simple à faire, et tu t'expliqueras avec le ser...

Il n'acheva pas, prompt comme l'éclair Patérourx — arrivé en retard, au lieu que lui avait indiqué Tournel lieu où il ferait sortir de Montcognol — avait bondi et avant que la sentinelle ait pu faire un geste, pousser un cri, les deux mains du fidèle serviteur de Montcognol s'étaient jointes autour de son cou qu'elles seraient comme dans un étau...

Instinctivement, dans l'énergie du désespoir, la sentinelle se raidit brusquement, le jarret tendu ; mais le robuste montagnard qu'était Patéroux en eut vite raison

. La lutte fut courte. Le soldat à terre maintenant, le poids d'un genou sur la poitrine, râlait sous la pression des mains de Patéroux qui se servaient de plus en plus...

Au bout d'un instant, la face du soldat devint violette, ses traits se détendirent... il était mort ou tout au moins incapable de bouger d'ici longtemps.

Pierre de Montcognol avait regardé la scène, hébété ; elle avait été si prompte, que tout était fini, qu'il n'avait pas encore recouvré sa complète lucidité d'esprit...

Mais les instants étaient précieux, Patéroux le saisit par le bras, l'éveilla pour ainsi dire...

Alors, sans une parole, Pierre serra à la broyer la main de Patéroux; c'était un merci muet mais énergique.

Par une heureuse coïncidence, personne encore n'était dans la rue; partout le calme, il fallait en profiter...

Sans dire un mot, Pierre de Montcognol suivit Patéroux, et peu de temps après ils arrivaient au numéro 20 de la rue de l'Arbre-Vert.

Certes, il était loin de soupçonner qu'Henriette, sa sœur, ait pu, enfreignant ses ordres, quitter l'Auvergne et la comtesse et le comte de Beaufort; il était loin de soupçonner que fébrilement là-haut l'attendaient Henriette, Blanche et Guillemine; il était loin de soupçonner tout ce qui s'était passé par les ordres de Falk, comme il ignorait que l'argent ayant servi à corrompre son geôlier, ait été fourni par ce même Falk qui, heureusement, n'en prévint pas l'usage...

Les jeunes filles, Henriette et Blanche, n'avaient point dormi de toute la nuit; anxieuses, énervées, elles avaient compté les heures, les minutes, se demandant avec frayeur si le geôlier tiendrait sa promesse ; se demandant s'il n'était pas un traître; et si, au lieu de délivrer Pierre, elles n'avaient pas approché l'échéance fatale...

Au moindre bruit, leur respiration s'arrêtait, elles croyaient entendre monter quelqu'un venant pour les arrêter... Elles n'avaient même point la consolation d'avoir Patéroux près d'elles, car il devait surveiller Falk et prévenir Guillaume de Trimoulet, ignorant qu'il était des événements survenus.

Blanche était peut-être la plus calme, car un secret pressentiment lui disait que Pierre n'était pas éloigné, qu'elle allait le revoir ; car son amour pour lui était loin

d'être mort, et aux moments de colère contre lui qui ne voulait pas d'elle à cause du sang de Louis, succédaient des instants d'amour intense, fiévreux...

La passion en elle parlait d'autant plus fort qu'elle avait été davantage contrariée, que les obstacles chaque jour s'étaient pressés plus nombreux, plus insurmontables...

Et Blanche avait le courage de reconforter Henriette...

— Quelle ne va pas être sa surprise, disait-elle, sa joie, en nous voyant; il doit être loin de se douter à qui il doit sa délivrance, et comme nous il bénira Guillemine.

Il me semble le voir dans ce moment, notre Pierre, il franchit la porte de la prison, il se presse en rasant les murs comme un malfaiteur, le pauvre, il court, il approche, il va venir, il était là...

Au même instant et comme si Blanche eût été douée du don de double vue, on frappa à la porte. Les jeunes filles se levèrent comme mues par un puissant ressort.

Henriette seule eut la force d'aller ouvrir.

Deux voix ou plutôt deux appels étouffés se confondirent.

— Henriette !

— Pierre !

Le frère et la sœur étaient dans les bras l'un de l'autre.

Patéroux avait complètement oublié d'avertir son maître de ce qui l'attendait, n'ayant pas songé un instant quelle impression la vue d'Henriette allait faire sur de Montcognol

Mais Henriette, se dégageant la première, montra sans mot dire Blanche de Trimoulet qui, très pâle, chancelante sous le faix de son bonheur, tendait ses deux mains à Pierre...

À cet instant, tout ne devait-il pas être oublié ? N'était-ce pas le triomphe de l'amour dans l'explosion de la joie et l'oubli de demain, si sombre doit-il être !

De Montcognol se précipita; il allait presser sur son cœur, dans une étreinte folle, celle que toujours il avait repoussée, peut être injustement, il allait réparer ses torts lorsque la voix de Guillemine s'éleva...

C'est qu'elle aussi attendait celui qu'elle aimait et il n'était pas là, il manquait à cette réunion de tous, et la vue de la joie des autres éveillait une subite inquiétude :

— Où est donc M. Guillaume de Trimoulet? demanda-t-elle à Patéroux.

— Je n'ai pu le trouver, il a disparu depuis hier soir de chez lui, répondit celui-ci,

On attendait Guillaume?...

Brusquement, de Montcognol s'était arrêté, lui seul savait où il était! Et on l'attendait!... Chancelant, Pierre porta la main à son front...

Les respirations s'arrêtèrent.

De Montcognol, affreusement pale murmura d'une voix entrecoupée :

C'est moi, c'est moi qui suis ici et Guillaume là-bas C'est lui qu'on attendait et c'est moi...

— Que dites-vous ? s'écria Guillemine démente.

— Que dis-tu ? fit Henriette pressant la main de son frère.

— C'est moi qui suis ici, reprit Pierre, et de Trimoulet en prison! vous m'avez délivré et lui peut-être... dans quelques instants, par une erreur fatale mais passible, subira le sort des Girondins, montera à l'échafaud... j'ai tué le premier des Trimoulet et je serai peut-être cause de la mort du second, je suis donc maudit !

De Montcognol se laissa tomber sur son siège sans force, tandis que Guillemine saisissant violemment Patéroux criait :

— Allons-y, je veux le délivrer lui aussi, ou mourir avec lui!

Le 30 octobre s'était levé pâle et pluvieux, comme un de ces jours blafards et mornes de fin d'automne amollissant les livres, les âmes, de leur désespérante tristesse.

Les portes de la Conciergerie s'étaient ouvertes, et la première charretée de Girondins déboucha sur la place...

Le cadavre déjà livide de Valazé, en tête du cortège, les yeux toujours ouverts, fixant le vague, était étendu, la tête pendant à côté du banc et ballotté misérablement à tous les cahots du pavé, il semblait dire à ses frères :

— Tel je suis et tels vous allez être... tout à l'heure !...

Un chœur ardent et fort de vingt hommes commença sur les charrettes. Une seule voix, émouvante, puissante, faite de la voix de tous, se fit entendre ; lentes les strophes de la Marseillaise vibrèrent...

Les Girondins allèrent regardant le ciel, mais toujours aveuglés ; ils allèrent vers l'estrade rouge sur laquelle ils avaient fait tomber une tête de roi, ils allèrent vers le châtiment croyant aller vers le martyre!...

Ils allaient en chantant...

Un éclair lapide, sinistre, déchira l'air, puis deux, trois... et le chant tonna decrescendo et s'éteignit brusquement, terminé par un choc d'une matité atroce, tandis que le haut des nuages s'effilochant comme les pans d'un linceul glauque, laissèrent apercevoir un soleil très pâle, exsangue, dont les rayons blafards vinrent se jouer, en bas, sur les larges flasques rouges...

TROISIÈME PARTIE

I

Encore le Vagabond

Germaine Bruchet, la sœur de l'infortunée Guillemine que Falk avait entraînée à Paris, Germaine, pour tromper la tristesse dont son cœur était envahie, chantait en patois, sur un air sautillant, une danse du pays d'Auvergne :

Que ça venia vous tsarcha,

Garçous de la montagna ;

Que ça venia vous tsarcha,

Quand ça voulia pas dansa.

Depuis deux jours, son père, Maximilien Bruchet, était descendu à Clermont pour prendre les ordres de Couthon, arrivé au pouvoir avec les Jacobins ses amis.

Et Germaine, — celle qu'autrefois on appelait « la Bounicand » — n'était pas sans crainte, car son père s'était attiré les ressentiments de nombre d'ennemis non seulement parmi les montagnards qui ne voulaient point entendre parler des républicains — qu'ils appelaient des partageux — mais même parmi les partisans de l'idée nouvelle, ennemis qui ne lui pardonnaient guère d'être leur chef.

Parmi eux, celui dont la haine était la plus violente quoique dissimulée, était sans contredit le fameux Tarcy qui, par une vente à réméré, avait acquis de Guillaume de Trimoulet tous ses domaines et même ceux de Blanche sa sœur.

Germaine était restée complètement infirme à la suite de la blessure que lui avait faite Louis de Trimoulet tué par Pierre de Montcognol. Elle, qui fut si jolie, était presque laide. Elle, qui fut glorieuse de son corps, en cachait maintenant la difformité, résultat de la déviation de l'épine dorsale.

Un cancer s'était déclaré, commençait à ronger son sein, et la nauséabonde odeur en irritant parfois ses narines, provoquait un haut-le-cœur, un haut-le-cœur à cause de sa personnelle décomposition.

À la suite de ses continuelles larmes, ses beaux yeux s'étaient ternis et sa peau, veloutée comme une pomme de son verger, s'était parcheminée, deux rides s'étaient

creusées sur le passage de ses pleurs... Elle chantait par amour-propre, pour ne pas laisser deviner son chagrin, car une amie était venue lui tenir un instant compagnie.

. Toutes deux, pour profiter du beau soir qui finissait, étaient assises devant la porte de la petite maisonnette, une des plus belles du petit bourg de Pontgibaud... Maintenant Germaine et son amie mêlaient leurs voix•

Que ça venia-vous tsarcha ?

Garçons de la montagna.

Que ça venia-vous tsarcha?

Quand ça voulia pas dansa.

Ça failla pas veni,

Garçons de la montagna.

Ça failla pas veni,

Quand ça voulia ma dourmi... (1)

1) Que veniez-vous chercher ? — Garçons de la montagne. — Que veniez-vous cher cher ? — Quand vous ne, vouliez pas danser. — U ne fallait pas venir, — Garçons de la montagne. — Il fallait pas venir, — Quand vous vouliez seulement dormir.

Germaine s'arrêta; une douleur aiguë lui fit pousser un cri; une larme monta à ses yeux, tandis que son visage se contractait sous l'effet de la souffrance.

— Tu souffres, pauvre? lui dit son amie.

— Ça ne sera rien; mais, vois-tu, c'est plus fort que moi, je ne peux pas résister, il faut que je crie lorsque vient la douleur...

— Et les médecins, que disent-ils; te soignes-tu bien ?

— Les médecins? Ah! Pourquoi faire! Et puis, en trouverai-je un seul qui voudrait soigner la Bounicand, la fille de Bruchet... Ah! Je suis maudite... je suis la lépreuse...

— Ne dis pas cela, n'en parlons plus si ça te fait de la peine ; mais moi qui suis ton amie, je voulais, au contraire, t'encourager; sais-tu ce que partout on répète ?...

— Oh ! Je t'en prie, ne me dis pas ce qu'on raconte sur moi, je le sais assez, va ; j'en souffre bien trop !

Ah ! Mon Dieu, que ma vie est triste, il y a des moments où je voudrais bien m'en aller, va! Des moments où je serais contente de mourir, où je maudis Pierre de Montcognol de m'avoir sauvée quand Louis de Trimoulet m'eut frappée...

— Veux-tu me laisser parler ? Je te répète que je suis ton amie.

— Parles, parles donc ; mais si tu savais combien tous ces bavardages des méchantes gens sur mon compte me font de peine, de chagrin... Il y a de méchantes gens, c'est vrai; mais il y a bien des personnes bonnes qui te plaignent aussi ; et c'est celles-là qui m'ont dit une chose m'ayant étonnée et fâchée contre toi; comment peux-tu avoir des idées comme ça ?

— Dis-moi, au moins quelles idées, et je te répondrai.

On dit que tu aimes Pierre de Montcognol à t'en faire périr...

— Pauvre chère ! Tu ne m'as donc pas regardée! Tu ne sais, tu ne vois donc pas que je suis laide à faire pleurer ou à faire rire plutôt...

— Tu ne comprends pas ; ton amour daterait de loin et tu le conserves, tu y penses; et tu te fais des sangs parce que, justement, tu crois que tu n'es plus belle et qu'il ne t'aimera jamais, jamais ! Voilà ce que je voulais dire.

— Que c'est fou, tout cela ! Sait-on maintenant où est Pierre de Montcognol, où est Mlle Henriette sa sœur? Peut-être le couteau de la guillotine a-t-il tranché leurs jours, les a-t-il délivrés de leurs peines ! Tu vois comme il faut se fier à ce qu'on raconte.

— Soit, pour cela; mais tu ne pourras pas nier que tu te mortifies pour expier les péchés de ton père, que tu fais pénitence pour lui...

— Ai-je donc le droit de juger mon père ? Tiens, brisons là.

— Tu fais pénitence pour ta sœur aussi.

— Guillemine ? Oh ! La pauvre, qu'est-elle devenue, celle-ci encore ?

— T'avais bien raison eh bien, je ne veux pas, moi ton amie, que tu te périsses ainsi, il faut être raisonnable, il faut que tu guérisses, tes douleurs sont atroces, je veux te soigner...

Pour couper court à cette conversation qui lui faisait mal, Germaine entonna une chanson du pays, mise en vogue depuis peu :

Dans mon pays

Je labourais la terre,

Dans mon pays

Je gardais les brebis

. Mais maintenant

Que je suis militaire,

Je m'occupe en servant

La patrie.

— Tu as tort de chanter, disait l'amie, on sait bien que tu souffres, et si tu voulais m'écouter, tu redeviendrais jolie comme avant, jolie à me rendre jalouse, Germaine...

— Non, je ne veux pas redevenir jolie, car vois-tu, la beauté? Le Diable en profite, et je te le dis, je sens bien à ce qui se passe en moi, si je redevais belle, je redeviendrais la Bounicand.

Comme Germaine terminait ces mots expliquant parfaitement son état d'âme, au haut de la rue se montra un homme vêtu en vagabond; il vint droit aux jeunes filles comme s'il connaissait la maison déjà, comme s'il voulait leur parler...

Germaine et son amie furent presque prises de peur... Le vagabond venait toujours droit à elles et quand il fut tout près il s'inclina, et, regardant la fille de Maximilien avec étonnement, il lui demanda si Bruchet n'était pas là.

— Non, répondit Germaine, mais je ne pense pas qu'il tarde à revenir.

Il est au loin? interrogea l'homme déguisant sa voix.

— Non, non pas, répondit la jeune fille comme agitée d'une crainte, répondant d'une façon évasive.

— Il reviendra ce soir au moins? Insista le vagabond.

— Oui certainement avant peu, certainement, peut-être...

— Je repasserai, fit le vagabond s'éloignant en grommelant.

Germaine, dès qu'il fut parti, dit à son amie qui lui demandait pourquoi elle avait tremblé en parlant à cet homme :

— Ce vagabond est terrible ; je l'ai reconnu aussitôt qu'il m'a parlé ; c'est un ennemi de mon père après avoir été son ami.

Ils se sont brouillés à cause de la politique, et, tiens, j'ai peur maintenant, j'ai peur que cet homme ait assassiné mon père !

As-tu remarqué comme il regarde toujours en dessous, comme on dirait qu'il a peur ?

Mais ce n'est rien, cela, ce n'est rien que ce regard en dessous, il est bien plus terrible encore quand il vous fixe.

Sais-tu ce qu'il a fait voir un jour à Mlle Henriette de Montcognol rien qu'en mettant ses yeux dans ses yeux !

— Non, je ne sais pas, mais tu me fais peur déjà.

— Il lui a fait voir sa tête coupée, vrai ? sa tête coupée !...

— Oh ! Que dis-tu ? Quel homme est-ce donc ?

— Ça, je te l'affirme, c'est la demoiselle elle-même qui me l'a raconté, et, certes, elle ne mentait jamais, Mlle Henriette.

Heureusement les pressentiments de Germaine au sujet de son père étaient, pour cette fois au moins, dénués de fondement, car une heure après Maximilien Bruchet arrivait rayonnant et mettait un tendre baiser sur le front de sa pauvre infirme ; ce tendre baiser était le signe indéniable de sa satisfaction.

Peu après, Germaine apprit à son père que Falk — elle s'était souvenue de son nom, et c'était lui le vagabond — était venu le demander et avait dit qu'il reviendrait.

A ce nom de Falk, Maximilien Bruchet avait sursauté.

Falk en Auvergne ? Falk à Pontgibaud, ayant l'audace de le venir demander jusque chez lui ?...

Falk, cette crapule, ce rien du tout, ce misérable qui avait enlevé Guillemine, l'avait pervertie ?...

Quel toupet avait donc cet homme ? Il allait voir comment un auvergnat sortirait un sale Juif de chez lui !...

Foi de Bruchet ! Maximilien était encore un homme, et Falk s'en apercevrait...

Quelques instants après, Patéroux qui avait fait route avec Bruchet et s'était seulement arrêté une minute pour serrer la main à quelques connaissances, faisait son entrée chez Maximilien, ayant accepté l'hospitalité que le farouche républicain lui avait offerte de tout cœur d'abord, et ensuite pour causer de sérieuses affaires.

On verra quels motifs amenaient Patéroux en Auvergne, longtemps déjà après les scènes du 30 octobre 1798.

En voyant Germaine, Patéroux qui avait connu la jeune fille dans toute sa beauté, ne put retenir un mouvement de sympathique pitié.

La jeune fille s'en aperçut et de sa voix douce, un peu traînante, elle lui dit :

— N'est-ce pas, vous aussi, vous me trouvez bien changée ?

— Mais non, mais non, je vous assure, fit Patéroux.

— Pourquoi me mentir? Croyez-vous que je ne nie vois pas dans les glaces ?

Alors Bruchet, entendant ces paroles de son enfant bien-aimée, s'emporta presque; il fut beau dans son amour paternel désespéré, dans son orgueil de père mortifié :

— Oui, la pauvre fille, elle se voit, hélas! dit-il, il ne faut pas lui mentir, à quoi bon? Ah! Tenez, Patéroux, pour la voir comme avant, cette chérie-là, je renoncerais à tout, à tout, entendez bien! Je consentirais à aller casser des cailloux sur les chemins, à faire toutes les corvées, à peiner de mon corps comme une hôte, à renoncer à mes principes, à mes idées, à mes opinions!

Je voudrais qu'on encloue mon esprit comme on encloue un canon, à la seule condition qu'elle soit guérie, cette enfant chérie! À condition qu'elle reprenne ses couleurs et qu'elle chante comme autrefois!

— Je vous comprends bien, fit Patéroux ému...

— Père, père merci, comme tu es bon! Comme tu es bon ! disait Germaine, pleurant de joie, de reconnaissance; mais ne t'inquiète pas, va, il ne me manque plus que les couleurs...

— Vous l'entendez, continuait Bruchet, vous l'entendez, cette brave petite, et, ma parole, elle essaie de me donner le change, elle se fait joyeuse, elle chante, oui, elle a le courage de chanter... Et cependant, depuis que ce damné de Trimoulet, ce damné de Louis lui a donné un coup de poignard, un ver, un tout petit ver s'est mis dans la plaie et chaque jour il fait son œuvre, il mange mon enfant

—Père, je t'en supplie, ne dis pas cela.... Je t'en supplie...

— et la pauvre elle souffre, elle souffre à se tordre, elle souffre comme si elle était une réprouvée, elle qui ne ferait pas de mal à une bestiole.

Ah ! Louis de Trimoulet, je ne serai content que lorsque je t'aurai sorti de ton cercueil ! Que je t'aurai donné à manger aux pourceaux !

— Papa, laisse donc, va ! Ne dis pas cela, je souffre pour mes péchés !

— Vous avez entendu ? Voilà ce qu'elle dit, elle souffre pour ses péchés ; mais quels péchés as-tu donc commis, pauvre petite, pour endurer ce que tu endures, quelle faute cachée as-tu donc sur la conscience pour, de jolie à adorer, être devenue presque laide, pour souffrir dans ton corps d'une si atroce façon !

Tu te trompes, va ! C'est le Trimoulet qui t'a mise comme cela, son poignard devait être empoisonné, pour sûr, pour qu'il ait produit de semblables ravages!

Ah ! Guillaume et Blanche ont bien fait de quitter le pays, car c'est sur eux que j'aurais exercé ma vengeance, passé ma colère... Qu'ils reviennent seulement un jour ! Ah ! Qu'ils l'osent !...

— Ne parle plus de cela, père, tu me fais mal, je souffre, c'est vrai, mais sait-on jamais pour qui et par qui on souffre !...

Maximilien pleurait, sa fille le désarmait, l'exhortait à la patience, éloignait ses flambées de haine terrible ; et chaque fois que des scènes semblables avaient lieu, le farouche qu'était Bruchet devenait doux comme un agneau, eut renoncé volontiers à ses menées révolutionnaires.

De fait il y renonçait des jours entiers, ayant le ferme espoir que tout-à-coup, soudainement, sa fille allait redevenir comme avant... par miracle.

Et comme ses espérances n'étaient pas conformes, comme le mieux ne se manifestait pas, il redevenait peu à peu sectaire, sacrilège, redoublant de fureur dans ses méfaits contre le culte, blasphémant comme un païen, reniant cent fois dans un jour le Dieu qui semblait sourd à ses prières, qui ne voulait pas de son sacrifice... Qui ne voulait pas guérir l'enfant qu'il adorait, qu'il aimait de toutes les forces de son cœur...

Une heure à peine après être arrivés, Maximilien et Patéroux partirent pour un court voyage ne devant durer que la nuit...

Malgré les supplications de Germaine, son père ne voulut pas lui avouer le but de sa promenade nocturne ; il fallut, pour calmer les appréhensions et les pleurs de la jeune fille, que Patéroux répondit de ramener Bruchet sain et sauf.

Germaine, quand même, ne fut pas tout à fait tranquillisée ; de sombres pressentiments la hantaient, la tourmentaient ; ce Falk, avec sa figure sinistre, ne lui disait rien qui vaille ; elle se souvenait des confidences qu'Henriette de Montcognol lui avait faites au sujet de cet homme terrible, de ce Falk qui, par sa puissance, avait fait voir à Henriette sa tête coupée, séparée de son tronc, exsangue, les yeux grands ouverts, terrifiés...

Mais déjà Bruchet et Patéroux étaient loin, ayant laissé Germaine à ses pressentiments sinistres, à ses frayeurs...

II

La peur de Falk

Pour Falk, de minute en minute semblait se rapprocher le jour où il pourrait enfin, en toute sécurité, se complaire dans la vue et le maniement des richesses énormes composant l'immense trésor du Nazi.

Le monastère des Chartreux de Port Sainte-Marie était devenu propriété nationale après que les paysans des alentours en eurent, sous la conduite de Tarcy, jeté à bas les monuments, les eurent pillés, dévastés...

En donnant des ordres de pillage et de dévastation, Tarcy ne faisait apparemment qu'obéir au commandement de Falk qui, liste en mains de tous les objets précieux renfermés dans les châteaux et les églises d'Auvergne, lui avait dit :

— Voilà ce que tu devras tâcher de prendre et d'empiler dans l'ex-château des Trimoulet ; je te donnerai un tant pour cent et te rachèterai, si tu veux, cette grande propriété, incapable que tu serais de me rembourser les sommes considérables que je t'ai avancées à la légère... : - Tarcy avait alors compris dans quels rets le Juif l'avait essayé de surprendre ; seulement il n'était pas homme à se laisser faire.

Il considéra d'abord anxieusement sa situation :

Il avait acheté, par une vente à réméré, les propriétés de Guillaume et de Blanche de Trimoulet, mais pour cela Falk lui avait prêté les deux tiers de la somme; par conséquent, tout propriétaire qu'il était, il se trouvait, le débiteur du Juif, qui essaierait, de se mettre en son lieu et place sans déboursier un sou de plus.

En outre, lui Tarcy, il avait fait entasser au château de Trimoulet tous les vases précieux découverts chez les Chartreux et dans les églises environnantes, et ce, d'après les ordres de Falk

Mais pourquoi se contenterait-il d'un tant pour cent, pourquoi ne resterait-il pas le maître de ce qu'il détenait, pour quoi ne chasserait-il pas le Juif, ne l'éloignerait-il pas de gré ou de force?

Que lui voulait Falk ? Ah ça! Il plaisantait cet Africain de malheur, tous les seigneurs des environs avaient dû fuir, abandonner leurs terres, et maintenant c'était lui, Tarcy, qui était le maître, le seigneur; qu'on vint seulement le déloger, qu'on essaie, tout Falk qu'on était?

Cependant, Tarcy craignait quelqu'un, avait un ennemi redoutable: Maximilien Bruchet!

Si Falk s'alliait à celui-ci, Tarcy craignait pour sa propriété, ses rêves de grandeurs que son esprit de paysan matois avait péniblement édifiés et que sa volonté de fer tendant uniquement vers le but était parvenue à faire réalité, chose vraie, palpable...

S'unir à Maximilien Bruchet? Chose difficile, peut-être; mais cependant pas impossible, certes, avec du tact et de la patience.

Et Tarcy, en effet, avait mené la chose à bien, car la veille il s'était réconcilié avec Bruchet, avait conclu un pacte avec lui; c'était même une des causes pour lesquelles Bruchet était rentré chez lui de si bonne humeur.

Falk, en revenant en Auvergne comme pour prendre déjà possession du trésor, devait donc rencontrer sur ses pas deux ennemis terribles : Tarcy et Bruchet réconciliés.

A ces deux encore allait sans doute se joindre Patéroux qu'un hasard avait ramené, lui aussi, au pays où s'écoula son enfance; où il avait encore de nombreuses et sympathiques relations parmi ceux attachés à la glèbe comme les arbres à la terre.

Si le Juif Falk n'avait que son astuce, sa ruse et sa mauvaise foi pour combattre ses trois adversaires, peut-être était-il loin d'avoir la victoire, peut-être aurait-il quelque peine à rentrer en possession du fameux trésor du Nazi.

Cependant, c'eût été mal connaître et mal apprécier Falk que de croire qu'il s'était embarqué à la légère.

En effet, s'il était tout-puissant à Paris eu qualité de Juif et de Franc-Maçon, il était non moins puissant en Auvergne.

Car la province recevait des ordres de la capitale et les suivait quelque peu.

La guillotine ne fonctionnait seulement pas à Paris sur la place de la Concorde, à la porte Saint-Antoine et à la barrière du Trône, des révolutionnaires la traînaient après eux, devenaient des dictateurs dans leur province, terribles dictateurs qui faisaient tomber sous le vent de leurs haines les plus nobles comme les plus innocentes, les plus inoffensives têtes.

Et Falk connaissait ces dictateurs, et Couthon l'auvergnat était, comme tant d'autres, sous la coupe des Juifs de tous pays qui avaient envahi la Maçonnerie et la France.

La lutte promettait d'être chaude, bien que la Révolution n'ait encore que bien ! Peu entamé l'Auvergne.

Réflexion faite, Falk, après s'être présentée à Germaine Bruchet, lui avoir demandé si Maximilien, son père, n'était pas là, songea quelque peu, et le désir de voir son trésor, de savoir où en étaient les affaires de Tarcy autant qu'une prudence tardive,

le décidèrent à se rendre incontinent à l'ancien domaine des Trimoulet, sans voir Bruchet pour le moment; rien ne pressait de ce côté-là, pensa-t-il.

Bientôt vint la nuit, et le Juif, se rappelant parfaitement le chemin, suivait le cours de la Sioule, tout rêveur.

À quoi pensait-il? Quelle soif le han tait encore?

Il pensait qu'un jour, bien rapproché, il serait le souverain maître de tous ces lieux, il dominerait là où d'autres dominèrent quelques années auparavant.

Ces paysans qui rentraient, la journée finie, seraient comme ses sujets ou ses esclaves; il trouverait encore le moyen de les faire travailler davantage pour davantage augmenter cet inouï trésor dormant depuis des siècles dans une cave abandonnée...

Pensant à ce trésor une vague inquiétude le prit tout à coup ; il songea, il souffrit. Si on lui avait dérobé ce trésor, si un Juif ou un chrétien possédait lui aussi le secret, le fameux secret ? Si tout à l'heure, quand il descendrait dans la cave, il ne trouvait rien, plus rien?...

Jour de malédiction ! Mais pourquoi penser à cela, nul ne savait, Pierre de Montcognol lui-même n'avait pu s'en douter, puisque lui, Falk, avait dérobé les papiers établissant clairement le lieu où était le dépôt précieux, et ces papiers, ces documents ne paraissaient pas avoir été déchiffrés, les caractères disparaissaient sous une couche de poussière...

Cependant, si Pierre savait... si Pierre de Montcognol avait mis la main sur les lingots...

Falk s'arrêta ; à quelques pas de lui trois hommes passèrent, il reconnut leur voix, il ne se trompait pas, c'étaient bien Patéroux, Bruchet et Tarcy !...

Se dissimulant, le Juif les suivit... Jour de sa vie ! Ils semblaient aller tout droit au trésor.

Ils étaient arrivés là où s'éleva prospère le monastère de Port-Sainte-Marie...

La lune éclairait la scène, mais par instants le temps était couvert...

De deux côtés, des montagnes s'élevaient et les arbres qui croissaient vigoureux sur leurs lianes formaient une muraille noire se confondant avec le ciel; des deux autres côtés des montagnes encore, véritables murs, mais avec une brèche formidable dans laquelle passait la petite rivière de la Sioule semblant gronder, s'irritant des obstacles, énormes rochers lui barrant le passage, fendant les eaux courroucées.

Entre ces montagnes reposait dans le silence une toute petite plaine de cinq cents mètres de long sur deux cents de large. Là s'était élevé le monastère des Chartreux de Port-Sainte-Marie, aujourd'hui en ruines...

L'herbe croissait un peu partout ayant détruit, envahi les petits jardins des moines, leurs tombeaux, leur terrain potager ; les murs se dressaient lamentables de ce qui fut la grande tour, le cellier, les cellules, le four, terminés en brèches irrégulières d'où pendaient des pierres descellées qu'un paysan viendrait peut-être tout à l'heure quérir pour réparer sa propre maison.

Les trois hommes, d'un commun accord, s'étaient assis sur la maçonnerie de la passerelle jetée sur la Sioule. Ils causaient avec animation, cela se devinait à leurs gestes.

Falk en enrageait d'autant; ne pouvant surprendre leur conversation, il en était réduit à les observer, et encore ne le pourrait-il plus sans danger si la fantaisie prenait aux trois compères de passer la Sioule, car évidemment ils surveilleraient quelques instant la passerelle; alors le Juif ne pourrait passer et peu de minutes après il serait trop tard, les gaillards seraient introuvables par cette nuit que la capricieuse lune n'éclairait qu'à intervalles...

Bruchet et ses compagnons se levèrent; sans doute, comme l'avait soupçonné Falk, ils allaient se rendre près du trésor, allaient vérifier le contenu de la cave, allaient être éblouis par tant d'or...

Les trois hommes avaient franchi la passerelle, ils s'arrêtaient un instant encore, causant presque à haute voix, et des bribes de leur conversation arrivèrent à Falk, aiguillonnant davantage son désir de savoir à quoi s'en tenir sur les projets du trio...

Lentement, rampant avec précaution il avança jusqu'à la passerelle, leva un peu la tête pour voir.

Tarcy et compagnie avaient déjà franchi les trois quarts de la plaine, ils tournaient derrière les décombres de la tour du milieu et allaient sans doute s'enfoncer dans les bois à droite, suivre le sentier qui les ramènerait ensuite légèrement à gauche...

Le Juif réfléchit rapidement.

En somme il ferait tout aussi bien de remonter la Sioule quelque deux cents mètres seulement; de là il pourrait voir...

Immédiatement, il rejeta cette pensée comme absurde, absurde à cause de la nuit et même à peine praticable eu plein jour, d'autant plus que depuis quatre ans des arbustes avaient dû croître et même des arbres, formant sans aucun doute, à l'heure actuelle, un épais rideau de verdure...

Même Falk se rappela parfaitement l'entrée de la cave de ce côté-là était comblée, des rochers s'y étaient entassés et de la terre, des ronces avaient poussé et des arbrisseaux.

La dernière fois même il avait brisé trois ou quatre petits hêtres ayant pris racine exactement au-dessus, il avait dû peiner énormément pour y descendre et risquer d'y rester si le moindre éboulement s'était produit

Avait-il été assez imprudent ! Et tout à l'heure était-il assez bête, car ce passage avait toujours été soigné par le novice Juif ; mais, depuis cinq ans, il n'existait plus, ne pouvait plus exister, selon tout vraisemblance.

Alors, par où passer sans s'exposer ?...

Il y était : un seul passage existait, et c'était bien cela; les trois hommes le connaissaient, ils n'avaient pas dû prendre le bois ni le sentier, ils avaient contourné la tour carrée pour descendre dans les caves, et face à la Sioule, à l'Est, par conséquent, s'ouvrait un long couloir de deux cents mètres environ.

Falk avait pensé à tout cela dans l'espace de quelques secondes seulement ; et courageusement, bien qu'avec précaution, il s'était engagé à son tour sur la passerelle.

Des aboiements furieux se faisaient entendre, dévalant la côte : deux bêtes passèrent comme un éclair près de Falk, qui faillit être précipité dans la Sioule; déjà le chien et un loup, ou un renard, avaient gagné l'autre mont, du côté de Saint-Jacques-d' Ambur ; l'écho renvoyait sinistrement les aboiements, et par eux réveillées, des chouettes hululèrent, semant leur cri plaintif en un long chapelet...

À son tour, le Juif avait contourné la tour, mais les décombres amoncelées le déroutaient, jamais il n'avait exploré cette partie-là, n'ayant pu rentrer dans le monastère; et, obligé de se rapporter au plan merveilleusement gravé dans sa mémoire cependant, il se perdait, ne pouvait arriver à trouver la porte qui lui livrerait passage dans les caves.

Il risquait en outre de se faire surprendre par les trois hommes, et alors c'en était fait de lui !

Bruchet ne lui pardonnerait jamais à cause du Cercle d'Or et de Guillemine.

Patéroux l'étranglerait sans miséricorde ou le pendrait sans remords aux branches voisines.

Tarcy lui-même serait enchanté de se débarrasser d'un créancier gênant...

Le Juif sentit la peur l'envahir, il crut voir des fantômes, des spectres partout ; soudain il poussa un cri.

Non loin de lui, grimaçants, sinistres, il crut voir trois hommes, ses trois coreligionnaires qu'il avait empoisonnés pour leur dérober le secret du trésor, pour être le seul à en pouvoir profiter...

Les trois revenants semblaient le montrer du doigt, ricanaien, le narguaient, le menaçaient/ semblant vouloir se précipiter sur lui, ne plus attendre pour cela qu'un geste que tardait à faire une apparition surhumaine, énorme, immense dont les pieds reposaient à terre et la tête effleurait la lune...

Falk pensa que ce monstre était le Nazi défendant son trésor, ayant chargé de le garder les trois Juifs empoisonnés sans pitié et... sans profit, car l'apparition sembla lever le doigt et les trois spectres se précipitèrent...

Falk sentit ses jambes se dérober sous lui, il s'affaissa; sa tête frappa contre une pierre, le sang coula...

Les aboiements du chien se rapprochèrent ; la bête avait perdu le gibier, mais trouvé la trace de Falk.

En quelques bonds elle fut près de l'homme, et le chien ayant flairé le Juif, s'assit et, regardant la lune, il hurla à la mort...

Les échos longuement répétèrent ces hurlements sinistres...

III

Le secret de la Juive

Le voyage de Patéroux en Auvergne, aux jours sinistres de la sombre Terreur, avait été déterminé par un incident curieux.

Pierre de Montcognol, en prenant connaissance des papiers renfermés dans le coffret aux cachets d'Emouna, n'avait lu les documents que d'un seul côté; par conséquent il ignorait l'existence du trésor. Ces documents, lus dans le sens du papier, de gauche à droite, ne disaient que bien peu de choses ayant trait d'ailleurs à la généalogie et à la descendance d'Emouna, parlant en outre de la date de la venue du Nazi et de la mission qu'il serait appelé à accomplir.

Pour avoir le secret concernant le lieu où le trésor était enfermé, il eût fallu les lire en commençant par la lettre à gauche — l'écriture était en lettres majuscules — et continuer en prenant la première lettre de la seconde ligne et la deuxième de la première ; puis encore la seconde lettre de la deuxième ligne et la troisième de la première ; encore la première lettre de la troisième ligne, la troisième lettre de la deuxième ligne, la quatrième lettre de la première ligne et ainsi de suite.

Le plan qui était annexé devenait donc inutile, si on ne savait point ce qu'il représentait et quel pouvait être son objet d'utilité.

Falk, jusqu'à un certain moment, était donc le seul sachant l'existence du mystérieux trésor qu'avait entassé Israël pour plus tard.

Au moins il le croyait, car il n'est jamais de secret dont il ne transpire quelque chose, aussi discrets soient ceux à qui il fut confié...

Il appartenait à Patéroux de le surprendre en son entier, dans des circonstances toutes indépendantes de sa volonté. Le fidèle serviteur de Pierre de Montcognol, à la suite des incidents du 30 octobre 1793, quelques semaines après au moins avait repris son service à l'auberge de l'Épi de blé, mais le patron eu ayant été pris dans une quelconque conspiration, Patéroux avait dû chercher de l'ouvrage ailleurs et s'était décidé à entrer chez Malard, le fameux patron du Soleil d'Or.

Vite, il s'était fait à l'homme, et bien tôt, serviteur et maître étaient presque devenus compagnons...

Souvent Patéroux avait remarqué une vieille Juive qui, moyennant quelque menue monnaie obtenait de Malard l'autorisation de se rendre dans le jardin de l'auberge ayant servi de cimetière aux Israélites — on se le rappelle — et une fois entrée, une fois sur la tombe de ce lui qu'elle venait visiter, elle pleurait souvent à chaudes larmes.

Sa douleur même était si bruyante que Malard en profita pour augmenter le prix qu'il lui avait fixé pour l'autoriser à aller pleurer le mort.

La vieille femme reçut comme un coup fatal de cette nouvelle exigence de l'aubergiste, et, à partir de ce jour, Patéroux remarqua qu'elle venait moins souvent, mais qu'aussi elle restait plus longtemps sur la tombe accoutumée, de même que sa douleur était encore plus expressive et confinait au véritable scandale pour les voisins.

Un soir, par ordre de Malard, il dut y mettre ordre. Mais à peine eut-il dit à la Juive le motif de sa présence qu'elle fut prise d'une sorte de rage, de délire qui se traduisit bientôt par un flux curieux de paroles bizarres...

Patéroux, tout d'abord, n'y prit point garde et d'ailleurs ne comprenait qu'imparfaitement les paroles de malédiction dont l'accablait la femme lui reprochant en termes, loin d'être corrects, de ne pas valoir mieux que son maître, l'horrible Malard

Cependant, intrigué, il avait prêté une oreille plus attentive et avait pu comprendre au milieu de ce dévergondage de verbe que la vieille se plaignait qu'on l'empêchât de venir converser avec son pauvre mari, qui commençait enfin à écouter sa voix, qui dans peu de temps probablement lui dirait la chose mystérieuse, lui révélerait comme il avait commencé de le faire, le jour où il avait été empoisonné, le fameux secret qui lui apprendrait où gisait de l'or, gros comme une montagne, brillant comme un soleil..

Bientôt les divagations de la vieille Juive prirent un caractère tellement bizarre, sortant tellement du langage ordinaire que Patéroux, aidé de Malard en personne, parvint à mettre la femme dehors, malgré ses cris furieux et ses déménements d'énergumène.

Mais à partir de ce soir-là, elle revint tous les jours, folle assurément, détraquée complètement, se plaignant en termes outrés qu'on l'empêchât, pour quelques misérables sous, d'aller interroger son amant — elle ne disait plus son mari qui devait certainement lui révéler sous peu la cachette de l'or, de l'or en tas comme une montagne, de l'or qui la ferait devenir reine, reine toute-puis sante...

Tant qu'elle se tint dans ces généralités, Patéroux la repoussa sans violence, mais avec fermeté, fort des ordres de son maître.

Peu à peu, la vieille devint plus positive, comme si dans son cerveau renaissait tout à coup, ou plutôt peu à peu, une chose qu'autrefois il posséda parfaitement; un voile semblait se déchirer par à-coups dans l'esprit de la femme et inconsciente de ce qu'elle disait, probablement du moins, elle semblait heureuse qu'on voulut

l'écouter qu'on lui prêtât une relative attention, elle intéressa, ou intrigua Patéroux car il avait saisi au milieu de phrases incohérentes les noms de monastère de Port-Sainte-Marie.

Alors il interrogea la Juive habilement, par amusement, pour passe-temps :

— Ce fameux trésor, demanda-t-il, est en Auvergne, au monastère des Chartreux de Port-Sainte-Marie?

— Tu le sais donc? fit-elle effarée, tremblante...

— Oui, je le sais, reprit-il imperturbablement.

— Non, tu ne peux pas le savoir car il ne me l'a pas dit, lui, le mort, et puis ce trésor ne lui appartenait pas, il était destiné à notre roi, au Nazi, ton maître et le mien!

C'est égal, si tu me laissais passer, le mort me dirait peut-être ce soir l'endroit exact où se trouve l'or et nous irions tous deux, nous le regarderions, nous nous servirions de ce papier-là, tu vois...

— Donne-le- moi, ce papier, veux-tu, vieille ? demanda Patéroux

— Jamais, jamais de la vie, c'est lui qui l'avait fait, il le portait toujours sur lui, le mort, vois-tu, dans une doublure de son vêtement, je le garde, je le garde, je le garde, ça parle du trésor...

— Donne-le et je te laisse passer, je paierai pour toi. La vieille, dans l'espoir que peut-être son amant lui révélerait enfin le secret, tendit le papier à Patéroux qui la laissa passer.

Elle resta si longtemps sur la tombe, elle y pleura tant, elle y supplia telle ment l'amant qu'elle y mourut tout doucement dans une dernière supplication murmurée plutôt avec le cœur que modulée par la voix...

Patéroux, les premiers temps, ne prit plus garde au papier que lui avait remis la Juive.

Cependant, peu à peu, cette idée du trésor vint le tourmenter ; il se demanda quelle était cette femme : pourquoi dans sa folie, elle avait prononcé ces mots de : « Monastère de Port-Sainte-Marie », plutôt que d'autres.

Il voulut revoir ce plan mal fait qu'il avait serré après l'avoir examiné rapidement, sans grande attention...

Un soir il le retrouva, l'étala sur sa table et l'ayant attentivement suivi, en ayant inspecté les moindres lignes, les moindres traits, il reconnut facilement le plan détaillé du monastère des Chartreux.

Sur le côté de la Sioule était un point rouge, endroit où était enfoui le trésor sans doute...

Plus minutieusement encore, il regarda le papier, l'examinant sur toutes ses faces, pour voir s'il n'y avait rien d'écrit, si des caractères n'apparaîtraient pas...

Il n'y avait rien, rien que ces traits éloquents, éloquents pour lui, Patéroux, du moins, car ils posaient le premier point d'interrogation d'un curieux mystère.

En regardant de plus près, il remarqua aux bouts des lignes de tout petits points; le parchemin qu'il avait là n'était donc qu'un décalque pour ainsi dire, d'autant plus que certaines courbures avaient été rectifiées...

Sans attacher plus d'importance qu'il convenait à ce plan, Patéroux, néanmoins, laissa son esprit y penser, peser le pour et le contre de l'existence d'un quelconque trésor à cet endroit-là, trésor bien caché, inconnu de tous à coup sûr, car jamais il n'en avait entendu parler ni par Pierre de Montcognol, ni par Bruchet, ni par d'autres...

Comment cette Juive possédait-elle ce plan ? Pourquoi lui avait-elle parlé du nazi ; de Port-Sainte-Marie? Chose curieuse assurément.

À temps perdu, intéressé par ce problème, il examina la tombe où elle venait supplier son amant, se livrer à son expressive douleur. Il trouva une inscription en français très brève : « Abraham Waswein 1789 » plus bas étaient des caractères qu'il ne connaissait point...

Poussant plus loin ses investigations, il apprit que la vieille femme morte sur la tombe avait été en effet la maîtresse d'Abraham Waswein, et que cet Abraham était mort subitement en compagnie de deux coreligionnaires, en 1788.

De plus, il put savoir qu'un quatrième Juif qui leur tenait compagnie dans le repas à la fin duquel ils avaient subitement trouvé la mort, était un nommé Falk qui, lui, fut fort malade aussi, mais se sauva tant bien que mal de la mort...

Falk ? Cela en disait long à Patéroux ! Falk ! Certes !...

Mais alors, ce trésor n'était peut-être plus un mythe, car Falk était allé en Auvergne et vraisemblablement à Port Sainte-Marie, puisqu'il était venu — il y avait quelques années, au début de la Révolution — à Montcognol, c'est-à-dire tout près du monastère, à quelques misérables kilomètres.

Il fallait réfléchir à cela, certes, ça en valait la peine sans doute...

La réflexion vint et Patéroux, non sans colère, se souvint de la fameuse scène où Falk avait dévalisé de fond en comble l'appartement de Pierre de Montcognol et l'avait, lui, Patéroux, fait bâillonner et ensuite retenu en prison, et une prison terrible en compagnie de Guillemine Bruchet.

Et dire qu'il avait dû, pour faire plaisir à cette pauvre Guillemine, ne pas étrangler ce sale Falk!

Au fait, peut-être avait-il eu raison?...

Il essaya néanmoins de repousser ces idées qui lui troublaient sa vie, lui dérobaient son sommeil et changeaient sa bonne joie habituelle en une mélancolie horrible, pesante, lui faisant tout prendre en dégoût, jusqu'à son travail ; car le mauvais esprit lui disait :

À quoi bon se tuer à travailler, puisque tu peux, sans doute, mettre la main sur assez d'or pour te permettre de ne plus rien faire, d'être roi, prince, ce que tu voudras, enfin; puisqu'avec cet or, tu pourras faire de grandes choses, obliger mieux ceux que tu aimes, ceux à qui tu es dévoué jusqu'à la mort.

Il succomba sous ses préoccupations, n'eut plus bientôt que cette idée dans la tête : » aller voir là-bas ! »

Il se raisonna, mais en vain; la logique ne semblait pas être de son côté; implacable elle lui disait : il te faut un mois à peine pour faire ton tour, vas donc, peut-être n'en seras-tu pas fâché, pourras-tu faire des heureux !...

Cela le décida ; il pria donc un beau matin son patron Malard de lui laisser aller respirer l'air natal pendant un mois. Malard lui répondit d'un ton bon homme, ce qui n'était guère dans ses habitudes, bien qu'il s'abstint de rudoyer Patéroux qu'il aimait beaucoup, ayant trouvé en lui le serviteur idéal :

— Mon garçon, je me suis aperçu depuis quelques jours, en effet, que ça n'allait plus, va revoir le pays, que diable! Tu y respireras un autre air que celui de la capitale; seulement, en arrivant ici, ta place est marquée chez moi, je te prends a vie si tu veux!

Patéroux était parti, il alla lentement par étapes réglées, se détournant des grandes villes. Il fit exception pour Clermont où il alla droit, comme autrefois il en avait l'habitude, à l'auberge du quartier Fontgiève, Quelle ne fut pas sa presque stupéfaction d'y rencontrer Maximilien Bruchet attablé devant une pinte de vin, de bon vin d'Auvergne...

Maximilien l'accueillit avec transports, voulant absolument le conduire à la réunion du Cercle d'Or, refondu, remis sur de nouvelles bases.

Patéroux s'en défendit, fit comprendre à Bruchet que tous ces complots ne l'intéressaient plus, mais plus du tout; il ajouta même qu'il en avait tant vu à Paris, qu'il était membre de tant de cercles, de groupes...

Maximilien le crut sur parole et le laissa tranquille après lui avoir fait promettre cependant que, puisqu'il allait à Pontgibaud, il accepterait son hospitalité.

Comment faire pour ne pas promettre, pour refuser une offre faite de si bon cœur et pouvant, en somme, faire relier des fréquentations lui pouvant être utiles pour l'exécution de ses projets.

Patéroux promit donc, se réservant intérieurement de ne pas abuser de cette hospitalité plus qu'il ne conviendrait, car Bruchet était bien curieux, et quoique bon homme au fond, pour qui savait le prendre, il pourrait devenir gênant si, pour une raison ou pour une autre, il lui prenait fantaisie de le surveiller ou de l'interroger sur son inattendue venue en Auvergne, le cas pouvant se présenter où il serait dangereux de mettre Maximilien au courant de quoi que ce soit.

On a vu comment Patéroux avait commencé l'emploi de son premier soir en Auvergne

Les circonstances le conduisaient, un peu malgré lui, justement sur le théâtre qu'il se proposait d'explorer, sur le terrain qu'il se promettait de parcourir en tous sens pour savoir enfin quelle croyance il fallait ajouter aux singulières paroles de la vieille femme, pour savoir enfin de quelle utilité pourrait lui être le plan qui lui était tombé dans les mains en de si curieuses circonstances.

IV

Dans le délire

Maximilien Bruchet, pas plus que Félix Tarcy, ne se doutaient qu'il pouvait y avoir un trésor à Port-Sainte-Marie, et Patéroux, après mûre réflexion, se serait bien gardé de le leur dire.

Le motif réel que Bruchet avait d'aller aux domaines de Trimoulet était une sorte de compromis qu'il avait à signer avec Tarcy.

Cependant, comme Maximilien n'était pas le brave des braves, il avait profité de la présence de Patéroux sous son toit pour le prier de l'accompagner. Au fait, cela faisait l'affaire de Patéroux que d'aller tout près de Port-Sainte-Marie, et il accepta donc sans enthousiasme comme aussi sans se faire prier.

Les deux hommes avaient trouvé Tarcy qui venait de lever une nasse de poissons et tous trois faisaient route ensemble depuis quelques minutes seulement, lors que Falk les aperçut et les soupçonna évidemment d'en vouloir à son trésor.

Tous trois, ils s'étaient arrêtés à l'entrée de la passerelle pour considérer le curieux effet produit au clair de lune par les tristes ruines de ce qui fut le riche monastère des Chartreux ; et si, ensuite, ils avaient contourné la tour carrée, les restes de la tour carrée, c'est que Tarcy s'était aperçu d'un nouveau vol de pierres taillées qu'on avait descellées en abattant tout un pan de mur du cellier.

Tarcy tenait à le constater pour en faire part aux tribunaux compétents, car, au fond, il craignait que les paysans, si on leur en laissait prendre l'habitude, ne vinssent à le dépouiller, lui, riche maintenant des biens volés, comme ils en avaient dépouillé d'autres qui avaient le tort à leurs yeux, d'appartenir à la noblesse ou au clergé.

Falk avait donc, dans sa peur, son émoi, fait comme souvent font d'autres; il s'était forgé des idées à propos de rien, il avait cru son trésor découvert parce que trois hommes, la nuit, passaient non loin de l'endroit où il était enfoui, et leurs moindres actions, leurs plus petits gestes avaient été fâcheusement interprétés.

Immédiatement après que Falk eût eu perdu de vue Bruchet, Tarcy et Patéroux, ceux-ci gagnaient par le sentier le domaine de Trimoulet acheté par Tarcy. Un bon feu flambait dans la haute et vaste cheminée d'une immense cuisine éclairée par une large fenêtre aux toutes petites, mais aux multiples vitres.

Cette cuisine était meublée de sièges massifs, longs, grossièrement sculptés comme à coups de couteau, de bahuts plus larges que hauts, faits en cœur de chêne

avec, sur les portes taillées d'une façon primitive, des paniers de pommes, de poires, des fruits de la contrée.

Tout au fond, étaient deux lits immenses en chêne aussi. Une petite porte laissait seule passage à ceux qui devaient occuper la couche.

Un immense bahut, destiné à serrer les vêtements, permettait, en servant d'escalier, d'atteindre le lit fort élevé.

À droite de la cheminée, dans un compartiment, reluisait la broche avec son système de poulies, de chaînettes et de roues dentées.

Les trois hommes s'assirent et causèrent; la politique en fit les frais, Patéroux eut quelque peu les honneurs de la conversation, grâce à ses boutades contre toutes les politiques eu général !

Et comme en était loin des clubs et des mouchards, dans une maison à l'abri des coups de force et des menées révolutionnaires, Tarcy autant que Bruchet ne se gênèrent pas pour dire que ça n'allait absolument pas comme ils eussent voulu.

Soudain Tarcy tendit l'oreille, écouta :

— Qu'y a-t-il donc ? fit Maximilien légèrement interloqué.

— Vous n'entendez rien, vous autres? interrogea Tarcy.

— Non pas, mais qu'est-ce donc ? Eh ! Dites-nous!

— C'est mon chien Museaublanc, ma parole...

— Comment, ce n'est que cela? Vous nous faites peur pour si peu ?

— Attendez donc, je vais vous dire, il me semble qu'il aboie à la mort...

Bruchet autant que Patéroux trembla instinctivement; cela était terrible, leur produisait de l'effet que d'entendre autrefois les chiens hurler à la mort, car ces intelligentes bêtes ne se trompent guère; elles sentent, dirait-on, l'approche de la Camarde.

— Pour sûr, c'est. Museaublanc, gronda Tarcy; que peut-il bien avoir à aboyer ainsi sinistrement ?

... Toutes les personnes présentes, la femme, la fille et la bonne de Tarcy s'étaient levées, se rapprochèrent de la croisée.

Au loin, en effet, on entendait, apportée par le vent, la voix d'un chien, plaintive, sinistre, macabre...

Les femmes se signèrent, étrangement apeurées.

— il faut aller voir, dit Patéroux résolument.

— Allons-y, dit à son tour Tarcy, légèrement inquiet.

Bruchet, lui, ne pipait mot, il était littéralement tremblant.

— Reste là, supplia la femme de Tarcy, reste là mon homme, nous avons peur ; ce n'est peut-être rien de bon à aller voir, ne va pas te mettre quelque vilaine histoire sur les bras, tu sais bien qu'on ne plaisante plus maintenant...

C'en était assez pour décider Tarcy à aller voir justement et, s'armant d'un bâton et d'un vieux pistolet, il sortit avec Patéroux, équipé de même, laissant Bruchet pour garder les femmes...

Maximilien ne protesta point et philosophiquement se rassit, regarda donc le poulet qui cuisait à la broche, déclarant que Tarcy avait dû se tromper, qu'il n'avait rien entendu, lui ; que ce ne devait rien être... des idées, quoi !...

Guidés par les hurlements du chien, en quelques minutes Patéroux et Tarcy arrivèrent au pied des restes de la tour carrée.

La lune éclaira eu plein la scène ; Patéroux poussa un cri.

Un homme vêtu en mendiant était étendu, sa tête reposait sur une mare de sang...

Le chien à l'approche Tarcy avait cessé de hurler.

— Vous ne le reconnaissez pas ? fit Pâté roux.

— Ma parole, on jurerait que c'est le citoyen Falk.

— C'est lui comme vous l'avez dit, mais c'est bizarre.

— Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire par-là, à cette heure ?

— Il nous le dira probablement... s'il n'est pas mort...

— Il ne doit pas être mort, bien qu'il ait perdu du sang en quantité... En voilà cependant une histoire... Cet homme est donc partout à la fois!...

— Qu'en faisons-nous, nous ne pouvons guère le laisser là ?

Félix Tarcy ne répondit pas; une idée peu réjouissante venait de naître en son esprit. Quel malheur pour lui si, pour une raison ou pour une autre, on venait à dire que très probablement c'était lui qui avait tué Falk.

On l'accuserait de cela, d'autant mieux que d'abord il avait de nombreux ennemis, lui, Tarcy, des jaloux, des envieux qui ne manqueraient pas d'insinuer qu'il était le débiteur de Falk qu'il avait voulu se débarrasser d'un créancier gênant, pensant qu'à la faveur des troubles révolutionnaires son acte passerait complètement inaperçu !

Sa femme avait, eu raison, il aurait bien pu rester tranquille chez lui plutôt que de venir se mettre une sale affaire sur les bras...

Voyons, fit Patéroux, nous n'allons cependant pas le laisser là, qu'en dites-vous ? Il faudrait nous décider, l'ami.

— Je n'en dis rien, ou plutôt ça me semble une vilaine chose que cela, vous comprenez... enfin, moi, je ne sais pas... je suis bien ennuyé... je voudrais...

— Ah ! Ça, qu'a-t-il à bredouiller comme ça, pensa Patéroux ; serait-ce lui, par hasard, qui aurait fait le coup ?

Évidemment Patéroux ignorait que Falk était victime d'un accident, et la trouvaille de Falk inanimé à cet endroit-là surtout, lui paraissait si bizarre qu'immédiatement il songea que Tarcy était le débiteur du vilain Juif et que, après tout, la moralité de Tarcy étant équivoque, un drame avait pu se dérouler entre les deux hommes, drame dans lequel Falk avait eu le dessous.

Mais Patéroux n'eut pas à s'abîmer longtemps dans ces réflexions, car Tarcy venait de prendre une résolution. _

— Emportons-le toujours à la maison, s'il est mort ce ne sera pas une grande perte pour la société ! Et s'il lui reste encore un souffle de vie ce serait un crime contre l'humanité peut-être que de le laisser mourir ainsi, bien qu'il l'ait mérité....

— Oh ! Il l'a mérité, confirma Patéroux sans hésiter, tout en prenant avec précaution le Juif sous les bras, tandis que Tarcy le prenait par les pieds.

Le chien maintenant, Museaublanc, suivait sans aboyer,

Bruchet, en reconnaissant dans le blessé son terrible ennemi Falk, faillit se précipiter sur lui, le piétiner ; il fallut, pour l'en empêcher, que la femme et la fille de Tarcy l'écartassent.

Pour ne point être embarrassé par Falk, mort ou vivant, on le transporta dans une petite salle du premier connue sous le nom de chambre verte, et après un premier pansement — à tout hasard — que fit la femme de Tarcy, non sans répulsion, on alla chercher le berger pour veiller sur le Juif dont le cœur battait encore...

Une fois à table, la conversation revint naturellement sur Falk.

— Voilà comment on peut se trouver dans de mauvais cas, dit Tarcy. Falk est, vous le savez, mon créancier ; or, si je n'avais pas été avec Patéroux, ou s'il n'y avait pas eu d'étranger insoupçonné avec moi, lorsque j'ai relevé ce malandrin, il était facile à mes ennemis de m'accuser, et voilà souvent comme les circonstances sont trompeuses... C'est à méditer, il me semble...

— Ceci n'est rien, fit Patéroux, je suis ou du moins je pourrais être dans de plus mauvais draps que vous.

En effet, Falk est mon ennemi, et si jamais il est sur pied, il revient à la santé, je me charge de régler le compte que j'ai avec lui, car voilà deux fois que je ne le frappe pas parce qu'il est blessé; je sais donc que Falk est mon ennemi, je viens de Paris, lui aussi vraisemblablement, et que répondre à celui qui m'accuserait de l'avoir assassiné dans ce lieu désert ?... Hein! Que répondriez-vous à ma place ?...

— Je suis dans votre cas, ricana Bruchet; moi aussi, certes, je pourrais passer pour le meurtrier, pour peu qu'on veuille se donner la peine de fabriquer une histoire — mes ennemis, j'entends...

— Oh! Taisez-vous donc, supplia la fille de Tarcy, ces choses m'épouvantent et je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine que tout ce que vous craignez va s'accomplir.

—Mais nous ne craignons rien du tout, ma fille, dit Tarcy ; nous avons fait ce soir même plus que notre devoir, je suppose bien.

— Tu comprends bien peu ce que je veux dire; je me suis mal expliquée peut-être, mais enfin j'ai peur que ce qu'on pourrait soupçonner, ce qu'on pourrait vous reprocher d'après les circonstances, on ne vienne en effet à le soupçonner, à vous le reprocher...

— Tu t'alarmes pour rien, mais enfin soit, n'en parlons plus.

Le berger laissé en garde près de Falk descendit en cet instant :

— Vous savez, expliqua-t-il, je ne peux plus en venir à bout, de ce citoyen-là! Il se remue comme un ver coupé, il baragouine un tas de choses que je ne comprends pas ; il essaie de me mordre, de me griffer, on croirait qu'il aurait plaisir à m'arracher les yeux !

Si vous ne venez pas, les uns ou les autres, je le lâche ; ce n'est pas... ce n'est pas un chrétien, cet homme-là, pour sûr, c'est la moitié du diable, je vous le jure.

Bruchet, Patéroux et Tarcy montèrent ensemble pour vérifier les assertions du berger.

En effet, Falk se tordait à même le plancher, ayant roulé du lit ; il élimait, déchirait ses ongles au parquet prononçant des mots inintelligibles, parmi lesquels Patéroux, excessivement attentif, crut comprendre ceux de Nazi, trésor, empoisonne, vengeance, pardon, abandon, dévouement à Sion, pour le bien commun, etc. ».

En les rapprochant les uns des autres, en les commentant, ces mots avaient évidemment un sens pour Patéroux, et il en vint à ne plus douter de l'existence du trésor enfoui aux endroits que lui indiquait le plan que lui avait donné la vieille Juive.

Il reconstitua donc le but du voyage de Falk, ne sachant par exemple à quoi attribuer sa blessure; c'était le seul point obscur dans tout cela, et Tarcy lui parut de plus en plus suspect d'avoir fait le coup...

Cependant, le propriétaire de Trimoulet semblait être calme, comme un homme qui n'a rien à se reprocher ; mystère que tout cela ; après tout, singulier effet du hasard, des circonstances, peut-être...

Falk, fatigué, rompu sans doute, ne bougeait plus, mais sa respiration haletante, ses lèvres à intervalles murmuraient sans qu'aucun son ne sortit de son gosier...

Les trois hommes allaient se retirer, car Bruchet voulait partir en compagnie de Patéroux, bien entendu, et regagner Pontgibaud, où on avertirait un médecin de l'accident arrivé au Juif.

Soudain Falk se dressa sur son séant et cria sous l'empire d'une horrible vision à un terrible cauchemar :

— Je vous en supplie, vous les trois que j'ai empoisonnés, ne vous vengez pas, j'expierai, je rendrai le trésor au Nazi, je le jure, je le jure, mais allez-vous en !

Ne me menacez plus, et lui, qu'il disparaisse le Nazi! Qu'il disparaisse aussi, il me fait peur avec ses pieds qui touchent à la terre et sa tête qui frôle la lune !...

Qu'il s'en aille, qu'il ne me regarde plus, qu'il ne vous ordonne plus de m'étrangler !

Ahi! Il est sans pitié, il va lever son doigt pour vous commander; ne m'étranglez pas, ne m'empoisonnez pas, je rendrai tout à Sion, au Nazi, tout, tout, je lui ferai moi-même voir n'y a que moi qui le sache, le trésor, ii je lui rendrai !...

Je suis perdu, il a levé le pardonne pas; il a raison, il mais pardonner, œil pour œil, dent pour dent ! Vous m'étranglez, vous... m'étran... glez !... Ah!...

Hagard, livide, Falk était retombé comme une masse.

— C'est donc vrai, pensa Patéroux, c'est vrai, il existe, le trésor !... Et le vieux Juif se croit être le seul à le savoir !...

C'est bien cela, il avoue dans son délire les avoir empoisonnés !... La vieille ne m'a pas menti, le plan est exact ! ?

Falk venait pour le vérifier lui aussi, c'est certain; il croyait le temps venu en fin d'en profiter.

— A quoi pensez-vous donc? fit Tarcy soudain, s'adressant à Patéroux.

—saperlotte ! Mais à la confession que cet oiseau vient de faire !

— Hein! Pour son compte il en a empoisonné trois seulement, il va bleu, n'avait pas peur; mais de quel trésor parle-t-il ce macaque-là?...

— Si vous vouliez me l'indiquer? fit Patéroux un peu contraint.

Maximilien Bruchet ne parlait pas, il songeait profondément, se creusait la tête pour savoir ce que voulait bien dire le Juif.

Il rassemblait les mots, essayait d'en tirer des conséquences, des conclusions ; il croyait sérieusement que ce n'étaient pas des paroles en l'air que Falk avait prononcées sous l'empire d'un cauchemar.

Il allait même plus loin ; il en arrivait à croire que le trésor dont le Juif avait parlé, se trouvait en Auvergne.

Qu'était-ce que ce Nazi par exemple ? Ça, il ne savait pas; d'ailleurs, ni Patéroux, ni Tarcy, n'étaient plus avancés que lui, sans doute !...

Quand même, Maximilien se jura de réfléchir longuement à tout cela: Un trésor ? c'était bien ce qui lui faudrait !

Pour le coup il lâcherait l'ingrate politique et rendrait à sa pauvre fille Germaine la joie et la santé, et ses couleurs et sa beauté...

Absorbé dans ses réflexions il ne songeait même plus à partir, il ne s'apercevait même pas que ses deux compagnons le regardaient, quelque peu narquois, Tarcy parce qu'il avait surtout retenu que Falk avait empoisonné trois hommes et Patéroux par contenance, pour ne pas en apprendre plus long à ceux qui n'en savaient que trop...

— Partons-nous? fit enfin Patéroux d'un ton dégagé.

— J'y pensais, répliqua Maximilien mentant effrontément, car il se disait que Falk était comme une proie qu'il s'agirait de ne pas lâcher; peut-être avait-il sur lui de précieux papiers concernant le trésor ; qui savait jamais?...

Sa réponse fut accueillie par un éclat de rire de ses deux compagnons. Maximilien en fut presque froissé, que signifiait ?

— Ça vous intéresse donc tout ce que vient de dire notre vieille connaissance? demanda Tarcy rieur.

— Un peu oui, répliqua Bruchet s'étant ressaisi ; il est toujours bon de savoir qu'il a empoisonné trois hommes dans sa vie, ce vieux coquin-là ; ou ne sait jamais ce qui peut arriver, et, pour ma part, je ne me hasarderai pas de boire ou de manger quand il sera près de moi ; un homme averti en vaut deux et même trois, que vous semble?...

— Certes, c'est vrai, je me tiendrai sur mes gardes, dorénavant, dit Tarcy.

— Et moi donc, si jamais le cas se présente, ce que je ne crois pas, je veillerai à ses mouvements ; c'est qu'il ne fait pas bon badiner avec ce gaillard, affirma Patéroux.

Il fallait partir à cause de Germaine, qui serait sans doute inquiète; Bruchet se sentait fou furieux.

Ce Tarcy aurait donc toutes les chances? pensait-il ; c'est donc à lui que devrait échoir le gros lot ? Ça ne faisait pas de doute, car, sitôt qu'ils allaient être partis, il ne se gênerait pas pour fouiller Falk sur toutes les coutures, et probablement trouverait-il quelque chose! Au diable soit de la malchance et de la compagnie de Patéroux et de tous...

Néanmoins Maximilien se décida, se promettant bien de chercher dans son cerveau quelque combinaison pouvant lui faire réparer, rattraper ce que les circonstances semblent vouloir lui faire perdre.

Patéroux et Bruchet ne trouvèrent pas un mot à se dire du château de Trimoulet à Pontgibaud ; et ils étaient si fort préoccupés, l'un et l'autre, qu'ils oublieront totalement d'avertir un médecin d'aller porter secours à Falk.

Ils favorisaient ainsi bien inconsciemment Tarcy qui, évidemment, avait dès maintenant toutes les chances pour lui

Les ruines du monastère

Patéroux songea ce matin-là que près d'un mois déjà s'était écoulé depuis son arrivée à Pontgibaud et rien, rien encore, nulle découverte, nulle trace pouvant le mettre sur la trace du fameux trésor.

Partout il avait cherché, il avait sondé les ruines, parcouru les caves de l'ancien monastère et les murs avaient gardé leur secret.

L'avant-veille cependant, en revenant pour la dixième fois au lieu que semblait indiquer le point rouge sur le fameux plan, il avait entendu résonner le sol. Le trésor était là; car là, à coup sûr, il y avait un vide ; mais malgré ses recherches, il n'avait rien découvert...

Pour la dernière fois ce matin donc, il résolut de souder les lieux et pour ne pas éveiller davantage les soupçons de Maximilien Bruchet, il lui expliqua, l'ayant prévenu de son départ prochain, qu'il allait faire ses adieux à Félix Tarcy.

Bruchet de plus sombré depuis la nuit où il avait entendu la confession de Falk ne trouva rien à lui répondre.

Mais à peine Patéroux fut-il parti que Maximilien se mit à rêver tout haut, le front emprisonné dans ses deux mains.

— Il venait pour ça, lui aussi, disait-il; il le savait, il avait entendu parler du trésor, donc le trésor est ici, le trésor est dans le couvent...

Mais où donc? À quel endroit! Dans quelle mystérieuse cachette? Puisque ni lui, ni moi, nous n'avons pu le découvrir? Ah! Falk sait le secret sans doute et comme il l'a dit dans son rêve, sous l'empire du cauchemar lui seul le sait! Malédiction de malédiction! Et lui seul l'aura le trésor, ah ciel de ciel! Enfer d'enfer!

— Père, qu'as-tu à parler ainsi tout, fort ? interrompit Germaine.

— Ce que j'ai, ma fille, tu veux le savoir; écoute et retiens... Je veux bien le savoir, mais à l'express condition que ça me serve à guérir votre terrible chagrin, ce chagrin qui me tue, rien que d'y penser... ce Chagrin plus sombre, plus farouche qui vous a envahi depuis peu...

— Non, le chagrin ne me tue pas ; puis tant mieux, il me semble que tu reprends des couleurs, que tu souffres moins depuis quelque temps aussi.. Depuis que je souffre davantage, mais tant mieux mon enfant, tant mieux, que je meure pourvu que tu guérisses...

Écoute donc, et grave bien tout ce que je vais te dire, grave le dans ta mémoire, que ça n'en sorte jamais, jamais entends-tu, et si je viens à mourir — cette peur me tracasse depuis quelque temps — il faut que tu saches... et que tu profites...

— Alors père je ne vous écoute plus, si vous voulez parler de semblables choses...

— Écoute toujours; il faut que je te dise : dans le couvent de Port-Sainte-Marie il y a un trésor, un immense trésor qui est à celui qui le prendra, à qui le trouvera d'abord, et je souhaite que ce soit toi qui le découvres !

A quel endroit du monastère se trouve-t-il ? Je ne sais pas, hélas!

D'autres le cherchent; je vais te dire leurs noms pour que tu les surveilles, si par hasard mes craintes se réalisent, mes craintes de mort; écoute bien, ceux qui se doutent de l'existence du trésor sont Falk, Tarcy et Patéroux...

— Allons, père, laisse donc tout cela de côté, ce sont des idées ; je les préfère certes aux autres que tu avais auparavant, car sais-tu pourquoi je guéris peu à peu, sais-tu pourquoi reviennent mes couleurs, se ferme la plaie qui dévorait mon sein ?

— Parce que, répliqua vivement Bruchet, parce que Patéroux est là, parce qu'il te parle et que tu aimes sa voix; il te dit de te soigner et tu te soignes ; il te dit de chanter et tu chantes ; il t'ordonne de rire et tu ris ; parce que tu l'aimes en un mot, et que tu étais faite pour aimer; tu mourais sans amour et l'amour retrouvé soudain te vivifie, je vois clair, va, tout fou que je suis...

— Pauvre père, comme tu te trompes! Comme tu t'abuses !

— Mais je ne te blâme pas, je suis heureux de constater.

— Non, tu t'abuses; si je reviens à la vie, à la santé, à la joie, c'est que depuis un mois tu es redevenu bon, tu ne fais de mal à personne, tu ne blasphèmes plus, tu ne fais plus arrêter les prêtres...

— Tu deviens folle, folle comme je de viens fou; et moi qui te croyais guérie, comme par un miracle d'amour, pour quoi mens-tu? Pourquoi détruis-tu mes illusions ?...

— Je ne mens pas, c'est dans la sincérité de mon cœur que...

— Pourquoi parlons-nous de cela ? Je vois clair, je sais et il me suffit : aime, aime, va, je te le permets, je te l'ordonne puisque cela te guérit, mais m'as-tu compris pour le trésor? Te rappelles-tu ce que j'ai dit ?

— Oui, mon père ; j'ai gravé vos paroles dans ma mémoire.

Et Bruchet, qui voyait bien que sa fille, sa Germaine, ne croyait pas dans ce trésor, semblait s'en désintéresser comme si elle pensait le bonheur ne pas consister dans la possession de la fortune, Bruchet coupa court à la conversation, rêva tout bas...

Durant tout le jour, il fut distrait, énervé, malade, et, sur le soir, n'y tenant plus, poussé par une irrésistible poussée, il sortit, disant à Germaine qu'il reviendrait tard, de ne pas s'inquiéter...

C'en était trop Il fallait qu'il vit enfin; quelque chose lui disait d'aller, d'aller là-bas, à Port-Sainte-Marie, que l'heure de la trouvaille avait sonné, qu'un incident, une banalité allait lui révéler enfin le secret qu'il avait tant cherché !...

Il faisait nuit noire lorsque Bruchet arriva...

Avec précaution il se glissa près des mines et attendit quelques instants afin de ne pas être vu, de ne pas être surpris. À vrai dire il pensait qu'à cette heure Patéroux lui aussi cherchait le trésor, et à tout prix il fallait qu'il évitât de le rencontrer...

Il sut résister longuement au désir qu'il avait de s'enfoncer tout de suite dans le labyrinthe des caves, et bien lui en prit, car après une longue heure d'attente, il vit un homme s'approcher avec précaution.

C'était Falk.

Quelques secondes après, un autre homme s'avança en rampant, suivant visiblement le premier.

C'était Patéroux.

Falk, en effet, n'était pas mort de sa blessure; mais, de plus en plus ancré dans son idée que Tarcy, Bruchet et Patéroux se doutaient de l'existence du trésor, il avait rusé, avait fait le mourant qui ne peut ni parler ni remuer; et, ce soir-là, Tarcy ayant dû descendre à Clermont, il profitait de la terreur qu'il inspirait à la femme et à la fille de Tarcy, terreur qui les faisait se bien garder d'aller voir dans sa chambre la nuit venue, et, sans plus de cérémonie, il était descendu par la fenêtre, sans bruit, et venait se livrer à la recherche du trésor tant convoité...

Ou plutôt, il venait constater qu'il était encore bien en place, qu'on ne l'avait pas découvert, qu'on ne l'avait pas soustrait!

Car, par deux fois, il s'était rendu dans la cave abandonnée et avait pu voir, à la lueur pâlotte d'un vilain bout de chandelle, les caisses énormes empilées, séparées par de la terre, des cailloux, quelques-unes masquées par du ciment, de la maçonnerie.

Peu à peu, les novices Juifs avaient fait, en effet, leur œuvre, tout le trésor était parfaitement disposé, une grande partie n'en pouvait même être soupçonnée par un profane qui se serait égaré dans ces lieux !

Combien de nuits de labeurs, passées pour la Cause, représentait ce formidable travail... et tout cela fait... pour l'audacieux bandit qu'était le Juif Falk!...

Mais avec précaution Falk s'était glissé dans l'ouverture béante de la cave, avait bientôt disparu...

Patéroux s'était arrêté, se demandant s'il devait aller plus avant, suivre le Juif dans ce labyrinthe.

Une hésitation le prenait : si brusquement il se trouvait face à face avec Falk ! C'était la lutte, c'était le crime sous terre, pensait-il.

Car tous deux alors régleraient leur vieille inimitié, leur vieille haine !

Ce serait le plus fort qui aurait raison, car point de pitié en cette minute, le secret devait rester à l'un ou à l'autre...

Et l'ancien intendant de Montcognol se sentait le plus fort, le plus robuste ; descendre c'était presque préméditer le crime ! Était-ce un crime que de disputer un trésor à ce Falk qui n'avait pas craint, lui, pour en posséder le secret, d'empoisonner trois de ses coreligionnaires?

Oui, ce serait quand même un crime de le tuer; eh bien! Il ne le tuerait pas, il lui ferait grâce, il le livrerait à la justice, il...

Pourquoi tant hésiter ? Après tout peut-être arriverait-il à se dissimuler, pourrait-il surveiller Falk seulement, savoir l'endroit exact où gisait la fortune; après, ne pourrait-il pas. Aviser ?

Résolument il se laissa glisser comme le Juif tout à l'heure et se trouva dans la cave abandonnée qu'il connaissait déjà. D'abord il ne put rien distinguer ; peu à peu cependant ses yeux s'habituaient à l'obscurité et dans un coin de la cave il aperçut un infime point lumineux dans le lointain...

Ce point remuait, mais très peu ; assurément c'était Falk ! Un long couloir existait donc là où lui Patéroux n'avait jamais rien découvert; peut-être une porte s'ouvrait-elle dans le mur par un mécanisme secret...

Subitement, il eut une idée; à cet endroit il déposa des objets auxquels il reconnaîtrait l'ouverture, plus tard, lors que Falk serait parti... Mais il s'aperçut que l'ouverture ne prenait pas à terre, mais seulement à la hauteur de la ceinture, et, tout à coup, le point lumineux sembla se rapprocher; Patéroux n'eut que le temps de

sortir, de se dissimuler, venant par hasard se placer exactement à quatre ou cinq pas de Bruchet.

Une minute après, à peine, Falk passait, regagnant paisiblement la demeure de Tarcy.

Patéroux le suivit pour voir s'il se retirait bien, si ce n'était pas une feinte, si le Juif ne l'avait pas entendu, ne se doutait de rien.

Bruchet resta indécis. Il n'avait rien vu, et, cependant, il n'avait pas perdu sa nuit; il savait maintenant où pouvait être le trésor ; au moins, il connaissait à peu près l'endroit du monastère où il était, ce magot envié. Il eût du s'en douter, que diable !

Les recherches seraient encore pénibles, mais enfin c'était un point d'acquis; il eut envie de se laisser glisser, lui aussi, par où il avait vu descendre Falk; déjà il avait fait quelques pas, mais soudain il se dissimula de son mieux, resta immobile; il venait de voir s'avancer quelqu'un dans une demi-clarté fugitive, de la lune; il devina plutôt qu'il ne reconnut Patéroux.

Bientôt Patéroux redescendit, après avoir écouté, après avoir essayé de percer l'obscurité pour savoir s'il n'était pas suivi ou espionné...

Alors Bruchet eut envie de le suivre immédiatement et de crier :

— part à deux

Il réfléchit : Ne serait-il pas toujours temps de le faire ? Patéroux reviendrait, il pourrait le surprendre, et, pour le moment, ne vaudrait-il pas mieux l'observer, essayer de connaître son secret ou partie de son secret ?...

Peu à peu il se laissa glisser, mais il se retint, car il vit de la lumière dans la cave, et, s'étant arc-bouté, il distingua l'homme, Patéroux, en train d'examiner une pierre, d'essayer de faire jouer un système, un ressort qui la ferait se renverser, lui livrerait passage; il n'y avait pas à se tromper, c'était dans le coin à gauche, à hauteur d'homme; il crut à un résultat appréciable et se remit eu observation.

Une heure s'écoula, Patéroux ressortit n'ayant pu trouver le mécanisme, car la pierre était polie au milieu ; presque imperceptibles s'y découvraient les lettres suivantes : E. M. O. U. N. A., et le sens lui en échappa complètement.

Bruchet résolut d'attendre pour se livrer à ses recherches ; une pensée lui était venue : évidemment Falk savait tout, il devait avoir des papiers indicateurs sur lui, il s'agissait de les lui prendre; quant à Patéroux, il serait facile de s'en débarrasser...

Déjà Patéroux devait être loin et Bruchet se disposa à partir ; le silence régnait partout, il se leva, ses jambes étaient engourdis, il se prit à courir pour se réchauffer un peu.

Mais quelqu'un les avait vu passer l'un et l'autre; Falk avait déposé près du trésor tous ses papiers, estimant qu'ils seraient là en sûreté plutôt qu'ailleurs; par mégarde, il en avait oublié et les voulut aller joindre aux autres ; il avait donc pensé avoir encore le temps avant le jour.

C'était une précieuse précaution à prendre, car les circonstances étaient si bizarres, si décevantes parfois, qu'il ne fallait jamais compter sur elles, ou plutôt qu'il fallait compter avec elles, avait-il songé avec raison.

Falk, revenant donc à son trésor, allait s'aventurer sur la passerelle lorsqu'il crut distinguer une ombre dans la nuit.

Vivement il se coucha à plat ventre et il eut tout le loisir d'entendre monologuer ainsi Patérour :

— Quel est donc ce secret, que veulent dire ces lettres ? C'est bien là cependant ?...

Falk eut un mouvement de rage et il se jura intérieurement que le compte de Patérour était bon, il se chargeait de le lui régler... et sans tarder... Il en savait trop, celui-là !...

Cependant, il eut peur et n'osa bouger de longtemps, juste assez pour voir Maximilien Bruchet qu'un rayon de lune éclaira en plein sur la passerelle.

— Lui aussi? pensa Falk, oh! Mais il est temps d'agir avec ces gaillards-là ; soit ! Ils n'iront pas loin et ne reviendront probablement plus au monastère de Port-Sainte-Marie, aussi vrai que je suis Juif !...

VI

Les deux aristocrates

Il était évident que Falk avait perdu du temps dans toutes les nombreuses intrigues qu'on a vues plus haut, et ce qui pour lui eût dû être l'affaire principale

— la captation du trésor réservé au Nazi — était devenu, par le jeu des circonstances, une affaire de troisième plan.

À cela il y avait plusieurs causes.

Tout d'abord, après avoir craint que Pierre de Montcognol ne connût l'existence de ce trésor, il put s'apercevoir qu'il n'en était rien ; et son activité s'en était ressentie.

À quoi bon se presser ? N'avait-il pas fait l'indispensable en empoisonnant les trois de ses coreligionnaires qui eussent pu lui barrer la route ?

Les temps n'étaient pas venus, il fallait que le calme renaisse enfin pour qu'il pût jouir de ses trésors, et quand l'abominable tempête se serait calmée il prendrait son bien — n'était-ce pas le sien, puisque personne autre ne le réclamerait jamais ?

Ensuite, il avait été obligé, pour ne pas éveiller les soupçons, de faire comme tous ses coreligionnaires, de se mêler à la vie active révolutionnaire.

Il s'agissait pour Israël de se pratiquer une brèche pour arriver en France, et tous les enfants de Sion devaient y participer, lui plus que les autres même, puis qu'il était un des chefs !

N'ayant point à craindre Pierre de Montcognol, il s'était amusé à jouer avec lui comme le chat joue avec la souris ; il avait un instant rêvé de faire sombrer l'honneur des d'Aryas dans une honteuse histoire ; pour cela, il avait songé au concours que lui pourrait fournir Guillemine, et plus après Blanche de Trimoulet ; l'une et l'autre lui avaient glissé dans la main !

Il pourrait toujours se rattraper, ses instants n'étaient pas comptés et il comptait, lui, dans sa toute-puissance occulte, ceux de ses ennemis et des ennemis de sa race.

La venue du Schilo ou faux messie l'avait longuement occupé ; autour de Marat il avait, comme d'autres, créé une popularité, élevé l'homme-monstre sur un piédestal pour tantôt pouvoir le présenter à la foule, pour faire du même coup du Schilo le Nazi ; et, par lui, tout doucement comme par un consentement, prendre la France autrefois terre défendue, alors terre promise...

Un coup de couteau avait jeté bas l'ouvrage juif, un coup de couteau porté par une main frêle avait renversé Marat, tué le futur Schilo...

Dans une fièvre née de la stupéfaction, de l'incertain pour l'avenir, Israël avait dû choisir un autre homme, un remplaçant au mort pour accomplir la même œuvre, et Falk avait dû donner de toutes ses forces, y employer son activité, son esprit, son intelligence, la grande politique faisait oublier la petite, et songeant à Robespierre le Juif avait oublié de Montcognol...

Mais Israël avait eu raison de tout et de tous ; Robespierre apparaissait à cette heure comme le Schilo attendu ; encore quelques jours et l'obstacle serait balayé, les Juifs seraient chez eux.

Maintenant, enfin, chacun d'eux pouvait aller à sa besogne, jeter son dévolu sur ce qu'il désirait, le jour était venu et Falk, en ricanant, était allé à ce qui l'attirait; vers son trésor, vers ce trésor qui pouvait le faire Nazi d'autorité.

Combien il avait dû déchanter ! Son trésor ? Mais trois hommes allaient se le disputer —son crime avait été inutile, il avait tué trois de ses coreligionnaires pour être le seul à posséder le grand secret, mais le grand secret avait transpiré. Comment et par qui? se demandait-il — et trois hommes encore le guettaient, le lui disputeraient avec la force terrible que donne la soif de l'or, le lui disputeraient jusqu'à la mort.

Il n'y avait pas à s'y tromper; Patéroux le savait, il en était sur ; Bruchet aussi et sans doute encore Tarcy, bien qu'il n'ait pas pu le surprendre...

La scène dont il avait été le témoin — Patéroux maugréant contre l'introuvable secret ; Maximilien Bruchet s'enfuyant et brusquement découvert par un rayon de lune — ne pouvait malheureusement lui laisser aucun doute

Il lui fallait donc agir désormais et rapidement ; agrandir son filet et y amener d'un seul coup Pierre et Henriette de Montcognol, Patéroux, Bruchet et Tarcy! C'était assez d'hésitation, assez de nonchalance, l'heure avait sonné : aux trois victimes que déjà il immola, il allait en joindre d'autres, et leurs cadavres lui permettraient enfin d'arriver jusqu'au trésor, à sa possession indiscutée.

Pendant que Falk songeait, une scène se passait à Pontgibaud chez Bruchet, qui faciliterait au Juif l'accomplissement de ses desseins.

En effet Bruchet était à peine parti de depuis une heure pour aller observer Patéroux au monastère de Port-Sainte-Marie, que deux jeunes filles frappèrent à la porte de la petite maison de Maximilien.

Germaine toute tremblante se décida enfin à aller ouvrir et les deux jeunes filles s'avancèrent non sans crainte, tellement leur démarche leur paraissait hardie.

En les reconnaissant, Germaine avait poussé un cri :

— Henriette de Montcognol ! Blanche de Trimoulet!...

Immédiatement, elle se demanda quelle chose les amenait. Elle chercha, essaya de trouver ; mais, n'y parvenant point, tout de suite elle interrogea, car, si la présence d'Henriette de Montcognol ne souffrait aucune difficulté dans la maison de Bruchet, il n'en était pas de même de celle de Blanche de Trimoulet.

Blanche, certes, était loin d'être aimée par Germaine, et Bruchet la détestait comme tous les membres de la famille de Trimoulet, c'est-à-dire jusqu'à la mort !...

Tout d'une haleine, d'un trait, Henriette tremblante, comprenant que la présence de Blanche importunait la fille de Maximilien, raconta ce qu'il en était, craignant de voir arriver Bruchet— que Germaine lui avait dit attendre de minute en minute — avant qu'elle n'ait fini d'expliquer à Germaine qu'elle croyait de voir lui prêter aide :

— Un affreux malheur m'amène ici pour vous implorer, mademoiselle, dit-elle ; après bien des péripéties, des souffrances, nous étions parvenus, mon frère Pierre et moi, à nous cacher dans Paris ; il travaillait, je travaillais aussi.

Rarement nous pouvions nous voir, nous espérions quand même que des jours plus heureux ne tarderaient pas à luire enfin.

Nous en étions arrivés à moins craindre, lorsqu'il y a près de huit jours le malheur, qui n'était que suspendu sur nos têtes, nous atteignit une fois encore ; mon frère qui avait consenti à devenir garçon d'écurie, en attendant mieux, fut reconnu par un de ses ennemis, un nommé Saufer, sans-culotte enragé!

Immédiatement il fut jeté en prison et attend d'être jugé!

Il a pu m'apprendre la douloureuse nouvelle en m'envoyant quelques mots par un homme qui l'a déjà sauvé une première fois, le frère de Tournel que vous avez dû voir à Montcognol.

Je le connais bien, en effet, dit Germaine attentive au récit d'Henriette, touchée de la douleur qu'elle voyait empreinte sur les traits de la sœur de Pierre de Montcognol, bien changée elle aussi, toute triste, les yeux rougis par les pleurs, le teint hâlé par le soleil de la grande route qu'elle avait dû suivre de Paris à Clermont, ses mains aristocratiques dis paraissant sous la peau nouvelle qu'avait fait naître le travail forcé, inaccoutumé.

— Immédiatement, poursuivit Henriette, j'ai été trouvé ma pauvre amie Blanche ; sans doute on pourrait facilement soudoyer le geôlier Tournel, mais au moins fallait-il de l'argent, beaucoup d'argent, et où en trouver ?

Alors je me suis souvenue des propriétés de Montcognol et j'ai voulu venir pour les vendre, pour en tirer la rançon nécessaire à sauver mon frère ; Blanche a voulu

m'accompagner, mais Montcognol est devenu propriété nationale comme bien d'émigré, et cependant nous ne sommes point des émigrés.

Henriette s'arrêta quelques instants, elle avait encore quelque chose de plus pénible à dire à Germaine, et elle n'osait pas, elle n'osait plus.

Blanche se dévoua :

— Et nous sommes venues frapper à la porte du citoyen Bruchet, dit-elle, pour lui demander si on avait le droit d'agir comme on a fait, car il faut vendre Montcognol, il le faut absolument pour sauver Pierre, il nous faut, il nous faut de l'argent.

Henriette pleurait, sachant gré à Blanche d'avoir dit le terrible mot : Argent ! D'avoir fait pressentir leur détresse et leur volonté de quand même délivrer Pierre, d'essayer une fois encore de l'arracher à l'infâme guillotine ne chômant plus, ayant déjà peut-être fait son œuvre...

Germaine comprenait tout ce que le cœur d'Henriette devait contenir de souffrances et d'angoisses, et elle compatissait à sa douleur, se demandant en quoi et comment elle pourrait la soulager.

Même, son aversion pour Blanche de Trimoulet tombait quelque peu, elle lui savait gré — sans s'en rendre compte — de partager la douleur de Mlle de Montcognol.

Germaine jugeait ainsi moins durement Mlle de Trimoulet et passant de la sœur au frère, elle en venait à songer à Louis de Trimoulet, qu'elle aimait, elle, la fille de Bruchet.

Elle songea, sans haine avec un restant d'amour insensé, à ce Louis qui faillit la tuer et dont le coup de poignard avait arrêté sa vie, flétri sa beauté à elle, Germaine.

Dans son âme germa le pardon. Blanche et Henriette ne lui donnaient-elles pas l'exemple de l'oubli des offenses ?

Oui, certes, mais entre elles il n'y avait qu'un mort et les morts sont si vite oubliés ! Tandis que entre elle, Germaine, et Louis de Trimoulet, il y avait un tombeau aussi, mais le tombeau de sa jeunesse flétrie, de sa beauté, de son honneur, de son bonheur...

Et elle ne pouvait oublier encore peut-être, car tous les jours, à toutes les minutes, Louis lui apparaissait comme le meurtrier de sa beauté, de sa gaieté, de sa santé, de son honneur, et ce meurtre-là lui semblait plus horrible que l'autre encore.

Quand même la nature bonne qui était en elle s'exaltait, s'échauffait.

Elle eût voulu se dévouer elle aussi, la pauvre Germaine, pour sauver cet homme que menaçait la guillotine !

Elle eût voulu le sauver ce Pierre de Montcognol, ce beau gars qui eût mieux fait sans doute de rester dans le pays plutôt que d'aller là-bas, si loin dans le gouffre, dans le foyer des haines, dans le Paris maudit.

Ah ! S'il fût resté à Montcognol, qui donc eu Auvergne eût osé mettre la main sur lui, l'accuser, le condamner ?

Mais à quoi bon récriminer, une chose restait qu'elle comprenait affreuse, la pauvre Germaine, une chose dont elle ne voyait pas l'issue.

Pierre était arrêté, la guillotine le menaçait; il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et elle n'en avait pas, pas plus que Blanche et Henriette !

Et Bruchet serait inflexible!

Oh ! Cet argent, savoir s'il en fallait beaucoup!

Elle le demanda.

Mais ni Henriette, ni Blanche ne purent répondre, elles ne savaient pas, elles n'y avaient point pensé.

Une idée était venue à Henriette, et Henriette avait, sans peine, décidé Blanche à la suivre, et maintenant elles voyaient la folie de leur demande, elles se butaient à Montcognol, bien national, et Germaine, visiblement compatible, leur demandait cependant l'effrayante chose ; Combien faut-il ?

Que répondre ? Demander trop c'était folie ! Et pas assez un crime !

Pauvres enfants qu'elles étaient, pauvres insensées égarées par le danger que Pierre courait, Pierre que toutes deux elles aimaient à des titres divers, mais qu'elles aimaient bien tendrement, de toute la force de leur cœur endolori, affolé par tant de douleurs et de souffrances !

Que répondre à Germaine, à la compatissante Germaine ?...

Elles avouèrent qu'elles ne savaient pas, qu'elles n'y avaient pas songé...

Germaine eut un geste d'effroi ; elle vit que rien n'avait été tenté ; que les deux jeunes filles étaient parties sans réflexion, abandonnant l'accusé, ne lui laissant même pas la consolation de les savoir près de lui ; elle demanda néanmoins encore :

— Et là-bas, personne donc ne veille sur lui, personne ? Personne ?...

Henriette devint rouge, hésita à répondre : elle devinait donc Germaine ? et doucement, comme si elle craignait de blesser la fille de Bruchet, elle dit tout bas :

— Si, un ange veille sur lui, quelqu'un le protège qui, une fois déjà, aida à le sauver, Guillemine veille, Guillemine le protège ! Votre sœur Guillemine !...

— Ah ! Guillemine, ma sœur ? fit Germaine pâissant; ah! Mon Dieu !... mon Dieu!...

Alors ce fut un flux de paroles, un débordement d'interrogations :

—Guillemine ? On l'avait vue ? Que de venait-elle ? Était-elle heureuse et sage et bonne ? Et ceci? Encore cela ? Guillemine ?...

Et, ces premiers moments passés, les jeunes filles, plus calmes, examinèrent ce que l'on pourrait faire...

Hélas ! Que de difficultés insurmontables surgissaient, que peut-être Bruchet amoindrirait, mais il fallait qu'il examinât tout cela sans doute !

Germaine obligea Blanche et Henriette à prendre un peu de repos, leur assurant qu'elle serait plus libre pour parler de tout cela à son père si elles n'étaient pas là et qu'elles-mêmes le lendemain, enfin reposées, trouveraient peut-être une solution.

Après bien des hésitations de la part d'Henriette et de Blanche, Germaine triompha et, toute heureuse de les avoir installées dans son propre lit, elle se prit à réfléchir.

Comme elle l'avait dit à son père, elle croyait guérir peu à peu à la condition qu'il cessât les affreuses choses qu'il faisait, les sacrilèges qu'il accomplissait, les blasphèmes qu'il prononçait, et s'exaltant, elle en vint à croire que Dieu la guérirait complètement, la rendrait à nouveau belle et jolie, si elle obtenait de son père de l'argent, de l'or tant qu'il en faudrait pour rendre Pierre de Montcognol à l'affection d'Henriette sa sœur, à l'amour de Blanche sa fiancée!...

Bientôt, chez elle, ce lut une idée fixe, et pendant les longues heures d'attente que lui fit passer son père, elle s'ancra plus encore dans cette résolution, dans cet espoir.

Ce fut Patéroux qui rentra le premier ; il resta suffoqué tout d'abord, lorsque Germaine lui eut appris la seconde arrestation de son maître de Montcognol, et la présence dans la chambre d'à côté d'Henriette et de Blanche!...

Comment, Pierre de Montcognol arrêté ? Mademoiselle Henriette ici ? Encore Tournel comme geôlier ? Mais que signifiait ? Qu'y avait-il là-dessous ?

Eh ! C'était bien simple, pourquoi s'étonnait-il ? C'était l'histoire de tous les jours, l'arrestation menaçant tout le monde, à chaque instant!... pensa-t-il enfin.

Mais tout de suite, il se prit à réfléchir ; quelle somme fallait-il pour rendre son maître respecté et aimé en liberté ? Quelle qu'elle soit, qu'importait ! n'y avait-il pas le trésor là-bas, le trésor incalculable dans lequel on pourrait puiser à volonté, de quoi gorger tous les geôliers de France et de Navarre !

Fou qu'il était ! L'avait-il pu voir, ce trésor ; avait-il pu pénétrer dans le lieu où il gisait ; avait-il pu manier l'or, le retourner et le retourner dans ses mains s'en repaître la vue jusqu'à la nausée

Non, hélas ! les six lettres cabalistiques E.M.O.U.N.A gardaient l'or et l'argent et les richesses !

Fou qu'il était, il fallait cet argent, cette somme inconnue, cette rançon, tout de suite ; tout de suite, peut-être même, était-il trop tard déjà ; sans doute le couperet avait fait son œuvre !... Pourquoi espérer en ce trésor ?

À cette pensée, Patéroux sentit les larmes lui monter aux yeux, lui brûler les paupières. Ses poings, sous l'effet d'une horrible fureur, se contractèrent ; les ongles mordirent les paumes des mains.

— Qu'avez-vous donc ? fit Germaine qui ne le perdait pas de vue.

— ce que j'ai ? Ah ! Tenez, j'endève ! Si je les tenais, ils passeraient un joli quart d'heure !...

— Mais qui, qui donc ? Vous me faites peur, rien qu'à vous voir ainsi, vous me faites peur!...

— J'ai tort, c'est vrai, Germaine, puis que cela ne peut rien faire à la chose, n'est-ce pas ! Mais c'est égal, il y a de fières fripouilles qui se promènent sous le soleil ! Je les plains après tout, car c'est un triste métier que de passer sa vie à moucharder, à dénoncer ; quand même, si je les tenais... Ah ! Si je les tenais !...

— Mon pauvre ami, le monde est bien méchant aujourd'hui, ou le voit autour de soi, à chaque moment, hélas ! Que pouvons-nous y faire, et vous, et moi, et d'autres?...

— C'est égal, allez, l'exemple peut corriger un peu du moins, et j'en ferai un exemple!... Je le jure!... Et il sera terrible!...

— Croyez-vous pouvoir réfléchir dans ces dispositions d'esprit ?

— C'est vrai, vous êtes la sagesse qui rappelle à la réalité ; je vais me calmer, car pour l'heure ce qu'il y a de mieux à faire, est de regarder les choses en face, sans trop de passion...

Le silence tomba, et Germaine brisée ferma les yeux, inclina la tête.

Sans pitié pour son sommeil, sans crainte de troubler son repos, Patéroux demanda soudain :

— Croyez-vous que Bruchet vous aidera dans la circonstance ? Voudra-t-il faire quelque chose pour nous ?

La jeune fille se fit répéter la demande; toute ensommeillée elle n'avait point compris; Patéroux ayant à nouveau posé la question, Germaine hocha la tête en signe de doute et comme avec regret elle dit ;

— Hélas! Pauvre ami, je crains bien que mon père ne veuille rien faire !

.. Vous le connaissez certes, et alors ?...

Un silence suivit, encore pénible; ce fut Patéroux qui le troubla par cette exclamation énergique :

— De par le Diable, si ! il vous aidera, votre père, il vous aidera, Maximilien ! Germaine, une fois encore, secoua la tête, elle connaissait bien son père, elle crut devoir dire, ce qu'elle pensait d'ailleurs :

— Je ne veux pas m'illusionner, j'ai bien réfléchi et je vous avoue que je crois à l'inanité absolue de toute démarche, je joindrai mes vœux et mes supplications aux vôtres, de tout mon cœur, de toute mon âme, mais!...

— Mais il nous aidera, je vous le dis ! affirma de nouveau Patéroux, car il avait son idée ; ce serait bien la pire des guignes si Bruchet ne lui prêtait pas sur le trésor...

Sur les conseils de Germaine, Patéroux consentit à s'aller coucher; mieux valait que ce soit la jeune fille qui expliquât la chose à son père ; avec de la tendresse, de la câlinerie, elle parviendrait peut-être à lui arracher quelque chose...

En attendant, Germaine veilla malgré sa fatigue ; la volonté de faire une bonne action lui donnait le courage et certes elle en avait besoin, car elle se sentait lasse, lasse jusqu'à la souffrance, jusqu'à la douleur aiguë dans tous ses membres, dans tout son corps, jusque sous son crâne, jusque dans son âme...

Bruchet entra; tout de suite et selon son habitude, Germaine l'embrassa bien fort.

Il était joyeux : il avait réfléchi, il avait combiné des plans ; déjà il se voyait seul possesseur du trésor, et, pour cela, il ne reculerait, certes, devant rien, ni devant le crime, ni devant l'infamie, devant rien, rien, ni devant Dieu, ni devant le diable !

Il gronda Germaine de l'avoir attendu si tard, au risque de se faire malade encore, de se faire périr, la grande enfant, trop bonne pour lui, lui qui ne valait rien.

Alors Germaine vint s'asseoir sur ses genoux, se fit plus câline que jamais, plus éloquente que quelconque femme, et elle lui dit pourquoi elle l'avait attendu : pour le prier de délivrer Pierre de Montcognol, quand bien même il faudrait pour cela qu'il donnât de l'argent, beaucoup d'argent.

N'est-ce pas ? Il voulait bien, il consentait pour lui faire plaisir, sure qu'elle était que le bon Dieu la guérirait s'il faisait cette bonne action qui mettrait du baume sur le cœur d'Henriette, sur le cœur de Blanche !

Il voulait bien pour la faire guérir complètement, elle, sa petite Germaine ?

Tout pâle, Bruchet s'était levé après l'avoir repoussée et lui prenant les mains il lui dit : — Petite folle ! Je ne veux pas te fâcher de ce que tu as cru une bonne action et ce qui pourrait simplement causer notre perte ! Sais-tu où cela peut conduire, que de coucher des aristocrates sous son toit ?

A la guillotine !

Que demain elles partent au petit jour ; je le regrette pour la citoyenne de Montcognol, mais c'est ma volonté, tu as compris ! Qu'elles n'attendent rien de moi, surtout la maudite de Trimoulet ; c'est déjà bien beau que je ne l'étrangle pas, celle-là ! Qu'elles n'attendent rien, pas une parole, pas un conseil, pas le quart d'un écu ! Qu'elles partent au petit jour !

— Alors, père, tu ne veux pas que je guérisse, tu veux que je meurs ?

— Tu divagues, ma pauvre Germaine ! Cela n'a rien à voir avec ceci, car je ne donnerai rien, rien !...

— Si, tu consentiras, citoyen Bruchet, fit, Patéroux qui avait tout écouté, tout entendu et qui venait d'entrer dans la pièce où se tenaient Maximilien et sa fille.

Bruchet passa du blanc au rouge, du rouge au violet, mais répéta :

— Rien, rien !... Non, rien, Patéroux, pas même pour t'obliger !

— De par le diable si ! Je te le dis, tu nous aideras, Bruchet !

— J'ai dit non et c'est non, tu ne me cherches pas une mauvaise querelle, je pense ?... — Non certes, je te propose un marché seulement

— Ah ! Et lequel s'il te plaît ? Voyons voir le marché ?

— Nous partagerons le trésor du monastère de Port-Sainte-Marie.

— Tu l'as donc vu ce trésor, pour en parler ainsi aussi sûrement ?

— Je l'ai vu, acceptes-tu le marché ? Est-ce entendu ?

— Accepte, accepte, supplia Germaine épouvantée de la colère des deux hommes.

Bruchet faisant un violent effort répliqua :

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, je ne sais pas de quoi tu parles, Patéroux, allons-nous reposer Nous sommes fous...

— Soit, va réfléchir, Bruchet, je te donne jusqu'au petit jour, mais rappelle-toi que si Henriette de Montcognol sort d'ici sans argent plein ses poches.... nous verrons!.... Maximilien étouffa un long blasphème...

VII

Moyen certain (1)

Bien que promulguée fin février 1794, la loi de réquisitionnement de tous les citoyens de dix-huit à quarante ans, non mariés ou veufs sans enfants, n'avait pu recevoir en Auvergne, en certaines parties du moins, une exécution complète.

Une des causes en était que l'impôt du sang pesait lourdement sur le Puy-de-Dôme : près de huit mille hommes devaient former le contingent de la levée en masse.

On avait eu beau agiter devant le paysan le spectre horrible de l'invasion de la France, on avait en vain versé dans sa gorge de prolétaire le vin des curés et des émigrés, le paysan n'avait point voulu marcher à l'ennemi malgré les promesses qu'on lui faisait...

Dans son égoïsme ou dans son gros bon sens, il voyait une seule chose : le presbytère vide ou le château abandonné, la vie devenir chaque jour de plus en plus difficile.

Et on voulait remplacer ou remédier à cela par des principes nouveaux à établir, par du sang versé, par une victoire, des victoires, par un écrasement général?...

Le paysan n'avait pas le temps d'y réfléchir ; la terre demandait qu'on la travaillât pour qu'elle put produire en temps voulu, et quand bien même il se fût méfié, on en promettait trop à la fois pour que ce fût sérieux...

Comme pour le forcer à marcher, à quitter son foyer, on avait envoyé de la troupe, mobilisé des brigades de gendarmerie, des bataillons de garde nationale, appuyés par des canons.

Ce paysan s'était révolté et puisqu'on voulait — sans qu'il sût pourquoi, sans qu'il y lût pour rien — qu'il allât se battre, il se battrait, mais contre ceux qui le, venaient chercher jusque chez lui, ce serait moins loin! Et quand bien même il y aurait des morts, leurs nombre ne s'élèverait jamais à l'épouvantable chiffre de huit mille...

(1) Dans ce chapitre, mon collaborateur et moi avons eu recours à une intéressante et impartiale publication : L'Auvergne Historique (Jouvet, éditeur, rue de l'Hôtel-de-Ville, (à Riom, P-de-D.). Il m'est un devoir personnel — et aussi un plaisir, à cause de nos toujours bonnes relations littéraires—de remercier M. Jouvet de l'obligeance qu'il mit à communiquer, pour Nazi, une partie de sa très documentée

publication, encore sur le marbre alors, mais parue depuis, et ayant le vif succès qu'elle mérite. — F.B

— La Convention eut beau décréter la peine de mort contre quiconque aurait pris part à un attroupement armé, à l'occasion du recrutement, ce fut lettre morte.

Le paysan aimait la terre qui avait fait vivre son père, sur laquelle lui-même avait vécu, et il n'entendit pas que des hommes comme lui qu'ils fussent de Paris ou d'ailleurs, des hommes à qui il n'avait confié nul mandat, qu'il ne connaissait pas, qui ne partageaient nullement ses idées ou ses croyances, sa foi ou son idéal, vinssent s'immiscer dans ses affaires, lui fassent partager le poids de leurs fautes ou en subir toutes les conséquences, vinssent, sans raison apparente, au nom de principes de clinquant renverser ce que des successions de générations avaient eu tant de peine à édifier...

Ils n'avaient point d'armes, car comme telles ne pouvaient pas être considérés leurs socles de charrue, leurs faux ou leurs pesantes haches; bientôt donc ils furent en apparence vaincus, en apparence seulement, car ils opposèrent la force d'inertie à toutes les réquisitions des administrateurs du département...

Comme dernière ressource des administrateurs, les tribunaux furent chargés d'examiner le cas de ceux qui s'étaient montrés les plus effrénés meneurs des réfractaires.

Le petit nombre des victimes que firent les tribunaux engagèrent les Auvergnats à persister dans la tactique qu'ils avaient prise et consistant tout simplement à ne pas se soumettre comme à ne pas se rebeller ouvertement.

Et de plus en plus, malgré les cris et les fureurs du célèbre Couthon, les jurés citoyens narguèrent par leurs verdicts d'absolution tous les proconsuls, tenant pour nulles leurs insinuations comminatoires.

Falk ne savait que trop bien tout cela ; à maintes reprises Couthon, avec qui il était en relations lui en avait fait la confidence, lui avait avoué qu'il n'y avait rien à faire pour les idées nouvelles dans son pays natal, idées pouvant être admises dans la suite assurément par les rudes paysans, mais pour l'heure ne pouvant être imposées même par la force.

Le résultat était là d'ailleurs, bien concluant, irréfutable dans son éloquente négation...

Que pouvait faire en somme à Falk? Cela compliquait une fois encore la sinistre besogne qu'il allait devoir accomplir pour se débarrasser des trois hommes qu'il

soupçonnait avoir eu connaissance du secret du mystérieux trésor de Port-Sainte-Marie, et certes Bruchet, Patéroux et Tarcy étaient trois citoyens qu'on ne pouvait facilement faire disparaître, facilement et rapidement.

Le poison? Tarcy et Patéroux pourraient sans doute être mis hors de nuire par ce moyen, mais Bruchet pourrait se sauver, car il fallait avoir l'occasion propice de verser le poison et Falk avait appris qu'il eût pu lui en cuire de se présenter à Maximilien comme il en avait eu d'abord l'intention.

Pour Falk, Bruchet était inabordable et Patéroux défiant.

La guillotine? Impossible de la faire fonctionner en Auvergne contre quiconque n'était pas prêtre ou convaincu de meurtre.

Si encore Falk n'eût eu qu'à se débarrasser d'un seul ennemi, il eût pu réussir; mais trois à la fois, tout de suite, cela était impossible...

Et cependant après ce qu'il venait de voir, de constater, Patéroux et Bruchet connaissant ou étant bien près de connaître l'entier secret du trésor, il n'y avait non seulement pas de jours à perdre, mais même pas d'heures; il fallait que lui, Falk, prit une immédiate résolution et une résolution prudente circonspecte autant qu'expéditive.

Ces trois hommes étaient d'autant plus ses ennemis qu'ils le menaçaient dans son rêve de richesse, de grandeur, de puissance et, par cela même, n'étaient susceptibles d'aucun pardon, de nulle miséricorde.

La mort seule était capable d'expier le crime qu'ils méditaient en pensant peut-être à dépouiller Falk de richesses qu'il avait conquises par la mort de trois hommes, par une chaîne immense d'actes bas et vils, de compromissions de tout acabit, de forfaits hideux...

La mort ! Oui, la mort pour eux, pour ces misérables! Et même était-ce assez pour les châtier de leur audace, de leur audace à avoir songé à découvrir un trésor qui revenait au Juif Falk qui l'avait si péniblement conquis!

Mais quelle mort alors? Comment s'y prendre ?

Falk qui, tout en mimant à merveille le moribond toujours proche de sa dernière minute, savait aussi écouter aux portes quand Tarcy parlait, se croyant en famille, Falk connut bientôt l'arrivée chez Bruchet de Blanche de Trimoulet et d'Henriette de Montcognol.

Que venaient-elles faire en Auvergne? Quel motif les y avait conduites? Que signifiait? Quel nouveau mystère ? Quel accroc encore à tous ses projets? Quelle

entrave à ses résolutions? Par la mort de ses ancêtres ! Il fallait qu'il sût sans perte de temps, tout de suite, tout de suite...

Mais comment s'y prendre? Qu'inventer encore pour ne pas avoir à craindre la colère de Bruchet, pour ne pas avoir à pâtir de la rencontre qu'il pourrait avoir avec lui? Le hasard semblait se complaire à favoriser le vieux bandit.

Un bruit de voix lui parvint soudain comme il combinait plans sur plans, étant toujours dans la demeure de Tarcy ; il n'y avait pas à s'y tromper, c'était le verbe de Patéroux qu'il entendait; précipitamment Falk alla se blottir derrière la porte de sa chambre d'où facilement il put surprendre une grande partie de la conversation engagée entre Tarcy et Patéroux.

Bientôt Falk apprit que Patéroux repartait pour Paris et venait faire ses adieux à Tarcy ; il donnait le motif de son départ : il accompagnait mesdemoiselles Blanche de Trimoulet et Henriette de Montcognol, cette dernière bien à plaindre, car son frère Pierre avait été jeté en prison et pouvait — si hélas ! Ce n'était déjà fait — porter d'un moment à l'autre sa tête sur l'échafaud, ce qu'il fallait empêcher si possible.

Pierre de Montcognol en prison ? Falk, en entendant cela, avait eu un mouvement d'étonnement et d'inquiétude; à quoi pensaient donc ceux qu'il avait chargé de surveiller Pierre ? Étaient-ils fous ?

Mais le Juif n'eut point le temps, pour l'instant, de se livrer à ses réflexions; Patéroux parlait toujours, et ce qu'il disait était trop intéressant pour en perdre un seul mot.

Falk, tout attentif, sut encore que Bruchet avait été furieux que deux aristocrates soient descendues chez lui ; heureusement, avait ajouté Patéroux, son civisme est bien connu et personne ne songera à lui en faire un crime; c'est un peu sa fille Germaine qui, avec son bon cœur, a accueilli les deux jeunes filles, croyant bien faire, n'étant pas au courant des crimes que l'on pouvait faire aux républicains d'actions toutes ordinaires, toutes simples...

— Ta, ta, ta! fit involontairement Falk, le brave Bruchet a eu peur d'être compromis, et avec raison, par l'hospitalité qu'il a donnée à deux aristocrates, et il envoie Patéroux arranger les choses, plaider les circonstances atténuantes ; le voilà bien le motif réel de la venue à Trimoulet, de l'ami des Montcognol, bon, bon, très bien, c'est instructif !...

Mais très carrément, avec franchise, Félix Tarcy avait répliqué ;

— Dites à Bruchet que si quelqu'un cherche à lui faire un crime de cette histoire, ce ne sera certes pas moi ; nous avons juré d'être neutres vis-à-vis l'un l'autre, par

conséquent il peut être tranquille, ça sera comme si je ne savais rien de rien, dites-le lui...

Patéroux était parti non sans avoir, avant de serrer la main à Tarcy, indiqué les étapes du voyage de Clermont à Paris, étapes qu'on brûlerait pour arriver plus vite et grâce au prêt qu'avait bien voulu leur consentir... un ami...

Toutes ces révélations ne furent pas sans intriguer Falk.

Pierre de Montcognol en prison? Guillotiné peut-être? Quelle imprudence avait-il dû commettre pour que ceux qui avaient charge de le compromettre, de l'avilir, tout en le réservant à la guillotine, l'aient livré ou l'aient pu laisser échapper? Quelles choses s'étaient passées depuis moins de deux mois qu'il avait quitté Paris, choses qu'on ne lui avait pas communiquées, malgré ses ordres formels? se demandait Falk.

Et encore : pourquoi Blanche avait-elle accompagné Henriette, malgré les promesses faites à lui, Falk, de ne plus la revoir? Quel était donc cet ami qui avait fait un prêt d'argent, avec lequel on pourrait brûler les étapes et sans doute aussi soudoyer le geôlier, comme une fois déjà on y avait réussi ?

Cet ami ne pouvait être que Bruchet ? Certes trop rusé pour agir autrement, il n'avait consenti à délier les cordons de sa bourse que contre compensation? Renoncement de Patéroux au trésor de Port-Sainte-Marie ?

On le voit, Falk, très rapidement, très facilement, avait soupçonné une partie de la réalité et, non moins rapidement, non moins facilement, il allait profiter des circonstances que faisait naître le hasard lui étant certes d'un inespéré et très utile secours.

___ Vaincu par les supplications de sa fille Germaine, mis au pied du mur par Patéroux, Bruchet avait en effet consenti à avancer la forte somme à Henriette de Montcognol, et le départ des deux jeunes filles et de Patéroux avait été fixé au lendemain.

Mais, à tout cela, certes, Maximilien avait ajouté comme condition sine qua non, que Patéroux irait trouver Félix Tarcy et obtiendrait sa neutralité, indispensable pour que Bruchet ne soit pas compromis, ne puisse être soupçonné au Cercle des Treize.

Dès cet instant Falk cessa quelque peu de jouer au moribond ; il tenait maintenant l'occasion favorable de se débarrasser d'un seul coup de tous ses ennemis.

Dès ce jour il fut certain que lui seul posséderait le trésor, et pour ne point inquiéter Bruchet outre mesure, lui donner l'éveil, Falk, le soir seulement du départ de Patéroux et des deux jeunes filles, manifesta à Tarcy l'intention d'être par lui conduit à Clermont en voiture, à cause de sa grande faiblesse...

Et au petit jour, après avoir brusquement réglé quelques comptes avec Tarcy, Falk descendit en sa compagnie à Clermont.

Il cessa complètement sa comédie à la porte de Couthon, avec qui il fut bientôt en conférence intime.

Falk dénonça au Jacobin le crime qu'avait commis Bruchet en abritant sous son toit Blanche de Trimoulet et Henriette de Montcognol; crime encore augmenté par le prêt qu'avait fait aux deux jeunes filles le dit Bruchet, dans le but de délivrer un dangereux aristocrate, et par cela encore de corrompre un geôlier de la République ; naturellement, il dénonça comme odieux complices de ce crime horrible et Patéroux et Tarcy...

Couthon ne put s'empêcher de sourire, non sans quelque malice; il pensa immédiatement que Falk se précipitait sur cette occasion pour essayer de se défaire d'un lot d'ennemis et certes il était tout disposé à lui aider, car il savait combien le Juif était puissant à Paris, dans ce gouvernement occulte, il savait combien il était à ménager pour ce motif.

— Quelles sont tes intentions à leur égard ? demanda Couthon.

— Je les voudrais voir guillotiner dans les huit jours, et tous !

— Tu me demandes l'impossible, mon brave ami.

— Je m'en doutais un peu, je t'avouerai...

— Il n'y a point de ma faute, je ne te manderais pas mieux, mais faire passer sous le couperet, en Auvergne, cinq personnes à la fois pour un semblable motif, je crois qu'il vaut mieux te confesser que cela est impossible, absolument impossible,

~ Soit, je m'en doutais, te dis-je ; aussi n'est-ce pas cela que je voulais te demander ; ma requête te sera plus facile à satisfaire. —

Tu n'as qu'à parler, je t'écoute et te promets d'avance de tout faire pour t'être agréable.

— Tu connais particulièrement Maximilien Bruchet et Félix Tarcy

— Oui, ils font partie du cercle des Treize et des Fils de Gergovie.

— Tu peux leur donner une mission pour Paris, ils t'obéiront?

— Oui, j'en suis sûr; ils m'obéiront par confiance ou par crainte, on ne sait jamais avec eux, tu comprends, race de méfiants, mon cher!

— Peu importe, pourvu qu'ils obéissent ; tu vas donc les charger d'une prétendue mission pour Paris l'un et l'autre, quelle que soit la mission évidemment, puisque dès qu'ils arriveront chez moi je les ferai appréhender et leur exécution me regarde...

Couthon sourit encore en signe d'acquiescement.

— Cependant, dit-il, en te les adressant directement, n'auront-ils aucun soupçon?...

— Ils pourraient en avoir, je n'y avais point songé, mais rien n'est plus facile que de tourner cette difficulté ; adresse les à Sauter et leur compte sera tout aussi bon...

Le surlendemain de cet entretien, Bruchet et Tarcy sortaient de chez Couthon avec mission secrète pour Sauter à Paris.

Et deux jours après, tiers tous deux d'avoir été choisis par l'homme le plus redoutable d'Auvergne et un des plus marquants aux côtés de Robespierre et de Saint-Just, ils partaient pour la capitale, loin, bien loin de s'attendre à la réception devant leur être faite.

Maximilien était accompagné de sa fille Germaine aux supplications de qui il avait cédé.

La pauvre fille avait voulu voir Paris, ou plutôt elle n'avait pas voulu se séparer de son père; des pressentiments l'agitaient, la troublaient; plus intense, plus aigu, son mal la tourmentait; à cause de cela, persuadant à son père qu'on la guérirait peut-être là-bas, elle avait pu vaincre ses dernières résistances, obtenir de faire le grand voyage avec lui.

Quant à Falk, il s'était hâte de partir, brûlant les étapes lui aussi, afin de sa voir enfin ce qui s'était passé en son absence, afin de n'être pas pris au dépourvu lorsque arriveraient Patéroux, Henriette et Blanche, afin de ne pas leur donner le temps de délivrer Pierre de Montcognol, de se mettre une fois encore au travers de sa route et de ses résolutions...

Le Juif fit si bien qu'il arriva à Paris vingt-quatre heures avant Patéroux et les deux jeunes filles.

C'était assurément plus de temps qu'il ne lui en fallait pour se refaire l'esprit, apprendre les incidents ayant marqué son absence, y remédier, parer aux suites et préparer enfin définitivement l'avenir, cet avenir que cette fois il voulait à lui sans conteste, sans accrocs, sans ombres en pouvant obscurcir l'éclat, ternir ou troubler la sérénité..,

VIII

L'échafaud

Enfin le Juif Falk tenait sa proie et la tenait bien ; elle ne lui échapperait plus, il n'avait qu'à faire un signe et Pierre et Henriette de Montcognol, Patéroux, Maximilien et Germaine Bruchet, Félix Tarcy iraient à l'échafaud....

Tous en effet avaient été arrêtés par ses soins, et il était tellement puissant qu'on attendait ses ordres pour les immoler.

Mais Falk ne se pressait pas, il jouissait des affres de ses victimes dans les prisons, il savait que nul ne les délivrerait plus, alors autant valait laisser le temps à Pierre de Montcognol de rêver encore au rachat possible des fautes, à la rénovation de la société.

Autant valait que sa colère montât, et sa haine et son désespoir, en voyant sa pauvre Henriette, sa sœurlette pleurer. Autant valait laisser Tarcy, Bruchet, Patéroux maudire le trésor de Port Sainte-Marie, leur laisser le cruel espoir de le prendre un jour, d'en profiter, d'en jouir...

Cependant une chose autre que son horrible cruauté le retenait ; Un amour datant de loin, la soif de posséder Blanche de Trimoulet ! et Blanche était rebelle, Blanche ne se soumettait pas, elle ne pouvait comprendre qu'ayant — comme le lui affirmait Falk — du sang juif dans les veines, elle devait désormais agir en Juive... Elle, descendante de Badafol ? Que lui faisait ?... Blanche se rebellait au souvenir de l'amour insensé qu'elle avait nourri et nourrissait encore pour Pierre de Montcognol, elle osait imposer des conditions au Juif tout puissant :

— Délivrez de Montcognol, disait-elle, délivrez Henriette et je verrai !

— Ce sont tes ennemis, répliquait Falk furieusement.

— J'aime Henriette comme une sœur et Pierre comme un fiancé...

C'était sa réponse, toujours, toujours... invariablement.

Falk voulut en finir ; il tenait Blanche comme emprisonnée dans sa maison ; pour la dernière fois, il allait essayer de la vaincre, d'obtenir d'elle un consentement et puis il donnerait le signal de la marche à la mort de ses ennemis, il l'emmènerait, elle, dans ce petit coin enchanteur d'Auvergne, sur les ruines du monastère de Port-

Sainte-Marie, il y ferait bâtir un château digne d'abriter un roi, il profiterait du trésor du Nazi, sans crainte.

Plus courageusement encore il y avait aidé, et la reine, sous l'effort d'Israël, avait non seulement perdu la vie, mais laissé ; aux ronces du chemin de la calomnie une aride partie de sa réputation, toute sa réputation, seule richesse de la femme, de l'Aryenne. Les descendants des d'Aryas allaient eux aussi payer de leur vie la haine qu'Israël leur portait, que fallait-il donc de plus?...

.L'avènement du Nazi? Du Roi promis, annoncé par la mystérieuse tradition, attendu par tous les véritables enfants de Sion?

Mais cela n'était qu'un mythe, Falk avait compris dès l'instant où il avait vu ; l'incommensurable trésor que religieusement avait, pour ce Nazi, entassé Israël.

Israël ne devait point avoir un roi ; Nazi! Israël devait être roi : Nazi !

Toutes les nations se courberaient sous le sceptre d'Israël-Nazi : Voilà ce qu'avait voulu dire, annoncer la tradition !

Voilà ce qui, d'ailleurs, «'annonçait, ce qui s'estompait dans le vague encore de la création du nouveau royaume, du nouveau roi Israël !...

Chaque fils de Sion devait être roi, Nazi dans sa sphère, monarque d'un nombre indéterminé de sujets, qu'Israël-Nazi se partagerait avec égalité et fraternité, sous le règne de la liberté pour lui seulement, Israël-Nazi, les sujets aryens n'étant que des immondes semences de bétail, faits pour le travail, le travail sous la trique!...

Voilà ce qu'avait compris Falk, et alors qu'était-il besoin d'un trésor pour Nazi ; il n'avait qu'à puiser, à prendre où il y avait, c'était son droit de monarque, de souverain...

Les Israélites primitifs et ignares, croyaient seuls encore au Schilo ou Nazi en tant qu'homme réel en chair et en os; Schilo et Nazi étaient des symboles, ce dernier tout au moins, le Schilo pouvant être l'homme préparant la voie à Israël-Nazi tout simplement...

Falk jugeait ainsi, et c'est pour cela qu'il avait peu soutenu et même plutôt combattu Marat !

C'était pour cela qu'après la mort du monstre, Falk et ses partisans s'étaient voués au triomphe de Robespierre qui paraissait en effet pouvoir de main de maître préparer la voie à Israël, qui semblait être le Messie, l'envoyé, le Schilo, guidant Israël dans la Terre promise, la Terre de félicité...

Néanmoins, Falk voulait en finir, il croyait sa mission terminée, Israël pouvait dès maintenant régner, nulle force ne menaçait son sceptre.

Comme il l'avait résolu, Falk allait tenter Blanche.

À la vue du Juif, Blanche se leva; ses yeux avaient été rougis par les larmes ; les veilles et le chagrin avaient imprimé sur son visage une pâleur cadavérique, son corps pliait sous la fatigue. |

— Eh bien ! Êtes-vous enfin vaincue ? lui dit Falk.

— Non, pas encore, et vous savez bien que je ne céderai pas, mon cœur du moins, car mon corps sera terrassé quand vous le voudrez, vous avez la force pour vous et vous le faites bien voir, vous ne vous rebutez pas, vous persévérez dans votre odieuse conduite, vous venez ici...

— Que parlez-vous de persévérance, vous qui méprisez notre race, votre race, dont la plus belle qualité est justement la persévérance ?...

— Cessez votre plaisanterie, je ne suis pas de votre race !

— Comment ! s'écria Falk s'animant, tu répètes encore ce blasphème, pauvre égarée? Tu n'es pas de ma race, de la race juive, toi qui descends de Badafol et Badafol de Chômer? Ah! parfois, en effet, je me dis que tu n'as pas une par celle de sang juif dans les veines, car une Juive depuis longtemps, à ta place, fût revenue à ses frères, eût dépouillé l'enveloppe infâme que ses ancêtres furent obligés d'endosser pour la gloire ou les besoins d'Israël...

— Cessez, de grâce, implora Blanche tremblante.

— Et, certes, je ne demande pas mieux, comble mes vœux, sois ma femme ! Et je te ferai riche, puissante, tu brilleras, tu régneras sur tous, tes désirs seront des ordres, je ferai naître des fleurs sous tes pas, je te comblerai des divines joies, je t'abreuverai d'ineffables tendresses, veux-tu ? Sois ma femme ?

— Délivrez Pierre et Henriette de Montcognol. —

Eh ! Qu'insultes-tu à mon amour en me jetant à la face ces noms exécrés !... Pourrais-tu être ma femme, s'il était libre ?... Parle, réponds, réponds donc... S'il était libre, lui?...

— Vous répondre ? Non, en effet. je ne vous répondrai plus.

— Qu'il en soit ainsi ; saches, cependant, que tu viens de signer la mort de Pierre, de l'odieux, de l'infâme Goy. Sache-Je bien... Sache-le, Blanche de Trimoulet !...

— Oh ! Je vous en supplie, contre sa liberté je vous accorderai tout ce que vous voudrez.

— Tu te moques, je crois ! Faut-il te répéter que le danger le plus grand pour moi serait de délivrer ces ennemis, mes ennemis et ceux de notre race !

Ne t'ai-je pas dit qu'ils furent condamnés par les nôtres, il y a trois cents ans déjà!

Il faut que la sentence de mort prononcée contre eux s'exécute.

Israël n'oublie jamais ses ennemis ; il les suit à travers les âges et les immole à l'instant marqué !

Une dernière fois, choisis — descendante de Juifs, tu as droit à de la miséricorde et même à du pardon — choisis ton camp, choisis entre tes frères les Juifs ou tes ennemis les Aryens ; choisis, les minutes sont précieuses!...

Tu ne réponds rien? Enfin, tu fléchis? Le sang parle en toi, la nature et la race se réveillent ? Oh ! Bénie soit cette hésitation aurore de ton repentir...

— Ah! Tenez, je suis folle, vous me rendez folle...

— Renonce à eux, renonce aux infâmes, écoute la voix intérieure te criant de revenir à nous, de reconnaître ton sang, mets ta main dans la mienne, jette ta défroque de chrétienne; secoue les tares du passé, les tares forcées, ouvre les yeux à la lumière, redeviens Juive comme tes ancêtres, parle, parle, et c'est la liberté, le bonheur dans l'opulence et la richesse, dans l'enivrement ; parle, parle, ma chérie, mon épouse adorée, parle !... Israël écoute !...

— Vous m'épouvantez, vous m'attirez et cependant je vous vois odieux

Votre parole est chaude et vos yeux sont méchants, votre voix caresse et vos gestes m'éloignent. Allez-vous-en, allez-vous-en, je deviens folle!

Oh! Pierre, que n'es-tu là pour me défendre ; devant ma souffrance et mes pleurs, l'impossible eût disparu, la main sanglante eût été lavée !

Oh! Henriette, oh! Ma sœur, pleures-tu, gémis-tu comme moi, souffres-tu comme ta Blanche ?

Oh! Vous, allez-vous-en, vous me faites peur...

— Je m'en vais, et la tête de ton Henriette roulera demain sur l'échafaud...

— Oh! Je vous en supplie, à deux genoux, je vous en supplie...

— Consens-tu, reviens-tu à Israël ? Reviens-tu à ta famille?

Accordez-moi la grâce de Pierre, celle d'Henriette...

— C'est impossible, c'est inutile! Jamais! La haine d'Israël doit être satisfaite... À bientôt!...

Réfléchis donc, Blanche, écoute parler ton cœur, renonce à ta folie, à ce que tu crois ton amour, je te le répète! Reviens à de meilleurs sentiments et tu trouveras en

moi un homme prêt à pardonner, prêt à ne plus se souvenir de ta rébellion, de ton dédain, de ton mépris.

Ne crains point, laisse agir le temps, aies confiance en l'avenir, tu oublieras bien vite, tes timides rêves heureux de jeune fille, dans la réelle et inconnue félicité, dont je m'efforcerai de t'entourer, à chaque instant du jour.

Ce que Falk veut, Blanche, il l'accomplit; ce qu'il jure de faire il l'exécute ; il veut ton bonheur, ce Falk repoussé par toi, il l'accomplira, même malgré toi, même en te faisant souffrir d'abord, en immolant à sa haine et à sa passion, l'homme qu'il déteste, qu'il abhorre, le Montcognol qui avait été assez heureux, et assez misérable, pour faire battre ton cœur; ce cœur que tu n'aurais pas dû refuser, une seule minute, à un de tes frères en Israël; ce cœur dont tu réserves au contraire, les infinis trésors, pour un ennemi, un ennemi de ceux de ton sang !

Blanche, réfléchis, ou plutôt rappelle-toi que tu n'as plus le droit d'hésiter, de choisir; pour toi, Pierre de Montcognol est mort... il te reste Falk!... Tues Juive, ton sang ne saurait mentir... le bonheur t'attend... tu ne saurais le repousser...

À bientôt, Blanche ! Ô toi la tendre et douce fiancée de mon cœur!

Malgré ces paroles qui ne manquaient pas d'un certain ton d'assurance, Falk n'était cependant pas absolument tranquille, quant aux résultats qu'il poursuivait ardemment et que Blanche, fidèle à son premier amour, semblait plus que jamais vouloir éloigner de lui.

Car, il le voyait bien, il n'inspirait à celle qu'il aimait, que des sentiments de crainte et de répulsion.

Sa rage s'en accrût contre Pierre de Montcognol, contre tous les autres; et cette fois, il se jura bien de ne plus hésiter, de les envoyer à l'échafaud sans retard.

C'en était trop pour lui : on lui barrait le chemin de l'amour, les autres l'empêcheraient, peut-être, d'atteindre au trésor de Port-Sainte-Marie...

Il allait se débarrasser de tous

Libre, après un nouveau crime, il s'appartiendrait, il ne redouterait plus rien, il jouirait et abuserait de la vie, les ayant assez gagnés le contentement du cœur, la facilité de l'existence.

Mais la réflexion vint : Falk redouta de heurter trop fortement Blanche, de la butter à une irrévocable résolution, s'il sacrifiait de Montcognol avec trop de précipitation ;

Et cependant cet homme était un obstacle à son bonheur : Pierre vivant, Blanche ne désespérerait plus d'être unie à l'élu de son cœur, à un moment donné !

Il fallait donc que Pierre meure, quand même, immédiatement!

Le temps effacerait son souvenir dans le cœur de celle qui fut sa fiancée ; Pierre serait bientôt oublié comme sont oubliés les morts même les plus aimés...

Falk était résolu cette fois : il le fallait, de Montcognol monterait à l'échafaud !

Le misérable Juif ne put agir cependant tout aussi promptement qu'il l'eût voulu. Les listes de mort étaient arrêtées pour plusieurs jours; les bourreaux avaient trop de têtes à trancher, et on ne put accorder à Falk que des exécutions espacées.

Qu'importaient quelques heures de plus ou de moins ! Le drame touchait à sa fin. Falk sortait triomphant de la lutte qu'il avait engagée; bientôt il aurait atteint, son but, et cela lui suffisait amplement, car Blanche se rendrait à discrétion un jour ou l'autre.

Néanmoins, il voulut assurer par lui-même l'anéantissement de ceux qui étaient ses plus proches ennemis, et il ne négligea rien pour cela.

Dès le lendemain matin la tête d'Henriette voulait sur l'échafaud en compagnie de celle de l'infortunée Germaine Bruchet.

Les deux jeunes filles avaient voulu être sœurs quelques instants sur la terre avant de l'être dans la mort ; elles s'embrassèrent avant l'instant fatal après s'être tenues par la main pendant le parcours, et pour donner du courage à Germaine, Henriette voulut passer la première.

Elle s'était livrée déjà au bourreau lorsqu'elle recula :

Falk était là, ricanant, la regardant, lui montrant comme un jour à Montcognol, là-bas, au pays natal, sa tête coupée... Deux jours après, Bruchet et Tarcy étaient compagnons de charrette.

Falk encore était là, et quand Maximilien Bruchet n'eut plus qu'une seconde à vivre, Falk lui cria, en lui montrant le panier ;

— Voilà le trésor ! Bruchet regimba comme s'il eut été brûlé d'un fer rouge, mais le bourreau le poussa lui disant :

—Hâte-toi donc le temps presse et d'autres attendent !

Quant à Patéroux, il avait disparu, sans que personne put dire comment cela s'était fait ; Falk l'avait vu monter sur la charrette fatale mais ne l'avait pas aperçu aux pieds de la guillotine.

Qu'est devenu Patéroux ? Devrait souvent, dans la suite, et ou tremblant pour lui et son trésor, se demander le Juif.

Il ne restait plus que Pierre de Montcognol; Falk résolut d'attendre quelques jours encore pour laisser à l'ennemi d'Israël le temps de souffrir davantage, de pleurer amèrement la mort de sa sœur, désespérer de l'avenir.

Falk avait compté sans les événements. Comme un coup de foudre éclata le 9 thermidor, de Montcognol était désigné pour la guillotine; mais Tournel, le geôlier, poussé par Guillemine Bruchet, qui, d'ailleurs, s'était attachée depuis quelques mois à de Montcognol, se précipita à l'appel du nom de Pierre, et, malgré les prières, les supplications de celui-ci, même ses violences, réussit à prendre sa place. D'ailleurs, la charrette qui conduisait à l'échafaud n'y put parvenir; le peuple, saturé de sang, l'arrêta en route, et, quelques heures après, Tournel, sain et sauf, tout joyeux, fut le premier à se précipiter vers Pierre de Montcognol, quand le peuple ouvrit les prisons.

— Venez, fit Tournel, venez vite, vous êtes libre...

— Tu reviens donc de la mort, interrogea Pierre, on revient donc de là-bas ?

— Venez, répéta Tournel, on nous a tend, venez !

— Hélas! Y trouverai-je ma sœur, mon Henriette ?

— Non, mon maître, non, mais vous y trouverez des cœurs bons et dévoués qui s'essaieront à vous faire oublier votre deuil, le passé ; qui vous parleront de l'avenir dont peut-être vous n'avez pas le droit de désespérer ; qui sait, ce n'est peut-être qu'un répit qu'on nous donne

Mais ne serait-il pas lâche de n'en pas profiter ?...

— Tu as raison, et cependant, comme il est difficile à certains hommes de ne pas blasphémer l'avenir...

En apprenant la chute de Robespierre, Falk, craignant des représailles, avait cru prudent de quitter momentanément Paris et, sans pitié, il avait traîné Blanche de Trimoulet avec lui ; Blanche qui commençait, d'ailleurs, à faiblir, qui sentait en elle parler le sang juif, le sang de Badafol le Sémite ! S'élever en son cœur, dominante, la voix de la Race!...

ÉPILOGUE

Pierre de Montcognol sentit son cœur battre violemment en s'approchant des lieux qui furent témoins de sa naissance, des lieux où il était devenu homme et qu'il ne reverrait peut-être plus jamais, jamais !

Il eut envie de fuir, de s'en retourner, de ne plus avancer sur les terres qui lui avaient appartenu et que des paysans avisés lui avaient achetées, parties par parties, morceaux par morceaux ; il se souvint de la promesse qu'il avait faite à Guillemine et à Tournel d'assister à leur mariage — car le brave Patéroux ayant complètement disparu, Guillemine avait accepté de devenir la femme de Tournel — Pierre fut esclave de sa promesse et il avança.

On était en 1796. L'été colorait de ses teintes chaudes et délicates les buissons d'aubépines, les trembles, les ronces et les jeunes taillis qui, réunis et séparés tout à la fois par d'innombrables sentiers, se groupaient de manière à former un véritable labyrinthe, en dehors duquel les grands chênes élevaient leurs troncs majestueux étendaient leurs branches noueuses ployant sous les amas de feuilles. Partout les marguerites, les jacinthes, les primevères déployaient leurs nuances variées, rassemblées en massifs ou dispersées au milieu d'un immense tapis de verdure qu'elles émaillaient de leurs couleurs. Puis, l'aspect changeait et devenait féérique. Une gorge énorme avec un torrent qui roulait au fond, un torrent blanc qui poussait ses Ilots d'écume, une nappe d'argent mat, sur un escarpement noir, bondissant sur des aspérités aiguës de rocs, à fleur de terre. À droite et à gauche, des rochers gris, et, entre ces rochers, des pierres énormes, des troncs d'arbres masquant des trous, des excavations profondes, noires, avec un aspect fantastique. Repaires du diable où l'œil s'enfonçait. Et, plus loin, les champs couverts de moissons que déjà la faucille du moissonneur entamait çà et là, des champs et des ravines où retentissaient les appels et les chansons rustiques se mêlant, dans un concert magique, aux trilles éperdues des oiseaux. L'ouragan révolutionnaire avait passé par là avec son cortège de victimes, et la nature était demeurée immuable et sereine dans son éternelle splendeur.

Soudain, au détour de la Fontaine des Morts, une femme en cheveux, l'œil hagard, la démarche chancelante, apparut ;

De Montcognol la reconnut, poussa un cri ; Blanche! C'était Blanche de Trimoulet.

Mais déjà la femme avait disparu et sur les cailloux du chemin on entendait ses pas précipités et incertains, en même temps que, de plus en plus affaiblis,

parvenaient des cris qu'elle poussait à chaque instant, cris ou plaintes, on ne pouvait distinguer.

Hanté par une terrible vision, Pierre hâta le pas, et arriva à Chapdes ; Guillemine, sur le pas d'une toute petite maisonnette au riant aspect, l'attendait.

Comme il était encore sur le seuil de la porte causant à quelques paysans venus pour le saluer, Blanche de Trimoulet passa en courant. De son gosier, comme un râle, s'échappait maintenant un cri terrifiant, étrange, un appel sinistre :

— Hou! Hou! Hou!

Guillemine, la montrant du doigt, dit à Pierre :

— Voilà quatre mois qu'elle est comme, cela, folle... Vous savez qu'elle avait épousé cet affreux Juif Falk, le meurtrier de Mlle votre sœur, de mon pauvre père, de ma sœur Germaine, de Patéroux peut-être et de Tarcy...

— Hélas!

— Falk arriva ici avec elle; il voulait acheter les terres de la maison de Trimoulet et du monastère de Port-Sainte-Marie devenus biens nationaux. Deux jours après son arrivée, il disparut; on le chercha partout pendant trois mois, mais en vain; cependant un braconnier qui chassait le renard, avait remarqué que les chiens, les loups, les renards se donnaient rendez-vous dans les caves abandonnées des Chartreux ; il y descendit, et il vit, aux trois quarts dévoré, le cadavre de Falk. On l'a reconnu à ses vêtements seulement. Quand on apprit cette nouvelle à Mlle de Trimoulet, à Mme Falk plutôt, comme elle était enceinte, elle devint folle ; le Juif ne lui a pas laissé un seul écu, lui qu'on croyait riche, et comme il n'avait encore rien acheté, sa femme est restée sans feu ni lieu, elle vit du pain qu'on lui donne, car son frère Guillaume qui a épousé une riche Juive, n'a même pas répondu aux lettres qu'on lui a envoyées pour lui apprendre le malheur et la folie de sa sœur, et toute la journée, elle court le pays comme si elle cherchait encore son mari

— Ou un autre, ajouta un paysan, c'est le médecin qui me l'a dit.

— J'y étais, approuva un second ; c'est vrai, et même il a ajouté que la délivrance pourrait peut-être rendre la raison à la malheureuse.

A ce moment, Blanche passa une fois encore, et lorsqu'elle disparut au détour d'un sentier, l'écho redisait encore son éternel et lugubre hululement...

Le surlendemain, Pierre allait partir, malgré les prières, malgré les supplications de Tournel et d'autres braves gens qui lui offraient en prêt, pour racheter ses terres à un prix raisonnable, leurs écus épargnés un à un ; il hésita, il allait se laisser tenter peut-être, car son enthousiasme n'était pas tout à fait mort et il croyait que la foi, la

foi dans l'avenir, pourrait renaître encore dans son cœur; il croyait que le sol natal lui rendrait ses forces, il croyait.... Brusquement il lui sembla qu'on lui écrasait le cœur et qu'on lui perçait la chair de mille pointes aiguës, Blanche de Trimoulet, la veuve du Juif, passait encore, fantôme blafard, lançant à plein gosier : hou ! Hou ! Hou!...

Machinalement, il la suivit. De son pas inégal, saccadé, elle le conduisit là où autrefois s'élevait la tonnelle à l'ombre de laquelle Pierre aimait à rêver, et où il reçut de la pauvre folle aujourd'hui — il y avait bien longtemps ! — le premier serment d'amour.

Le banc seul restait ; les églantiers et le chèvrefeuille étaient morts, les branches pourries gisaient sur le sol. Blanche, tout à coup, s'arrêta, regarda fixement le banc, se jeta à genoux, y appuya sa tête, ses lèvres, puis, se relevant promptement, elle reprit sa course, cadencée par l'étrange refrain, obsession sinistre : hou ! hou! hou !...

La scène avait été si rapide que Pierre n'avait pu intervenir. Voyant Blanche repartir, involontairement un cri sourd s'échappa de ses lèvres : « Blanche ! Blanche! »

Son cri sembla produire sur la malheureuse l'effet d'une balle en plein front ; elle se retourna, regarda Pierre sans le voir, hésita un instant, mais la folie ayant tué le souvenir, elle éclata d'un rire strident, prolongé, un rire de ventriloque, et puis elle dévala aussitôt la pente dans une course folle, butant aux pierres, foulant les ronces... frappant son sein fécondé... et lorsqu'elle disparut enfin dans la vallée la clameur funèbre se répercuta d'écho en écho et s'éteignit peu à peu comme dans un murmure ; houï hout hou ! !...

Alors de Montcognol se laissa tomber sur le banc, prit sa tête entre ses mains et dans son cerveau enfin las, le passé s'évoqua. Il se mit à songer à toute sa vie gâchée

Il était né avec tous les biens de ce monde et à quoi lui avaient-ils servi? A rien. Il avait l'intelligence, par conséquent le moyen d'arriver au sommet et de s'y maintenir ; la beauté et un titre de comte, donc ce qui plaît, ce qui séduit et ce qui flatte la vanité humaine ; et de tous ces avantages il ne retirait aucun bien. Quand il mourrait, son existence pourrait se résumer en un seul mot : néant !

Mais il voyait clair maintenant ; on avait pressenti en lui l'âme d'élite et ceux qui travaillent dans l'ombre l'avaient arrêté en chemin.

Recommencer ? il était las, et puis maintenant qu'il jugeait les résultats, rien ne le tentait plus. Peut-être même valait-il mieux, pour lui, qu'il en soit ainsi.

Satan aurait pu le transporter sur la montagne, il aurait détourné la tête, non pas par humilité comme Jésus, mais par dégoût. Il n'avait fait qu'effleurer le bord de cet

abîme qu'est l'existence et il en rapportait la déception et une immense douleur. Toutes les voluptés, le luxe, la femme, la table ; toutes les jouissances ; l'art, le danger, l'amour même, l'amour passion, lui étaient inconnues et il les avait rejetées avec horreur pour se consacrer tout entier à son rôle d'apôtre, à la folie, et il revenait avec ce résultat lamentable : Rien ! Et lui, le pauvre être, l'affamé de justice, il assistait maintenant à la suprême convulsion de son grand rêve.

Il revoyait le castel, dont il ne restait que des pierres et où il aurait pu vivre heureux avec Henriette sa sœur, — pauvre victime, elle l'innocente, la belle et la bonne ! — au lieu de courir à la recherche de l'illusoire harmonie et de l'idéal fraternel. Disciple de Jean-Jacques, il maudissait son maître maintenant. Des mots ! Des mots ! Utopie ! Utopie sanglante ! Cette philosophie qui avait été toute sa vie, il se la représentait sous les traits d'une Gorgone nageant dans une mer de sang et, il en détournait la tête avec horreur.

Puis ses pensées prirent un autre cours, car dans son rêve venait de passer la figure du sphinx, de la vierge aux yeux troublants, de l'énigmatique et trop belle Charlotte avec qui il avait cru, un jour, se trouver en communion d'âme et qui, seule, fauchée dans sa fleur, avait peut-être été utile à quelque chose.

Blanche souillée par Louis de Trimoulet, épousée par Falk, folle maintenant, à la recherche de l'époux ou d'un autre, portant dans ses flancs le fruit de l'alliance de retour au sang Israélite, elle aussi !

Symbole de la France, que cette pauvre Blanche, ayant ouvert les bras aux Juifs, par eux fécondée, folle en attendant la naissance du monstre que serait celui heurté à tous les cailloux de la route, monstre qui coûterait peut-être la vie à celle qui le portait au lieu de la guérir!...

Il revécut ses effusions, revit les amis morts inutilement pour l'idée confuse, sacrifiés à l'Utopie. Puis il se releva brusquement, tandis qu'une larme, une larme de vaincu, roulait sur sa joue déjà sillonnée de rides. C'est qu'il venait de voir défiler devant ses yeux les figures de Ses aïeux, révoltés ou fidèles, insouciant ou rigides, glorieux toujours; et alors les paroles de Trimoulet, au seuil de la mort, lui revinrent à la mémoire «... De venez petits, mais laissez-nous grands, laissez-nous mourir dans notre gloire! » Trimoulet? Trimoulet, le dernier marquis, le dernier champion de la vieille monarchie, le dernier page de ces reines qu'il appelait l'Honneur, la Religion, la Gloire, Trimoulet venait de s'allier à l'envahisseur, au Juif dont il descendait, remêlant son sang par une sorte d'attirance fatale, Trimoulet venait de vendre au poids de l'or le blason qui, aux yeux de ceux qui ignoraient l'ascendance de Badafol, passait encore pour le blason immaculé de glorieux ancêtres!...

Alors de Montcognol laissa échapper un ricanement sourd, douloureux, puis il s'en alla et marcha droit devant lui pour arriver à un but qu'il avait rêvé pendant les deux dernières années, pour arriver à ce qui était le secret de son âme.

Quand il fit la première halte, à la lente tombée du jour, il crut que sur les ruines une nouvelle aurore pourrait se lever, et cependant n'était-ce pas le commencement de la fin? La Révolution souillée de crimes que ne pouvaient excuser les résultats atteints, le sang généreux répandu à torrents, partout des mères en pleurs, des veuves, des orphelins, la misère et le doute. Au-dessus de ce tableau sombre la gloire passait cependant, voilant les hideurs de son manteau constellé d'étoiles, de grandes choses avaient été accomplies et elles auraient pu faire excuser les crimes ; mais peu à peu tout cela tombait dans la boue, se désagrégeait dans la fange du Directoire. L'or naissait. Et pourtant...

Mais non, il savait, il voyait ;

Derrière la toile, il allait apparaître, sceptre en main, couronne en tête le Nazi, l'être impersonnel composé de tous, de tous ceux de la race ennemie, de la race sémite, de la race dissolvante, et son trône dominait une montagne d'or Il voyait déjà les mères de l'ion penchées sur les berceaux de ceux qu'elles conçurent aux quatre coins du globe dire à leurs enfants : « Vous aussi, vous serez Nazi, vous êtes les fils d'Israël Nazi, vous serez rois, rois de tous les goys, rois de ceux qui ouvrirent la France à vos pères, rois de ceux qui paraissent grands, puissants, de ceux qui se préparent à le devenir, rois de ceux qui sont nés, rois de ceux qui vont naître, de ceux qui ne sont pas encore conçus !.. Vous êtes les bien-aimés, les tout puissants, fils d'Israël-Nazi, Nazi des nations à partir d'aujourd'hui, car la digue est rompue, la plus redoutable parmi ces nations gît les flancs ouverts !... Gloire à Israël ! Gloire à vous ses fils !... »

C'était bien le commencement de la fin...

L'Aryen, cet éternel malchanceux de l'histoire, aurait versé inutilement son sang une fois de plus; et on lui enlèverait, peut-être, jusqu'à la poésie de son sacrifice...

Et cependant, au jour levant, Pierre d'Aryas de Montcognol s'en alla et marcha vers l'Avenir. Maigre sa foi, la figure grimaçante de l'utopie venait constamment voiler le but qu'il voulait atteindre. Il alla, mais sa démarche était pesante; sa tête, courbée comme sous un poids trop lourd, se penchait sur sa poitrine... Il alla vers la Grande Faute à réparer, vers la gigantesque et âpre besogne de toute une Révolution à refaire contre le Triomphateur ; Israël-Nazi !...

FIN

Paris, 36 novembre 1895



Fondé par Édouard Drumont en 1892, *La Libre Parole* était un journal avançant des prétentions « socialistes », quoique son anticapitalisme marqué se nourrisse essentiellement de présumés liens entre le capital et la communauté juive. Le journal répandait alors un antisémitisme virulent via de brutales diatribes et au travers de Unes sensationnalistes dénonçant quotidiennement de déraisonnables « conspirations ».

Retronews/BNF

